
WIDENER LIBRARY
HX 2YYH 8

Three volumes
bought of
H. Bossange, of Paris,
as substitutes for Gifts
from
Col. Thorndike.
Rec. May 8
1841.



COLLECTION
DES VOYAGES ET DES DÉCOUVERTES
DES ESPAGNOLS,
DEPUIS LA FIN DU XVᵉ SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
PAR CHRISTOPHE COLOMB.

TOME I.

Cet ouvrage se trouve aussi :

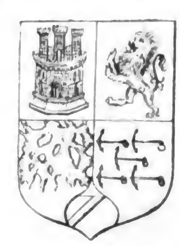
A BRUXELLES, à la LIBRAIRIE PARISIENNE,
rue de la Madeleine, n° 438;

Et dans toutes les Librairies bien assorties de la France
et des pays étrangers.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

CHRISTOPHE COLOMB

Dessiné sur pierre d'après un Tableau original Contemporain
appartenant à S.M.C.
par Don Pedro Colomb, Duc de Veragua
arrière petit fils de l'illustre navigateur.



RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
PAR CHRISTOPHE COLOMB
POUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE
DE 1492 A 1504;

SUIVIES

DE DIVERSES LETTRES ET PIÈCES INÉDITES

Extraites des Archives de la Monarchie espagnole,

ET PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR ORDRE ET SOUS LES AUSPICES DE S. M. CATHOLIQUE;

Martin Fernandez

PAR DON M. F. DE NAVARRETE,

Secrétaire de S. M. C., Directeur du Dépôt hydrographique de Madrid et de l'Académie royale d'Histoire, Membre de l'Académie espagnole, Correspondant de la Société de Géographie, etc., etc., etc.

Ouvrage traduit de l'espagnol, par MM. F. T. A. CHALUMEAU DE VERNEUIL, Membre de l'Académie royale espagnole, de l'Académie royale espagnole d'Histoire, de la Société royale des Antiquaires et de celle de Géographie, etc.; et DE LA ROQUETTE, Membre de l'Académie royale espagnole d'Histoire et de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris; revu sur leur traduction par M. DE NAVARRETE, et accompagné de notes des traducteurs et de MM. ABEL RÉMUSAT, ADRIEN BALBI, baron CUVIER, JOMARD, LABOUDERIE, LETRONNE, DE ROSSEL, SAINT-MARTIN, WALCKENAER, etc.

DÉDIÉ A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Avec deux portraits de Christophe Colomb, ses armoiries, le *fac simile* d'une de ses lettres autographes, et deux cartes.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;

à STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1828.

A

MESSIEURS LES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Messieurs et chers collègues,

Vous avez bien voulu nous autoriser à vous dédier la traduction de la Collection des Voyages et des Découvertes des Espagnols depuis la fin du quinzième siècle, *dont l'auteur, les traducteurs, et la plupart des savans qui l'ont déjà enrichie et qui l'enrichiront de notes, appartiennent à la Société de Géographie.*

Le désir de mériter votre approbation, et de rendre cet ouvrage, placé sous vos auspices, plus digne du nom de Colomb et des célèbres navigateurs espagnols qui ont suivi ses traces, est le seul motif qui nous en ait fait retarder la publication.

En vous en présentant aujourd'hui les premiers volumes qui contiennent l'ensemble des grands travaux du navigateur génois, nous vous prions de recevoir les nouvelles assurances de notre reconnaissance; elle égale notre attachement et la haute considération avec laquelle

Nous avons l'honneur d'être,

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Vos très humbles et très obéissans serviteurs,

A. CH. DE VERNEUIL. DE LA ROQUETTE.

Paris, le 1er mai 1828.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Les archives de la monarchie espagnole avaient été jusqu'à nos jours fermées aux savans et aux curieux étrangers, par les conseils d'une politique peut-être prudente, mais certainement ennemie de la gloire de l'Espagne; et les trésors qu'elles renferment y restaient enfouis et perdus pour la science.

Le feu roi Charles IV conçut, il y a plus de quarante ans, l'heureuse idée de faire faire des recherches dans ces dépôts si riches en documens précieux et inédits sur la découverte et sur l'histoire de l'Amérique, et sur les navigations des Espagnols. Le soin d'examiner les différentes archives, et de réunir tout ce qu'elles pouvaient contenir d'important fut confié à don Martin Fernandez de Navarrete, officier de marine plein de zèle et d'instruction, aujourd'hui directeur du dépôt hydrographique de Madrid,

directeur de l'Académie royale d'Histoire, membre et bibliothécaire de l'Académie royale espagnole et de plusieurs autres académies, connu par une introduction au *Voyage des deux goëlettes* la Subtile *et* la Mexicaine, *envoyées en* 1792 *pour reconnaître le détroit de Fuca;* par un excellent *Mémoire sur les progrès que l'art de la navigation a faits en Espagne;* par une *Dissertation historique sur la part que les Espagnols ont prise dans les guerres d'outre-mer et dans les croisades;* et par d'autres ouvrages également recommandables.

M. de Navarrete, qui réunit à un vaste savoir la connaissance approfondie de la langue espagnole et de ses anciens dialectes, a consacré plus de trente années aux laborieuses investigations qui lui avaient été confiées par son souverain, et dans lesquelles il a été aidé par feu Jean-Baptiste Muñoz, auteur d'une *Histoire du Nouveau-Monde*, dont le premier volume seul a été publié; et par D. Thomas Gonzalez, conservateur des archives de Simancas.

M. de Navarrete a non seulement com-

pulsé et comparé entre eux les divers documens, manuscrits ou imprimés, qui se trouvaient dans les dépôts publics de Simancas, de Séville, de Madrid, etc.; mais il a examiné en outre avec une attention scrupuleuse les archives des couvens et des villes d'Espagne; et le duc de Veragua, l'un des descendans de l'illustre Colomb, le duc de l'Infantado, et d'autres grands seigneurs espagnols lui ont ouvert avec empressement leurs archives de famille, dans lesquelles il a fait d'heureuses découvertes.

C'est le résultat d'une partie de ces investigations, que M. de Navarrete offre aujourd'hui au public éclairé, sous le titre de *Collection des voyages et des découvertes que les Espagnols ont faits par mer depuis la fin du quinzième siècle*, *avec divers documens inédits sur l'histoire de la marine espagnole et des établissemens des Espagnols en Amérique*, et que nous avons entrepris de reproduire en français.

Le Roi actuellement régnant, d'après un rapport qui lui fut fait par son ministre

de la marine, et dans lequel le travail de M. de Navarrete fut présenté comme éminemment utile aux sciences historiques et géographiques, et comme glorieux pour la nation espagnole, a ordonné que les manuscrits recueillis par ce savant seraient imprimés par l'imprimerie royale, et aux frais de l'État.

Il nous a paru d'autant plus utile de reproduire en langue française la partie publiée de cette collection, que les relations officielles des quatre voyages de Christophe Colomb, dont les découvertes cependant ont eu une si grande influence sur les destinées de l'ancien monde et sur celles du nouveau, n'avaient point été imprimées encore intégralement et d'après ses manuscrits autographes, dont on ne possédait guère que des extraits ou des analyses qui ne pouvaient satisfaire les désirs des amis de la science.

Ces relations et les pièces inédites qui les accompagnent, forment dans la traduction française, avec les notes dont elle a été enrichie, 3 vol. in-8°. qui contiennent :

1°. Une savante introduction de M. de

Navarrete, sur les différens voyages faits antérieurement à la découverte de l'Amérique, et sur les documens qui ont été publiés jusqu'à ce jour concernant la personne et les navigations de Chr. Colomb;

2°. Une notice de la plupart des voyages maritimes entrepris par les Espagnols, depuis 1393 jusqu'en 1794. Cette notice, qui fait partie d'un grand travail rédigé par M. de Navarrete, pour le ministère de la marine espagnole, travail qui a été présenté au mois de mars de cette année au chef de ce département, trouve parfaitement sa place à la fin du premier volume de la traduction française, c'est-à-dire avant toutes les relations dont se composera notre collection, puisqu'elle aura l'avantage de présenter d'avance à nos lecteurs une nomenclature presque complète de tous les voyages espagnols, dont les principaux seront racontés dans cette même collection par les navigateurs qui les ont faits. Elle présentera aux amateurs de la géographie un grand nombre de données curieuses et encore peu connues, et sera de nature à les diriger

quelquefois dans l'ordre de leurs études ou de leurs recherches géographiques, en même temps qu'elle leur prouvera combien la nation espagnole a contribué aux progrès de la navigation et des deux sciences qui y sont si intimement liées, l'astronomie et la géographie. Nous prions M. de Navarrete d'agréer ici nos remercîmens, pour avoir bien voulu nous envoyer cette intéressante nomenclature;

3°. Les relations des quatre voyages de Chr. Colomb;

4°. Plusieurs des lettres inédites de l'illustre navigateur génois, et différens documens également inédits;

5°. Des notes de Las Casas, de M. de Navarrete, des traducteurs et de plusieurs savans.

6°. Deux cartes, deux portraits de Christophe Colomb, ses armoiries, le *fac simile* d'une de ses lettres autographes, etc.

7°. Enfin, une table raisonnée des matières.

Nous allons parler avec quelque développement de ces dernières parties de l'ouvrage.

Le premier voyage, écrit en entier de la main de Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, a été rédigé par lui sur les manuscrits autographes de Christophe Colomb, dont il était l'ami, et qui les lui avait communiqués. La partie de cette relation qui a été extraite littéralement de ces manuscrits, est indiquée par des guillemets dans notre traduction. Nous devons ajouter que c'est dans les archives de M. le duc de Veragua que M. de Navarrete a trouvé ce précieux document, auquel Las Casas a cru devoir joindre quelques notes pour en faciliter l'intelligence. Cette relation est suivie de plusieurs documens, parmi lesquels nous citerons une lettre autographe que Christophe Colomb écrivait à l'intendant en chef du Roi et de la Reine catholiques, pour l'informer de l'heureuse issue de son voyage et des découvertes qu'il avait faites. L'original de cette lettre est déposé dans les archives de Simancas.

Le deuxième voyage a été rédigé par le docteur Chanca, qui accompagna Christophe Colomb dans ce voyage; son manuscrit

original fait partie de la collection de manuscrits de la bibliothéque de l'Académie royale d'Histoire de Madrid.

On lira à la suite un mémoire de Christophe Colomb, écrit d'Isabelle, le 30 janvier 1494, servant d'instruction à Antonio de Torres, qu'il envoyait au Roi et à la Reine catholiques pour leur rendre compte des événemens de ce second voyage, et leur adresser plusieurs demandes. En marge de l'original déposé aujourd'hui aux archives générales des Indes, à Séville, et précédemment à celles de Simancas, on voit les réponses du Roi et de la Reine catholiques, que M. de Navarrete a conservées, et dont nous donnons aussi la traduction.

La relation du troisième voyage, faite par Christophe Colomb lui-même, a été prise dans les archives du duc de l'Infantado, sur une copie écrite en entier de la main de Las Casas. Cette relation est accompagnée d'une lettre de Christophe Colomb à la nourrice du prince don Juan, écrite vers la fin de 1500, et qui fait partie de la collection de manuscrits de feu Jean-

Baptiste Muñoz, relatifs aux affaires d'Amérique.

Le quatrième voyage se compose, 1°. d'une lettre adressée à Colomb par le Roi et la Reine catholiques, le 14 mars 1502, en réponse à celle qu'il leur avait écrite le 26 février précédent. A cette dépêche sont jointes les instructions que ces souverains donnaient à l'amiral, et des lettres qu'ils écrivaient au roi de Portugal ainsi qu'aux amiraux et aux capitaines portugais, pour les inviter à favoriser les entreprises de Christophe Colomb, et à lui prêter leur assistance dans le cas où il aurait besoin d'y recourir;

2°. D'une relation de D. Diégo de Porras, qui avait accompagné Christophe Colomb dans ce quatrième voyage. Ces pièces sont conservées en original dans les archives de Simancas;

3°. D'une lettre dans laquelle Christophe Colomb rend compte au Roi et à la Reine catholiques de ce qui lui est arrivé pendant son quatrième voyage. Le texte de cette lettre a été copié sur un registre qui existait dans le grand collége de Cuenca, à Sala-

manque, et qui est en ce moment dans la bibliothéque particulière du roi d'Espagne;

4°. Du testament de Diégo Mendez, ami et compagnon de Christophe Colomb. Cet acte, extrait des archives du duc de Veragua, contient le récit des événemens survenus pendant le quatrième voyage, auquel Mendez avait pris part.

A la suite des quatre voyages, on trouvera quinze lettres inédites de Christophe Colomb: les quatre premières, écrites au père D. Gaspar Gorricio, ami de l'amiral, moine du monastère de Sainte-Marie-de-las-Cuevas, de la Chartreuse de Séville; les onze autres sont adressées à D. Diégo Colomb, fils aîné de l'amiral.

Ferdinand et Isabelle, ayant promis à Christophe Colomb, dans le premier article de la capitulation qu'ils lui accordèrent, le 17 avril 1492, de le nommer grand amiral de toutes les îles et terres fermes qu'il découvrirait, avec les mêmes droits et les mêmes prérogatives dont jouissaient et avaient joui les grands amiraux de Castille, lui firent délivrer des copies de tous les

actes qui établissaient ces droits et ces prérogatives, et qui en déterminaient l'étendue. M. de Navarrete a pensé avec raison qu'il serait utile de les faire connaître à ses lecteurs, et nous avons partagé son opinion. Le savant éditeur a accompagné les deux volumes qui ont déjà paru, de notes et de commentaires; et il a joint, au premier de ces volumes, deux cartes dressées sous ses yeux d'après les journaux, les mémoires de Colomb, et d'autres documens officiels du temps. L'une a pour titre : *Carte de l'Océan Atlantique septentrional, avec les routes suivies par Christophe Colomb, jusqu'à son arrivée aux premières îles qu'il découvrit dans le Nouveau-Monde;* et la seconde, *Carte des côtes de la terre ferme, depuis l'Orénoque jusqu'au Yucatan, et des îles Antilles et Lucayes, avec les routes suivies par Christophe Colomb, pour les découvertes qu'il a faites dans ces parages.*

Nous avons orné le premier volume de notre traduction d'un portrait de Christophe Colomb, dessiné sur pierre, d'après le beau portrait de ce grand navigateur,

qui se trouve à la bibliothéque de S. M. C., par don Pèdre Colomb, duc de Veragua, arrière-petit-fils de l'illustre Génois, et grand d'Espagne de première classe. Ce seigneur, qui possède plusieurs copies à l'huile, faites en divers temps, de ce portrait, qui date de l'époque de l'illustration de sa famille, et qui a aussi plusieurs portraits originaux et des copies de tous les portraits connus du plus célèbre, pour ne pas dire du premier de ses aïeux, estime que ce portrait est de tous le plus ressemblant. Il vient de dessiner également sur pierre un autre portrait de Chr. Colomb, déposé à l'arsenal de Carthagène, et pense avec les premiers peintres actuels de la chambre du roi d'Espagne, et notamment avec le célèbre Aparicio, auteur du *Rachat des Esclaves* et de l'*Entrevue de la famille royale Espagnole avec S. A. R. le duc d'Angoulême, à son débarquement au port Sainte-Marie, le* 1er *octobre* 1823, que l'un et l'autre sont contemporains du grand Colomb, que la tradition dit avoir posé lui-même devant les artistes qui les ont

faits. Cette opinion est partagée par le savant don Francisco Antonio Gonzalez, conservateur en chef de la bibliothéque royale, et par don Martin Fernandez de Navarrete lui-même, qui, en sa qualité de conseiller et de secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Beaux-Arts (*Real Academia de San Fernando*), a eu tous les moyens possibles de se livrer, dans toute l'étendue du royaume d'Espagne, aux recherches les plus minutieuses pour parvenir à découvrir quel est, de tous les portraits du héros Génois, celui qui transmet le mieux ses traits à la postérité.

Il est à remarquer que le portrait de Colomb, qui, suivant Th. de Bry, après avoir décoré la salle du conseil des Indes, avait été volé et transporté dans les Pays-Bas, et dont il a donné le dessin en tête de son *America*, celui de Carthagène et celui que nous donnons, offrent évidemment les traits du même personnage; mais comme les accessoires diffèrent dans tous les trois, nous avons dû choisir celui que l'héritier du nom de Colomb, et les savans ainsi que les ha-

biles peintres dont nous venons de faire mention, s'accordent à regarder comme le plus ressemblant.

C'est d'ailleurs aussi ce dernier que le ministre de la marine d'Espagne a choisi pour en faire faire la copie qui doit, avec le portrait d'un autre célèbre navigateur et ceux de deux officiers généraux de la flotte royale espagnole, distingués par leurs écrits sur la marine, orner, dans son ministère, la salle du conseil royal et suprême des Indes.

Ce portrait est aussi le seul qui ressemble parfaitement au buste de Christophe Colomb, qui se trouve à Madrid dans une des salles du même ministère.

Nous regrettons de ne pouvoir dire positivement à nos lecteurs à quel pinceau est dû ce beau portrait original de l'intrépide et savant voyageur, au courage et aux études de qui l'ancien monde a dû le nouveau; mais il est généralement regardé comme peint à Séville, après le retour de Christophe Colomb de son deuxième voyage, et c'est précisément à cette époque que florissait, en Espagne, le fameux Antonio del Rincon,

qui avait étudié à Rome, et qui le premier débarrassa l'école espagnole des formes grotesques de la peinture du moyen âge, entraves obligées pour tous les artistes qui l'avaient précédé. Il paraît d'autant plus probable que le portrait de Colomb pourrait être attribué à don Antonio del Rincon, que Ferdinand-le-Catholique s'était attaché cet artiste célèbre, surtout comme peintre de portraits, en le nommant gentilhomme de sa chambre.

On trouvera au bas de ce portrait les armoiries que le Roi et la Reine catholiques accordèrent à Colomb, au retour de son premier voyage. (1)

Nous avons placé en tête du deuxième volume un autre portrait gravé d'après le buste de Chr. Colomb, dû au ciseau du sculpteur Peschiera, et qui couronne le monument en marbre que les décurions de Gênes ont fait

(1) Ces armoiries sont représentées au revers du livre des priviléges conférés à Colomb, par le Roi et la Reine catholiques, aujourd'hui déposé dans le monument de Gênes. Elles sont formées des armes de Castille, une tour et un lion, d'une vaste mer parsemée d'îles et d'ancres de vaisseau.

élever, dans cette ville, à leur immortel compatriote. (1)

Le *fac simile* d'une lettre autographe que l'illustre navigateur génois écrivait, le 27 décembre 1504, au docteur Nicolo Oderigo (2),

---

(1) Sur le tronc de la colonne qui supporte l'urne dans laquelle est renfermé le manuscrit envoyé par Colomb à son ami Nicolas Oderigo, et retrouvé à la mort du sénateur comte Michelangelo Cambiasi, on lit l'inscription suivante, en lettres de bronze doré :

QVAE. HEIC. SVNT. MEMBRANAS
EPISTOLAS. Q. EXPENDITO
HIS. PATRIAM. IPSE. NEMPE. SVAM
COLVMBVS. APERIT
EN. QVID. MIHI. CREDITVM. THESAVRI. SIET

DECR. DECVRIONVM. GENVENS.

M.DCCC.XXI.

(2) Nous croyons devoir donner ici le texte espagnol de cette lettre de Colomb, avec la traduction française.

Lettre missive de D. Christophe Colomb, au docteur Nicolo Oderigo, pour lui annoncer qu'au retour de son voyage il n'avait pas trouvé de réponse aux lettres qu'il lui avait écrites ; il lui parle en même temps de plusieurs autres affaires qui le concernent. (Codice Colombo-Americano, pag. 324.)

TEXTE ESPAGNOL DE LA LETTRE LITHOGRAPHIÉE.

Al muy virtuoso señor el doctor Micer Nicolo Oderigo.

Muy virtuoso señor, Quando yo partí para el viage de adonde yo vengo, os fablé largo : creo que de todo esto

ajoutera à l'intérêt du troisième volume, qui sera terminé par une table raisonnée des matières et par deux cartes dont nous

---

estovistes en buena memoria. Creí que en llegando fallaria yo vuestras cartas y aun persona con palabra. Tambien á ese tiempo dejé à Francisco de Ribarol un libro de traslados de cartas y otro de mis privilegios en una barjata de cordoban colorado con su cerradura de plata y dos cartas para el oficio de S. Georgi, al cual atribuía yo el diezmo de mi renta para un descuento de los derechos del trigo y otros bastimentos : de nada de esto todo sey nuevas. Micer Francisco diz que todo llegó allá en salvo. Si ansí es, descortesía fue desos Señores de S. Georgi de non haber dado respuesta, ni por ello han acrescentado la hacienda, y esto es causa que se diga, que quien sirve á comun non sirve á ningun. Otro libro de mis privilegios, como lo sobre dicho, dejé en Calis á Franco Catanio portador desta, para que tambien os enviase; el uno y el otro fuesen puestos en buen recabdo adonde á vos fuese bien visto. Una carta recebí del Rey y de la Reina, mis Señores, á ese tiempo de mi partida : allí está escrita : vedela que vino muy buena : porende D. Diego non fue puesto en la posesion, ansí como fue la promesa.

Al tiempo que yo estaba en las Indias escrebí á Sus Altezas de mi viage por tres ó cuatro vias : una volvió á mis manos, y ansí cerrada con esta os la envio, y el suplimiento del viage en otra letra para que le deis á Micer Juan Luis con la otra del aviso, al cual escribo que sereis el lector y enterprete della. Vuestras cartas deseo de veer, y que fablen cabto del propósito en que quedamos. Yo llegué

avons parlé plus haut, que nous avons reproduites fidèlement, et auxquelles nous avons cru devoir ajouter une carte de l'île

---

acá muy enfermo : en ese tiempo faleció la Reina mi Señora (que Dios tiene) sin verla. Fasta agora non os puedo decir en qué pararán mis fechos : creo que S. A. lo habrá bien proveido en su testamento, y el Rey mi Señor muy bien responde. Franco Catanio os dirá el resto largo. Nuestro Señor os haya en su guardia. De Sevilla á 27 de Deciembre 1504.

El Almirante mayor del mar Océano, Visorey y Gobernador general de las Indias, etc.

S.
S. A. S.
X M Y
XPO FERENS.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA LETTRE CI-DESSUS.

Au très vertueux seigneur le docteur Nicolo Oderigo.

Vertueux Seigneur, lorsque je partis pour le voyage duquel je suis de retour, je vous parlai longuement; je pense que vous conservâtes un souvenir agréable de tout cela. J'espérais qu'en arrivant je trouverais des lettres de vous, et même une personne chargée de m'entretenir de votre part. Je laissai également à cette époque à François de Ribarol, un livre de copie de lettres, et un autre de mes priviléges dans un portefeuille en marroquin rouge, avec sa serrure d'argent, et deux lettres pour la Banque de Saint-George, à laquelle j'assignai le dixième de mes re-

d'Haïti (*Saint-Domingue*) avec ses provinces, d'après les divisions des naturels, etc., telle qu'elle a été donnée par J. B.

---

venus en déduction des droits sur les grains et autres provisions; je n'ai rien appris sur tout cela. Micer Francisco dit que tout est arrivé là en bon état. S'il en est ainsi, ces MM. de Saint-George n'ont pas été très polis en ne me faisant aucune réponse, et en cela ils n'ont pas augmenté leur fortune, ce qui fait dire que celui qui sert tout le monde ne sert personne. Je laissai un autre livre de mes priviléges, semblable à celui dont je viens de parler, dans la ville de Cadix, à Franco Catanio, porteur de cette lettre, afin qu'il vous l'envoyât également, et afin que l'un et l'autre fussent mis en lieu sûr où vous le jugeriez convenable. Je reçus au moment de mon départ une lettre du Roi et de la Reine mes seigneurs; vous en trouverez ici la copie; vous verrez qu'elle fut pour moi très satisfaisante. Néanmoins D. Diégo n'a pas été mis en possession, comme on l'avait promis.

Pendant que j'étais dans les Indes, j'écrivis par trois ou quatre voies différentes à Leurs Altesses, pour leur donner des nouvelles de mon voyage; l'une de ces lettres revint dans mes mains, et je vous l'envoie enfermée dans celle-ci, avec le supplément de mon voyage dans une autre lettre, afin que vous le donniez, avec l'autre lettre d'avis, à M. Juan Luis, auquel j'écris que vous en serez le lecteur et l'interprète. Je désire voir vos lettres et qu'elles parlent en termes couverts de la situation dans laquelle nous sommes. Je suis arrivé ici très malade. La Reine, ma maîtresse, que Dieu ait avec lui, est morte dans ces temps et sans que je

Muñoz dans son *Historia del Nuevo Mundo*.

La traduction des relations de Christophe Colomb et de la plupart des documens qui les accompagnent présentait de grandes difficultés parce que ces pièces sont écrites en ancien espagnol, souvent d'une manière peu correcte; qu'on y rencontre beaucoup de mots qui ne sont plus usités, et qu'il y existe enfin des lacunes auxquelles il est quelquefois impossible de suppléer.

M. le chevalier de Verneuil, auteur d'une grammaire espagnole fort estimée, et de plusieurs autres ouvrages qui l'ont fait admettre à l'Académie royale espagnole et à

---

l'aie vue. Jusqu'à présent je ne puis vous dire comment finiront mes affaires; je crois que Son Altesse y aura bien pourvu dans son testament, et le Roi, mon maître, est un garant bien suffisant. Franco Catanio vous dira le reste plus au long. Notre Seigneur vous ait en sa garde. De Séville, le 27 Décembre 1504.

L'amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur général des Indes, etc.

S.
S. A. S.
X M Y
XPO FERENS.

l'Académie royale d'Histoire de Madrid ; et M. de la Roquette, membre de cette dernière Académie, de la Commission centrale de la Société de Géographie, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle,* connu par le *Précis de l'histoire du Portugal, depuis* 1750, dans *l'Art de vérifier les Dates,* par la traduction du *Tableau historique, politique et géographique de la Moldavie et de la Valachie,* et par celle des *Mémoires du marquis de la Romana;* par la nouvelle édition de l'*Histoire d'Amérique de Robertson,* avec des notes, etc., se sont chargés de traduire la *Collection des Voyages et des Découvertes des Espagnols, etc.* Ils ont cherché à réunir, autant qu'il était possible, l'exactitude à l'élégance; mais ils n'ont pas hésité, en plusieurs occasions, à sacrifier cette dernière qualité, pour rendre avec plus de vérité l'esprit de l'original, pour reproduire enfin les idées et les expressions de Colomb telles qu'il les a émises, et ils ne se sont permis, en aucun cas, d'y substituer les leurs, licence prise trop souvent par les traducteurs. MM. de Verneuil et de la Ro-

quette ont non seulement revu réciproquement leur traduction avec la plus minutieuse attention, mais ils l'ont encore soumise à M. de Navarrete, leur collègue à l'Académie d'Histoire, qui, ayant l'avantage de comprendre également bien la langue espagnole et la langue française, leur a fait des observations judicieuses, dont ils ont profité avec reconnaissance.

Les traducteurs ne se sont pas contentés d'ajouter quelques notes à celles de Barthélemy de Las Casas et de M. de Navarrete, pour éclaircir des passages qui n'offraient pas assez de clarté, et pour en rectifier d'autres qui ne paraissaient pas tout-à-fait exacts : ils ont eu encore recours aux lumières de MM. Abel Rémusat, Adrien Balbi, le baron Cuvier, le baron de Humboldt, Jomard, l'abbé Labouderie, Letronne, Malte-Brun, de Rossel, Saint-Martin, Walckenaer, Warden, etc.; et ces savans les ont aidés, non seulement de leurs conseils, mais leur ont fourni des notes qui donnent un grand prix à la traduction que nous publions en ce moment.

On a vu, par les détails dans lesquels nous avons jugé nécessaire d'entrer, que les trois premiers volumes que nous publions aujourd'hui peuvent être considérés comme faisant un tout complet, puisqu'ils comprennent tout ce qu'il importe de savoir sur la personne de Christophe Colomb, sur ses découvertes et sur l'administration espagnole en Amérique, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième.

Si, comme nous avons lieu de le croire, cette première publication est bien accueillie du monde savant, nous nous empresserons de faire suivre la traduction française du second volume in-4°. de l'ouvrage de M. de Navarrete, qui formera un ou au plus deux vol. in-8° en français, et ne sera pas moins riche en documens curieux et inédits sur la personne, les voyages et les découvertes de Christophe Colomb, et sur les navigations des Castillans.

On y remarquera, entre autres pièces, les traités de Ferdinand et d'Isabelle avec Christophe Colomb; les diverses instructions qu'ils lui ont données sur la manière de

gouverner les pays découverts; plusieurs lettres de ces souverains à Colomb et ses réponses; les instructions du Roi et de la Reine catholiques au commandeur François de Bobadilla, à Nicolas de Ovando, à Améric Vespuce, etc., et celles que Christophe Colomb donna à Mosen Pedro Margarita pour reconnaître les différentes provinces de l'île de Cuba; des lettres écrites par lui au pape, au Roi et à la Reine catholiques, à Nicolas de Ovando, à don Alvaro de Portugal, à Paul Toscanelli, physicien florentin, avec les réponses de ces derniers; les renseignemens fournis au gouvernement espagnol par les chefs militaires et les autorités civiles de Saint-Domingue et de Cuba sur l'exhumation et la translation des restes de Christophe Colomb de Santo-Domingo à la Havane en 1795 et 1796, etc., etc.

Les volumes suivans, que M. de Navarrete prépare, et dont nous publierons également la traduction enrichie de notes, renfermeront les relations inédites des autres navigateurs espagnols. Quelle riche galerie que celle qui offrira les noms de Vespuce,

d'Ojéda, de Grijalva, de Pinson, de Magellan, d'Elcano, de Sayavedra, de Villalobos, de Mendaña, de Sarmiento, de Quiros, de Lopez de Legaspi, de Vizcaino, et de tant d'autres célèbres navigateurs sur lesquels nous n'avons que des renseignemens incomplets ou inexacts! Qui ne lira pas avec un vif intérêt les relations et les lettres originales de Fernand Cortez, de Pizarre, de Nuñez de Balboa, surtout lorsque ces relations et ces lettres seront accompagnées de documens, également inédits, sur l'histoire de la découverte des différentes parties de l'Amérique espagnole, sur les mœurs et les usages de ses habitans primitifs, puisés dans les correspondances soit officielles soit privées des vice-rois et des autres chefs et agens du gouvernement espagnol?

M. de Navarrete, qui explore, comme nous l'avons dit, depuis plus de trente ans, les différentes archives de la monarchie espagnole, a rassemblé pendant ce long espace de temps d'immenses matériaux qu'il s'occupe de mettre successivement en ordre. Le troisième volume du texte espagnol est déjà en partie

imprimé; le quatrième ne tardera pas à l'être, et comme les suivans ne se feront pas attendre, le monde savant peut espérer de voir terminée sous peu d'années, la collection la plus curieuse, la plus riche en faits nouveaux, la plus importante qui ait jamais été entreprise; elle fera le plus grand honneur au souverain qui en protége la publication, et au savant qui la dirige et qui se propose de l'enrichir de notes explicatives, et de joindre des cartes géographiques à chaque volume.

Nous dirons en terminant, que la Société de Géographie, qui compte au nombre de ses membres, l'auteur et les traducteurs de la *Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols, etc.*, et la plupart des savans qui l'ont enrichie et l'enrichiront de notes, a agréé la dédicace de la traduction française de ce recueil important, et que S. E. le Ministre de la marine a bien voulu se placer au nombre des souscripteurs.

L'impression de notre ouvrage était terminée, et cet avertissement allait être mis sous presse, lorsque nous avons reçu de Lon-

dres l'ouvrage de M. Washington Irwing, intitulé : *a History of the Life and Voyages of Christopher Columbus*.

Nous pouvons dire avec assurance que les deux ouvrages sont composés sur un plan tout différent. M. Washington Irwing a écrit l'*Histoire* de Christophe Colomb, ainsi que l'avaient déjà fait avant lui MM. Bossi, Spotorno et d'autres encore; M. de Navarrete, au contraire, en réunissant les précieux matériaux officiels et à l'abri de toute critique qui composent son ouvrage, a voulu laisser Christophe Colomb raconter lui-même les événemens de sa vie et ce qui lui est survenu dans ses voyages; et ce plan, qu'il a adopté relativement au navigateur génois, il le suivra, ainsi que nous le ferons nous-mêmes dans la suite de notre traduction, pour tous les autres navigateurs et conquérans espagnols. Sa collection, comme la nôtre, quoiqu'elle ne renferme pas et ne doive pas renfermer, à proprement parler, une histoire de ces illustres Espagnols, en contient cependant tous les élémens. C'est à ces élémens officiels, sortis la plupart de

la plume de ces navigateurs et de ces conquérans eux-mêmes, ou de celle de leurs amis et ennemis contemporains, qu'il faudra nécessairement recourir, comme aux seules sources vraiment authentiques, lorsqu'on voudra connaître leur histoire, ou asseoir un jugement exempt d'erreur sur les ouvrages de ceux qui, comme M. Washington Irwing, entreprendront d'y puiser pour en composer des histoires particulières. On voit, d'après cet exposé, que l'ouvrage de M. de Navarrete, que nous publions aujourd'hui, devient en quelque sorte le complément nécessaire de celui de M. Washington Irwing, comme de tout autre ouvrage écrit sur le même sujet.

La collection de M. de Navarrete a d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, un avantage qui lui est propre, c'est de donner, d'après les manuscrits autographes, les relations originales telles que les ont composées les navigateurs et conquérans; leurs lettres telles qu'ils les ont écrites.

Quel est celui qui n'éprouvera pas une vive satisfaction, répéterons-nous encore, à

entendre parler Colomb, Magellan, Fernand Cortez, Pizarre, etc., à étudier ces grands hommes dans leurs propres écrits, et à juger leurs actions, leur caractère, leurs mœurs, leurs passions, non seulement dans leurs relations et leurs lettres officielles, mais dans leur correspondance privée? N'est-ce pas là leur véritable histoire, de laquelle on ne peut contester l'exactitude, surtout lorsqu'on place en regard et à la suite des récits de ces grands hommes, ainsi que l'a fait l'éditeur espagnol, les récits des contemporains qui les ont connus, qui ont pris part à leurs travaux, qui souvent leur ont été opposés, et qu'on y joint en même temps les actes extraits des archives du gouvernement et des notes puisées à d'autres sources authentiques?

Auteurs qui ont coopéré à la rédaction des notes.

Noms.	Abréviations.
MM. Abel-Remusat..............	A. R.
Adrien Balbi...............	A. B...i.
Baron Cuvier..............	C...r.
Jomard....................	J...d.
L'abbé Labouderie..........	L. B. E.
De la Roquette............	D. L. R.
Las Casas..................	B. de Las Casas.
Letronne..................	L...e.
De Navarrete.............	M. F. de Nav.
De Rossel.................	De R...l.
De Saint Martin...........	De S. M.
De Verneuil..............	De V...l.
Baron Walckenaer........	W...r.

DÉDICACE

DE L'ÉDITEUR ESPAGNOL

A SA MAJESTÉ CATHOLIQUE.

AU ROI NOTRE MAITRE.

SIRE,

La Collection des célèbres Voyages des Espagnols et des importantes découvertes qu'ils ont faites par mer depuis les dernières années du quinzième siècle, est un ouvrage qui unit et rattache tellement les droits du Trône auguste de Votre Majesté aux faits glorieux de la nation espagnole, que, plein de cette conviction, Votre Majesté daigna non seulement approuver le plan que j'avais proposé pour sa publication, et m'honorer de sa confiance souveraine en se reposant sur moi du soin de son exécution, mais encore ordonner que l'impression en fût faite à ses propres frais dans son imprimerie royale. Quand bien même des motifs aussi puissans ne me

feraient pas une loi de me placer sous la généreuse protection de Votre Majesté, la profonde reconnaissance que je lui dois pour toutes les bontés et tous les honneurs dont il lui a plu de me combler dans tous les temps, me la ferait rechercher pour acquitter, en quelque sorte, la dette immense qu'il m'a été si doux de contracter envers elle, et lui donner une marque de ma sincère et éternelle gratitude.

Je supplie donc Votre Majesté de daigner agréer l'hommage d'un ouvrage qui lui appartient à tant de titres.

Veuille notre Seigneur conserver l'importante vie de Votre Majesté pour le bonheur de cette Monarchie.

Madrid, 12 janvier 1826.

SIRE,

Je suis aux pieds royaux de Votre Majesté

Son plus humble et plus fidèle sujet,

MARTIN FERNANDEZ DE NAVARRETE.

RELATION
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
PAR CHRISTOPHE COLOMB,
POUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE,

DE 1492 A 1504.

INTRODUCTION.

§. I. Nous entreprenons, par ordre supérieur, la publication des voyages et des découvertes que les Espagnols ont faits par mer, depuis les dernières années du quinzième siècle, en commençant par ceux du célèbre Christophe Colomb. Nous y joignons plusieurs documens qui éclaircissent les faits de sa vie et l'histoire des premiers établissemens des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Mais comme l'origine de semblables expéditions fut la recherche d'une nouvelle

route pour se rendre aux Indes-Orientales, par laquelle on pût en rapporter, avec plus de promptitude et de facilité, les riches productions qui entretenaient, depuis très long-temps, le luxe des Européens, nous avons cru convenable de donner d'avance une idée générale des progrès que ces expéditions firent faire à la géographie et à la navigation. Nous montrerons aussi comment la nation espagnole conserva dans tous les temps ce goût dominant que produit l'opulence, et qui est le résultat inévitable de l'industrie et du commerce, de même que le goût des entreprises commerciales a pour résultat les progrès de la marine marchande et militaire. Cet enchaînement des élémens de la prospérité publique nous a engagé dans des recherches historiques assez difficiles, et qui méritaient, sans doute, d'être traitées d'une manière plus expresse (*mas de proposito*), attendu leur importance et leur nouveauté. Nous essayerons de montrer ensuite les avantages que des collections de ce genre procurent à la géographie, à la navigation, à l'histoire, à la politique, et aux sciences en général; nous ferons connaître les sources où nous avons puisé, et les secours qui nous ont été prêtés pour former cette collection.

Nous exposerons enfin, comme par manière d'exemple, quelques particularités de la vie de

Colomb, qui ont paru douteuses ou qui ont été controversées jusqu'à présent, et qui, selon nous, sont évidemment éclaircies et prouvées par les documens que nous publions. Il nous reste à redoubler de zèle pour que notre travail réponde à nos désirs, à la confiance souveraine dont nous avons été honoré à cet effet, et à l'attente des personnes dont la bienveillance daigne encourager nos efforts.

§. II. Les progrès de la géographie, ou la connaissance des parties du globe que nous habitons, ont toujours dépendu des voyages qu'entreprirent les hommes lorsque la nécessité, l'intérêt ou la curiosité les porta à s'éloigner plus ou moins de leur sol natal; et comme les émigrations ont dû se faire par terre, et que leurs progrès ont été nécessairement lents et limités par les rivages et les confins des mers (1), de même les tentatives ou les premiers essais de la navigation ne purent que donner une idée de la configuration des côtes, de leurs ports, de leurs hâvres, de leurs plages, et de leurs principaux caps; essais bien insuffisans pour l'avancement d'une science aussi utile que l'est celle de la géographie. Postérieurement on combina les

(1) Les déserts, les chaînes de montagnes, etc., ont été aussi des obstacles. (D. L. R.)

deux moyens de voyager : on fit par terre de longs trajets, et on traversa, dans des barques ou des canots, les rivières, les grandes baies, les lacs et les mers de peu d'étendue, pour abréger ainsi les expéditions. Par ces moyens, les nations de l'antiquité augmentèrent leur puissance et leur civilisation; et elles favorisèrent les progrès de leur marine, non seulement pour défendre leurs possessions littorales ou maritimes contre les invasions étrangères, mais encore pour porter leur domination et leur commerce en des pays plus éloignés; c'est ce qu'ont fait les Égyptiens, les Phéniciens, les Juifs, les Carthaginois, les Grecs et les Romains. Les conquêtes d'Alexandre-le-Grand firent connaître l'Orient, comme celles de Rome l'Occident, et celles de Mithridate le Nord (1), de manière que de l'ambition ou de la fortune de ces conquérans, résultèrent la connaissance de nouveaux pays et l'établissement des communications et de la civilisation, qui, en général, est la conséquence naturelle des relations des peuples entre eux.

§. III. Maîtres de la Macédoine et de la Grèce, de la Syrie et de l'Égypte, enrichis des dépouilles

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. II, chap. 67.

(M. F. de Nav.)

et des tributs de tout le monde connu, les Romains non seulement se donnèrent tous les agrémens ordinaires de la vie, mais se livrèrent encore à ces plaisirs factices qu'inventent le caprice et l'extravagance, et que permet la possession des richesses. La soie (1), les tissus magnifiques, les aromates, les épiceries, les perles et les pierres précieuses qu'un peuple simple et laborieux regarde avec indifférence, et même avec dédain, devinrent pour les Romains des objets de convoitise, d'avidité, et d'un usage non moins général que dispendieux. La consommation de ces objets donna de la vie et de l'activité au commerce de l'Inde, qui se fit bientôt par deux chemins. Le premier par Alexandrie : on embarquait sur le Nil les chargemens, et on les conduisait à Bérénice, d'où l'on traversait le golfe Arabique jusqu'à Ocelis ou à Canna, ports de la côte de l'Arabie-Heureuse; et on se rendait de là à Musiris, principal entrepôt de l'Inde. La seconde route passait par les ports de la Syrie : on y transportait les marchandises, et on traversait les déserts au-delà de Palmyre, alors opulente et magnifique, et qu'Alep remplaça, après la ruine de cet entrepôt des marchandises de l'Orient

(1) Voyez, à la fin de ce discours, la note première.
(M. F. de Nav.)

et de l'Occident. Les pilotes grecs et égyptiens dont se servaient les Romains, remarquèrent dans ces voyages les changemens réguliers des vents périodiques ou les moussons, et profitant de cette observation, ils abandonnèrent la méthode lente et périlleuse de naviguer à la vue des côtes, et se lancèrent du golfe Arabique au milieu de l'Océan, pour être portés par la mousson de l'ouest jusqu'à Musiris, port situé sur la côte connue aujourd'hui sous le nom de Malabar (1). Ainsi, les pays d'Orient devinrent de plus en plus fréquentés et connus, comme on le remarque dans les descriptions qu'en ont faites successivement Strabon, Pline et Ptolémée. Il ne doit pas paraître étonnant que la circonscription du commerce dans des bornes aussi resserrées ait fait long-temps regarder aux Romains leur navigation au détroit de Gibraltar comme le voyage du plus long cours, et qu'ils l'aient qualifiée de longue, stérile et pénible, puisque la situation des parages qu'elle leur faisait parcourir s'opposait à ce qu'elle leur procurât les avantages qu'ils retiraient de leurs expéditions dans l'Inde. On n'aurait pas entrepris le voyage

---

(1) Robertson, *Recherches historiques sur l'Inde*, sect. II, page 70.

(M. F. de Nav.)

que fit Hannon (1), par ordre de la république de Carthage, pour découvrir dans l'Océan Atlantique les côtes occidentales d'Afrique, et y fonder des colonies de Libyo-Phéniciens ou de Carthaginois, si cette capitale n'eût pas été aussi voisine du détroit, et si les établissemens de la république, en différentes provinces d'Espagne,

(1) Hannon est l'un des personnages de l'histoire punique qui a le plus exercé les critiques anciens et modernes, et qui a été l'objet de plus d'écrits et de systèmes différens. Tandis que Vossius fait son expédition antérieure de cent ans à la guerre de Troie (*Variæ observ.*, c. 2, p. 52, *vid. Fabric.*, tom. I, p. 25, 36, edit. *Harless.*), Fabricius et Melot la placent à l'an 300 avant J.-C.; Dodwell entre l'an 408 et l'an 260 (*Dissert. ad Hannon*, §. 18); Campomanes (*el Periplo de Hannon ilustrado*, IIe partie, p. 13 *et suiv.*) et Malte-Brun (*Précis de la Géographie univ.*, tom. I, pages 73, 74) vers l'an 404; Hager (*Geogr. Büchensaal*, tom. I, VIe partie, pages 408-449) à l'an 408; Florian d'Ocampo (*Hist. antiq. de Españ.*, tom. III, c. 8 et 9) à l'an 440; Mariana (*Hist. de Españ.*, tom. I, c. 22) à l'an 448; Brequigny à l'an 500; Michel Hismann (*Alte Geschichte*, tom. IV, p. 253), Bougainville (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. XXVIII, p. 288), de Sainte-Croix (*ibid.*, tom. XLII, p. 378) et Falconer (*the Voyage of Hanno translated*, dissert. 11, p. 88) à l'an 570; tandis que M. Gosselin (*Recherches sur les connaiss. des anciens le long des côtes occid. de l'Afrique*) a cru devoir en fixer approximativement la date à l'an 1000 avant J.-C.

(D. L. R.)

ne lui eussent donné tous les secours dont elle avait besoin pour exécuter une entreprise aussi hardie et aussi téméraire. (1)

A l'exemple des Espagnols, les Romains tentèrent long-temps après de naviguer aux Sorlingues pour faire le commerce de l'étain; et ce n'est qu'en l'année 94 avant l'ère chrétienne qu'ils entreprirent le premier voyage dans l'Océan Atlantique, qui fut ensuite fréquenté par eux sur des vaisseaux de Cadix. Les négocians espagnols, qui portaient à Rome dans leurs propres navires les fruits exquis de leur pays, en rapportaient en échange les marchandises d'outre-mer. Le luxe et l'ostentation des gouverneurs, des ministres impériaux et des chefs des armées romaines qui résidèrent en Espagne, y laissèrent entre autres coutumes le goût des productions de l'Orient. (2)

§. IV. La décadence de l'empire romain fit disparaître les sciences et les arts qui avaient été cultivés, les inventions et les découvertes qui

---

(1) Campomanes, *Dissertation sur le Périple d'Hannon*, pages 26, 28, 29 et autres.

Robertson, *Recherches sur l'Inde*, tom. I, note 53.

(M. F. DE NAV.)

(2) Masdeu, *Histoire critique de l'Espagne*, tom. VIII, liv. III, art. 97. (*Ibid.*)

avaient été faites. Que la terre soit sphérique et habitable dans toute sa rondeur ou superficie, et par conséquent, qu'il y ait des antipodes, c'est une opinion que professèrent Pythagore, Aristote, Platon, et presque tous les anciens philosophes de la Grèce; elle était même générale parmi les Romains, qui, ainsi que Cicéron et Strabon, l'adoptèrent également (1). Cette

---

(1) M. de Navarrete, dont nous respectons le savoir, s'exprime à notre avis d'une manière trop générale.

En effet, les savans de la Grèce et de Rome furent loin d'être unanimes sur la sphéricité de la terre, et sur la possibilité d'en habiter toutes les parties. Pythagore, suivant Plutarque, Ératosthène et Polybe, au dire de Strabon, Ptolémée même, ne considéraient pas, il est vrai, la zone Torride comme inhabitable. Mais Cicéron dit, dans le Songe de Scipion, chap. 6, « que deux zones seulement sont habitables »; Pline le naturaliste, liv. II, chap. 68, partage la même opinion, et ajoute que le passage de l'une des deux zones tempérées à l'autre est impraticable, à cause de l'incendie qui règne dans le ciel d'un bout à l'autre de la ligne; et Strabon, lib. II, p. 154, affirme que « la partie de la terre qui se trouve près de l'équateur, dans la zone Torride, est inhabitable à cause de l'excessive chaleur. »

Nous aurions pu multiplier les autorités, mais celles que nous avons citées nous paraissent suffisantes pour établir qu'il n'y avait pas à ce sujet unanimité parmi les anciens, et que ce n'étaient pas seulement les ignorans qui croyaient que toute la terre ne fût pas habitable.

Robertson professe une opinion diamétralement opposée

matière fut un sujet de controverse entre les savans et les ignorans; et comme le parti de ces derniers croissait à mesure que s'obscurcissait la splendeur de l'empire et de la littérature, ils en vinrent à se moquer de ceux qui suivaient le système opposé, le regardant comme faux, erroné, même comme irréligieux, ce qu'ils appuyaient de l'autorité respectable de Lactance et de saint Augustin. Quelles bizarreries et quelles extravagances ne furent pas inventées alors sur la forme de la terre! les uns la croyaient plate comme une planche, les autres un peu concave comme un bateau (1), et ainsi ils ne pouvaient croire habitables les régions opposées aux nôtres, ni comprendre le phénomène de la succession des jours et des nuits; et même parmi ceux qui la croyaient sphérique, il y en avait qui regardaient comme inhabitables la zone Torride, située entre les tropiques, et

---

à celle de M. de Navarrete, et nous engageons le lecteur à voir ce qu'il dit à ce sujet, tome I, page 31, et note 8, page 328, de la traduction de son *Histoire d'Amérique*, dont nous venons de donner une nouvelle édition.

(D. L. R.)

(1) Bailly, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, liv. V, §. 8, p. 137. — *Éclaircissemens*, liv. IV, VIII, XVI, p. 366. — Liv. II, §. 2, et dans une addition à ce passage, p. 520.

(M. F. de Nav.)

les deux zones glaciales ou polaires. Les raisons physiques de plusieurs philosophes, et les avis certains de quelques anciens navigateurs, auraient pu persuader qu'il existait des hommes, même sous la ligne équinoxiale; mais la persuasion ou la conviction aurait été plus difficile à l'égard des terres polaires, parce que les anciens ne les connurent que jusqu'au 58ᵉ degré de latitude (1), après lequel commençaient pour eux les pays fabuleux et imaginaires connus généralement sous le nom d'hyperboréens. L'île Thulé, dernière limite des régions septentrionales, décrite par Pythéas et citée par Sénèque et Virgile, est généralement reconnue pour l'Islande par la plupart des géographes modernes (2). De toute manière, il est clair que les voyages auraient

---

(1) Les anciens connaissaient bien au-delà du 58ᵉ degré de latitude nord, et même au-delà du 70ᵉ, si l'on s'en rapporte aux opinions de D'Anville, de Malte-Brun, et de plusieurs savans géographes. (D. L. R.)

(2) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, liv. I. — Andrés, *Histoire de la Littérature*, tom. VI, liv. III, chap. 2. (M. F. de Nav.)

Les savans ne sont pas d'accord sur la position de la *Thulé* des anciens.

Les uns pensent, avec Cluverius, que c'est l'Islande; d'autres soutiennent, avec D'Anville, que c'est l'une des îles Shetland; d'autres enfin, qu'il faut appliquer ce nom à une

été un témoignage positif appuyé par l'expérience, ainsi qu'ils l'ont été depuis, et capable de dissiper de telles illusions sur la figure de la terre, sur ses zones, ses parties habitables et ses antipodes, et qu'ils auraient éloigné les hommes de l'erreur et de l'esprit de parti.

§. V. Les Arabes contribuèrent puissamment, dans les temps subséquens, à produire ce résultat, lorsque non seulement ils écrivirent divers traités de géographie astronomique et descriptive, mais que pour pouvoir les composer avec exactitude, ils visitèrent par eux-mêmes les régions inconnues de l'Asie et de l'Afrique, et établirent, en faisant connaître leurs productions, les fondemens du trafic qui pouvait leur être le plus avantageux. Le docte antiquaire don Jose-Antonio Conde,

---

partie de la Norwège méridionale, et même à toute la Scandinavie.

Malte-Brun, *Précis de la Géograph. univers.*, tom. I, p. 103, est d'avis que *Thulé* correspond parfaitement au Jutland, à cause des dunes sablonneuses, des brouillards, et des autres traits caractéristiques de ce pays, qui le font ressembler au tableau que Pythéas trace de *Thulé*.

Le savant géographe que nous venons de citer, nous avait promis une dissertation sur *Thulé*, que nous nous proposions de mettre à la place de cette note, beaucoup trop superficielle. La mort de cet homme célèbre privera nos lecteurs d'un excellent morceau de critique. (D. L. R.)

nous a conservé, dans son *Histoire des Arabes d'Espagne*, des renseignemens sur plusieurs d'entre eux qui, dans les VIIIe, IXe et Xe siècles, passèrent en Egypte, en Perse, dans l'Inde et autres pays de l'Orient pour s'instruire ou pour perfectionner leurs études. On doit remarquer, parmi ceux qu'il a cités, deux savans distingués de Guadalajara, *Ahmed-ben-Chalaf-ben-Muhamad-ben-Fortun el Madyuni*, et *Ahmed-ben-Muza-ben-Yangui* (1), qui, après avoir étudié dans leur patrie et à Tolède sous de célèbres professeurs, passèrent en Orient et revinrent à Cordoue, où ils acquirent beaucoup de réputation; et un autre de Grenade, *Aben-Isá-el Gasani*, qui, après avoir voyagé en Orient par ordre du roi *Alhaken* (2), lui présenta à son retour sa Géographie et une élégante description des environs d'Elvire (3). On conserve la relation écrite par un négociant arabe d'un

(1) Le premier est connu sous le nom de *Ahmed*, fils de Khaláf, et le second sous celui de *Ahmed*, fils de Mousa.

(De S. M.)

(2) Le premier est connu sous le nom de *Ibn-Isa*, et le second sous celui de *Hakem*. (*Ibid.*)

(3) Conde, *Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*, tom. I, pages 231, 268, 286, 287, 303, 350, 362, 427, 431, 480, 520, 521, et suivantes.

(M. F. de Nav.)

voyage qu'il fit, l'an 851 de l'ère chrétienne, depuis le golfe Persique jusqu'au continent de l'Inde, et cette relation a été commentée et expliquée par un autre Arabe qui avait aussi visité les parties orientales de l'Asie (1). On voit dans ces divers récits que la méthode de faire des découvertes et de naviguer à la vue des côtes était toujours suivie, et que la boussole était encore inconnue, non seulement des Arabes, mais encore des Chinois, et cependant ceux-là pénétrèrent vers l'Orient beaucoup au-delà du golfe de Siam, terme de la navigation européenne. Ils eurent des rapports avec Sumatra et les autres îles du grand Archipel de l'Inde, et ils s'avancèrent jusqu'à la Chine, avec laquelle ils entretenaient, ainsi qu'avec les pays intermédiaires, un commerce réglé depuis le golfe Persique, où arrivaient fréquemment des vaisseaux de la Chine et des autres contrées de l'Inde, pour échanger, troquer ou vendre les denrées de ces pays. (2)

---

(1) Il s'agit ici de deux relations de la Perse et des Indes, publiées en 1718 par l'abbé Renaudot. J'ai donné d'amples détails à leur sujet dans l'article *Renaudot* de la *Biographie universelle*, tom. XXXVII, p. 336. (De S. M.)

(2) Robertson, *Recherches historiques sur l'Inde*, sect. II. — Capmany, *Ancien Comm. de Barc.*, tom. I, p. 8.

(M. F. de Nav.)

§. VI. D'un autre côté, lorsque les soudans d'Égypte eurent rétabli le commerce de l'Inde par le golfe Arabique ou mer Rouge, et lorsque les marchands italiens eurent commencé à fréquenter l'ancien port d'Alexandrie, l'Égypte, maîtresse des productions de l'Asie, attira dans son sein les richesses des autres pays, parce que les Arabes, maîtres de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie, de l'Espagne et des principales îles de la Méditerranée, eurent exclusivement en leurs mains ce trafic avantageux, qu'ils encourageaient pour soutenir leur luxe et leur magnificence. Les Vénitiens commencèrent, vers les premières années du neuvième siècle, à faire ce commerce, auquel ils furent redevables du prompt accroissement de leur marine. Les citoyens d'Amalfi l'entreprirent en même temps, et la rivalité jointe au désir du lucre engagea successivement dans la même carrière les habitans d'Ancône, et ceux de Pise et de Gènes. Ces deux derniers États eurent des communications avec la Catalogne dès le commencement du douzième siècle, et la marine de Barcelonne, qui, de même que son commerce, commença dès-lors à se développer et à s'affermir, surtout depuis que les îles Baléares eurent été recouvrées, ne tarda pas, non seulement à rivaliser avec la marine des républiques d'Italie, mais encore à exercer sur elles, en

mainte occasion, une sorte de prépondérance comme sur des feudataires qui avaient besoin de son alliance et de sa protection. Cette ville parvint à être l'entrepôt des marchandises d'Orient pour l'intérieur de l'Espagne, et dut bientôt à ce trafic et à l'exportation qu'elle faisait en retour de ses produits, tant naturels que manufacturés, l'opulence qu'elle conserva jusqu'au commencement du seizième siècle. (1)

§. VII. Parmi la multitude d'écrivains géographes que comptent les Arabes, nous citerons, comme méritant une distinction particulière, *Alcazuino* (2), qui ne voulut pas commencer à écrire sa Géographie avant d'avoir visité en personne plusieurs pays de l'Asie et de l'Afrique; *Alzeyat*, de Séville, dont la Cosmographie, longtemps conservée à l'Escurial, était enrichie de superbes cartes géographiques et astronomiques; *Abu Obaid* (3), de Cordoue, qui fit une excellente description de l'Égypte, de l'Afrique et même de l'Asie et de l'Espagne; *Abu Moha-*

(1) Capmany, *Ancien Commentaire de Barcelonne,* tom. I, pages 9, 10, 11, 12. — *Dissertation sur les Croisades,* §§. 40 à 47, et 56 à 78. (M. F. de Nav.)

(2) *Kazwiny.* (De S. M.)

(3) Il est nommé dans les historiens arabes, *Abu-Obaïda-al-Juziani.* (De V...l.)

mad Alabderita, de Valence, qui écrivit un *Itinéraire de l'Afrique* très exact, dans lequel il fit connaître les villes, les coutumes des naturels et les hommes de lettres des contrées qu'il visita dans ses voyages; enfin, *Abu-Rihan*, écrivain du xe siècle, plus connu sous le nom d'*Albiruni* (1), qui, après avoir voyagé et reconnu un grand nombre de pays pendant quarante années, composa un traité complet de géographie qui servit à *Ismael Abulfeda* (2), pour fixer les latitudes et les longitudes de plusieurs lieux. Ce traité fut le meilleur ouvrage que connurent alors les Arabes, et il fut tellement estimé parmi les Européens mêmes, que Ramusio avoue qu'il

---

(1) Il est nommé dans les historiens arabes, *Abul-Rihan-al-Birumi*. (De V...l.)

Abou-Rihan-Birouny. (De S. M.)

(2) Le célèbre géographe Abou'lféda est appelé, par les écrivains arabes, *Almanek-Almouyad-Emad-Eddin Ismael; Abou'lféda*, fils d'Aly, prince d'Hamah en Syrie. Son nom propre était *Ismael*, ses autres noms n'étaient que des titres honorifiques. (De S. M.)

Dans sa Notice sur ce savant Arabe (*Biographie universelle*, tom. I, p. 91), M. Jourdain dit qu'*Ismael*, prince de Hamah, connu sous le nom d'*Aboul-Féda*, était surnommé *Al-Melik*, *Al-Mouwayyed* et *Imâd Eddin*, c'est-à-dire *le roi victorieux et la colonne de la religion*; qu'il naquit à Damas en 1273, et mourut en 1331. (D. L. R.)

n'aurait pu, sans son secours, comprendre la relation du voyage que firent en Orient, vers le milieu du treizième siècle, le père et l'oncle de Marco Polo. Ils travaillèrent avec plus de zèle et de persévérance encore, et avec succès, à l'avancement de la partie spéculative de la géographie, non seulement en appliquant à cette science leurs connaissances astronomiques, soit pour mesurer la terre et l'étendue des degrés, soit pour observer la hauteur du pôle, mais encore en inventant des moyens pour déterminer la longitude, et en traduisant et commentant, entre autres ouvrages, celui de Ptolémée, qui était la base et le fondement de leur doctrine (1). En un mot, les Arabes étendant, avec une extrême rapidité, leur domination depuis les bords de l'Indus jusqu'aux rivages de l'Océan atlantique, et s'appropriant les inventions et l'industrie des peuples conquis, portèrent leur com-

---

(1) Il est bien reconnu aujourd'hui que la géographie proprement dite, celle des cartes, ne peut retirer que très peu de profit des relations et des géographies des voyageurs et écrivains arabes, parce que leurs longitudes, surtout, sont très inexactes. Les renseignemens qu'ils nous ont donnés sur les pays qu'ils ont décrits, et sur les villes, les mœurs, les usages, les productions, le commerce, etc., sont encore d'une grande utilité pour l'histoire de la géographie et de la politique. (D. L. R.)

merce dans toutes les parties du globe, et propagèrent les connaissances géographiques, non seulement dans l'intérieur des continens de l'Asie et de l'Afrique, mais encore dans les îles de la mer des Indes, où l'on trouve même jusqu'aux Moluques, des traces de leur influence. (1)

§. VIII. Elle ne fut cependant ni aussi immédiate, ni aussi générale dans les pays de l'Europe que les Arabes ne purent soumettre, et il fallut un autre événement, une autre impulsion plus efficace et plus extraordinaire pour ouvrir aux Européens occidentaux la communication des pays de l'Orient, et leur en faire acquérir la connaissance.

Les croisades, que fit naître le zèle de la religion pour reconquérir les saints lieux; la pitié et la compassion qu'inspiraient les pélerins qui, pour

---

(1) Casiri, *Bibliothèque arabe de l'Escurial*, t. II, p. 2 et 126;
Andrés, *Histoire de la Littérature*, tom. VI, liv. III, chap. 2;
Heeren, *Essai sur l'Influence des Croisades, — Considérations générales*, §. 2;
Robertson, *Recherches sur l'Inde*, sect. III.

(M. F. DE NAV.)

Nous croyons devoir ajouter à la liste des écrivains cités ci-dessus par M. de Navarrete :
Michaud, *Histoire des Croisades*, et
Le comte Maxime de Choiseul, *de l'Influence des Croisades.* (D. L. R.)

les aller visiter, avaient à braver tant de périls; enfin la haine contre la religion mahométane, transportèrent en Asie les principaux chefs et les armées les plus brillantes de l'Europe (1), et au milieu des chances variées des armes pendant deux siècles, facilitèrent aux Latins les longs voyages aux régions orientales jusqu'aux extrémités de l'Asie. Quoique les premiers croisés aient trouvé dans la Palestine beaucoup de marchandises d'Europe, que les négocians d'Amalfi y avaient portées, il est hors de doute que ces expéditions sacrées, soit pour le transport des troupes, des armes et des provisions, soit pour le remplacement continuel et indispensable des hommes, des vivres et des munitions de toute espèce, soit pour la défense des côtes, se servirent des vaisseaux des républiques italiennes, qui, à la faveur de ces circonstances, augmentèrent, par l'activité de leur commerce et de leur industrie, les richesses et le pouvoir qui les rendirent si respectables pendant cette période. Quand les Mogols (3) fondèrent leur immense empire, et que leurs princes déployèrent une magnificence et un luxe inconnus jusqu'alors,

(1) L'an 1096 après J.-C., et années suiv. (De V...l.)

(2) Ou plutôt les Mongols. *Voyez* la note de M. Abel Rémusat, p. 24. (D. L. R.)

ils protégèrent le commerce, et les caravanes cheminèrent avec sûreté depuis la Syrie jusqu'à la Chine. Les négocians, qui vendaient, dans ces pays, leurs marchandises les plus précieuses aussi avantageusement que facilement, furent encouragés par d'aussi puissans motifs à entreprendre ces longs voyages. Les Italiens furent les premiers qui pénétrèrent dans ces pays; aux spéculations commerciales se joignit également bientôt le zèle religieux. (1)

§. IX. Le juif Benjamin de Tudela passa, l'an 1160, en Orient, pour y visiter ses frères, qu'il croyait y trouver dans un grand état de crédit et de prospérité; et après s'être rendu d'Espagne à Constantinople, il traversa tous les pays intermédiaires jusqu'à la Tartarie chinoise, et différentes provinces de l'intérieur de l'Inde. Il reconnut dans le cours de ses voyages plusieurs îles de l'Océan indien, et revint dans sa patrie après treize ans, riche d'un grand nombre de renseignemens qui lui avaient été transmis ou qu'il avait acquis par lui-même, et

---

(1) Heeren, *Essai sur l'Influence des Croisades*, part. III, p. 428.

Capmany, *Mémoires historiques sur la marine, le commerce et les arts de Barcelonne*, part. II, liv. I.

(M. F. de Nav.)

qui firent connaître une grande partie de notre globe, jusqu'alors ignorée des peuples occidentaux (1). Les espérances de voir les princes et les peuples du Mogol (2) embrasser le christianisme, espérances fondées sur des nouvelles vagues et incertaines de conversions déjà faites, et spécialement de celle d'un monarque puis-

---

(1) Don Martin Fernandez de Navarrete, *Dissertation historique sur les Croisades*, §. 11, p. 26; *Mémoires de l'Académie royale d'histoire*, tome V. (M. F. de Nav.)

Baratier, qui a traduit en français la *Relation* de Benjamin, surnommé de Tudela parce qu'il était né dans cette ville, et qui a joint à sa traduction des notes et de savans commentaires, relève une multitude d'erreurs, de contradictions et d'absurdités dans l'auteur qu'il traduit. Il cherche même à prouver dans sa préface que Benjamin de Tudela n'a jamais voyagé, et qu'il n'a fait que compiler les relations de ses contemporains. Cette opinion est restée un point indécis entre les savans.

Renaudot pense que la première édition de l'itinéraire dont il s'agit, imprimé en hébreu à Constantinople en 1543, n'offre point les erreurs géographiques qui fourmillent dans dans les traductions qui en ont été faites. (D. L. R.)

(2) Cette expression désigne exclusivement l'empire fondé dans l'Indoustan par les Babourides, à la fin du xve siècle. Pour les temps dont parle ici M. de Navarrete, il faut dire les Mogols, ou plus exactement les Mongols, peuples qui dominaient alors dans toute la Tartarie et dans toute la Perse. (A. R.)

sant de l'intérieur de l'Asie, nommé par les Européens le *prêtre Jean* (1), enflammèrent le zèle de quelques princes chrétiens, qui, dans cette

(1) Tous les écrivains du moyen âge offrent un grand nombre de récits plus ou moins fabuleux, relatifs au prêtre Jean. C'était le nom que l'on donnait à un souverain chrétien, chef d'une nation toute chrétienne qui habitait une région très reculée, vers le centre de l'Asie. Jean du Plan Carpin (dans Bergeron, article V, p. 42), Rubruquis (Bergeron, chap. 18, p. 36), et Marco Polo (livre I, chap. 64), parlent de son existence comme d'un fait de notoriété publique de leur temps. Cependant les récits invraisemblables de quelques autres écrivains de la même époque, et les fables débitées par des auteurs modernes, ont fait révoquer en doute l'existence de ce personnage et le christianisme de sa nation. Les auteurs que j'ai cités nous apprennent qu'il y avait des liens de parenté entre la famille du fameux Tchinghiz-Khan, fondateur de l'empire mongol, et la race de ce prêtre Jean. Les auteurs chinois et persans nous font connaître les alliances de la même espèce qui subsistaient entre la famille impériale des Mongols et la race royale des Kéraïtes; nous apprenons de plus, par ces derniers, que le prince et la nation des Kéraïtes étaient chrétiens. On peut consulter ce que j'ai dit à ce sujet dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, vol. II, p. 279, où j'ai rapporté les passages originaux tirés du grand ouvrage de Raschid-Eddin, qui établissent ce fait. Le témoignage de cet auteur ne peut être révoqué en doute, car il était musulman, et premier ministre d'un prince de la famille de Tchinghiz-Khan; il pouvait donc être par-

sainte intention, envoyèrent en Orient plusieurs missionnaires vers le milieu du treizième siècle. Deux religieux italiens, de l'ordre de Saint-Fran-

---

faitement instruit de ce fait, qu'un zélé musulman n'aurait pas eu d'intérêt à rapporter, s'il ne l'avait pas cru vrai. Ce qu'il raconte des Kéraïtes est confirmé par le patriarche Abou'lfaradj, qui parle, sous l'an 398 de l'hég. (1007 de J.-C.), de la conversion des Kéraïtes. Ceci se trouve dans sa Chronique syriaque, p. 219. Avant la fondation de l'empire mongol, les Kéraïtes étaient en relation habituelle et dans une sorte de dépendance des Chinois. Leur souverain avait l'habitude de joindre à son titre national *Khan* ou *Kohan* (roi), celui de *Wang*, qui signifie la même chose en chinois, et qui lui était accordé par les empereurs de la Chine. Les auteurs persans écrivent ce dernier *Awang*. Le roi des Kéraïtes s'appelait donc *Wang-Khan* ou *Awang-Kohan*. Les Syriens étaient alors fort répandus dans l'intérieur de l'Asie, et même jusqu'à la Chine, où ils étaient attirés par le commerce. Les auteurs syriens font connaître des évêques syriens, des régions au-delà de la Perse, du Turkestan, du Tibet et de la Chine. Cet état de choses doit faire présumer que les notions relatives au prêtre Jean viennent originairement des marchands syriens. C'est un auteur de cette nation qui donne la date précise de la conversion des Kéraïtes. La première mention du prêtre Jean, dans l'Occident, se trouve dans l'Histoire de Frédéric Barberousse écrite par Othon de Freysengen, et cet auteur la tenait d'un évêque de Gabala en Syrie, qui en parlait dans une lettre qu'il avait adressée au pape Eugène III, en l'an 1145. Si, comme je le pense, l'Occident doit aux

çois, se rendirent dans le Kaptchak, où résidait le prince Batou-Khan : l'un nommé Jean de Plan Carpin, en 1246; l'autre, connu sous le nom

---

Syriens la connaissance de la conversion et du nom du prince des Kéraïtes, ce mot, exprimé en syriaque, devait facilement donner lieu à une équivoque, car la première partie de son titre ressemblait beaucoup au nom de Jean, et la seconde se prononçait exactement comme le mot syriaque (*Hohan*), qui signifie prêtre. S'il en est ainsi, toutes les mauvaises étymologies que l'on a données tombent d'elles-mêmes. Il ne faut pas y chercher, comme Scaliger (*de Emend. temp.*, liv. VII), le mot persan *perest* (adorateur), ni le mot portugais *preste* ou *prete*, c'est-à-dire *prêtre*, etc. Les notions communiquées aux Occidentaux par les Syriens n'étaient, sans doute, ni bien étendues ni bien exactes, et ceux-ci, à leur tour, les reproduisirent d'une manière peu fidèle; de là vinrent un grand nombre de pièces plus ou moins extraordinaires sur ce prêtre Jean. Les chrétiens ne sachant où il était précisément, le cherchèrent partout. La moindre circonstance conforme aux idées qu'ils s'étaient faites de ce personnage mystérieux, leur fit attribuer ce nom à d'autres princes fort différens du roi des Kéraïtes. On trouve dans Leibnitz, dans le Spicilége de d'Achery, dans le recueil de Baluze, et dans Eckherd, diverses pièces très curieuses, qui portent le nom du prêtre Jean, ou qui se rapportent à des princes de sa famille, mais qui ne peuvent concerner le moins du monde la nation des Kéraïtes. L'examen que j'ai fait de ces pièces m'a convaincu qu'elles sont toutes relatives aux princes de la dynastie des Kharizmiens, à Mohamed et à son fils, Djelal-Eddin. Ces souverains

d'Ascelin, en 1254; mais ce dernier prit une autre direction, et traversa ensuite la plus grande partie du continent de l'Asie jusqu'à Caschgar. C'est dans le même temps que Saint-Louis dépêcha au grand khan Mangou (1), qu'on di-

---

étaient musulmans, il est vrai, mais ils étaient ennemis du calife de Bagdad, dont ils voulaient détruire la puissance; il n'en fallut pas davantage pour que les chrétiens d'Occident les prissent pour les parens du prêtre Jean et pour le prêtre Jean lui-même. Les révolutions survenues dans l'intérieur de l'Asie ayant fait disparaître la nation des Kéraïtes, et le voyageur ne sachant plus où trouver un personnage sur lequel on n'avait jamais eu des notions bien exactes, on crut le rencontrer partout où il existait des princes chrétiens, et c'est ainsi que les Portugais furent conduits à donner le nom de prêtre Jean au souverain chrétien de l'Ethiopie. (De S. M.)

(1) Ce monarque était fils de Touli ou Tolei, et neveu d'Oktaï ou Ogotaï, tous les deux fils de Tchinghis-Khan. On disait qu'il avait embrassé le christianisme, vers 1253, à la sollicitation du roi d'Arménie Hayton Ier, ce qui est fort douteux, et qu'il devait unir ses forces à celles des chrétiens, afin d'exterminer les musulmans de la Terre-Sainte. Mais, ainsi que tous ceux de ses sujets qu'on disait avoir suivi son exemple, il se contentait de montrer de la bienveillance pour les chrétiens, et, du reste, il ne savait distinguer aucune religion d'une autre quelconque. Lorsqu'il renvoya à Saint-Louis ses ambassadeurs, il les chargea, pour ce prince, de plusieurs présens, et d'une lettre dans laquelle il prenait le titre de *fils de Dieu, et de souverain des sei-*

sait avoir embrassé la religion chrétienne, le franciscain brabançon Guillaume Rubruquis, qui parcourut à cette occasion les déserts du centre de l'Asie. (1)

---

gneurs de la terre, et ordonnait au saint Roi *de se conformer exactement à la créance et aux lois du grand Tchinghis-Khan, s'il voulait obtenir son amitié et mériter ses bontés.*

Le grand khan Mangou, souverain des Mongols, outre les deux tiers de la Chine actuelle, possédait alors presque toute l'Asie, et le reste du territoire chinois était divisé entre les deux États des Kin et des Soung. Le souverain de ce dernier royaume (la Chine proprement dite), qui était, à cette époque, l'empereur Li-Tsong, habitait Yang-Tcheou, province de Kian-Nan. (De V...l.)

(1) Le bruits relatifs à la conversion du *prêtre Jean* et de ses sujets, ne furent pas le seul motif des ambassades dirigées vers l'intérieur de l'Asie, par les princes chrétiens, dans le cours du XIIIe siècle.

Les invasions des Mongols en Géorgie et en Arménie avaient fait naître des rapports entre ces peuples et les croisés. Les chrétiens d'Arménie et de Géorgie, intéressés à tourner les armes des Tartares contre les musulmans de l'Égypte et de la Syrie, se firent les intermédiaires de négociations dont la suite et l'enchaînement constituent une sorte de système politique.

Le pape Innocent IV avait commencé, en 1245, par envoyer deux ambassades à la fois, l'une vers Batou, général des Mongols du Nord, qui campait alors sur les bords du Volga, et l'autre auprès de Batchou, qui commandait

Vers le commencement du siècle suivant,

---

en Perse et en Arménie. La première se composait de trois Franciscains, Laurent de Portugal, Jean Du Plan Carpin et Benoît; les religieux qui se rendirent en Perse étaient Ascelin, Simon de Saint-Quentin et Alexandre Albert, auxquels se joignirent en route Richard de Crémone et André de Lonjumel.

On possède une relation de l'ambassade du Nord, écrite par Jean Du Plan Carpin; Simon de Saint-Quentin nous a laissé une relation de celle du Midi.

Nous apprenons, par ces relations, que les ambassadeurs qui avaient été trouver Batchou furent très mal reçus par ce général. Jean Du Plan Carpin ne s'arrêta pas à la cour de Batou, mais se rendit au campement général de tous les Mongols auprès de Gayouk, alors empereur, et près duquel étaient réunis beaucoup de princes géorgiens, connétables d'Arménie, et beaucoup d'autres princes de diverses parties de l'Asie.

Lorsque Saint-Louis était en Chypre, il y reçut des ambassadeurs envoyés par Ilchikhataï, commandant mongol de la Perse et de l'Arménie. Cette ambassade renouvela les idées qu'on s'était formées de la conversion des Mongols au christianisme. Saint-Louis même en fut si bien persuadé, qu'en envoyant, à son tour, une ambassade aux princes tartares, il remit au frère André de Lonjumel, son ambassadeur, entre autres présens pour le grand khan, une chapelle d'écarlate, avec tous les ornemens nécessaires au culte divin, et plusieurs morceaux du bois de la vraie croix. Ce nouvel envoyé se rendit à la cour mongole, où il arriva au commencement de 1249. L'accueil qu'il y reçut ne répondit nullement aux espérances qu'on avait conçues, et,

Oderic de Pordeno (1), du même ordre, entreprit, par Constantinople, un voyage en Perse

---

au retour de son ambassadeur, Saint-Louis fut si peu satisfait du résultat de sa démarche, qu'ayant jugé à propos d'en tenter une nouvelle, il recommanda à Guillaume de Rubruquis, ou Ruysbroek, qu'il en chargea (1253), de ne pas se donner pour l'ambassadeur du roi de France. Tout le monde connaît la relation, devenue célèbre, de ce franciscain; elle fit connaître, pour la première fois, une foule de détails sur la géographie et l'histoire des contrées de l'intérieur de l'Asie.

Beaucoup d'autres expéditions du même genre eurent lieu dans le courant du XIIIe siècle, par les ordres des princes d'Occident, à la sollicitation des chrétiens d'Arménie et de Géorgie, et quelquefois aussi dans la vue de répondre aux avances des Mongols de Perse, qui étaient devenus, non pas chrétiens, mais ennemis implacables des musulmans, et par conséquent, alliés naturels des croisés et de tous ceux qui pouvaient leur fournir des secours.

(Voyez, pour plus de détails, mes deux *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols*, tomes VI et VII de la nouvelle collection des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.) (A. R.)

(1) Oderic, appelé vulgairement de Portenau, né dans le district de Pordenone au Frioul, vers 1286, mérite d'être compté avec Ascelin, Plan Carpin, Rubruquis, Rico de Montecroix, Hayton, Pegoletti, Marco Polo, et quelques autres, parmi les voyageurs qui ont concouru, dans les XIIIe et XIVe siècles, à faire connaître les parties orientales de l'Asie. (D. L. R.)

et à Ormuz; il arriva jusqu'à l'Inde, où il s'embarqua pour la Chine : il visita, dans la traversée, les îles du grand Archipel indien, et passa trois années entières à Pékin, où le grand khan faisait alors sa résidence. (1)

§. X. Sur ces entrefaites, les spéculations du commerce aidaient à connaître de plus en plus ces pays, et à en multiplier les relations, surtout avec les républiques d'Italie. En 1250 (2), Nicolas et Mafeo ou Matthieu Polo, l'un père et l'autre oncle du célèbre Marco Polo, firent un voyage de Venise à Constantinople, en Crimée, et à la cour du grand khan. Revenus en Europe, ils recommencèrent ce voyage en 1270 (3), em-

---

(1) Heeren, *Essai sur l'Influence des Croisades*, p. 430 et suivantes. (M. F. de Nav.)

(2) Quelques manuscrits portent 1252; mais l'année 1250, qui est dans le texte de Ramusio et dans le manuscrit de Berlin, s'accorde mieux avec les époques des autres faits rappelés dans la *Vie de Marco Polo*. Quant à la date de 1269, qui se trouve dans quelques manuscrits, c'est une erreur de copiste. (W...r.)

(3) Andrea Polo de Saint-Félix, noble Vénitien, originaire de Dalmatie, eut trois fils : Marco, Maffio et Nicolo. Ce dernier fut le père du célèbre Marco Polo, et il avait, ainsi que son frère Maffio, embrassé la profession du commerce. Tous deux se rendirent à Constantinople pour les affaires de leur commerce, en 1250, et se transportèrent,

menant cette fois avec eux le jeune Marco, qui, pendant un séjour de vingt-six ans en Asie, visita la plus grande partie de ces pays, jusques et y compris la Chine et les îles de la mer des Indes.

---

en 1256, sur les bords du Volga, à Saraï et à Bolghar, lieux de la résidence de Barkah, fils ou frère de Batou, petit-fils de Genghiz-Khan. Des circonstances particulières, qu'il serait trop long de rapporter ici, les conduisirent à Bokhara, et de là à la cour de Koublaï, khan ou empereur des Tartares, qui les accueillit très bien, et les envoya en ambassade à la cour de Rome, pour demander des prédicateurs de l'Évangile, voulant par là encourager les princes chrétiens à attaquer le soudan d'Egypte et les Sarrasins, ses ennemis irréconciliables. Ils arrivèrent à Saint-Jean-d'Acre au mois d'avril 1269, et bientôt après à Venise. Ils repartirent, en 1271, avec le jeune Marco Polo, et parvinrent enfin en Chine. Ce dernier reçut, ainsi que ses parens, l'accueil le plus gracieux de l'empereur mongol, et parcourut ses États et une grande partie de l'Asie; après un séjour de vingt-quatre ans environ, il revint en Europe, et arriva, en 1295, à Venise, avec son père et son oncle, tous trois tellement changés par l'âge, les fatigues, le long espace de temps qu'ils avaient passé loin de leur patrie, dont ils avaient presque oublié la langue, et par le costume tartare qu'ils avaient adopté, que leurs parens ne purent les reconnaître. Les grandes richesses rapportées par Marco Polo, ou l'exagération qu'on supposait qu'il mettait dans l'évaluation du nombre des sujets du vaste empire des Mongols, lui firent donner le surnom de *messer Marco Milioni*, ou, selon l'orthographe moderne, *Milione*. (D. L. R.)

Prisonnier des Génois à son retour en Italie, il rédigea dans sa prison une relation historique de son voyage, qui, quoique défigurée par l'ignorance des copistes, fut long-temps regardée comme un livre classique pour la géographie de l'Orient. On commença de cette manière, et à l'aide de ces différentes relations, à connaître la grande Tartarie, les vastes déserts qui, au nord et à l'ouest, entourent la Chine, l'étendue et la grandeur de cet empire, la nature de son sol et de ses productions, et les mœurs de ses habitans.

§. XI. L'influence des croisades sur la civilisation et sur les relations commerciales des nations de l'Europe, entre elles et avec les pays d'outre-mer, est un sujet qui a occupé l'attention et a fait la matière de l'examen des plus célèbres Académies, et des savans les plus distingués de notre époque. Quant à l'Espagne, nous nous sommes proposé de suppléer à la disette des connaissances des étrangers, et même à l'inexactitude des renseignemens cités dans leurs écrits, en ce qui concerne les actions de nos compatriotes, dans une dissertation qui, après avoir reçu l'approbation de l'Académie royale de l'Histoire, a été insérée dans le tome V de ses Mémoires. Nous y avons fait connaître la part que les Espagnols des deux Castilles, de l'Aragon et de la Navarre ont

prise à ces expéditions sacrées, pendant le XIIe et le XIIIe siècle; l'influence qu'elles eurent sur notre commerce, dont elles ouvrirent les communications avec les pays d'outre-mer, et avec ceux du Nord qui avaient participé aux guerres d'Asie; la manière dont notre marine de la Méditerranée et des côtes de Cantabrie soutint la concurrence, surtout avec la Flandre et les villes Anséatiques, tant dans les mers du Levant que dans celles du Nord; enfin, les progrès que la navigation et l'hydrographie, l'architecture et la manœuvre navales, la législation et le droit maritimes durent à cette émulation, à cette activité et à l'expérience suivie, fruit de ces expéditions.

§. XII. Pendant que les rois d'Aragon par l'accroissement et le pouvoir de leur marine, non moins que par l'opulence que leur procuraient l'étendue et la renommée du commerce d'outre-mer, se faisaient respecter des républiques d'Italie, ceux de la Castille augmentaient leur puissance maritime à mesure qu'ils recouvraient sur les Maures les provinces littorales du Midi. Déjà Saint-Ferdinand avait pris soin d'encourager la pêche et le commerce maritime en divers endroits de la côte septentrionale, ainsi que l'indique la cédule qu'il donna à Zarauz, le 28 septembre 1237, et qui prescrit aux habitans de cette ville de donner au roi pour

tribut un morceau de chacune des baleines qu'ils tueraient, lequel serait coupé depuis la tête jusqu'à la queue (1). Se trouvant l'année suivante à Valladolid, le même souverain expédia, le 7 novembre, aux habitans de Pontevedra et de Noya, un autre privilége sur l'extraction et la préparation de la graisse de la sardine (2). Dans la cédule de population qu'il octroya à Carthagène, le 16 janvier 1246, il fixa la part que les vaisseaux qui s'armeraient en course dans ce port devraient donner au seigneur sur chaque prise qu'ils feraient : il exempta du droit d'ancrage les bâtimens des armateurs et des habitans de cette ville; il régla que le seigneur ne pourrait les prendre qu'un mois par an pour composer son armée navale, et qu'il devrait, pendant ce mois, en payer les pilotes et les marins; que ceux qui feraient la guerre sur terre un mois par an seraient exempts de la faire sur mer, et que dans le cas où le seigneur aurait besoin de vaisseaux pour transporter des troupes, des chevaux et des vivres, ou toute autre chose, en quelque endroit que ce

---

(1) *Dictionnaire historique et géographique de l'Espagne*, par l'Académie royale d'Histoire, tom. I, art. *Guipuscoa*, p. 331, et tom. II, art. *Zarauz*, p. 526, dans lequel est insérée la cédule. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez, à la fin, la note 2.

fût, il paierait ledit transport d'après la taxe de gens de bien choisis par les deux parties intéressées. La cédule précitée contient en outre la concession faite aux gens de mer et aux marchands, de diverses grâces et faveurs qui devaient nécessairement influer sur l'amélioration et la prospérité de la marine (1). Le saint Roi fit préparer dans les ports de la côte de Cantabrie, une flotte de treize vaisseaux et galères, pour être employée à la conquête de Séville. Cette flotte, après avoir soutenu de glorieux combats et déjoué les stratagèmes des Maures pour l'incendier, rompit le pont de Triana, coupa ainsi des deux côtés la communication des habitans, et facilita la conquête de la ville. Le même souverain créa la dignité d'amiral de Castille, établit à Séville un corps respectable de noblesse, en récompensant la valeur de ceux qui l'avaient aidé à la conquérir. Il donna aux négocians de cette place pleine liberté de vendre toute espèce de marchandises; il y excita la concurrence en leur accordant la franchise de beaucoup de droits et même l'honneur de la chevalerie; il y étendit ces priviléges et exemptions aux gens de mer et à tous ceux qui étaient attachés au service de la

(1) *Mémoires sur la Vie de Saint-Ferdinand*, part. III, p. 483. (M. F. de Nav.)

marine ; enfin, il y attira par ces moyens tant de personnes de l'intérieur de l'Espagne et de l'étranger, que son commerce et son industrie s'accrurent au point de la rendre en peu de temps une des villes les plus riches et les plus commerçantes de l'Europe. Au nombre des vaisseaux qui y affluaient de toutes parts, on en cite, dans la *Chronique générale contemporaine*, qui appartenaient à des villes d'Afrique et d'Aragon, et à celles d'Alexandrie, de Gènes et de Pise, lesquelles contribuèrent certainement à étendre le commerce des productions de l'Inde avec les peuples de l'Occident. Ce commerce prit aussi de l'essor par les alliances de la maison de Castille avec les empereurs d'Orient et d'Allemagne, et avec Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, forcé d'abandonner son trône en Asie, vint, pour le recouvrer (1), implorer en Europe le secours de quelques uns de ses souverains.

§. XIII. Sous le règne d'Alphonse-le-Sage, ces alliances et ces liens de famille se multiplièrent

---

(1) *Mémoires pour la Vie de Saint-Ferdinand*, part. I, chap. 33, 59 et suiv.

Ortiz de Zuñiga, *Annales de Séville*, liv. I.

Semper, *Histoire du Luxe*, part. IV, chap. 7.

Chronique générale d'Espagne, part. IV, fol. 425, verso.

Anciennes chroniques du roi Ferdinand III, chap. 73.

(M. F. de Nav.)

avec les rois de Danemarck, de Sicile, de Bohême, de France et d'Aragon, et procurèrent une communication plus fréquente et plus amicale entre des pays si éloignés les uns des autres. La concession, la confirmation ou l'extension des priviléges accordés aux vaisseaux de la Catalogne et à ceux des républiques d'Italie, et la résidence à Séville des marchands de ces pays protégés par les consuls (1) qu'y entretenaient leurs gouvernemens, produisirent une grande abondance des denrées de l'Inde. Elle fut telle, que huit ans après la conquête de Séville, le Roi, pour réprimer les excès du luxe, fit promulguer une ordonnance qu'il renouvela deux années après, preuve évidente de son inefficacité. On devait s'attendre à ce résultat, car les richesses étant la conséquence naturelle du commerce, le luxe celle des richesses, et le perfectionnement des arts celle du luxe, toutes les lois opposées à cet ordre de choses, dicté par la nature de l'intérêt et des passions des hommes,

(1) Capmany, *Mémoires de Barcelonne.*

Collection diplomatique, n°s 20, 24 et 25. Comme la Charte des priviléges que Saint-Ferdinand octroya aux Génois a servi de type à celles qu'il accorda aux Catalans et à d'autres, et que ce document est inédit et inconnu, nous le publions dans le n° 1er de l'Appendice, à la *Collection diplomatique.* (M. F. DE NAV.)

devaient être nécessairement vaines. Le Roi, sans doute, convaincu lui-même, quand par la suite il recommanda, dans les lois *de las partidas*, la décence du maintien et l'ajustement extérieur, défendit à certaines classes l'ostentation dans les vêtemens, apprit au peuple la manière certaine de s'enrichir par le moyen de l'industrie, et encouragea la culture des sciences et les progrès de la bonne éducation, lorsque toute l'Europe, excepté l'Italie, était encore dénuée de connaissances et dans l'enfance de la civilisation (1). L'altération de la valeur de la monnaie ne lui réussit pas mieux, parce que toutes les marchandises enchérirent. Pour obvier à cet inconvénient, il les taxa; mais il en résulta naturellement la rareté, le manque même de celles de première nécessité : c'est ce qui obligea Alphonse à déroger à cette loi et à permettre que chacun vendît librement au prix convenu entre le vendeur et l'acheteur (2). Les toiles d'or et d'argent, la soie, les fourrures, l'hermine, les plumes, les perles fines, étaient alors communes en Espagne; l'usage des pierres précieuses y était aussi très répandu, quoiqu'un peu moins, cependant. Quant

(1) Semper, *Hist. du Luxe*, part. I, ch. 2. (M. F. de Nav.)

(2) Ferreras, *Tableau synoptique de l'Histoire d'Espagne*, part. VI, année 1256. (M. F. de Nav.)

aux perles fines, elles furent interdites aux femmes, par l'ordonnance de 1258 (1). Si la magnificence et la somptuosité que déploya le Roi à l'occasion des noces de sa sœur Eléonore avec le prince Edouard d'Angleterre, à la réception des ambassadeurs qui vinrent lui offrir l'empire, et à celle des envoyés du soudan d'Égypte, qu'il combla de magnifiques présens, et en diverses autres circonstances semblables (2), sont célébrées par quelques écrivains comme ajoutant à la splendeur de la souveraineté, et censurées par d'autres comme des abus de la prodigalité, elles n'en prouvent pas moins, de toute manière, l'opulence que produisait un commerce aussi étendu et protégé avec tant de générosité. Suivant les mêmes principes, il mit ses soins à augmenter et à protéger la population des villes de la côte septentrionale, confirmant à Bermeo la concession qui lui avait été faite des priviléges dont jouissait Logroño, et accordant diverses grâces et franchises aux habitans de Motrico (3). Ces encouragemens donnés à la ma-

---

(1) Semper, *Hist. du Luxe*, part. I, ch. 7. (M. F. de Nav.)

(2) Ferreras, *Tableau synoptique de l'Histoire d'Espagne*, part. VI, années 1254 et 1263.

Mondéjar, *Mémoires historiques d'Alphonse-le-Sage*, liv. II, chap. 29; liv. III, ch. 7, et ailleurs. (M. F. de Nav.)

(3) *Dictionnaire historique et géographique de l'Espagne*,

rine marchande de nos côtes contribuait, par une conséquence nécessaire, à l'accroissement de la marine militaire, dont on peut se former quelque idée par la flotte qui partit, en 1263, de Séville pour aller combattre et conquérir la place de Carthagène; par les préparatifs pour l'expédition d'Afrique; par l'escadre composée de quatre-vingts galères, de vingt-quatre vaisseaux et d'un grand nombre de galiotes, de bâtimens et d'embarcations de moindre grandeur, qui fut mise sur pied pour le siége d'Algésiras; par la construction des superbes chantiers de Séville; par l'institution de l'ordre militaire de Sainte-Marie d'Espagne, destiné à récompenser les exploits maritimes; enfin par tant d'autres souvenirs honorables que l'on conserve encore de ce règne. (1)

§. XIV. La marine du Guipuzcoa fut redevable de services signalés à Sanche IV, qui par des priviléges importans augmenta la population des villes maritimes de cette province, et spécialement celle de *Deva* et de *Guetaria*, en permettant aux habitans de couper des bois de construction pour celle de leurs vaisseaux, et en encourageant

---

par l'Académie royale d'Histoire, art. *Bermeo*, tome I, p. 167, et art. *Motrico*, tom. II, p. 39. (M. F. DE NAV.)

(1) Voyez les ouvrages déjà cités de Mondéjar, Zuñiga, Ferreras, etc., etc. (M. F. DE NAV.)

leur commerce et celui des Navarrois en Flandre et en d'autres pays du Nord (1). Il accorda aussi de notables priviléges aux marchands catalans de Séville; il leur confirma les concessions que son père leur avait faites, afin qu'ils fussent traités entièrement à l'égal des Génois, qui, lors de la conquête, avaient été les plus favorisés (2). Ses flottes soutinrent la gloire de la marine castillane, principalement quand elles empêchèrent le roi de Maroc *Aben Juceph*, qui se trouvait à Algésiras, de repasser en Afrique. Elles lui prirent, en cette circonstance, treize vaisseaux chargés d'hommes, d'armes, de vivres, de munitions, et incendièrent les autres; et, huit ans plus tard, après avoir attaqué et mis en déroute, en vue de Tanger, la flotte maure, dont elles capturèrent quelques vaisseaux et forcèrent les autres à fuir, elles facilitèrent par cette victoire le siége et l'importante conquête de Tarifa (3). Ferdinand IV, son fils, sui-

(1) *Dictionnaire historique et géographique de l'Espagne*, par l'Académie royale d'Histoire, art. *Deva* et *Guetaria*.

(M. F. de Nav.)

(2) Capmany, *Mémoires de Barcelonne*.
Collection diplomatique, n°s 22, 23, 24, 32 et 33.

(M. F. de Nav.)

(3) *Chroniques de Sanche IV*, chap. 9.
Ferreras, *Tableau synoptique de l'Histoire d'Espagne*, année 1292. (M. F. de Nav.)

vit son exemple; il confirma les priviléges que son père avait accordés aux chefs d'équipages et aux comites de Séville, et il y en ajouta de nouveaux, dont l'un fut l'établissement d'un tribunal particulier pour les gens de mer (1). Il confirma aussi, à la demande du sire de Biscaye, le privilége pour la fondation de Bilbao, et cimenta, dans cette confirmation, les bases de la prospérité de son commerce (2). Il facilita celui de l'intérieur de ses États, par l'ordre qu'il donna pour empêcher que les marchands ne fussent ni visités ni molestés jusqu'aux ports, où, en cas de tentative de leur part d'exportation de marchandises dont la sortie du royaume était défendue, le Roi placerait des hommes de probité spécialement chargés de l'examen de leurs bagages (3). Enfin la malheureuse issue du siége d'Algésiras fut compensée par la prise de Gibraltar, où ses forces maritimes lui rendirent d'importans services.

§. XV. Une chose certainement étonnante, c'est qu'au milieu des troubles intérieurs, des

---

(1) Don Martin Fernandez De Navarrete, *Dissertations sur les Croisades*, Appendice, n° 26. (M. F. de Nav.)

(2) *Dictionnaire historique et géographique de l'Espagne*, par l'Académie royale d'Histoire, art. *Bilbao*, tom. I, p. 179. (M. F. de Nav.)

(3) Ordonnance de 1301, loi onzième. (M. F. de Nav.)

guerres civiles, et des guerres que les princes chrétiens de Castille, de Portugal, d'Aragon et de Navarre avaient à soutenir continuellement entre eux, et fréquemment contre les rois maures, tant de la Péninsule que d'Afrique, l'opulence et le luxe des Castillans se soient accrus à un tel point que le roi Alphonse XI ait cru nécessaire d'en contenir ou d'en réformer les excès par le moyen des lois somptuaires qu'il publia, entre autres dans les cortès d'Alcala de 1348. Si l'on compare ces lois avec celles qu'avait fait promulguer Alphonse-le-Sage, son bisaïeul, on remarque combien le luxe s'était étendu et enraciné, et combien la civilisation avait fait de progrès, conséquence naturelle de ceux de l'industrie et du commerce. L'usage de certains objets, qui ne fut d'abord permis qu'aux personnes d'un haut rang, s'étendit ensuite à celles de classes inférieures. Les perles fines, dont les premières lois n'autorisaient l'emploi que pour les seules femmes, s'étaient déjà introduites jusque dans les vêtemens des hommes, et les peines appliquées aux infracteurs étaient, dans les secondes lois, beaucoup plus raisonnables et plus humaines, ainsi qu'il convenait à un peuple plus instruit et plus civilisé (1). Pour se

(1) Semper, *Histoire du Luxe*, part. I, chap. 7, p. 3. (M. F. de Nav.)

persuader que les pierres précieuses et autres productions d'outre-mer servaient à l'entretien de ce luxe, et que les arts s'étaient perfectionnés dans les Castilles, il suffit de lire quelques passages de la chronique de ce Roi. Les vêtemens qu'il portait à la cérémonie de son couronnement, qui eut lieu à Burgos, en 1330, étaient tissus d'or et d'argent, enrichis de broderies représentant des châteaux et des lions, de plusieurs ornemens en perles fines très grosses, et d'un grand nombre de pierres précieuses, de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Le cheval qu'il montait était d'un grand prix; les arçons de la selle étaient couverts d'or et d'argent et rehaussés de plusieurs pierres précieuses : les côtés et les courroies de la selle étaient, ainsi que les têtières de la bride, d'une étoffe d'or et d'argent, *le tout si habilement et si parfaitement travaillé qu'on n'avait jamais fait en Castille, avant cette époque, de selle aussi belle, ni aussi commode pour le temps* (1). Parmi les singulières réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de l'arrivée du Roi à Séville, l'an 1334, on remarque que toutes les rues qu'il devait traverser furent tendues de drap d'or et de soie, et que dans toutes

(1) *Chronique d'Alphonse IX*, chap. 103. (M. F. de Nav.)

les maisons qui se trouvaient sur son passage on brûla les parfums les plus précieux qui exhalaient les odeurs les plus suaves (1). Les Arabes conservèrent ce goût oriental au moyen de leurs communications avec le Levant, et le fait suivant en fournit une preuve manifeste. En procédant à la reconnaissance et à la répartition du butin qui fut fait dans les *réales* (2) et dans les tentes de campagne des rois de Maroc et de Grenade et d'autres principaux chefs, après la glorieuse victoire obtenue par les chrétiens, près de Tarifa, en 1340, on trouva, outre de grosses sommes d'argent monnayé, plusieurs lingots et joyaux d'or et d'argent, un grand nombre de pierres précieuses, des pièces de drap d'or et de soie, des armes, des harnais et d'autres objets d'une valeur considérable, ornés et garnis avec beaucoup de luxe. Quelques uns des vainqueurs passèrent en Aragon et en Navarre avec le lot qui leur échut, d'autres se rendirent à Avignon, où était le pape; et, dit la Chronique, *la valeur de ce qui*

(1) *Chronique*, chap. 53.

Ortiz de Zuñiga rapporte cet événement à l'année 1327. Voyez *Annales de Séville*, liv. V. (M. F. de Nav.)

(2) *La Réale* était la principale galère d'un royaume indépendant et non feudataire, et celle que montait le général. (D. L. R.)

sortit du royaume à cette occasion fut telle, qu'à Paris, à Avignon, à Valence, à Barcelonne, à Pampelune, à Estella, enfin, dans toutes ces villes, l'or et l'argent baissèrent d'un sixième de la valeur qu'ils avaient auparavant (1). Le roi Alphonse XI confirma non seulement l'exemption de toute contribution accordée par son aïeul aux chefs d'équipages et aux comites de Séville, mais il l'étendit même peu d'années après à leurs veuves et à leurs enfans même mineurs. Il confirma aussi le privilége d'un tribunal particulier, concédé par son père aux gens de mer (3); il invita le roi d'Angleterre à indemniser les marchands castillans des préjudices que leur avaient causés les corsaires anglais en temps de trève (2) : il ordonna que dans les villes et autres endroits des côtes on ne mît en vente aucun vaisseau, chaloupe, ou bâtiment quelconque naufragé ou abandonné, et que tout ce qu'on parviendrait à en sauver fût tenu à la seule disposition des

---

(1) *Chronique*, chap. 256, p. 455, M. Semper suppose que ce butin et la capture de richesses si considérables se fit à la prise de Tarifa, par Sanche IV, l'an 1292, *Histoire du Luxe*, tom. I, p. 130. (M. F. de Nav.)

(2) Martin Fernandez De Navarrete, *Dissertation sur les Croisades*, Appendice n° 26. (M. F. de Nav.)

(3) Cortès de 1348, pétition 52; et Cortès de 1349, pétition 6. (M. F. de Nav.)

paraîtraient pas après un terme de deux années (1). Ce souverain voulut également que les vaisseaux d'un royaume étranger qui arriveraient dans ses États, chargés de marchandises ou de viande, ne pussent être retenus comme gages de dettes contractées par ledit royaume envers le sien (2); et il prescrivit enfin que les changeurs ou banquiers fussent des hommes de bien qui sussent leur métier et l'exerçassent loyalement, et qu'ils fournissent des cautionnemens à cet effet (3). Sous son règne les commerçans des provinces Basques établirent à Bruges leur bourse nationale, et à La Rochelle une compagnie pour étendre leur commerce avec les pays du Nord. Les richesses qu'il produisait aux Flamands étaient telles, que les villes de Gand, d'Ypres et de Bruges sollicitèrent et obtinrent du roi d'Angleterre Edouard III, un sauf-conduit en faveur des vaisseaux et des marchands castillans, catalans et mayorquins qui faisaient le voyage en Flandre (4). Une autre

---

(1) Ordonnance de 1348, titre 32, loi 50. (M. F. de Nav.)

(2) Ordonnance de 1348, titre 32, loi 51. (*Idem.*)

(3) Ordonnance de 1344, chap. 13. (*Idem.*)

(4) *Dictionnaire géographique et historique des prov. Bastiques*, art. *Saint-Sébastien*, tom. II, p. 313 et 322.

Capmany, *Mém. de Barcelonne.* — *Coll. diplom.*, n° 64, copié de Rymer, tome II, part. IV, p. 72. (*Idem.*)

preuve de la réputation de notre marine, à cette époque, c'est le soin que mettaient les rois de France à se procurer des bâtimens castillans pour former leurs escadres et défendre leurs États (1). Alphonse fit reconnaître sur la côte de Cantabrie, par des experts du pays, la rade ou bassin de Saint-Sébastien et le canal du Passage, pour fixer les lieux les plus commodes et les plus abrités où les bâtimens pussent mouiller avec plus de sûreté; il accorda aux habitans de cette ville la faveur de ne pas payer à Séville plus que n'y payaient les Génois et les Bayonnais, et il prit à son compte tous les notariats du royaume dans le but d'en appliquer les produits à la conservation et à l'augmentation de ses forces maritimes (2). Aussi soutinrent-elles toujours l'honneur du pavillon castillan, surtout dans les glorieuses batailles données en 1327 contre la flotte du roi de Maroc, en 1337 contre celle du roi de Portugal, et dans beaucoup d'autres actions mémorables du célèbre siége d'Algésiras.

§. XVI. Alphonse XI laissa la marine espa-

(1) P. Daniel, *Histoire de la milice française*, liv. XIV, chap. 4. (M. F. DE NAV.)

(2) *Dictionnaire géographique et historique*, art. *Saint-Sébastien*, p. 322. (*Idem.*)

gnole dans un tel état de prospérité, que l'année même de sa mort, le roi d'Angleterre disait que les Espagnols voulaient s'emparer du domaine de la mer, ce que portaient à croire les prises et les insultes qu'ils faisaient aux navigateurs anglais. Ce prince, supposant qu'ils avaient formé le projet d'anéantir la marine anglaise, entama des négociations et s'occupa de concilier les différends qui existaient entre les marines des deux nations. Il y parvint l'année suivante, et conclut à Londres un traité avec les plénipotentiaires des villes maritimes de Castille et de Biscaye (1); ce qui prouve encore que le commerce et la puissance maritime ne se bornaient pas aux seuls ports de l'Andalousie. Don Pedro fut le premier roi de Castille qui, d'après l'observation d'Ortiz de Zuñiga (2), s'embarqua sur des bâtimens de sa marine, et commanda en personne une expédition navale, avec laquelle il se présenta devant Barcelonne à la tête de quarante-une galères, quatre-vingts vaisseaux (3), trois galiotes

---

(1) M. Llaguno a extrait ces documens de la collection de Rymer, dans les additions aux notes de la *Chronique du roi don Pedro*, 583 et suiv. (M. F. de Nav.)

(2) *Annales de Séville*, liv. VI, année 1356, n° 1, où ces expressions sont copiées d'un Mémoire contemporain. (*Id.*)

(3) Le texte espagnol porte le mot *naos*, que nous avons

et quatre chaloupes (1). Trois galères de cette flotte avaient néanmoins été fournies par le roi de Grenade, et dix par celui de Portugal, auquel appartenait aussi l'une des trois galiotes (2). Plus tard il s'embarqua sur une autre flotte de sept galères et de six vaisseaux, qu'il fit équiper à la hâte, à Séville, pour poursuivre une flotte du roi d'Aragon qui allait au secours du roi de France, et qui avait violé la neutralité de ses côtes en capturant à Sanlucar, sous ses yeux mêmes, deux navires de Plaisance, chargés d'huile pour Alexandrie (3). Il s'embarqua aussi

traduit ici, et en plusieurs autres endroits, par le terme générique *vaisseau*, quoique les bâtimens indiqués par cette expression espagnole fussent à peine, au temps dont il s'agit, de la force de nos frégates actuelles de moyenne grandeur. (De V...l.)

(1) Il y a, dans le texte espagnol, *leños;* c'est le nom d'une espèce de bâtiment qui n'est plus en usage, et qui était à peu près de la grandeur de nos petits chasse-marée ou de nos chebecs. Nous n'ignorons pas que chaloupe traduit mal *leño;* mais, de tous nos anciens noms de bâtimens, nous n'en avons pas trouvé qui approchât davantage. (*Idem.*)

(2) *Chronique du roi don Pedro*, année 1359, chap. 11, 12, 13 et suiv. (M. F. de Nav.)

(3) Ortiz de Zuñiga, *Annales*, liv. VI, année 1356, n° 1er.

Chronique du roi don Pedro, année 1356, chap. 7. (*Id.*)

à Bermeo, et poursuivit avec quelques vaisseaux le comte don Tello, qui fuyait la mort qui le menaçait (1). Son affection pour la marine et pour tout ce qui y avait rapport était telle, qu'il allait souvent assister à la manœuvre des bâtimens, et à la pêche du thon (2). Les bijoux qu'il fit faire à Séville, en forme de vaisseaux, prouvent encore son inclination pour la marine, qu'il soutint et fit respecter en encourageant le commerce intérieur et extérieur de son royaume. Aux cortès de Valladolid, en 1351, il exempta de l'impôt pour l'entretien des fossés les villes maritimes qui fourniraient des galères armées pour le service royal (3). Si l'on devait juger de la prospérité de la Castille par l'immensité des trésors qu'accumula ce monarque, on pourrait en inférer que sous son règne, celle de ce royaume était parvenue au plus haut degré; mais quoiqu'une grande partie de ses trésors provînt de son patrimoine particulier, la richesse publique ne laissa pas néanmoins de s'accroître par le produit con-

---

(1) *Chronique du roi don Pedro*, année 1358, chap. 4. (M. F de Nav.)

(2) Ortiz de Zuñiga, *Annales*, liv. VI, année 1356, n° 1. *Chron. du roi don Pedro*, ann. 1356, ch. 7 et 11. (*Id.*)

(3) Cortès de 1351, pétitions 40 et 48. (*Idem.*)

sidérable des droits et des contributions, et par la quantité d'or et d'argent qui circulait dans ses États (1). Il s'empara de toute la fortune et des biens des illustres victimes qu'il sacrifiait aux emportemens de son caractère féroce. C'est ainsi qu'il en agit avec Éléonore, reine d'Aragon, et avec Isabelle sa bru, si l'on peut toutefois s'en rapporter au témoignage de don Pedro Lopez de Ayala. Cet auteur et lès historiens arabes racontent également que Abu-Saïd, surnommé Mahomet Barberousse, roi de Grenade, étant venu à Séville en grand appareil, et suivi d'un nombreux cortége, apporta ses joyaux les plus précieux en émeraudes, en rubis et en perles fines; des tissus d'or et de soie, des draps magnifiques; une grande quantité de doubles d'or; des chevaux superbes, de riches caparaçons, et des armes parfaitement travaillées. Son but était de gagner l'esprit du Roi et la faveur de ses ministres, afin qu'ils le maintînssent sur son trône; mais il fut assassiné de la main même du roi don Pedro, qui s'empara de toutes ces richesses, de quelques unes desquelles il fit mention dans son testament (2). Une des grandes preuves de l'état pros-

---

(1) Semper, *Histoire du Luxe*, part. I, chap. 7, p. 135. (M. F. de Nav.)

(2) *Chron. du roi don Pedro*, ann. 1362, ch. 3, 4, 5 et 6. Conde, *Histoire des Arabes*, tom. III, chap. 17. (*Id.*)

père des arts à Séville, ce sont les bijoux déjà cités plus haut, dont la fabrication était parfaite. Don Pedro laissa à sa fille Constance une galère d'argent; à sa fille Béatrix un vaisseau d'or enrichi de diamans et de perles fines, et deux colliers de pierres précieuses et de perles d'une extrême grosseur; enfin, à son fils don Juan, l'épée castillane garnie de diamans et de perles fines, et en outre les grosses sommes d'argent et la quantité de joyaux et de diamans dont il parle dans le même testament. On infère aussi de ce document que le commerce de ces productions de l'Orient se faisait par le moyen des Maures de Grenade, qui venaient en personne ou envoyaient des marchands italiens les vendre à Séville.

§. XVII. Sous les deux règnes suivans la marine castillane conserva sa puissance et augmenta sa gloire, spécialement dans la bataille navale livrée sous La Rochelle. Douze galères de Castille, avec le secours de l'artillerie employée pour la première fois sur mer (1), y détruisirent trente-six vaisseaux anglais, et capturèrent, outre leur amiral, huit mille hommes et le riche trésor qu'ils conduisaient. Elles allèrent ensuite porter la terreur sur les côtes d'Angle-

(1) Voyez, à la fin, la note 3.

terre, où elles commirent des hostilités avec autant de succès que de valeur (1). De semblables avantages, remportés contre les escadres portugaises sur le Guadalquivir et sur le Tage, à son embouchure, contribuèrent à la conclusion de la paix entre les deux couronnes (2). Ces succès indiquent que les élémens de la prospérité maritime de la Castille, tels que la protection et les encouragemens donnés à son commerce, soit intérieur soit extérieur, n'avaient point encore cessé d'être mis à profit dans ce royaume. On en trouve la preuve dans les dispositions des cortès de 1371, qui facilitaient le trafic des marins des ports de Castille, de Biscaye, de Guipuscoa, avec ceux de la Galice et des Asturies (3). Don Juan Ier suivit le même système, et les victoires qu'il remporta sur les flottes de Portugal, en 1381 et en 1384, le convainquirent de la sagesse de sa conduite (4). Sa politique et sa

---

(1) *Chronique de Henri II*, année 1371, chap. 10; et année 1374, chap. 9.

Discours sur les progrès de la navigation en Espagne, p. 32 et suiv. (M. F. DE NAV.)

(2) *Chronique de Henri II*, année 1370, chap. 5; et année 1373, chap. 5, 6 et 7. (*Idem.*)

(3) Cortès de 1371, pétition 31. (*Idem.*)

(4) *Chronique de don Juan* Ier, année 1381, chap. 4; et année 1384, chap. 7 et 8. (*Idem.*)

générosité brillèrent dans l'ambassade qu'il envoya au soudan de Babylone pour en solliciter la liberté du roi d'Arménie (1). Il donnait ainsi aux princes de l'Orient une idée du pouvoir et de la magnanimité des rois de Castille, et ouvrait pour ses sujets de nouvelles routes au commerce, à la civilisation et aux sciences. Enfin par le traité avantageux qu'il conclut (2) pour le mariage de son fils aîné, depuis Henri III, avec Catherine, fille du duc de Lancastre (3), il assura la paix et arrêta les vues ambitieuses des Portugais (4). Cette princesse ayant, selon quelques écrivains, apporté d'Angleterre, comme partie de sa dot, des troupeaux de mérinos (5) dont la laine s'améliora infiniment dans notre climat, il

---

(1) *Même chronique*, année 1380, chap. 6; et année 1383, chap. 2, 3 et 4. (M. F. de Nav.)

(2) Ce traité fut arrêté en 1387, à Bayonne, et confirmé l'année suivante par les États de Castille; mais le mariage n'eut lieu que sur la fin de 1393. (De V...l.)

(3) Et de Constance, l'une des filles de don Pedro-le-Cruel. (*Idem.*)

(4) *Chronique de don Juan* Ier, année 1387, chap. 6 et 7; et année 1388, chap. 1 et suiv. (M. F. de Nav.)

(5) Salazar de Mendoza, *Dignités de Castille*, liv. III, chap. 23.

Florez, *Reines catholiques*, tom. II, p. 696.

Don Joseph-Antonio Conde, dans son *Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*, tom. I, chap. 94, en

s'établit une nouvelle branche de commerce qui donna naissance à nos fabriques de draps, dont

---

parlant du zèle avec lequel Alhakem, roi de Cordoue, mort en 976, encourageait la prospérité de son royaume, dit que plusieurs communes s'adonnaient à l'éducation des bestiaux, et surtout à celle des bêtes à laine. Leurs pasteurs les faisaient passer successivement d'une province à une autre, et leur procuraient, par ce moyen, dans chaque saison, la commodité des pâturages, auxquels ils donnaient ainsi le temps de se renouveler. Dans la *mesaifa*, ou saison d'été, ils conduisaient leurs troupeaux sur les hauteurs toujours fraîches, exposées au nord et au levant, et revenaient à la fin de la saison pour la *mesta* (*) ou quartiers d'hiver, vers les champs abrités du midi ou du couchant. Ces Arabes, ajoute-t-il, se nommaient *mœdinos*, errans ou nomades, et il est facile que, de l'altération de ce nom, se soit formé celui de nos *mérinos*. Cette judicieuse observation de M. Conde détruit les étymologies bizarres qu'on a voulu donner aux mots *mesta* et *mérinos*, et prouve que, 412 ans avant l'arrivée en Espagne de la reine Catherine, les Arabes espagnols mettaient déjà en pratique la *transhumation* (**) des troupeaux, et connaissaient, par conséquent, l'amélioration et la perfection qu'elle fait acquérir aux laines. (M. F. DE NAV.)

(*) Ce mot a plusieurs autres significations connues des personnes qui ont habité l'Espagne ou ont étudié ce pays, et que nous croyons inutile d'expliquer ici. (DE V...L.)

(**) Le mot français *transmigration* rendant mal l'espagnol *trashumacion*, il nous a paru plus convenable de franciser ce dernier, dont l'étymologie toute latine le rendra d'ailleurs intelligible à tout le monde. (*Ibid.*)

les progrès, suite de la protection qu'elles trouvèrent dans le gouvernement, furent bientôt pour la nation une source de richesses; mais ces guerres heureuses et ces traités avantageux causèrent en même temps des dépenses si considérables, que les sujets étaient accablés par l'énormité des impôts.

§. XVIII. Henri III, recueillant le fruit de la politique de son père, allégea ce fardeau, et fixa un système d'économie et de modération en harmonie avec celle de son caractère. Il honora particulièrement les savans; et il disait souvent que les sages conseils de Solon ne furent pas moins utiles aux Athéniens que les armes victorieuses de Thémistocles (1). Il ne fut pas moins habile qu'heureux dans le choix de ses ministres et de ses conseillers; il sut se concilier l'amitié des grands potentats; et pour connaître les mœurs, les lois et le commerce des pays les plus éloignés, il envoya des ambassadeurs à leurs souverains, et entre autres à l'empereur des Turcs Bajazet, au soudan de Babylone, au *prêtre Jean, maître de l'Inde* (2); au grand Tamerlan, auquel il envoya une seconde ambassade avec de riches présens. Les nouveaux ambassadeurs se ren-

(1) Gil Gonzalez d'Avila, *Histoire de Henri III*, chap. 5. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez la note 1 placée au bas de la page 25.

dirent à Constantinople, d'où ils passèrent aux rives de l'Euphrate, en Arménie, en Perse, puis dans l'Inde, qu'ils parcoururent jusqu'à Samarkand, où ils trouvèrent Tamerlan, qui mourut à cette époque (1); ils purent ainsi donner à leur retour des renseignemens exacts sur ces pays, ce qu'ils firent dans leur *Itinéraire*, dont on dut depuis à l'imprimerie la facile et publique jouissance (2). Tant de connaissances venues du dehors, et la protection que recevaient les arts à l'intérieur, les rendirent florissans à Séville, à Tolède et en d'autres villes, où la trempe excellente des armes, le travail exquis des bijoux et la fabrication parfaite des draps firent rivaliser ces produits avec ceux de l'étranger, s'ils ne les surpassaient pas. L'abondance générale donna l'idée de nouveaux besoins, épura le goût et augmenta dans toutes les classes le luxe, pour la répression duquel de nouvelles lois coactives

---

(1) Gonzalez d'Avila, *Histoire de Henri III*, chap. 71. (M. F. de Nav.)

Tamerlan, que les historiens orientaux appellent *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et les Chinois *Tlei-Mou-Eul*, mourut le 18 février 1405, dans la ville d'Otrar, où une fièvre violente l'avait obligé de s'arrêter, lorsqu'il était en marche pour aller faire la conquête de la Chine. (D. L. R.)

(2) Argote de Molina le publia à Séville en 1582, in-fol., et S. E. don Eugenio de Llaguno le fit réimprimer, en 1782, in-4°. (M. F. de Nav.)

furent impuissantes (1). Le Roi, en confirmant les priviléges de Bilbao, supprima certains droits qui entravaient son commerce avec les peuples voisins (2). Henri III fut le premier roi de Castille qui, pour exciter parmi ses sujets la construction navale et le commerce, donna cette fameuse loi (3) qui ordonnait que les vaisseaux des naturels de son royaume fussent préférés pour tous les frêts et chargemens, aux bâtimens des autres nations, même par les négocians étrangers établis en Espagne. Cette prospérité des arts et du commerce fit conserver à la marine militaire la prépondérance qu'elle avait acquise, et le Portugal éprouva sa puissance, lorsque, rompant imprudemment les trèves conclues, il entreprit une guerre qui dura trois ans, et dans laquelle, après avoir vu ses forces maritimes détruites et ses côtes saccagées par l'amiral de Castille don Diego de Mendoza, il se vit réduit à demander la paix ou la continuation de la trève (4). Les entreprises hardies de don Pedro Niño donnèrent une semblable leçon aux Maures dans la Médi-

(1) Semper, *Histoire du Luxe*, tom. I, chap. 7, p. 171. (M. F. de Nav.)

(2) *Chronique de Henri III*, année 1393, chap. 21, 2e note de l'éditeur. (*Idem.*)

(3) Voyez-la dans son entier, dans l'appendice à la *Collection diplomatique*, n° 2. (*Idem.*)

(4) Gonzalez d'Avila, *Hist. de Henri III*, ch. 54. (*Id.*)

terranée, et aux Anglais dans l'Océan, lorsque, détruisant leurs villes maritimes, il battit et captura leurs vaisseaux dans les ports mêmes qui les défendaient. L'expédition aux Canaries, que les uns rapportent à l'an 1393, et d'autres à 1399 (1), fut d'une plus grande importance à l'égard du sujet que nous traitons. Quelques Andaloux et d'autres aventuriers de Biscaye et du Guipuscoa s'associèrent à Séville, et équipèrent avec la permission de Henri III, une escadre de cinq vaisseaux, avec lesquels ils reconnurent une partie des côtes d'Afrique et les îles Forte Ventura, Canarie, de Fer, Gomèra et Ténérife. Tombant ensuite sur Lancerote, ils en saccagèrent tous les endroits peuplés, firent prisonniers le Roi, la Reine et cent soixante-dix habitans de cette île, et après y avoir chargé leurs vaisseaux de cuirs, d'animaux et de cire, ils revinrent à Séville, où ils retirèrent beaucoup d'argent de ces marchandises. Ils informèrent le Roi de la facilité de la conquête, et firent ainsi naître chez d'autres l'avide désir d'entreprendre des expéditions aussi lucratives. Lorsque Jean de Bétancourt fit, quelques années après, la conquête

---

(1) *Chronique de Henri III*, année 1393, chap. 20.

Gonzalez d'Avila, *Histoire de Henri III*, chap. 79. Cet auteur, Ortiz de Zuñiga et Viera, placent en 1399 les événemens arrivés dans ces îles. (M. F. de Nav.)

de ces îles, sur les renseignemens que lui avaient donnés certains aventuriers français, qui les avaient visitées avec l'espagnol Alvaro Becerra, il rendit hommage, ainsi que cela est constant, au roi de Castille Henri III, lui demanda sa protection, son secours et des provisions; et, après la mort de ce prince, il renouvela à Valladolid, le 25 juin 1412, ce serment et cet acte de vasselage, non seulement à Jean II son successeur, comme à son seigneur suzerain, pour les îles Canaries, tant conquises qu'à conquérir (1), mais encore à la reine Catherine, en sa qualité de mère et tutrice du Roi. Il est certain que sans des secours aussi puissans Bétancourt n'aurait jamais pu vaincre la résistance des insulaires, calmer les inquiétudes et apaiser les querelles de ses compagnons et compatriotes (2). Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les côtes d'Afrique, déjà visitées antérieurement par les aventuriers normands jusqu'au cap Sierra-Leone (3), fixèrent l'attention de Bétancourt, même avant qu'il eût terminé la conquête

(1) Viera, *Histoire des Canaries*, liv. VII, §. 2. (M. F. de Nav.)

(2) Viera, *Histoire des Canaries*, liv. III, §§ 29, 34 et 36; et liv. IV, §. 8. (*Idem.*)

(3) Il est situé à 8° 30′ N. lat. 6° 65′ long. O. de Cadix. (*Idem.*)

des îles. Avec une frégate montée de quinze hommes il parcourut le cap Cantin jusqu'au fleuve d'Or (1), qui est par-delà le cap Bojador (2), fit quelques captifs, acquit des renseignemens sur les ports, et projeta de construire une forteresse pour mettre le pays à contribution, ce qui éveilla les soupçons et même les craintes du roi de Fez, au point qu'il disposa un armement pour envahir les îles (3). Les Castillans ne cessèrent pas de les visiter; et c'est à leur navigation dans ces parages qu'ils furent redevables de connaissances étendues et de certaines possessions sur les côtes d'Afrique.

§. XIX. Les richesses que produisait aux Vénitiens le commerce des épices, des parfums, des pierres précieuses et des autres productions de l'Inde, et le bruit vague qu'il y avait dans cette contrée un Roi chrétien, connu sous le nom de *prêtre Jean* (4), excitèrent parmi les Portugais le désir de trouver par l'Océan une nouvelle route pour connaître ce pays, et faire di-

(1) Son extrémité septentrionale est à 23° 41′ N. lat. 9° 42 O. de Cadix. (M. F. de Nav.)

(2) Il est situé à 26° 10′ lat. N., et à 8° 13′ long. O. de Cadix. (*Idem.*)

(3) Viera, *Histoire des Canaries*, liv. III, §. 28; liv. IV, §. 4, lib. VI, §. 28, et liv. VIII, §. 25. (*Idem.*)

(4) Voyez la note 1 de la page 25.

rectement ce négoce (1). L'infant don Henri contribua puissamment à l'entreprise de cette recherche. Informé par les Maures de Çeuta de l'étendue du continent intérieur de l'Afrique, et de l'existence des peuples qui l'habitaient jusqu'à la Guinée, il se retira à Sagres (2), où il vécut plusieurs années appliqué à l'étude des mathématiques et de la géographie. Jaloux, d'un côté, de répandre la foi catholique, et d'acquérir ainsi un beau nom dans la postérité; de l'autre, de procurer à l'ordre du Christ, dont il était grand-maître, de nouveaux moyens de prospérité et de gloire, il résolut d'entreprendre à ses frais des découvertes et des conquêtes sur les rives africaines de l'Océan atlantique (3). Dans

---

(1) *Histoire de la Découverte et de la Conquête de l'Inde par les Portugais*, par Hernan Lopez de Castañeda, liv. I, ch. 1. (M. F. DE NAV.)

(2) La maison de plaisance dans laquelle l'infant s'était retiré, avait d'abord été appelée *Terça-Nabal*; ce ne fut que plus tard qu'elle reçut le nom de *Sagres*. Ce prince l'avait fait bâtir dans une anse du cap *Sacrum*, connu dès-lors sous le nom de Saint-Vincent, lieu bien favorable à ses observations, à cause de la hauteur considérable de ce promontoire. (D. L. R.)

(3) Le P. Freire, de l'Oratoire de Portugal, a fait imprimer à Lisbonne, en 1758, sous le nom supposé d'*O Candido Lusitano*, la *Vie de l'infant don Henri*, que l'abbé

ce but il envoya deux fois, en 1419, des vaisseaux qui reconnurent les côtes d'Afrique jusqu'à soixante-dix lieues par-delà le cap *Non*, que personne, dit-on, n'avait encore osé doubler jusqu'alors, quoiqu'il soit à l'opposite et à environ vingt-quatre lieues de l'île Lancerote, une des Canaries (1). L'année suivante, Jean Gonzalez Zarco partit sur un autre vaisseau. Surpris par un gros temps, il courut par la mer sans direction déterminée, et apercevant de loin l'île de *Porto-Santo*, il y aborda, la reconnut et revint informer l'infant de sa découverte (2). Le prince ordonna qu'elle fût peuplée sans délai; et comme de cette île on en apercevait et on en reconnaissait, au milieu des nuages et des vapeurs du crépuscule, une autre à laquelle on donna le nom d'île de Madère (*isla de la Madera* (3)), parce qu'elle était couverte d'arbres,

de Cournand traduisit en français et publia en 1781. Voyez le liv. III. (M. F. de Nav.)

(1) Voir la note 1 de la page 67.

(2) Suivant le père Freire, l'île de *Porto-Santo* fut découverte, en 1419, par Jean Gonçalves Zarco et par Tristan Vaz. L'infant don Henri la donna à Barthélemy Perestrello, qui, après l'avoir d'abord colonisée, fut obligé de l'abandonner, surtout à cause des ravages causés par les lapins qu'on y avait apportés, et qui s'y étaient prodigieusement multipliés. (D. L. R.)

(3) Cette île avait d'abord été appelée *Saint-Laurent*,

l'infant la donna à ceux qui en feraient la découverte et en prendraient possession, lesquels commencèrent immédiatement à la peupler et à la cultiver. En 1423, on découvrit le *cap Bojador*; l'année suivante ce cap fut doublé (1), et

---

en mémoire du martyr de ce nom, qui était patron du vaisseau que montait J. Gonçalves Zarco; son nom actuel vient de *madeira*, qui signifie en portugais, bois de construction ou d'ébénisterie, sans doute parce que l'île en était couverte.

Madère n'aurait été que *retrouvée* par le navigateur portugais, si on s'en rapporte au récit de quelques écrivains. On trouvera des détails sur cette question dans notre rapport sur le *Tratado completo de Cosmographia, etc.*, par M. Casado Giraldez, et dans la lettre que ce savant Portugais a cru devoir nous écrire à ce sujet. Ces deux documens sont insérés au *Bulletin de la Société de Géographie*, t. VII, p. 289, et tom. VIII, p. 129.

Jean Gonçalves Zarco, en parcourant l'île de Madère avec quelques Portugais, aperçut, entre deux langues de terre qui avançaient dans la mer, une grande grotte de roche vive, dans laquelle il trouva une espèce de salle voûtée pleine de loups marins, que les Portugais tuèrent. Il donna à ce lieu le nom de *Camara de Lobos*, et prit lui-même le surnom de *Camara*, que ses descendans ont toujours porté depuis. (D. L. R.)

(1) Il paraît probable que le cap Bojador ne fut doublé qu'en 1433, par Gil Eannés, qu'on appelle aussi Gilianés ou Gilianez. C'est ici le lieu de dire que nous pensons que le cap *Nam, Nun* ou *Non*, n'est autre chose que le cap *Bojador*. Nous appuyons notre opinion sur plusieurs autorités.

L'historien du prince Henri, après avoir dit que *les gens de mer avaient hérité de leurs ancêtres une telle crainte*

la côte explorée jusqu'à la crique ou baie des

---

de doubler le cap de NAM, *qu'ils en faisaient peu de différence avec la mort*, ajoute que *Gil Eannés doubla le cap Bojador en* 1433, *et rompit ainsi le charme qui avait jusque-là arrêté les navigateurs*:

Ne doit-on pas conclure de ces expressions qu'aux yeux du P. Freire, le cap *Nam* et le cap *Bojador* n'étaient qu'un seul et même cap? On peut tirer la même conclusion de ce que dit Barros, décade I, liv. I, chap. 2 et 4.

Malte-Brun, dont l'opinion a tant de poids, s'exprime ainsi, dans son *Précis de la Géographie universelle*, tome I, p. 479 : *Le cap Nunez ou Non avait jusqu'alors été le terme ordinaire des navigations; chacun redoutait les dangers affreux que la tradition faisait craindre à ceux qui le doubleraient : c'est ce que Gilianez exécuta enfin en* 1433.

Or, comme ce fut le cap Bojador que Gil Eannés ou Gilianez doubla, il s'ensuit que le célèbre géographe danois dont la France et le monde savant regrettent aujourd'hui la perte, ne distingue pas les deux caps.

Nous croyons devoir joindre ici une note que le savant académicien M. le baron Walckenaer a bien voulu nous adresser à ce sujet, et que nous avions reçue avant de rédiger les phrases qui précèdent.

« Les écrivains espagnols et portugais assurent tous que les premiers vaisseaux envoyés par le prince Henri de Portugal à la découverte des côtes d'Afrique, en 1418, doublèrent le cap Bojador au sud du parallèle des Canaries. »

D'un autre côté, le vénitien Cadamosto, dont l'admirable relation inspire tant de confiance, nous dit que l'on n'atteignit le cap *Nun* qu'en 1432 : or, le cap de *Nam* ou *Non* est au nord du parallèle des Canaries.

D'où vient cette contradiction, et qui a raison des his-

Rougets (*Angra ò Playa de los Rubios*) (1), où l'on ne trouva personne avec qui l'on pût prendre langue. Onze ans après, les Portugais s'avancèrent jusqu'à une baie située en face du Sahara ou grand désert de Barbarie. Deux jeunes gens intrépides y débarquèrent, et montés sur leurs chevaux s'avancèrent dans l'intérieur du pays pour le reconnaître. Ayant rencontré dix-neuf hommes cuivrés, armés de dards ressemblant à des zagaies, ils les attaquèrent subite-

---

toriens portugais et espagnols, ou du navigateur vénitien ? Tous ont raison.

En effet, je trouve sur plusieurs portulans manuscrits vénitiens, et entre autres sur celui qui est à la Bibliothèque du Roi, que la côte d'Afrique se termine un peu au sud du cap Bojador, à un cap nommé *capo da Non* ou cap de *Finisterra* occidental. N'est-il pas évident, dès-lors, que ce nom de cap de *Non* était, dans les premiers temps, synonyme de *Finisterra*, et qu'on reculait, vers l'ouest ou le sud, le lieu auquel il s'appliquait, à mesure que les découvertes reculaient les limites des côtes connues. Cadamosto a voulu parler d'un cap ou des hautes montagnes qui sont au sud du cap *Bojador*, lorsqu'il a dit qu'on n'avait atteint le cap du *Non* qu'en 1432. Il n'a donc point contredit les écrivains portugais et espagnols. (D. L. R.)

(1) Ce fut en 1434 qu'Alphonse Gonçalves Baldaya arriva à 30 lieues du cap Bojador, dans la baie des Rougets, qui fut ainsi nommée à cause de la grande quantité de poissons de cette espèce que les navigateurs portugais y trouvèrent. (D. L. R.)

ment; mais ceux-ci se défendirent avec obstination, jusqu'à ce qu'ils eussent repoussé les étrangers, et les eussent obligés à se retirer dans leur vaisseau. Les Portugais, après avoir reconnu l'embouchure d'une rivière et une pointe de terre où ils trouvèrent des filets de pêcheurs, retournèrent dans leur patrie, satisfaits d'avoir vu des hommes dont ils n'avaient auparavant aucune connaissance : le lieu où s'était opéré le débarquement reçut le nom de *Crique des Chevaux* (1). Cette résistance contribua à rendre les Portugais plus soigneux d'augmenter la force de leurs expéditions. En 1441, l'infant envoya Anton. Gonzalez (2) et Nuño Tristan, avec deux vaisseaux, pour continuer les découvertes. Le premier découvrit jusqu'au *Port du Chevalier* (3), et le second jusqu'au *cap Blanc* (4). Ils y combat-

---

(1) En espagnol, *Angra de los Caballos*, et en portugais *Angra dos Cavalhos*. (De V...l.)

Barros, *da Asia*, décade I, liv. I, chap. 5.

Martinez de la Puente, *Abrégé des Histoires des Indes*, liv. II, chap. 1 (M. F. de Nav.)

(2) Freire l'appelle Antoine Gonçalves, et place leur voyage à l'année 1440. (D. L. R.)

(3) En espagnol, *el Puerto del Caballero*; en portugais, *o Porto do Cavalheiro*. Il fut ainsi nommé parce que Nuño Tristan arma dans ce lieu Gonçalves chevalier, après une victoire remportée sur les Maures. (D. L. R.)

(4) Barros, décade I, liv. I, chap. 6. (M. F. de Nav.)

tirent contre les Maures, et deux ans après, dans un autre voyage, ils en firent prisonniers dix, que les naturels rachetèrent pour un nombre égal de nègres et une bonne quantité d'or en poudre; et comme ce fut le premier qui eût été apporté en Portugal, on donna au lieu où se passa ce marché le nom de *rivière d'Or*. Il paraît que dans ce voyage (1) Tristan découvrit les îles d'*Arguin* (2), celles des *Hérons*, l'une de celles du cap *Vert*, et qu'il suivit la côte jusqu'à Sierra-Leone. A son retour, il conduisit à Lisbonne plus de trente nègres, dont la vue causa un extrême étonnement, parce qu'ils étaient, comme le prétendent quelques écrivains, les premiers qu'on vît en Europe (3). Nous regardons cependant comme certain que les Castillans, dès le règne de Henri III, en avaient déjà amené à Séville, où ils étaient traités avec beaucoup de bienveillance, ainsi qu'Ortiz de Zuñiga le rapporte dans ses *Annales*, d'après des Mémoires du temps. (4)

---

(1) Suivant Freire, ce ne fut qu'en 1442 ou 1443 que Nuño Tristan fit ces découvertes. (D. L. R.)

(2) Les naturels les nommaient *Adajet*. (*Idem.*)

(3) Barros, décade I, liv. I, chap. 6 et 7.
Puente, liv. II, chap. 2. (M. F. de Nav.)

(4) *Annales de Séville*, liv. XII, année 1475, n° 10. (*Idem.*)

§. XX. L'infant voyant que ses travaux commençaient à fructifier, condescendit aux désirs de divers habitans de Lagos, qui, mus par l'intérêt, équipèrent, en 1444, six caravelles sur lesquelles ils passèrent successivement aux *îles des Hérons*, à celle de *Nar* et à d'autres peu éloignées; mais le manque de vivres les obligea de retourner dans leur patrie, où ils arrivèrent avec un nombre considérable de nègres, qu'ils avaient capturés. Le bruit de ces découvertes et de l'immense bénéfice qu'elles produisaient, attira en Portugal un grand nombre d'étrangers, surtout des Italiens, dont les républiques étaient des plus actives, des plus commerçantes et des plus expérimentées dans le pilotage. Comme l'infant accueillait tous les hommes habiles dans la navigation et l'astronomie, il tâchait de tirer parti de leurs talens pour ses entreprises. En 1444, il envoya, avec une caravelle, Vicente Lago (1) et Louis de Cadamosto, gentilhomme vénitien; ils allèrent à l'île de *Porto-Santo*, de là à celle de *Madère*, puis aux *Canaries*; et partant de celle de *Palme*, ils se dirigèrent vers le *cap Blanc* et la rivière de *Gambie*, où ils trouvèrent

---

(1) Freire appelle le premier Vicente de Lagos, et le second est nommé Aloise da Cada Mosto, et Cada Mosto par M. de Rossel, *Biographie univ.* (D. L. R.)

le génois Antoine de Nole, qui s'occupait aussi de faire des découvertes par ordre de l'infant ; ils s'y réunirent, et de là vinrent ensemble en Portugal (1). L'expédition que fit en 1445 Gonzalo de Sintra (2), eut une triste fin ; il fut tué, avec sept des siens, en combattant contre les Maures dans la crique qui prit son nom, et qui est située sept lieues par-delà la rivière d'Or.

---

(1) M. de Rossel dit, dans l'article de Cada Mosto (*Biographie universelle*, tome VI, p. 451), que ce navigateur partit de Lagos le 22 mars 1455, visita Porto-Santo, Madère, Gomera, les îles de Fer et de Palme, et qu'après avoir pris vue du cap Blanc et passé par Arguim, il entra dans la rivière du Sénégal, prolongea la côte en allant vers le sud, s'arrêta pour aller visiter le Damel, prince dont les États s'étendent depuis le Sénégal jusqu'au cap Vert, et en fut très bien reçu. Il fit le commerce avec lui, en tira des esclaves et de l'or, et se dirigea ensuite sur le cap Vert. Près de là, il aperçut deux navires, dont l'un était commandé par Antonietto Uso, gentilhomme génois au service du prince Henri, et l'autre par un des écuyers de ce prince. Les trois navires continuèrent leur route le long de la côte, visitèrent l'entrée de toutes les rivières, et arrivèrent à l'embouchure de la grande rivière de Gambie ou Gambra. Les habitans vinrent les attaquer ; ils furent d'abord repoussés, mais comme ils continuèrent leurs hostilités, les équipages des vaisseaux, accablés d'ailleurs de fatigue, forcèrent leurs capitaines à revenir en Portugal. (D. L. R.)

(2) Freire l'appelle *Gonçalo de Cintra*. (*Idem*.)

Ce malheureux événement, et la nécessité d'avoir à l'avenir un lieu de défense, déterminèrent sans doute l'infant à ordonner que, pour la sûreté de cette baie, on y construisît un château fort. Anton. Gonzalez, Nuño Tristan et Dionisio Fernandez y retournèrent (1445), dans l'intention de convertir les naturels, et d'établir avec eux des relations et des communications; mais ils se contentèrent de reconnaître le pays, spécialement le cap Vert et l'île de *Tider*, et de rapporter à leur retour quelques nègres et l'or fruit de leurs échanges. Cadamosto (1) et Nole revinrent l'année suivante sur un vaisseau que l'infant fit équiper; ils reconnurent les îles du cap Vert, virent le fleuve *Rha*, qu'on nomme aujourd'hui *Casamansa*, et naviguèrent jusqu'au *cap Rouge*. En 1446, Nuño Tristan

---

(1) M. de Rossel dit, dans l'article déjà cité, que Cadamosto fit un second voyage, en 1446, de concert avec Antonietto Uso, le même avec lequel il avait fait son premier voyage, et un autre Portugais dont il ne donne pas le nom.

Les Voyages de Cadamosto sont fort estimés; ils ont paru sous ce titre : *Prima* (*la*) *Navigazione per l'Oceano alle terre de Negri, della bassa Ethiopia, di Luigi Cadamosto*, Vicence, in-4°, 1507, et Milan, in-4°., 1519. Ils ont été insérés dans la collection de Ramuzio, et traduits en latin et en français. (D. L. R.)

arriva jusqu'au grand fleuve (*Rio Grande*), et à vingt lieues plus loin il entra dans un autre où les naturels lui ôtèrent la vie, ainsi qu'à dix-huit de ses compagnons; les autres retournèrent en Portugal après avoir donné à ce fleuve le nom de *Nuño Tristan*, en mémoire de ce funeste événement. Sur ces entrefaites, Alvaro Fernandez découvrit, en divers voyages, le *cap des Mâts* (1), pénétra plus de cent lieues par-delà le *cap Vert*, arriva à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma *Tabite*, situé à vingt-deux lieues (2) sud de celui de *Nuño Tristan*; et libre des périls qu'il avait courus, revint rendre compte à l'infant de tout ce qui s'était passé. A l'aide de la protection active et généreuse de ce prince, on avait déjà découvert et reconnu la côte d'Afrique depuis le cap Bodajor au 26° 10′ lat. N., jusqu'à Sierra-Leone au 8° 40′ N., et on avait trouvé la malaguette, que les Maures n'apportaient auparavant en Europe qu'après avoir traversé le pays des Mandingues, les déserts de la Nigritie et une partie de ceux de la Barbarie, d'où ils la transportaient en Italie et dans

(1) En espagnol, *el Cabo de los Mastiles*; en portugais, *o Cabo dos Mastos*. (De V...l.)

(2) Freire dit que le fleuve Tabite est à 32 lieues au-delà de la rivière de Nuño. (D. L. R.)

d'autres pays de l'Europe. Quoique les îles Açores de *Sainte-Marie* et de *Saint-Michel* fussent déjà découvertes, celle de *Tercère* ne fut vue qu'en 1445, par l'un des bâtimens qui naviguaient au *cap Vert* (1). Elle fut donnée à un

(1) Le P. Freire dit, dans son *Histoire du prince Henri*, que l'île de Sainte-Marie fut découverte en 1432, par le commandeur François Gonçalo Velho Cabral, qui découvrit également, en 1444, l'île de Saint-Michel; que Tercère, ainsi nommée parce qu'elle aurait été découverte après les deux autres, le fut vraisemblablement de 1445 à 1450, par des vaisseaux qui faisaient alors le voyage du cap Vert. Quant aux îles Saint-George, Fayal, Gracieuse, etc., il ne peut indiquer ni par qui ni à quelle époque elles furent découvertes.

Malte-Brun dit qu'il règne une grande obscurité dans l'histoire de la découverte des îles Acores; qu'on les prit d'abord pour les Antilles ou îles en avant des Indes de Marco Polo, et que Martin Behaim plaça dans sa carte les côtes du Cathai à leur couchant; qu'elles commencèrent à être peuplées en 1449, et qu'en 1466, la duchesse de Bourgogne y envoya une colonie de Flamands, ce qui leur fit donner le nom d'îles flamandes. Les cartes du XIV[e] siècle indiquent des îles dans ces parages, et la statue équestre qu'on prétend avoir été trouvée par les premiers colons de l'île de Corvo, et qui, selon les uns, montrait du doigt vers l'ouest, ou, selon d'autres, faisait signe aux voyageurs de retourner sur leurs pas, paraît à Malte-Brun la preuve d'une découverte antérieure. Mais les monnaies carthaginoises et cyrénaïques qu'on a trouvées à Corvo (Podolyn, dans les *Mémoires de la Société des Sciences*

gentilhomme flamand, nommé Jacques de Bruges, qui la peupla aussitôt, et on parvint, par ce moyen, à la découverte de celles qui étaient encore inconnues. Les choses en étaient à ce point, lorsque la mort ravit l'infant don Henri, l'an 1460. A cette époque, le pape Martin V avait déjà accordé, à ses instantes prières, la déclaration que tout ce qui avait été et serait découvert vers le midi, depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes orientales, appartiendrait à la couronne de Portugal; ce qui fut confirmé dans la suite par plusieurs autres souverains pontifes. (1)

§. XXI. La situation des Canaries était si favorable à l'avancement des découvertes sur la côte d'Afrique, que leur acquisition ne pouvait qu'exciter vivement l'ambition des Portugais; mais la domination et la suzeraineté de ces îles, ap-

---

de Gothembourg, premier cahier, p. 106, et table VI, en suédois) ne paraissent pas au même savant devoir faire remonter cette découverte aux siècles de l'antiquité, puisqu'elles ont pu y être portées par des Arabes, et même par des Normands revenant d'une expédition en Afrique.

(D. L. R.)

(1) Barros, décade I, liv. I, chap. 8, 9, 10, 11, 13, 14 et 15.

Puente, liv. II, chap. 2.

Freire, *Vie de l'Infant don Henri*, liv. III et IV.

(M. F. de Nav.)

partenant aux rois de Castille, auxquels Jean de Bétancourt et son neveu Maciot avaient prêté hommage comme à leur seigneur, l'infant don Henri sollicita du roi Jean II, avec des instances réitérées et en employant des recommandations puissantes, la concession des îles de Fer et de la Gomère pour l'ordre du Christ, dont il était grand-maître. Jean II répondit que ces îles faisant partie du domaine de la couronne royale de ses royaumes, il ne pouvait les séparer sans l'assentiment des États de Castille. Non moins avide d'une aussi importante possession que blessé d'avoir été repoussé, l'infant fit avec Maciot de Bétancourt un contrat par lequel celui-ci lui vendit la propriété et la seigneurie de ces îles, en échange de quelques sommes d'argent, de certains tributs et de diverses terres dans l'île de Madère. Cette vente était nulle et invalide pour beaucoup de raisons, et principalement parce que Maciot, ainsi que le dit le roi Jean, *tenait les îles de nous et de notre main, et comme notre vassal et sujet, et sous notre seigneurie et obéissance.* Cependant, au mépris des traités d'amitié et de concorde qui existaient entre les deux royaumes, l'infant fit préparer, en 1424, une grande flotte avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cent vingt cavaliers, pour envahir les Canaries et s'en emparer. Le roi de

Castille, informé de ces préparatifs, envoya demander satisfaction au roi de Portugal, et se plaindre en même temps des préjudices et des outrages faits aux Castillans et aux Canariens, chaque fois que les Portugais allaient ou venaient dans leurs voyages à la côte d'Afrique. Quelque énormes que fussent les frais que cette expédition avait occasionnés à l'infant, elle n'eut pas le succès qu'il en attendait. L'envoi qu'il fit postérieurement d'un renfort de troupes sous la conduite du capitaine Anton. Gonzalez, l'un des officiers de sa garde-robe, ne produisit même aucun résultat favorable, car aussitôt que les insulaires de Lancerote présumèrent que les Portugais voulaient les soustraire à la dépendance de la couronne de Castille, ils tramèrent contre eux une conspiration, les attaquèrent avec intrépidité, et les chassèrent de leur île, en proclamant leur souverain légitime, deux ans après avoir souffert le joug pesant de leur invasion (1). Une pareille leçon ne suffit pas pour étouffer l'ambition portugaise; car, peu de temps après cet échec, l'infant don Henri, d'après les conseils du perfide Maciot, fit équiper quelques bâtimens afin de réparer les pertes de la précédente expédition. Mais le roi Jean, instruit de ce qui se passait,

(1) Viera, *Histoire des Canaries*, liv. VII, §. 6
(M. F DE NAV.)

défendit d'admettre dans l'île aucune personne suspecte, et ordonna de chasser à main armée toutes celles qui s'y trouveraient ou qui s'y présenteraient. Les Portugais se contentèrent de quelques incursions et invasions, dans lesquelles ils firent également la guerre aux Castillans et aux insulaires, et poursuivirent les chrétiens comme des Maures pour le misérable fruit de quelques vols et de quelque pillage, lesquels ne contribuèrent qu'à donner plus d'énergie à la fidélité des habitans, qui, dans leurs représentations aux Rois, reconnaissaient leur dépendance de la couronne de Castille, dans laquelle ils avaient été et voulaient rester à l'avenir (1). Leur inquiétude ne se calma que lorsque, par les traités de paix conclus en 1479, entre la Castille et le Portugal, il fut arrêté que le commerce et la navigation de la Guinée et de la *Mine d'or,* ainsi que la *conquête de Fez* (2),

(1) Viera, *Histoire des Canaries*, liv. VII, §§. 7, 9, 10 et 11. (M. F. de Nav.)

(2) Les Espagnols et les Portugais ont coutume d'employer cette expression, que nous avons cru devoir traduire littéralement, pour désigner le pays ou la partie d'un pays qu'ils ont conquis : c'est ainsi qu'ils disent, *la conquête de Fez, la conquête de Guinée, etc.*, pour désigner la partie du royaume de Fez ou de la Guinée qui est sous leur dépendance, parce qu'ils se considéraient sans doute comme devant être un jour maîtres du reste du pays.

(D. L. R.)

appartiendraient exclusivement au Portugal, mais que toutes les îles Canaries, tant conquises qu'à conquérir, seraient du seul domaine de la couronne de Castille (1). Les historiens portugais, et spécialement Jean de Barros, altèrent artificieusement la relation de ces événemens, ainsi que l'a remarqué et censuré Barthélemy de Las Casas, et que le prouvent les lettres de Jean II à Alphonse de Portugal, et les documens que consulta don Joseph Viera y Clavijo, pour écrire son excellente histoire des Canaries. (2)

---

(1) Zurita, *Annales d'Aragon*, part. II, liv. XX, chap. 30-34. (M. F. DE NAV.)

(2) Barros, *de l'Asie*, liv. I, chap. 12.

Barthélemy de Las Casas a inséré, au livre Ier, chap. 18, de son *Histoire générale des Indes*, les lettres du roi Jean II à son neveu Alphonse V de Portugal; et l'historiographe Antonio de Herrera, dans un de ses *Discours* qui restèrent inédits jusqu'en 1804, que Jean-Antoine de Zamácola les publia à Madrid, en 1 vol. in-8°. Dès l'année 1792, nous possédions dans notre collection de Mémoires ces lettres, que nous avions copiées dans un cahier in-fol., alors existant à la Bibliothéque des Études royales de Madrid, qui appartient aujourd'hui aux Jésuites.

Zurita, *Annales d'Aragon*, part. II, liv. XX, ch. 39. (*Idem.*)

Malgré la partialité naturelle à un Portugais, le père Freire (*Vie de l'infant don Henri*) n'est pas positivement

§. XXII. A tous ces soins pour maintenir dans leur intégrité les droits de la couronne royale, se joignirent les troubles qui agitèrent les royaumes de Castille sous le règne de Jean II, et auxquels donnèrent lieu d'abord sa tutelle, et ensuite la faveur d'Alvaro de Luna. Mais ce prince, quoique négligent dans le gouvernement de ses États, était instruit, juste appréciateur des savans et des littérateurs, et passionné pour les divertissemens et les plaisirs (1); aussi sa cour devint l'une des plus brillantes de l'Europe, et le luxe s'accrut à un tel point, dans son royaume, que le costume de toutes les femmes, même de celles des artisans et des ouvriers, les faisait confondre avec les dames de la plus haute condition. Elles portaient, comme celles-ci, des robes des plus riches étoffes de soie, d'or, de laine, doublées de martre et d'autres fourrures, et ornées de garnitures d'or, d'argent et de perles

---

en contradiction avec M. de Navarrete, en ce qui concerne les discussions qui eurent lieu entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, au sujet des îles Canaries, puisqu'il dit en terminant : « Nous ne voulûmes point alors entre-« prendre une guerre pour soutenir nos droits, *soit que l'on « reconnût la justice des droits du roi de Castille*, soit que « la politique nous conseillât de dissimuler. » (D. L. R.)

(1) Fernan Perez de Guzman, *Generac. y semblanzas*, cap. 33. (M. F. de Nav.)

fines. On essaya, mais en vain, de réprimer les excès de ce luxe effréné qui causait la ruine des familles, dans les cortès de Palenzuela (1). Les descriptions que nous ont laissées Fernan Perez de Guzman, et le bachelier Cibdaréal; le premier, de la splendeur, de la recherche et de l'ostentation des personnages de cette époque, dans leurs vêtemens, dans leurs repas et dans leurs palais; le second, du faste et de la somptuosité des fêtes célébrées à Valladolid, en 1425, à l'occasion de la naissance d'un infant (2), prouvent qu'il régnait en général, à cette époque, dans le royaume, une grande opulence. La prospérité du commerce, dont diverses mesures avaient augmenté l'accroissement, avait sans doute puissamment contribué à la faire naître. Dans les cortès de Madrid, en 1419, il fut ordonné que les étrangers ne pourraient vendre leurs draps ou autres marchandises que dans les douanes, où ils auraient à payer les droits établis, et qu'ils s'obligeraient à employer la totalité du prix de leurs ventes à l'achat de produits des manufactures d'Espagne.

---

(1) Semper, *Histoire du Luxe*, tom. I, chap. 7, p. 180. (M. F. DE NAV.)

(2) Fernan Perez de Guzman, *Générations et Ressemblances*, chap. 6, 8, 14, 27, 32.

Cibdareal, *Centon épistolaire*, lettre I. (*Idem.*)

Le roi Henri III avait déjà rendu une semblable ordonnance, et pour en assurer l'exécution, on la renouvela, et de nouvelles dispositions furent faites à cet effet dans les cortès de 1447 (1). Dans celles de Madrigal, en 1438, d'après l'élévation du prix des draps étrangers, la fabrication déjà *assez passable* des draps espagnols, et la probabilité de leur amélioration progressive, il fut question de prohiber l'introduction des premiers ainsi que l'extraction de nos laines, dans le but de favoriser l'accroissement de la population par celui des manufactures nationales (2). Il fut aussi résolu, dans les cortès de 1425, qu'une note serait officiellement adressée au roi de Portugal pour qu'il ordonnât que les négocians castillans fussent traités dans ses États avec les mêmes égards qu'on avait en Castille pour les négocians portugais; et en 1452 le Roi accorda aux comites et aux chefs d'équipage de Séville le privilége de porter, pour leur propre défense, les armes qu'il leur plairait. Une pareille protection rendait la marine marchande de plus en plus florissante, et bientôt tous les bâtimens des côtes de Cantabrie, Biscayens, Cas-

(1) Cortès de 1419, pétition 15, et dans celles de 1447, pétition 47. (M. F. de Nav.)

(2) Cortès de 1438, pétition 34. (*Idem.*)

tillans et Galiciens, firent non seulement le commerce du Nord, mais encore celui du Levant, tant avec les fruits et les produits de leur pays, qu'avec les marchandises étrangères. De là naissait aussi l'immense accroissement du pouvoir et des forces de la marine militaire. Les cortès de 1422 décidèrent qu'on ordonnerait la fabrication de nouveaux vaisseaux et de nouvelles galères, la réparation des bâtimens existans, et leur emploi contre les pirates pour protéger le commerce et défendre les côtes. Les cortès de Tolède ayant remarqué, en 1436, que les ports de la mer de Castille étaient dépourvus de grands vaisseaux, et sentant combien ils étaient nécessaires pour escorter les marchandises qu'on transportait en Flandre, résolurent de pourvoir à ce besoin. Elles réglèrent en conséquence que toutes les fois que trois vaisseaux ou plus, auraient à partir avec leurs chargemens pour la Flandre, la France, la Bretagne et autres pays, ils devraient marcher de conserve de manière à se servir mutuellement d'escorte, pour éviter d'être capturés par les Anglais au passage dans leurs mers, ce qu'ils ne manquaient pas de faire chaque fois qu'ils y trouvaient des bâtimens allant seuls ou séparément. La lenteur avec laquelle on procéda à l'exécution de ces mesures les fit réclamer deux ans après dans les cortès de Madrigal, et

alors, selon le témoignage même du Roi, on avait déjà commencé dans les chantiers royaux la construction de quelques grands vaisseaux; c'est ainsi que les villes commerçantes de la Péninsule augmentèrent leur richesse et leur population. Ortiz de Zuñiga dit, au sujet de l'an 1454, le dernier du règne de Jean II : « Que Séville était alors plus peuplée, plus commerçante et plus riche qu'elle ne l'avait été depuis « sa conquête; que le peuple immense qui la « remplissait y faisait fleurir les arts industriels « et mécaniques, et les nombreuses fabriques « de tissus de toute espèce; que ses négocians « faisaient, non seulement en Espagne, mais encore en France et en Italie, le commerce de « toute espèce de tissus de soie, de brocards et « de riches étoffes; qu'elle faisait d'abondantes « récoltes d'huile, de vins et de laines, qui se « vendaient en Angleterre, en France et en Flandre avec un grand avantage; que sa noblesse, « opulente des revenus de ses majorats, et « d'autres biens patrimoniaux, y exerçait, par « ses majordomes, la culture agricole, et rendait « fertile en toute espèce de fruits un sol qu'elle « couvrait de nombreux troupeaux, etc., etc. » Quand on pense à une agriculture et à des fabriques aussi florissantes, et à l'activité du commerce et de l'industrie, on ne peut s'étonner de l'a-

grandissement que reçut la marine royale, de la part qu'elle prit à la victoire remportée sous Gibraltar contre la flotte combinée des rois de Tunis et de Tremecen, du secours qu'elle prêta aux Français en diverses circonstances, et des services qu'elle leur rendit, spécialement au siége et à la reddition de Bayonne; enfin, de la haute idée et du respect qu'elle inspira aux autres nations maritimes.

§. XXIII. Une aussi brillante perspective disparut sous le règne suivant, quoiqu'on recueillît encore à son commencement quelques fruits de la sage politique du précédent. C'est pour cette raison, sans doute, que Fernando del Pulgar, qui dès-lors jouissait à la cour de Henri IV de beaucoup de réputation et d'une haute considération, partage en deux époques le règne de ce monarque, traçant ainsi une ligne de démarcation entre le temps de sa prospérité et celui de ses revers. Dans le temps de sa jeunesse, à une époque où il n'était encore que prince, il prit du goût pour des plaisirs assez honteux, refusa de se vêtir de draps précieux, et affecta du mépris pour l'étiquette et pour le cérémonial qui correspondaient à sa dignité. Mais dès qu'il fut monté sur le trône, il mit un grand appareil et beaucoup de somptuosité, spécialement dans les festins publics et dans la réception des ambassadeurs des autres souve-

rains (1). Il déploya cette magnificence dans les entrevues qu'il eut avec le roi de France Louis XI, en l'année 1463, sur le fleuve Bidassoa, où il se rendit accompagné des grands, des prélats, des chevaliers et de plusieurs autres personnages de sa cour, *tous vêtus et parés avec une richesse égale à tout ce qu'on put voir jamais en Castille; et ce tant et de telle manière que les Français en furent très émerveillés* (2). Le luxe de nos grands en perles orientales, en pierres précieuses, en riches tissus et en objets de grand prix, se manifeste encore dans les inventaires qui se sont conservés des meubles et des bijoux qu'avait don Alvar de Zuñiga, duc de Béjar, et des bijoux que don Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, devait donner à dona Béatrix Pacheco, fille du grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, à l'occasion de son mariage avec elle en 1471 (3). Il n'était pas étonnant qu'il en fût ainsi, quand les laboureurs et les artisans, leurs femmes et leurs fils, s'efforçaient d'égaler par le luxe de leurs ajustemens les personnes de

---

(1) Pulgar, *Hommes illustres de Castille*, titre I.
(M. F. de Nav.)

(2) Enriquez de Castillo, *Chronique de Henri IV*, ch. 49.
(*Idem.*)

(3) Frère Liciniano Saez, *Explication des Monnaies de Henri IV*, appendices 20, 21, 22 et 23. (*Idem.*)

la naissance et du rang le plus élevé, quoique le résultat inévitable de cette conduite fût la dilapidation de leurs biens et la ruine de leurs familles (1). Ce luxe indique que le commerce continuait d'être florissant, comme le prouve aussi le cas qu'on faisait en pays étranger des marchandises de Castille; car lorsque Henri IV se confédéra avec les Anglais pour faire la guerre à la France, *le roi Louis et ceux de son royaume*, dit la chronique, *souffraient non seulement du préjudice mais encore une grande perte, parce que les marchands de Castille n'allaient pas en France avec leurs marchandises* (2). En effet, dans les premières années de son règne, on prit des mesures pour faciliter le trafic et la circulation. Le Roi favorisa la province de Guipuzcoa, en lui accordant, en 1461, la faculté de juger par elle-même les délits qui seraient commis sur mer par ses habitans. Le commerce et la navigation y prospéraient tellement que, quelques années après, la paix ayant été conclue, Henri IV d'Angleterre reçut sous sa protection les vaisseaux de Guipuzcoa et de Bis-

(1) Ordonnances expédiées par le grand-maître *don Juan Pacheco*, dans le chapitre général de l'ordre de Santiago, tenu en 1469. Semper les rapporte dans son *Histoire du Luxe*, tom. I, chap. 7, p. 183. (M. F. de Nav.)

(1) Castillo, *Chronique de Henri IV*, chap. 130. (*Id.*)

caye qui arriveraient dans ses États, et ordonna que tous les dommages que leur avaient fait éprouver ses sujets fussent réparés à ses frais; réparations dont le prix fut évalué à 1100 *couronnes.* Dans les cortès de 1457 et de 1465, il fut ordonné que les marchands et propriétaires de marchandises permises dans le commerce, eussent, dans tous leurs voyages, et en les faisant sous la protection du Roi, la sûreté qu'ils ne pourraient être faits prisonniers, et que leurs marchandises ne pourraient être saisies, à moins que ce ne fût pour une dette connue, et avec certaines formalités; et qu'en cas de déclaration de guerre on leur accordât trois mois pour disposer librement de leurs denrées commerciales (1). Ces mesures et autres semblables rendirent Henri IV puissant et le firent respecter dans les commencemens de son règne. Le roi de Naples Ferdinand Ier le pria de recevoir son hommage; la principauté de Catalogne lui offrit de le reconnaître comme son seigneur suzerain; le roi de Grenade conclut la paix en se soumettant à lui donner chaque année 1200 *doubles* (2) et six cents prisonniers chrétiens; tous

(1) Cortès de 1457, lois 43 et 54; et Cortès de 1465, pétition 5. (M. F. de Nav.)

(2) Le double valait de 8 à 9 fr. (De V...l.)

les autres princes ses voisins craignaient sa puissance, et le respectaient. Il fit la conquête de Gibraltar, d'Archidona et d'autres lieux, et maintint la paix dans ses États. Mais à l'ombre de cette prospérité, et à l'imitation de quelques mauvais exemples, la corruption des mœurs, la désobéissance de divers grands, l'ingratitude des favoris, la jalousie des mécontens, la pauvreté née de la prodigalité, l'avarice chez les uns, la vengeance chez les autres, la rapine, l'orgueil, l'impudicité, faisaient de rapides progrès; et la fidélité au souverain, l'amour de la patrie, étaient mis en oubli. Le royaume commençait déjà à être en proie aux dissensions domestiques, aux troubles, et à ces divers partis qui minèrent le trône jusque dans ses fondemens les plus profonds..... Comment était-il possible que les arts, les manufactures, le commerce, la marine, conservassent leur état de prospérité au milieu de ces discordes et de cette désolante anarchie? Tout périt, et il n'en resta qu'un exemple terrible et une leçon salutaire pour les gouvernemens à venir, auxquels ils apprenaient qu'ils doivent toujours concilier la religion avec la politique, les lumières et l'industrie avec les bonnes mœurs.

§. XXIV. Ferdinand et Isabelle montèrent sur le trône, et leur avénement fut pour la

Castille l'aurore de la concorde et de la paix. La justice recouvra sa force, l'autorité sa considération, la politique son influence, et le couple roi réconcilia par lui-même les esprits les plus envenimés, les uns par la douceur de la persuasion, les autres par l'empire de leur souveraineté. Ils modérèrent les priviléges excessifs, et parvinrent à les contenir tous dans leurs justes limites. Leurs vues s'étendirent à l'extérieur, et ils se firent reconnaître et respecter des étrangers. Ils s'appliquèrent alors à protéger et à encourager dans leur royaume les arts et les manufactures, le commerce et la navigation. Les Castillans fréquentaient les côtes d'Afrique depuis les dernières années du siècle précédent, et ils acquéraient des naturels, en échange de menus objets de peu de valeur et de grandes écailles de mer qu'ils prenaient dans les Canaries, des quantités d'or suffisantes pour exciter la convoitise d'autres négocians et armateurs des ports d'Andalousie, spécialement de Séville. Il y eut tel voyage qui valut à celui qui l'entreprit jusqu'à 1000 *pesos* d'or. La traite des esclaves nègres, qui se faisait aussi, n'était pas moins lucrative : ils étaient traités dans cette ville avec une bienveillante douceur depuis le règne de Henri III, et le Roi ainsi que la Reine catholiques, se complurent aussi à leur accorder leur

protection. On naviguait dans des caravelles et de petites embarcations pour pouvoir approcher davantage des côtes et même entrer dans les fleuves qui pénétraient dans l'intérieur des terres. Un grand nombre de ceux qui faisaient ces voyages couraient des risques, parce que le pays était malsain et chaud à l'excès : on dit qu'ils mettaient deux ou trois mois pour aller et sept ou huit pour revenir; et ils étaient à peine arrivés aux côtes récemment découvertes, que les naturels, qui vivaient épars dans les champs, se réunissaient à son de trompe pour accourir aux échanges (1). Les rois de Castille regardèrent toujours ces pays comme dépendans de leur domination depuis que leurs sujets en eurent fait la découverte, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. On voit en effet que Jean II, réclamant d'Alphonse V la réparation des dommages et des préjudices que les Portugais avaient causés sur les côtes d'Andalousie à certains habitans de Cadix et de Séville qui faisaient le commerce d'Afrique, lui disait, dans une lettre écrite de Valladolid le 10 avril 1454, que ces négocians ses sujets venaient avec leurs marchandises *du pays qu'on appelle Guinée*, *qui*

---

(1) Pulgar, *Chronique des Rois catholiques*, part. II, ch. 62. Ortiz de Zuñiga, *Annales*, liv. XII, an 1475, n° 10. (M. F. de Nav.)

est de notre conquête (1). Profitant des troubles des dernières années du règne de Henri IV, le roi Alphonse de Portugal avait pris part à cette navigation et à ce trafic, qu'il avait rendu exclusif à ses sujets. Les habitans de Séville formèrent des plaintes, et élevèrent des réclamations qui furent vaines jusqu'à ce que la guerre les remît en possession de leurs anciens droits. Ferdinand et Isabelle, dans une ordonnance rendue à Valladolid le 19 août 1745, dirent expressément *que les rois d'Espagne possédèrent toujours la conquête d'Afrique et de Guinée, et prélevèrent le quint de toutes les marchandises provenant de ces contrées,* et que, pour cette raison, ils étaient résolus à réparer par tous les moyens possibles les préjudices qu'avaient éprouvés leurs sujets et leurs revenus royaux (2). Ils nommèrent à cette fin, des commissaires royaux receveurs, et un notaire principal des vaisseaux (3) qui seraient équipés pour le commerce de Guinée, et

---

(1) *Discours de Herrera*, Discours 43, p. 136.
(M. F. DE NAV.)

(2) *Archives de la cité de Séville*, liv. I des cédules royales de 1475 à 1489, fol. 37. (*Extrait de la Collection de Muñoz.*) (*Idem.*)

(3) Nous avons traduit par *notaire* le mot espagnol *escribano*, qui signifie à la fois notaire et écrivain, quoique l'individu qui tient les écritures sur un vaisseau s'appelle *écrivain*, parce que c'était un véritable notaire royal qu'on

même pour celui de *par-delà la Sierra-Leone.* Ils donnèrent à ce notaire principal la faculté de nommer, pour chacun desdits vaisseaux, un notaire chargé de dresser un compte de tous les chargemens et transports, tant à l'aller qu'au retour, et de tout ce qui devait être payé, tant pour le quint que pour les autres droits sur les esclaves, l'or, l'argent, les joyaux, etc. (1). Pour encourager ce commerce, la Reine ordonna, le 4 mars 1478, que tous ceux de ses sujets qui voudraient se rendre avec leurs vaisseaux à la mine d'or, eussent la faculté d'y aller, d'y traiter et d'y commercer librement, sans qu'on pût leur prendre, saisir ou retenir ce que eux, leurs domestiques et autres inférieurs, feraient transporter par terre ou par mer, à moins que ce ne fût pour de grosses dettes ou hypothèques à eux propres; mais on leur défendait l'introduction et le commerce des choses prohibées, le transport de Français, de Portugais ou d'autres

---

avait placé à cette époque sur les vaisseaux espagnols, afin de dresser les actes de prise de possession des pays découverts, formalité indispensable, d'après les lois espagnoles, pour toute prise de possession. (D. V. L.)

(1) *Archives de Séville*, liv. I, fol. 130; titre de *Notaire principal* en faveur de Louis Gonzalez, secrétaire de LL. AA., expédié à Toro le 6 décembre 1476. (*Extrait de Muñoz.*) (M. F. de Nav.)

ennemis de la Castille, ainsi que celui de quoi que ce fût qui leur appartînt. Il leur était également défendu de faire le moindre tort aux nations amies ou alliées, le tout sous la responsabilité de riches répondans qu'ils devaient présenter en bonne et due forme (1). Ferdinand et Isabelle rendirent, l'année suivante, à Trujillo, le 17 février, un autre décret par lequel ils ordonnaient que l'or et les autres objets d'échange provenant de la mine et des côtes de Guinée, fussent apportés dans ce royaume, et ne pussent recevoir une autre destination : que l'on fit des armemens maritimes *pour que les naturels de leurs États s'exerçassent à la navigation et devinssent puissans sur mer, les uns pour aller faire lesdits échanges, et les autres pour défendre ces expéditions et en assurer la marche.* Ils nommèrent, à l'un et à l'autre effet, certaines personnes qui s'étaient offertes à équiper vingt caravelles, lesquelles seraient prêtes au mois de juin, et ils défendirent que qui que ce fût allât auxdits échanges sans la permission royale, sous peine de mort et de la confiscation de ses biens. Ils réglèrent enfin que ceux qui voudraient armer en course, pour ce commerce, s'adres-

(1) Voyez le n° 3 de l'appendice à *la Collection diplomatique.*

sassent au premier magistrat de Séville (*asistente de Sevilla*), ou au corrégidor de Xerez, qui leur donneraient tous les secours nécessaires pour naviguer avec sûreté (1). Ceci prouve que les rois de Castille jouissaient de droits positifs sur la côte d'Afrique et sur la Guinée, et qu'ils possédaient légitimement ces contrées que leurs sujets avaient découvertes avant les Portugais. Mais depuis que ces derniers y eurent formé leurs premiers établissemens, ils prétendirent dominer sur les Canaries, de là des altercations, des hostilités et des réclamations sans cesse renaissantes. Cet état de choses dura pendant plus d'un demi-siècle, et ne cessa que lorsque la paix conclue entre le Roi et le prince de Portugal, et ratifiée par la Reine catholique à Trujillo, le 27 septembre 1479, mit enfin un terme à des prétentions soutenues avec tant de persévérance et d'acharnement. Dès-lors les Castillans n'entreprirent de voyages à la Mine d'Or, aux côtes et îles de Guinée, qu'après s'être munis de l'autorisation et des sauf-conduit des rois de Portugal, auxquels ils payaient les droits qui leur revenaient.

§. XXV. Sûrs de l'entière et libre possession des îles Canaries, Ferdinand et Isabelle y en-

(1) *Archives de Séville*, liv. I, fol. 370. (M. F. DE NAV.)

voyèrent de Séville des flottes pour achever la conquête de quelques unes d'entre elles, pour convertir les infidèles à la religion chrétienne, peupler la grande Canarie de catholiques, y bâtir une église cathédrale, ramener à des idées de soumission ceux qui s'y régardaient comme seigneurs indépendans, et enfin défendre cette colonie, si, comme on le craignait, les Français entreprenaient d'en faire la conquête. Les Portugais, de leur côté, débarrassés de l'opposition et des réclamations des Castillans, continuèrent tranquillement les découvertes de la côte d'Afrique, interrompues depuis la mort de l'infant don Henri. Jean II succéda, en 1481, à son père Alphonse V, et se proposa de les poursuivre avec plus de zèle et d'après un plan mieux tracé. Il créa à cet effet une junte de mathématiciens qui établit des règles de navigation d'après la hauteur du soleil : il envoya une flotte à la côte de *Guinée ;* il conclut un traité de paix et d'amitié avec le seigneur de cette contrée, et fit construire à la *Mine d'Or* la forteresse qui reçut le nom de *Saint-George de la Mine*, et devint successivement en peu de temps un bourg assez important, puis une cité favorisée par de grands priviléges. N'ayant plus maintenant aucune crainte, relativement aux pays nouvellement découverts, Diego Cam s'avança, en 1484,

jusqu'au *fleuve Zaïre*, qui pénètre dans le royaume de Congo (1), et Juan Alfonso de

(1) La malheureuse expédition du capitaine Tuckey n'a pas beaucoup éclairci la difficulté qui existe relativement au cours du Zaïr ou Zaïre. Il est peu probable que ce grand fleuve ait sa source au nord, ou à peu près au nord de son embouchure. Deux autres opinions sont plus probables : suivant l'une, il sortirait de la province de Macoco, à l'est-nord-est de son embouchure, ou bien du pays de Fungeno, où coule la rivière appelée Umbre, direction qui approche beaucoup de la première.

La seconde est que le Zaïr prend sa source dans le Mattemba, et c'est celle à laquelle je donne la préférence. Ce point est situé au neuvième degré de latitude sud, et au vingtième de longitude est de Paris; il est peu éloigné du cours de la grande rivière de Coanza. Le plateau d'où me paraît sortir le fleuve est très élevé, et s'appelle *Dumbo*. La rivière prend d'abord son cours au midi, traverse le pays de Genga et Mahunga, ensuite elle tourne à l'ouest et au nord-ouest, et arrose le pays de Goungo-Batta et Sundi, de là elle se rend directement à la mer, au sud-ouest, et s'y jette à trente lieues environ au-dessous de la ville de Sonho, après avoir traversé la grande chaîne de la Guinée méridionale qui longe l'Océan.

Ce cours du Zaïr supérieur résulte du rapport des marchands portugais qui ont pénétré dans l'Afrique centrale : leurs récits méritent d'autant plus de confiance qu'ils se sont avancés bien plus loin dans l'est. Il existait, et il existe peut-être encore deux factoreries portugaises à vingt-cinq lieues à l'est de la source présumée. Perreira a indiqué les sources du grand fleuve Zambezi, qui tombe dans le

Aveiro découvrit, en 1486, le royaume de *Benin*, dont le monarque, la famille et les sujets embrassèrent le christianisme (1) : c'est là qu'on

---

canal de Mozambique, vers une position élevée, qui n'est pas très éloignée du cours du Coanza, ce qui rejoint presque les notions relatives au bassin de l'est et à celui de l'ouest; c'est ce que nous possédons de mieux jusqu'à présent. Un autre système existe encore sur la source du Zaïr, c'est que la rivière centrale de Cosati est l'origine commune du Coanza. Sa source, placée vers le septième degré de latitude sud, et le trentième de longitude est de Paris, n'est pas éloignée, dit-on, de la prétendue mer intérieure de Marawi; mais rien n'est plus problématique que cette opinion. En général, on sait infiniment peu sur le fuseau compris entre le parallèle quinze degrés sud, et dix nord, d'une part, et les deux mers de l'autre. (J...D.)

(1) Barros atteste que le roi de Benin envoya une ambassade au fort Mina, sur la côte d'Or, pour obtenir des missionnaires et se faire instruire dans la religion chrétienne. Fernando del Po (le même qui a donné son nom à l'île placée au fond du golfe de Guinée) fut chargé par le roi de Portugal de remplir le vœu du roi de Benin; il construisit une église où les habitans furent baptisés et instruits par milliers. Barros rapporte le même fait à l'égard de plusieurs princes de l'Afrique occidentale; il cite d'abord le fameux *Bomoy*, prince yolof, baptisé en Portugal (1489), ensuite le roi de Congo, qui se convertit au christianisme sur les instances de Diego Cam. Plus tard, Ruy de Souza fit baptiser le roi de Sonho et beaucoup d'autres indigènes. Pendant plus de deux siècles, les provinces situées au midi du Zaïr pro-

eut sur le *preste Jean* et sur l'intérieur du pays quelques renseignemens qui augmentèrent les espérances de trouver par cette route l'Inde orientale. Sur ces entrefaites Bartolomé Diaz et Juan Infante reconnurent 350 lieues de la côte, et découvrirent par les 33° 40′ sud l'*île de Sainte-Croix*, et ensuite le *cap* qu'ils appelèrent *des Tempêtes* à cause de celles qu'ils eurent à essuyer pour le doubler, et que le roi Jean appela de *Bonne-Espérance* à cause de celle qu'il lui donnait d'une route pour aller dans l'Inde et en faire directement le commerce.

§. XXVI. Voulant vérifier les bruits vagues qu'on ne cessait de répéter, et acquérir des renseignemens certains sur l'existence du *prêtre Jean* et sur sa puissance, ce même roi Jean II chargea de cette commission, en 1487, Jean Pedro de Covilham et Alfonse de Paiva; ils s'embarquèrent à Barcelonne, se rendirent d'abord à Naples, d'où ils passèrent successivement à Rhodes, à Alexandrie, au Caire, alors capitale et résidence des soudans d'Égypte, à la cité d'Adem,

---

fessèrent le christianisme avec un mélange d'idolâtrie, et le pape envoya sur ces bords un grand nombre de missionnaires. Malgré tous les efforts faits par les Portugais pour la conversion des Africains, et dont nous venons de donner en abrégé les résultats, le christianisme, comme on sait, n'a pas jeté en Afrique de profondes racines. (J...D.)

située à l'entrée de la mer Rouge, où les deux compagnons se séparèrent. Paiva se dirigea vers l'Éthiopie et Covilham vers l'Inde, où il visita les villes de Cananor, de Calicut et de Goa; il s'informa de l'étendue de ces contrées, de la circonscription de leurs provinces, de leurs productions, de leurs richesses, de leur commerce et des mœurs de leurs habitans; il retourna par Sofala à Adem et au Caire, où il apprit la mort de Paiva. Ayant résolu de retourner en Portugal, et ayant reçu, par le moyen de quelques Juifs, des lettres du roi Jean, Covilham partit, conformément à ses ordres, pour Ormuz, à cette époque l'entrepôt où s'accumulaient toutes les drogues, toutes les productions et les richesses de l'Orient, qui se répandaient ensuite en Europe. Il arriva enfin à la cour du *prêtre Jean* (1),

---

(1) Il y aurait ici de l'obscurité pour la plupart des lecteurs français, surtout après ce qui a été dit au §. 9 de cette Introduction, si nous ne donnions à ce passage l'explication qu'il réclame. Il est évident qu'après avoir placé le prêtre Jean et ses États dans les régions centrales de l'Asie, on devrait être assez étonné de les trouver ici en Afrique. Il faut indiquer les causes d'une transposition géographique aussi extraordinaire. Malgré la célébrité que le nom du prêtre Jean avait acquise dans le moyen âge, on n'avait jamais eu, comme on a pu le voir plus haut, page 25, note 1, aucune notion bien précise sur sa personne et sur la situation de ses États. On a pu déjà voir que les renseignemens

les plus exacts, les plus concluans et les plus propres à donner des idées justes sur ce personnage et sur son pays, se trouvent dans des auteurs orientaux, restés inconnus aux peuples et aux savans de l'Occident. Il est à remarquer que les nombreuses pièces relatées, lettres ou indications du moyen âge, qui se rapportent au prêtre Jean, ne manquent pas de placer son royaume dans l'Inde ou dans la Grande-Inde. On l'appelle *Rex Indorum, dominator et imperator Indiæ*, et son pays, *Major pars Indiæ*, ou *la Grande-Inde* (*Hist. hierosol.*, liv. I, chap. 76, et Plan Carpin, chap. 5). On était alors dans l'usage de donner un peu vaguement le nom *d'Inde* à toutes les régions éloignées de l'Asie, soit vers l'orient, soit vers le midi. Les anciens en avaient agi de même, et nous en avons fait autant après eux. Les anciens donnaient le nom d'Inde à l'Éthiopie, et à toutes les régions de l'Afrique et de l'Arabie situées sur les côtes de la mer Rouge, qui se trouvaient sur la route des vaisseaux qui se rendaient de l'Égypte dans l'Inde. Les géographes arabes, persans et turcs, en agissent de même à présent, et ils donnent le nom d'Inde à l'Yemen et à toutes les portions méridionales de l'Arabie sur la mer des Indes. Quand les relations qui avaient été établies entre l'Europe et l'Orient par les croisades, relations auxquelles on devait la connaissance du prêtre Jean, eurent été interrompues par l'expulsion des Francs de la Syrie, les notions vagues que l'on possédait sur ce personnage mystérieux, le devinrent plus encore par le défaut de communications fréquentes avec l'Asie; il ne resta plus que le souvenir de la situation indéterminée de ses États dans l'Inde. On sait que toutes les entreprises maritimes faites par les Portugais dans le quinzième siècle, avaient pour but principal de parvenir dans l'Inde; il en

fut de même des entreprises qu'ils firent par terre, et si les souverains du Portugal envoyèrent à la recherche des États du prêtre Jean, c'est que, selon la foi des anciennes relations, ils les croyaient dans l'Inde. A cette époque, comme au temps des croisades, et long-temps avant, la route commerciale qui conduisait de l'Inde en Europe passait par l'Égypte. Il n'est donc pas étonnant que les premiers voyageurs portugais chargés de la découverte des États du prêtre Jean dans l'Inde, se soient dirigés vers la mer Rouge, c'était le vrai chemin; et on doit être moins surpris de leur voir donner le nom de prêtre Jean, qu'ils croyaient dans l'Inde, au premier souverain chrétien qu'ils rencontrèrent sur la route de l'Inde, et dans un pays qu'on regardait comme faisant partie lui-même de cette vaste contrée. D'un autre côté, on savait confusément, depuis long-temps, qu'il existait un grand royaume chrétien au-delà de l'Égypte : on devait cette connaissance aux musulmans, aux chrétiens d'Orient et aux Abyssins, qui avaient une église à Jérusalem, où ils étaient dans l'usage de venir en pélerinage. On voit dans Marin Sanut et dans les derniers écrivains des croisades, que l'on fondait quelques espérances sur la coopération de ces chrétiens dans les expéditions que l'on voulait tenter contre les Égyptiens, pour rétablir en Orient la puissance des Francs. Comme on savait, par les récits des chrétiens arabes et coptes, que le christianisme un peu grossier de ces peuples lointains permettait l'alliance du sacerdoce avec la dignité royale dans la personne du souverain, ce dont on a la preuve par les témoignages des auteurs coptes et arabes, tels que Sévère, évêque d'Aschmounaïn, et Abou-Selah, il n'en fallut pas davantage pour transporter dans les régions centrales de l'Afrique les États du prêtre Jean, qu'on ne savait plus

où placer, et qu'on n'avait jamais bien connus. Comme la géographie plaçait aussi dans l'Inde ces pays de l'Afrique, et qu'on regardait comme certain que le prêtre Jean avait régné dans l'Inde, l'illusion fut complète, et l'on put dès-lors regarder comme constant que c'est de l'Orient même, c'est-à-dire de l'Égypte et de la Syrie que vint l'opinion erronée qui plaçait le prêtre Jean en Afrique. On en a pour preuve une lettre très curieuse d'un grand-maître de Rhodes, rapportée par Legrand, dans l'une des savantes dissertations dont il a enrichi sa traduction de *l'Histoire de l'Abyssinie*, du jésuite Lobo, lettre adressée au roi de France Charles VII, le 3 juillet 1448. Ainsi, en examinant bien les faits, on doit reconnaître que les Portugais ne sont point les auteurs de l'erreur extraordinaire qui fait le sujet de cette note, et qu'ils ont contribué à propager, mais qu'ils se sont contentés de l'adopter, et que lorsque vers l'an 1444, D. Pèdre, oncle et régent d'Alphonse V, roi de Portugal, proposa dans le conseil de tenter la découverte des États du prêtre Jean, pour obtenir son alliance, et quand, environ quarante ans après, Jean II fit partir pour cet objet Covilham et plusieurs autres voyageurs, qui allèrent en Éthiopie, ces princes ne firent que se conformer aux opinions déjà répandues; et en dirigeant leurs tentatives du côté de l'Éthiopie, ils se laissèrent guider par des notions qu'ils devaient regarder comme sûres, parce qu'elles venaient de l'Orient. Il me semble que les faits et les considérations indiquées ou énoncées précédemment, rendent pleinement raison de toutes les difficultés et de toutes les obscurités qui ont été répandues jusqu'à présent sur ce point intéressant d'histoire et de géographie, sur lequel je me propose au reste de faire un travail plus développé. (Dr. S. M.)

qui était déjà mort (1); et son successeur, nommé Alexandre (2), le reçut très bien, lui témoigna faire beaucoup de cas de son ambassade, lui offrit d'en accueillir favorablement l'objet et de le renvoyer immédiatement à son maître; mais, peu de jours après, ce prince mourut aussi, et fut remplacé par son frère Naut (3), qui ne voulut pas que Covilham sortit de ses États, ni même qu'il s'éloignât de sa personne. Quelques années s'étant écoulées, la mort de Naut laissa le trône à son fils David (4), qui établit Covilham dans ce pays, se conduisit par ses conseils, et manifesta beaucoup

(1) Le prêtre Jean qui était déjà mort à l'arrivée de Covilham, est Baeda-Marjam ou Buad-Marjam, surnommé Cyriac. Son avénement est de 1465, et sa mort de 1475. (V...L.)

(2) Francisco Antonio de San Roman, liv. I, p. 35, donne le même nom à ce prince, puisqu'il l'appelle *Escander,* forme ou plutôt altération arabe d'Alexandre; il eut pour successeur son fils Ainda-Tzéjom, qui ne régna que six mois. (*Idem.*)

(3) San Roman l'appelle *Nahá*, et d'autres auteurs *Naod.* (*Idem.*)

(4) Puente, liv. III, chap. 2, l'appelle David Ahanodi, et Alvarez, Atini Dinghil. C'est par corruption : son vrai nom était *Etana* ou *Lebna Denghel.* Il prit à son avénement le nom de *David,* et ensuite celui de *Wanag Saghed,* qui signifie pierre précieuse. C'est du règne de ce monarque, après la mort d'Hélène, son aïeule, qui fut régente pendant sa minorité, que date la décadence de la monarchie abyssinienne. (*Idem.*)

d'estime pour ses talens et pour l'intelligence qu'il avait de diverses langues, de manière que, lorsqu'en 1515 le roi don Manuel envoya officiellement Rodrigue de Lima comme ambassadeur à cette cour, il y réclama Covilham; mais le monarque s'opposa à son départ, alléguant que les Rois ses prédécesseurs lui avaient donné des terres et des possessions pour qu'il en jouît avec sa femme et ses enfans. Ce fut alors qu'il put communiquer à Francisco Alvarez, aumônier du Roi, les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages et pendant le temps de son séjour en Abyssinie; et c'est d'après ces renseignemens et ses propres observations, qu'Alvarez écrivit son *Histoire des Événemens d'Éthiopie* (*Historia de las Cosas de Ethiopia*). (1)

§. XXVII. A la mort du roi Jean II (25 octobre 1495), don Emmanuel monta sur le trône de Portugal, et envoya Vasco de Gama continuer les découvertes, le 8 juillet 1497. Après une navigation de trois mois, souvent contrariée par un gros temps et d'horribles tempêtes, il reconnut la baie de *Sainte-Hélène*, doubla, le 20 novembre, le cap de Bonne-Epérance, arriva à la baie

---

(1) Barros, *de l'Asie*, décade I, liv. III, chap. 5.
Puente, *Abrégé des Histoires de l'Inde*, liv. III, chap. 1 et 2. (M. F. de Nav.)

de *Saint-Blaise*, aperçut de loin l'île de *Sainte-Croix*, et passant devant la terre de *Natal*, découvrit un fleuve qu'il nomma *Fleuve du Cuivre* ou *Aiguade de la Paix* (1), à cause de la réception pacifique que lui firent les habitans. Il en reconnut un autre très grand, le 25 janvier 1498, cinquante lieues par-delà Sofala, et l'appela de *Bonnes-Nouvelles* (2), parce qu'il eut la joie d'y apprendre d'une manière certaine que, vers les lieux où naît le soleil, il y avait des blancs qui naviguaient dans des vaisseaux pareils aux siens; il en vit en effet lorsqu'il arriva à l'île de Mozambique, au commencement de mars. Gama y fut reçu avec franchise et amitié, et y visita le Roi du pays, qui lui donna des pilotes pour le conduire dans l'Inde. Ils le menèrent à l'île de Mombaza, très voisine de la terre ferme d'Éthiopie; et les Portugais ayant découvert la trahison et les embûches qu'on tramait pour les exterminer, continuèrent leur route sous la direction d'un Maure de confiance. Aidé de ses conseils, Gama put visiter le roi de Mélinde, qui le traita magnifiquement et lui promit son

(1) En portugais, *o Rio do Cobre* ou *Agoado da Paz;* en espagnol, *Rio del Cobre o Aguada de la Paz.* (M. F. de Nav.)

(2) En portugais, *o Rio das Boas-Senhas* ou *dos Bons-Signais;* en espagnol *Rio de las Buenas-Señales.* (*Idem.*)

amitié. Il parcourut la côte de Malabar et mouilla, le 18 mai, à deux lieues de Calicut; il mit pied à terre, et s'acquitta de l'ambassade que son souverain lui avait confiée auprès du Samorin ou empereur de ce pays, qui le reçut avec beaucoup de pompe et d'ostentation. Ce prince lui offrit d'entamer avec le Portugal des relations suivies et un commerce réciproque, dont les Mahométans qui faisaient le voyage de la Mecque, ou s'étaient établis dans les ports de l'Arabie Heureuse, de la mer Rouge et du golfe Persique, avaient été jusqu'alors exclusivement en possession. Satisfait d'une réponse aussi favorable, Gama retourna en Portugal, et aborda à Cascaes le 19 juillet 1499 (1), événement remarquable de l'histoire moderne, et que sut immortaliser, dans ses *Lusiades*, l'illustre Camoëns, qui unit à la gloire militaire de ces intrépides Argonautes les lauriers dont l'a couronné la postérité, qui place son nom à côté de celui des chantres d'Achille et d'Énée.

§. XXVIII. Ces expéditions aux côtes d'Afrique et aux Canaries, et les flottes qu'on équipait contre les Maures, tenaient en activité les marins

---

(1) Barros, *de l'Asie*, décade I, liv. IV.

Puente, *Abrégé des Histoires de l'Inde orientale*, liv. III, chap. 1 et 2. (M. F. de Nav.)

espagnols, déjà beaucoup plus respectables depuis l'union des couronnes de Castille et d'Aragon. Après cet événement, le commerce entre ces deux royaumes, même celui des denrées auparavant prohibées, put se faire librement (1); et leurs habitans se trouvant réunis se préparèrent à chasser de la Péninsule les Maures, qui l'occupaient depuis huit siècles. Ferdinand et Isabelle rappelèrent l'observance de plusieurs lois de leurs prédécesseurs en faveur du commerce et de la navigation, et en publièrent de nouvelles. Dans l'ordonnance des cortès de Tolède datée du 28 mai 1480, ils prescrivirent que dans les ports de mer des royaumes de Castille on ne vendît pas les vaisseaux qui périraient ou seraient submergés, et que tout ce qu'on en sauverait appartînt à leurs propriétaires, ainsi que l'avait déjà réglé le roi Alphonse XI, en 1348 (2). Ils donnèrent en outre, le 28 septembre 1482, à Cordoue, un sauf-conduit à tous les négocians et marins qui, allant à divers points d'Afrique, passaient de là à d'autres royaumes étrangers, et en rapportaient de l'or, de la cire, du cuivre, de l'indigo, des cuirs, etc. Ces souverains défendirent en même temps d'arrêter ou de saisir leurs per-

---

(1) Ordonnance de 1480, loi 112. (M. F. de Nav.)

(2) Ordonnance de 1480, loi 78. (*Idem.*)

sonnes ou leurs marchandises, pourvu qu'il n'y eût dans leurs chargemens aucune denrée prohibée; qu'ils n'allassent pas au royaume de Grenade et ne dépassassent pas le détroit de Gibraltar (1). Se trouvant à Tarragone, le 22 mars 1480, ils confirmèrent à tous les marins des ports de Galice qui seraient armés par les capitaines de bâtimens marchands, les us, coutumes et libertés que leur accordaient de temps immémorial le for et les priviléges du royaume de Léon (2), et que d'autres marins non armés dans la forme arrêtée essayaient d'usurper. Ces priviléges consistaient principalement, 1°. en ce que tout marin condamné à mort jouît, dans l'exécution de cette peine, de la distinction de gentilhomme, excepté dans le cas de crime de trahison; 2°. en ce que tout marin pût prélever à son profit cent livres de toutes les marchandises qu'il importait par mer; si c'était des sardines, cinq mille; si c'était tout autre poisson, quatre quintaux; si c'était du vin, le quart d'un tonneau;

---

(1) *Archives de Séville*, liv. II de cédules royales, fol. 183. (*Extrait de Muñoz.*) (M. F. de Nav.)

(2) Les priviléges du royaume de Léon, que le maître Risco publia dans le tome XXXV de l'*Espagne sacrée*, furent établis, en l'an 1020, dans le célèbre concile qui se tint dans la ville de ce nom. (Voyez l'*Histoire du royaume de Léon*, du même, tom. I, p. 250.) (*Idem.*)

si c'était du grain, douze boisseaux; enfin, si c'était du sel, un demi-muid, sans payer sur ces objets ni dîme ni aucun autre droit quelconque (1). A la demande de la province de Guipuzcoa, le Roi et la Reine renouvelèrent, le 20 décembre 1491, une ordonnance antérieure de Henri III et de Jean II, portant qu'il serait dressé un inventaire des marchandises que les étrangers conduiraient dans nos ports, et qu'ils ne pourraient en exporter la valeur en or, en argent ou en monnaie quelconque, mais seulement en denrées ou en produits du royaume, ce dont ils devaient donner caution. Il arrivait en effet, auparavant, que les Anglais allaient employer en vins et en marchandises de France l'argent monnayé qu'ils exportaient d'Espagne. Le Roi catholique renouvela encore cette ordonnance à Saragosse, le 3 août 1498, et à Alcala de Hénarès, le 11 février 1503, à la prière du prieur et des consuls de Burgos (2). Plus tard, Ferdinand et Isabelle renouvelèrent la pragmatique de Henri III, portant que dans tous les frets et chargemens les navires de leurs sujets

(1) Voyez l'appendice à la *Collection diplomatique*, n° 8. (M. F. de Nav.)

(2) Ramirez, *Livre des Pragmatiques*, fol. 293 verso; 294 verso, et 316 verso. (*Idem.*)

devaient toujours être préférés aux bâtimens étrangers (1); ils établirent des primes pour ceux qui feraient construire à leurs frais des bâtimens de six cents à mille tonneaux ou plus, et les tiendraient appareillés et toujours prêts pour tout ce qu'on en voudrait faire (2); ils défendirent qu'aucun vaisseau espagnol fût vendu à des étrangers sans une lettre ou une autorisation préalable expresse, et signée de leur main royale (3), et qu'on levât aucune dîme ni autres droits quelconques sur les vaisseaux qui aborderaient à un port quel qu'il fût, s'ils n'y déchargeaient pas les marchandises qu'ils conduisaient (4). Enfin, les mesures que le Roi et la Reine catholiques prirent depuis leur avénement pour la prospérité du commerce et de la marine marchande furent si nombreuses et si sagement com-

---

(1) Elle fut expédiée à Grenade, le 3 septembre 1500. Ramirez, *Livre des Bulles et Pragmatiques*, fol. 298. v. Voyez l'appendice à notre *Dissertation sur les Croisades*. (M. F. de Nav.)

(2) Ce décret est daté d'Alfaro, du 10 novembre 1495. Ramirez, fol. 300. (*Idem.*)

(3) Ce décret est daté de Grenade, du 11 août 1501. Ramirez, fol. 301. (*Idem.*)

(4) Cette mesure, dont la date est de Medina del Campo, 20 avril 1494, fut générale et prise à la demande de la province de Guipuzcoa. (*Idem.*)

binées, que l'ordre royal donné à Medina del Campo, le 21 juillet 1494, pour la juridiction particulière du prieur et des consuls de la corporation des commerçans de Burgos, en même temps qu'il établit les lois les plus judicieuses sur les jugemens commerciaux, et qu'il en rappelle d'autres antérieures sur les frets et la navigation, est par lui-même une preuve non équivoque de la grande protection et des secours immenses qui étaient accordés à tous les négocians, et nommément à ceux de Burgos, de Ségovie, de Vitoria, de Logroño, de Valladolid et de Medina de Rio Seco. Un témoignage non moins irréfragable, c'est la concurrence et l'activité du commerce, des échanges et des viremens de parties dans les fameuses foires de Medina del Campo; c'est l'étendue du commerce que les Espagnols faisaient en Flandre, en France, en Angleterre, en Bretagne et en plusieurs autres États où ils avaient leurs consuls et leurs facteurs espagnols, dont l'entremise faisait rester entre leurs mains le gain provenant des frets, des demandes, des commissions, et les autres bénéfices que produit le commerce actif, et les empêchait de passer dans celles des étrangers. (1)

---

(1) Ramirez, *Livre des Pragmatiques*, fol. 319 et 323. Ustariz, *Théorie et Pratique de Commerce et de Navigation*, chap. 43. (M. F. de Nav.)

§. XXIX. A mesure que Ferdinand et Isabelle avançaient dans la conquête des villes maritimes du royaume de Grenade, de nouveaux ports étaient mis en état de servir au commerce. Il se faisait avec avantage dans le nord et le midi de l'Océan; et il devait être aussi lucratif dans la Méditerranée, à une époque où divers États d'Italie venaient d'être réunis à la couronne du chef de la maison d'Aragon. D'un autre côté, le Roi et la Reine s'attachèrent, dès leur avénement, à établir le crédit, la bonne foi et l'exactitude dans tous leurs contrats; et ils s'efforcèrent à cet effet de porter remède à l'altération scandaleuse qu'avait soufferte la monnaie pendant le règne précédent, mesure d'autant plus nécessaire et plus urgente, qu'il importait encore plus de fixer l'aloi et le caractère officiel du signe représentatif de la valeur des produits de l'agriculture et de l'industrie, contre lequel ils devaient s'échanger. Cette réforme rendit la circulation plus rapide et plus sûre, donna au travail de l'ardeur et de l'émulation, multiplia les ouvrages et les manufactures, augmenta enfin la richesse publique. Cette augmentation eût été beaucoup plus considérable, si d'autres mesures, produites par des circonstances particulières, eussent pu être dictées d'après les principes, encore ignorés, de l'économie publique. Si des taxes imposées, même

sur les denrées de première nécessité; si des prohibitions générales et mal calculées, et les lois somptuaires, toujours sans efficacité, malgré l'exemple d'économie et de modération donné par les souverains eux-mêmes, ne purent annuler entièrement les heureux effets des autres lois, elles en limitèrent et en restreignirent du moins beaucoup les bienfaits (1). Les erreurs paraissent avoir été propres aux temps où elles se commirent; mais elles étaient compensées par tant de réglemens tendant à encourager la prospérité générale et par une protection si efficace des inventions utiles (2), des arts, de l'industrie et de la littérature, qu'on ne peut méconnaître l'influence qu'ont eue ces réglemens et cette protection sur la splendeur de la monarchie espagnole, et sur la puissance, la majesté, la grandeur et la sagesse avec lesquelles elle se maintint glorieusement pendant toute la durée du XVI[e] siècle, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Cette heureuse influence a été démontrée par don Diego Clemencin, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de

(1) Semper, *Histoire du Luxe*, part. II, chap. I.
Ramirez, *Livre des Pragmatiques*, folios 265, 296, 297, v. 314 et 316. (M. F. DE NAV.)

(2) Voyez, à la fin, la note 4.

l'Histoire, dans ses excellentes notes à l'*Éloge de la Reine catholique.* Il y a éclairci un grand nombre de faits importans, soit par des documens nouveaux et authentiques, soit par une critique judicieuse dans la partie militaire, législative, littéraire, politique et numismatique du règne célèbre et fortuné de cette illustre souveraine.

§. XXX. Quoique depuis la paix conclue en 1479, avec le Portugal, les voyages à la côte d'Afrique au-delà des Canaries, aient beaucoup diminué, et que la conquête de Grenade ait fait cesser le trafic que faisaient les Maures des productions de l'Inde, Ferdinand et Isabelle ne perdirent néanmoins pas de vue un commerce aussi avantageux, et ne négligèrent pas de l'encourager : ils suivirent en cela l'impulsion de leur siècle. Les armateurs et les pilotes de la côte de Séville et de Cadix, spécialement ceux de Palos, d'Huelva et de Lepe, accoutumés depuis longtemps à naviguer aux Canaries et à la côte d'Afrique, et instruits dans la navigation et la cosmographie, étaient portés à tenter de nouvelles découvertes. A cette époque les deux Pinzon étaient déjà de riches habitans de la ville de Palos, jouissant d'une grande réputation comme marins, surtout Martin Alonso, qui aida puissamment Colomb dans l'exécution de son projet. Qu'un pilote d'Huelva, nommé don Alonso Sanchez,

naviguant d'Espagne aux Canaries vers 1484, ait été jeté par une tempête jusqu'à l'île de Saint-Domingue, et que de retour à l'île Tercère il ait communiqué à Colomb son voyage et sa route, c'est une fable que l'inca Garcilaso entendit conter à son père, qui avait été au service de Ferdinand et d'Isabelle, et à divers contemporains des navigateurs conquérans qui firent les premières découvertes (1). L'Inca la répéta à Bernardo Alderete, à Rodrigo Caro, à D. Juan de Solorzano, à D. Fernando Pizarre et à d'autres qui vinrent après eux (2). Francisco de Gomara et le P. Joseph d'Acosta, font mention de l'événement sans nommer l'auteur de la découverte (3), et Gonzalo Fernandez de Oviedo regarde ce récit comme faux ou comme un conte répandu parmi le peu-

---

(1) Inca Garcilaso, *Commentaires royaux*, liv. I, ch. 3. (M. F. de Nav.)

(2) Alderete, *Diverses Antiquités d'Espagne*, liv. IV, chap. 17, p. 567.
Caro, *Antiquités*, liv. III, chap. 76, fol. 207, verso.
Solorzano, *de Indiarum Jure*, tom. I, liv. I, chap. 5.
Pizarro, *Hommes Illustres du Nouveau-Monde*, chap. 2. (*Idem.*)

(3) Gomara, *Histoire des Indes*, chap. XIII.
Acosta, *Histoire Naturelle des Indes*, liv. I., chap. 19. (*Idem.*)

ple (1). Il put en être ainsi à l'égard de la personne d'Alonso Sanchez, et des circonstances de son voyage; mais Bartolomé de Las Casas, qui eut sous les yeux quelques livres de Mémoires écrits par Christophe Colomb lui-même, rapporte que ce navigateur, en parlant dans ces Mémoires des renseignemens qu'il avait obtenus de divers pilotes et marins, tant portugais qu'espagnols, sur l'existence de terres situées à l'Occident, citait entre autres un certain Pedro Velasco, habitant de Palos, qui lui affirma, dans le monastère de la *Rabida*, qu'il était parti de l'île *Fayal*, une des Açores, avait fait cent cinquante lieues sur mer, et avait découvert à son retour l'île de Flores (2). Colomb cite également un marin qui était borgne, et un Galicien, qui lui parlèrent, le premier, au port Sainte-Marie, le second à Murcie, d'un voyage qu'ils avaient fait en Irlande, et qui lui dirent que s'étant écartés de leur route et se trouvant égarés, ils naviguèrent long-temps au N. O., et aperçurent de loin une terre qu'ils prirent pour la Tartarie, et qui était Terre-Neuve ou la terre des Morues,

(1) Oviedo, *Histoire générale des Indes*, liv. II, chap. 2. (M. F. de Nav.)

(2) Il y en a trois qui portent ce nom. Il est ici question de l'île Flores une des Açores; elle est située par le 39° 34′ lat. N. 33, 38, long. O. (De V...l.)

terre qu'allèrent reconnaître, à diverses époques deux fils du capitaine qui découvrit l'île Tercère, nommés Miguel et Gaspard Cortereal, qui périrent l'un après l'autre dans un naufrage. Bartolomé de Las Casas ajoute que les premiers qui allèrent découvrir et peupler l'île espagnole (Saint-Domingue), lui assurèrent eux-mêmes avoir entendu dire aux naturels de cette île que quelques années avant leur arrivée, d'autres hommes blancs et barbus comme eux y avaient abordé (1). Les Basques prétendent aussi qu'un de leurs compatriotes, nommé Jean de Echaïde, avait découvert les bancs de Terre-Neuve longtemps avant qu'on eût connaissance du Nouveau-Monde (2). Tout cela prouve au moins que les Castillans de la côte de Cantabrie, ainsi que les Andaloux, naviguaient et se lançaient avec intrépidité dans l'Océan, et que Colomb ne dédaigna pas d'entendre leurs relations pour les faire servir de confirmation à ses conjectures et à ses raisonnemens; c'est ce que disent aussi deux écrivains qui, au double titre de contemporains et de compatriotes de Colomb, sont

(1) Bartolomé de Las Casas, *Histoire des Indes*, liv. I, chap. 13 et 14. (M. F. DE NAV.)

(2) *Dictionnaire géographique et historique*, tom. I, p. 331, et tom. II, p. 313. (*Idem.*)

dignes de notre attention. Antoine Gallo, qui vivait en 1499, écrivit sur la navigation de Colomb une courte notice qu'a publiée Muratori (1), et Augustin Guistiniani, religieux dominicain et évêque de Nevio en Corse, inséra un résumé de la vie de l'amiral dans une exposition des psaumes, qu'il fit imprimer à Gênes en 1516 (2). Tous les deux assurent que Barthé-

(1) Muratori, *Rerum Italic.*, tom. XXIII, fol. 302, édition de 1733.

Le docteur don Joseph Cevallos, dans son opinion sur la *Huelva ilustrada*, du licencié Mora. (M. F. de Nav.)

(2) Il paraît que le projet de ce prélat fut de donner une Bible polyglotte, même avant que notre célèbre cardinal Cisneros en eût eu l'idée. Il commença par le Psautier en huit langues, qu'il fit imprimer à Gênes, en 1516, avec une magnificence peu commune; et dans l'exposition du psaume 18, aux mots : *et in fines orbis terræ verba eorum*, il fait un abrégé de la vie de Colomb et de ses découvertes, où il dit, entre autres choses, que ce navigateur se vantait souvent qu'il était l'élu de Dieu pour l'accomplissement de la prophétie de ce psaume, prétention que l'amiral ne laisse pas d'indiquer dans quelques uns de ses écrits (*Collection diplomatique*, n. 140); mais dans d'autres notices, l'évêque Giustiniani a été inexact et partial, comme le prouve don Fernando Colomb, qui le censure avec raison et sévérité, ajoutant que, pour ce motif, la république de Gênes défendit son ouvrage et en ordonna la saisie, en quelque endroit que ce fût. (*Vie de l'amiral Christophe Colomb*, chap. 2.) (*Idem.*)

lemi Colomb se trouvant à Lisbonne, et *entendant les récits des navigateurs*, fut le premier qui conçut l'idée des découvertes d'Occident, et la communiqua à son frère Christophe, qui n'était ni aussi habile ni aussi expérimenté que lui, et que ce dernier, après avoir mûri cette idée et le projet qui en résulta, parvint à l'exécuter avec constance et succès. Cette antériorité de l'idée ou du projet de naviguer aux Indes occidentales en suivant la direction du couchant, dont deux écrivains contemporains et compatriotes de Christophe Colomb veulent le dépouiller, est revendiquée en sa faveur par le témoignage unanime des historiens espagnols, parmi lesquels l'évêque don Bartolomé de Las Casas, qui connut les deux frères, et conservait plusieurs papiers autographes de l'amiral, mérite une confiance toute particulière (1). Mais le témoignage le plus imposant, est celui de Ferdinand et Isabelle, qui ne pouvaient manquer de savoir la vérité d'une manière certaine, et qui disaient à l'amiral, le 8 août 1494: « Une des principales raisons pour « lesquelles votre découverte (la première) nous « a causé tant de joie, c'est parce qu'elle est due à « votre génie (*por ser* INVENTADA), et qu'elle a été

(1) Bartolomé de Las Casas, liv. I, chap. 101.
(M. F. DE NAV.)

« commencée et mise à fin par vos propres soins, « par votre courage, votre travail et votre in- « dustrie » (1). Ces souverains ont répété cette assertion dans d'autres lettres ; et elle se trouve encore confirmée dans celles de Paul Toscanelli, écrites dix-huit ans avant le premier voyage de l'amiral (2); et tous ces témoignages s'accordent parfaitement avec ce que rapportent don Fernando Colomb et Bartolomé de Las Casas, que Christophe enseigna l'art de la navigation à son frère Barthélemi (3). D'un autre côté, les études que l'amiral dit lui-même avoir faites *de toutes écritures, histoires et chroniques, de la cosmographie, de la philosophie et des autres sciences, du pilotage, de l'astrologie, de la géométrie et de l'arithmétique;* son habileté dans le dessin et le tracé des cartes et des sphères; enfin, ses *relations avec des savans* de diverses sectes et de plusieurs nations (4), prouvent qu'il n'était pas aussi peu instruit que Giustiniani et autres se plaisent à le supposer. Et ce qui vient

(1) *Collection diplomatique*, n° 79.

(M. F. de Nav.)

(2) *Collection diplomatique*, n° 1. (*Idem.*)

(3) Fernando Colomb, *Histoire de l'amiral Colomb*, chap. 10.

Bartolomé de Las Casas, liv. I, ch. 29. (*Idem.*)

(4) *Collection diplomatique*, n° 140. (*Idem.*)

encore davantage à l'appui de notre sentiment, ce sont ses écrits sur les prophéties, ses relations, ses cartes et routes maritimes, qui prouvent jusqu'à l'évidence qu'il avait de l'érudition et les connaissances qu'il indique lui-même, et qui, certes, étaient de son temps loin d'être générales.

§. XXXI. Si le seul but qu'avaient les pragmatiques et les lois de la même époque, de corriger et de réprimer le luxe de toute espèce, suffit pour donner une idée de l'opulence des royaumes d'Espagne, opulence qu'augmentaient l'activité du commerce et l'enthousiasme des découvertes, il n'est pas moins facile d'en inférer quelle devait être la force et la puissance de la marine militaire, quand les mêmes lois favorisaient directement, non seulement les constructions navales par des récompenses, et le pilotage (*marineria*) par des priviléges et des exemptions, mais encore la marine marchande, dont elles tendaient à accroître les relations et les bénéfices. Aussi vit-on, au milieu du commerce continuel que faisaient les Castillans avec les États septentrionaux de l'Europe, et avec ceux de la Méditerranée, de l'Adriatique et de l'Archipel, le Roi et la Reine catholiques entretenir des flottes puissantes pour la défense des côtes de leurs États. Les Turcs s'étant emparés de la place d'Otrante,

ils envoyèrent, en 1481, pour les chasser de l'Italie, une escadre de trente vaisseaux qui furent équipés en Biscaye, et auxquels on en joignit vingt autres qui avaient été construits dans les ports de Galice et d'Andalousie. Ces souverains firent équiper, en 1486, une autre flotte destinée à aller au secours du roi de Naples, et qui partit de Séville, au commencement de juin, sous les ordres de Melchor Maldonado, qu'accompagnait une brillante élite de la noblesse de cette cité. Lorsque la Reine catholique préparait les moyens de presser le siége de Grenade, elle passa en Biscaye, en 1483, et de là elle envoya dans la Méditerranée une flotte chargée de couper toute communication entre les Maures de Grenade et ceux d'Afrique : mesure qui eut pour premier résultat de faire capturer ou intercepter tous les bâtimens qui essayèrent de secourir les Maures de la Péninsule, et qui ensuite contribua efficacement à l'heureuse et glorieuse issue de la campagne. De semblables armemens assurèrent, en 1496, la tranquillité des côtes du Roussillon et de la Catalogne, menacées par le roi de France; et sans que tant d'armemens, d'opérations et de soins divers souffrissent le moindre préjudice ou la moindre négligence, on équipa en même temps, à Laredo, une escadre de cent trente embarcations, de diverses grandeurs, com-

mandées par dés personnes de la plus haute distinction, et sur laquelle l'infante archiduchesse Jeanne s'embarqua pour la Flandre, accompagnée de plus de vingt mille hommes de troupes (1). Enfin, sur les instances de la république de Venise, qui vit ses côtes, celles de toute l'Italie et de la Sicile, menacées par les forces navales de l'empereur des Turcs Bajazet II, le grand capitaine fut envoyé en Sicile avec une flotte de cinquante-deux bâtimens, quatre mille soldats d'infanterie, trois cents lances et autant de chevaux. Pénétrant de la Sicile dans l'Archipel, il s'empara de Céphalonie, combattit glorieusement contre les Turcs, et remit l'île au pouvoir des Vénitiens, auxquels elle avait antérieurement appartenu. Cela suffit pour donner une idée de l'accroissement que la puissance maritime de la Castille dut à Ferdinand et Isabelle, et du respect qu'inspirèrent au monde entier leurs vertus sublimes, leurs glorieuses victoires, leur habile et sage politique. Le chanoine de Tolède Alphonse Ortiz leur rendait ce témoignage dans les félicitations qu'il leur adressait à l'occasion de la glorieuse

---

(1) Ferreras, *Tableau synoptique du l'Histoire d'Espagne*, part. XI et XII, aux années correspondantes.

(M. F. de Nav.)

conquête de Grenade, et de l'heureux commencement de la découverte des Indes occidentales : « Il n'y a personne assez barbare, fût-il aux ex-« trémités des Indes, pour ignorer vos heureux « triomphes !... car, de tous les confins du globe, « le bruit de votre courage et de votre gran-« deur a retenti si fort, qu'il a pu frapper les « oreilles de tous les vivans, et inspirer de « l'admiration et de la crainte aux habitans de « toute la terre. » (1)

§. XXXII. Tels furent les efforts que firent les Espagnols jusqu'à la fin du quinzième siècle, pour se frayer aux Indes orientales une route plus courte par laquelle ils pussent établir directement leurs relations commerciales, et acquérir de première main les précieuses denrées qui contribuaient à leur faste et à leur ostentation, et alimentaient le luxe de toutes les nations de

---

(1) Les Traités du docteur Alphonse Ortiz sont au nombre de cinq ; le premier est intitulé : *De la Blessure du Roi* ; le second, *Consolations à la princesse de Portugal* ; le troisième, un *Discours au Roi et à la Reine catholiques*, en latin et en langue vulgaire ; le quatrième, deux *Messages*, écrits au Roi et à la Reine catholiques, l'un de la ville et l'autre du chapitre de l'église de Tolède ; le cinquième, *Traité contre la Lettre du protonotaire de Lucena*. Ce livre, aujourd'hui très rare, fut imprimé à Séville en 1493. Voyez le fol. 43, verso. (M. F. de Nav.)

l'Europe. Les Portugais cherchèrent cette route, et la trouvèrent en suivant dans l'Océan les côtes d'Afrique et en doublant le cap méridional : Colomb proposa au Roi et à la Reine catholiques de la trouver en naviguant à l'Occident, et, à l'étonnement non moins qu'à l'admiration générale, il fit connaître un nouveau monde, qu'il crut d'abord appartenir au continent de l'Inde, et qui, depuis, a eu tant d'influence sur la politique, le commerce, la civilisation, les lumières et les mœurs des nations et des hommes de l'univers entier. Telle fut l'origine de sa découverte, non moins surprenante qu'inattendue. Cette route, suivie par d'autres Espagnols avec une noble constance et un courage héroïque, leur fit reconnaître un nouveau continent, qui reçut plus tard le nom d'Amérique avec assez d'injustice et d'impropriété (1), et successivement la mer du Sud, et, enfin dans cette mer et dans celle de l'Inde orientale, un grand nombre d'archipels et d'îles qui excitent encore l'attention des navigateurs modernes, et leurs efforts pour les examiner et les décrire avec plus d'exactitude et de détails.

§. XXXIII. Ce sont les relations, les journaux et les autres documens qui se sont conservés

(1) Voyez, à la fin, la note 5.

de ces premiers voyages et de ces anciennes navigations que nous nous proposons de publier dans cette collection, persuadé qu'ils pourront être de quelque utilité à la géographie, à la navigation et même à l'histoire et à la politique. La connaissance étendue qu'on a aujourd'hui de toutes les parties de notre globe est due, sans doute, aux navigations modernes; mais celles-ci n'eussent été ni aussi hardies ni aussi profitables sans celles qui les ont précédées. On ne laisse pas néanmoins de trouver fréquemment des îles et des terres que découvrirent autrefois les anciens, et qui depuis ont été tellement négligées, qu'on avait perdu jusqu'au souvenir de leur existence, et qu'elles sont regardées aujourd'hui comme de nouvelles découvertes. On ne saurait contester l'utilité et même la nécessité de ces journaux et de ces routes maritimes (*derroteros*) pour connaître les progrès successifs de l'art de la navigation. Ils nous apprennent comment dans le quinzième siècle les Portugais employèrent l'astrolabe à mesurer à bord les hauteurs du soleil, et comment ils formèrent les tables de sa déclinaison (1); com-

(1) Barros, *de l'Asie*, décade I, liv. IV, chap. 2. Barros traite en cet endroit du mode de navigation qu'employaient les Portugais durant les premières années de leurs décou-

ment Colomb observa le premier les variations magnétiques (1), et quelles inductions André de Saint-Martin tira des observations faites sur les distances du soleil à la lune et aux autres planètes, ainsi que sur leurs éclipses et leurs conjonctions, pour les faire servir à calculer la longitude; comment Alphonse de *Santa-Cruz* inventa les cartes sphériques, celles des déclinaisons (*las devariaciones*), et les aiguilles azimutales; enfin comment Quiros et d'autres naviga-

---

vertes, suivant toujours la direction de la côte d'Afrique, qu'ils ne perdaient jamais de vue. Il parle aussi de la nécessité où ils se trouvèrent quelquefois de l'abandonner et de se lancer en pleine mer, ce qui leur suggéra l'idée d'appliquer les observations astronomiques à la rectification des erreurs de l'estime des pilotes. Le roi Jean II créa à cet effet une junte de mathématiciens, composée de ses deux médecins, maître Rodrigue et maître Joseph, qui étaient juifs, et de Martin Behem, lesquels établirent la méthode de naviguer d'après la hauteur du soleil, et dressèrent les tables de la déclinaison de cet astre. Ce fait indubitable, certifié par les historiens les plus exacts, prouve que ce ne fut pas Colomb qui inventa l'application ou l'usage de l'astrolabe à la navigation, et qui fit, le premier, usage de cet instrument sur mer, ainsi que l'affirme M. Casoni, dans ses *Annales de Gênes*, et que M. Bossi paraît le confirmer dans sa note 18, à la *Vie de Colomb*. (M. F. de Nav.)

(1) Voyez la seconde note placée au 17 septembre du Journal du premier Voyage de Colomb. (*Idem.*)

teurs espagnols dessalèrent l'eau de la mer pour la consommation de leurs équipages. C'est ainsi qu'on verra successivement figurer d'autres découvertes dues à la nécessité, ou au génie de nos ancêtres, et qu'on reproduit de nos jours, quoiqu'elles aient été faites bien antérieurement, en manifestant à tort des prétentions à une priorité et à une propriété originales (1). L'utilité de ces relations nautiques est encore plus grande pour abréger les chemins de communication, pour connaître et marquer les écueils et les bas-fonds, diminuer, par conséquent, les dangers des traversées et des routes maritimes; pour faire observer tout ce qui est relatif aux vents, aux mers, aux différens aspects, ou aux situations diverses de l'atmosphère, à la graduation des marées et des courans, à la différence qu'il y a entre les observations et les estimes, entre la température ou le climat, à la loi de la variation magnétique; enfin, à l'influence que chacun de ces phénomènes a sur un autre ou sur plusieurs autres. Ce sont ces études qui peuvent faire faire des progrès, non seulement à l'hydrographie et à la navigation, mais encore à plusieurs branches des sciences physiques et des sciences natu-

(1) Voyez, à la fin, la note 6.

relles. Il suffit de lire la *Théorie de la terre* du célèbre comte de Buffon pour voir que tout son système est fondé sur les observations des savans voyageurs qui l'avaient précédé, et que du renouvellement de ces voyages ou expéditions scientifiques que les nations civilisées de l'Europe ont favorisés, récemment encore, avec une loúable émulation, dépend l'augmentation des matériaux et des renseignemens qui peuvent seuls reculer les bornes de cette partie des connaissances humaines. C'est pour cette raison que toutes les puissances maritimes ont mis tant de zèle et tant de soin à la formation de ces collections (1) que les intérêts de la politique ou du commerce ont étendues jusqu'à y faire entrer les voyages au pôle boréal, au pôle austral, et à d'autres parages que les convenances et les avantages de leur situation ont fait servir à l'établissement des compagnies qui facilitent le trafic entre toutes les nations, et contribuent à la civilisation de l'espèce humaine, ainsi que nous l'avons vu dernièrement sur les côtes septentrionales de la Californie et

---

(1) On peut s'en faire une idée en lisant le savant Mémoire sur la *Collection des grands et des petits Voyages*, par M. A. G. Camus, membre de l'Institut, imprimé à Paris, en 1802, en 1 vol. gr. in-4°. (M. F. de Nav.)

à l'égard des habitans de quelques îles de la mer du Sud.

§. XXXIV. Si les relations de ces courageuses entreprises, qui ont mis en communication les habitans de tout l'univers, procurent tant de faits, et produisent tant d'observations qui peuvent devenir les bases de la théorie de plusieurs branches scientifiques de nos connaissances, l'histoire, dont la vérité s'appuie sur le témoignage authentique des écrivains qui ont été acteurs ou témoins des événemens qu'ils racontent, doit en attendre de plus grands progrès encore. Les extraits et les récits tissus avec art sur de pareils sujets peuvent plaire à l'imagination, mais ils inspirent toujours une certaine défiance, et ne satisfont pleinement ni la raison ni la saine critique. Don Fernando Colomb, Pedro Martin d'Angleria, Bartolomé de Las Casas, Fernando de Oviedo, Gomara, Antonio de Herrera et d'autres encore ont composé leurs histoires sur le vu et l'examen des documens que nous publions, et d'autres semblables qui n'existent plus; et cependant on a encore douté de la véracité de leurs assertions. Un auteur étranger (1) a même été jusqu'à dire que la croyance

---

(1) Fleurieu, *Introduction au Voyage de Marchand*, page 126. (M. F. de Nav.)

que l'on accordera aux relations que nous nous proposons actuellement de mettre au jour sera de la part du public une condescendance ou une faveur bien plus qu'une justice due à notre bonne foi, en raison du long retard d'une publication qu'ont réclamée de tout temps la réputation de loyauté, l'intérêt et la gloire de la nation espagnole.

§. XXXV. Nous n'ignorons pas que ce retard peut avoir affaibli quelques uns des avantages que nous venons d'indiquer, et que la lecture de ces voyages, à cause de leur style vieilli, grossier et incorrect, quoique simple et naïf, ne plaira pas autant que les récits modernes plus ornés, plus élégans et plus symétriques. Nous savons aussi, d'un autre côté, que ce qu'ils gagneront en authenticité, ils le perdront en agrément; mais celui qui se plaira à entendre Colomb, Magellan et Fernand Cortès parler dans la langue qui leur est naturelle et dans le style qui leur est propre; celui qui voudra étudier les mœurs, le caractère et le degré d'instruction de ces siècles, se plaira aussi à mesurer les progrès que nous avons faits depuis dans la civilisation, et la hauteur à laquelle les diverses sciences se sont élevées sur ces fondemens. Un de nos premiers et de nos plus célèbres diplomates traitant ce sujet et parlant des impro-

priétés, des négligences, et de l'incorrection du langage des anciens priviléges et des anciennes écritures, ajoute : « Il est nécessaire que ceux « qui les liront se rendent raison de ces défauts, « et s'y soumettent dès à présent pour n'être « choqués ni de la grossièreté du langage ni de « la rudesse du style : et j'ai jugé convenable « de laisser l'un et l'autre tels qu'ils étaient sans « y faire aucun changement ni aucune correc- « tion, parce que les écritures tirées des ar- « chives ne font pas foi si on en altère le texte « original; et j'ai préféré que quelques pré- « tendus élégans reçussent ce petit déplaisir et « ce léger désagrément, afin que la vérité se « soutînt et se confirmât, parce qu'il vaut mieux « faire cas de la substance et de l'essence de « l'histoire que de sa forme et de ses acci- « dens » (1). D'aussi puissantes raisons, et une autorité si respectable, nous ont décidé à suivre, en cette occasion, son exemple et ses principes, en offrant aux savans et aux littérateurs, dans tout leur naturel et dans toute leur pureté, les matériaux propres à servir de base aux relations ou aux histoires qu'ils écriraient dans la suite.

---

(1) Yepes, *Chronique générale de l'Ordre de Saint-Benoît*, imprimée à Madrid, en 1609, au commencement de l'appendice au tom. I. (M. F. de Nav.)

§. XXXVI. La privation de sources aussi pures a rendu non moins commun que déplorable l'égarement de quelques écrivains modernes, qui, se piquant d'être philosophes plutôt qu'historiens, s'abandonnent à des raisonnemens et se permettent des sarcasmes dans lesquels leurs passions ont plus de part que leur raison, et leur caprice que leur amour de la vérité, âme et lumière de l'histoire. Certains écrivains anciens lui auraient rendu un bien plus grand service en publiant les Mémoires qui servirent à leurs travaux, qu'en mettant au jour le fruit de leurs veilles. C'est pour cette raison qu'en tout ce qui est relatif à l'Espagne, Sandoval, Yepes, Berganza, Florez, Risco, Loperraez, Ayala, Escalona, Capmany et autres sont si dignes de notre estime; mais nous ignorons que quelqu'un ait encore publié une collection de documens concernant les événemens du Nouveau-Monde, son gouvernement, sa population et son commerce. Juan Bautista Muñoz eut le dessein de faire cette publication à la fin de chaque époque de son histoire, mais la mort l'en empêcha. L'Académie royale de l'Histoire le projeta ensuite, et préféra avec raison travailler à la collection des historiens primitifs, la plupart inédits et inconnus. Notre collection de voyages remplira en partie ce vide, car outre les journaux

et les routes maritimes des navigateurs et des auteurs des découvertes, nous avons placé dans les appendices beaucoup de documens qui y occupent une place convenable, et dont la perte aurait été, sans les soins que nous avons pris, l'infaillible résultat du cours des temps, de l'abandon des archives, de la mauvaise foi de certains scrutateurs d'antiquailles, ou enfin des bouleversemens, des divisions intestines, ou des invasions étrangères qui troublent presque sans cesse la tranquillité des États (1). Combien de manuscrits précieux et de documens importans sont sortis d'Espagne depuis vingt ans (2)! Avec quelle douleur nous

(1) Voyez, à la fin, la note 7.

(2) On imprime actuellement à Londres un Rapport que les savans don Jorge Juan et don Antonio de Ulloa firent par ordre du gouvernement espagnol, sur l'état militaire et politique des royaumes du Pérou, des côtes du Chili, et de la nouvelle Grenade, et auquel ils donnèrent le nom ds *Nouvelles secrètes.* L'éditeur de ce Rapport dit dans son Prospectus qu'après avoir visité, dans les années 1820, 1821 et 1822, les provinces de Buénos-Ayres et les royaumes du Pérou et du Chili, il vint en Espagne, et que pendant son séjour à Madrid, il apprit l'existence de ce rapport secret, et qu'*ayant fait tous ses efforts pour l'acquérir, il y parvint non sans beaucoup de difficultés.* Ainsi sortent petit à petit d'Espagne nos manuscrits les plus secrets et nos livres rares; et on n'en fera certainement pas usage pour honorer

avons vu les relations des voyages de quelques navigateurs espagnols, tirées il y a plus de cinquante ans des archives générales, vendues dans des ventes publiques, et finir par passer chez des nations émules de notre gloire et rivales de notre puissance! Avant cette époque, plusieurs documens que Bartolomé de Las Casas, Herrera et d'autres historiens s'étaient trouvés à même de consulter, avaient déjà disparu, mais il reste encore néanmoins beaucoup de manuscrits, dont la confusion et le désordre déplorable où se trouvaient anciennement les archives générales et particulières leur laissèrent ignorer l'existence. Nous citerons, entre autres, la lettre écrite par Colomb au retour de son premier voyage (1), celle du duc de Medinaceli au grand cardinal d'Espagne Pedro Gonzalez de Mendoza (2), la relation du quatrième voyage, écrite par don Diego de Porras (3), documens qui existaient dans les archives

---

la nation, mais bien plutôt pour en diviser les membres dans les deux hémisphères et semer entre eux la discorde. (M. F. DE NAV.)

(1) Voyez cette lettre à la fin de la relation du premier voyage de Christophe Colomb. (D. L. R.)

(2) Voyez le n° 14 des documens. (M. F. DE NAV.)

(3) Voyez cette relation tom. IV. (D. L. R.)

royales des finances. Ils échappèrent aux investigations de don Juan Bautista Muñoz et de don Juan Sanz, qui ne purent par conséquent les examiner, et on en doit la découverte et la connaissance à l'ordre admirable dans lequel notre laborieux ami don Tomas Gonzalez a classé les papiers de ce riche dépôt. C'est donc là que sont les sources pures de l'histoire d'Espagne pendant les quatre derniers siècles : c'est pour y avoir puisé que la vérité et l'exactitude caractérisent les histoires de Zurita et de Sandoval. Ceux qui voudront les imiter doivent y prendre connaissance des faits, y examiner les relations diplomatiques, les traités, toutes les ruses et tous les manéges de la politique; le commencement, la cause, le but et le résultat des guerres et des démêlés avec les autres États, et enfin, la marche de tous ces événemens mémorables qui ont influé sur la prospérité et la décadence de la monarchie. Beaucoup d'écrivains ont dédaigné d'y faire attention, par négligence, par paresse, ou par défaut de réflexion, et ont préféré s'en rapporter imprudemment au témoignage d'auteurs étrangers, qui d'ordinaire écrivent avec une extrême partialité, et très souvent confondent et dénaturent, non seulement les faits, mais encore la nomenclature matérielle de nos villes,

et des noms soit de baptême soit de famille de nos personnages, qu'ils estropient. (1)

§. XXXVII. Tout le poids, toute l'influence et toute la valeur que la priorité de la découverte et le droit de possession primitive ont dans les discussions politiques ou dans les négociations diplomatiques entre les nations civilisées, trouvent leur force et leurs preuves dans les documens contemporains originaux. Nous croyons par conséquent que la collection que nous publions ne sera pas inutile à l'Espagne, eu égard à la raison qu'elle peut alléguer, au droit qu'elle peut invoquer en faveur de sa domination sur tant de pays que ses naturels découvrirent, et dont ils s'emparèrent et prirent possession au nom de leurs souverains (2). Le

---

(1) Voyez la troisième note de la page 46, la première de la page 145, la première de la page 159 et autres, de notre *Introduction au Voyage des goëlettes la* SUBTILE *et la* MEXICAINE, imprimée en 1802; et en outre, la note 8 à la fin de cette Introduction. (M. F. DE NAV.)

(2) Le docteur don Juan de Solorzano Pereira ayant traité spécialement et avec beaucoup d'érudition du droit que le Roi et la Reine catholiques acquirent, ainsi que leurs successeurs, à la possession et à la domination du Nouveau-Monde, nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage intitulé *Politique indienne*, et particulièrement au Livre I, chap. 8, 9, 10, 11 et 12. (*Idem.*)

bouleversement des siècles, les intérêts opposés de la politique et du commerce, la rivalité et les passions ont pu, peut-être, atténuer ou obscurcir ce droit et cette possession, mais les principes d'une justice droite et impartiale ne pourront jamais ni les effacer ni les détruire. Ce ne serait certainement pas la première fois que de semblables documens auraient servi dans des circonstances favorables pour recouvrer des droits étouffés par la force et par l'orgueilleux empire que la supériorité de puissance donne à une nation pour en opprimer d'autres. Quant aux simples particuliers descendans de ces insignes navigateurs espagnols auteurs de tant de découvertes, ils doivent également regarder comme leur propriété les actions héroïques qui répandirent tant d'éclat sur la nation, et reculèrent les limites de son empire jusqu'aux extrémités du monde connu.

§. XXXVIII. Après avoir exposé quelques avantages résultant des collections de voyages et de documens diplomatiques, il nous reste à instruire le public des secours que nous avons eus pour vérifier l'authenticité et l'exactitude de ceux que nous publions. Dans le but de former, dans le département de Cadix, un musée et une bibliothéque publique de marine, où l'on réunirait en même temps tous les manuscrits historiques et scientifiques relatifs à la navigation, dis-

persés dans diverses archives du royaume; le roi Charles IV daigna nous donner, par ordre royal daté de San Lorenzo del Escurial, du 15 octobre 1789, la commission de reconnaître et d'examiner toutes les archives et bibliothéques du royaume, tant générales que particulières, afin que nous réunissions des copies exactes et légalisées de tout ce que nous parviendrions à trouver d'utile et de convenable à cet objet. Les instructions compétentes ne nous furent communiquées qu'au mois de juin de l'année suivante; et, conformément à leur teneur, nous commençâmes notre travail par l'examen de la salle des manuscrits de la Bibliothéque royale de Madrid, examen que nous fîmes alternativement avec celui des archives de LL. EE. les marquis de Santa-Cruz et de Villafranca et le duc de Medina Sidonia. Nous procédâmes ensuite à la reconnaissance des manuscrits de la Bibliothéque des Études royales de San-Isidro, et à diverses époques convenables, à celle de la Bibliothéque haute de l'Escurial. Nous pûmes être satisfait de nos recherches dans les archives dont les papiers étaient en ordre; mais dans celles où ils se trouvaient placés indistinctement et sans arrangement, comme dans la Bibliothéque des Études royales et dans les archives de la maison de Villafranca, nous eûmes toujours la crainte

de n'avoir pas complété notre collecte, ni rectifié nos perquisitions. Le gouvernement désirait découvrir où se trouvait la relation originale du voyage supposé de Lorenzo Ferrer Maldonado au détroit d'Anian en 1588, et faire examiner quelle en était l'authenticité, et jusqu'à quel point on pouvait y ajouter foi, parce que M. Buache venait de lire à l'Académie des Sciences de Paris un Mémoire dans lequel il s'efforçait d'en prouver la certitude et la réalité. Ayant reçu l'ordre de reconnaître à cet effet les archives de S. E. Mgr le duc del Infantado, dans lesquelles divers indices faisaient soupçonner l'existence de ce voyage, nous nous occupâmes aussitôt à y chercher cette relation fabuleuse; et c'est au milieu de cette recherche que deux relations véritables du premier et du troisième voyage de Christophe Colomb, écrites de la propre main de Bartolomé de Las Casas, tombèrent entre les nôtres. Nous ne pouvions faire plus à propos cette précieuse découverte, puisque notre ami don Juan Bautista Muñoz, auquel nous communiquâmes ces deux voyages, les eut assez à temps pour mettre à profit les renseignemens qu'il y trouva, dans le tome Ier de son *Histoire du Nouveau-Monde*, dont il s'occupait alors. Ce qui nous fut d'une grande utilité dans la reconnaissance de la Bibliothéque haute de l'Escurial, où

se conservent tant de précieux manuscrits, ce fut l'examen et la lecture réfléchie que nous fîmes de la description ou catalogue raisonné qu'en avait formé et que conservait encore manuscrit le savant don Francisco Perez Bayer, qui voulut bien, non seulement nous le prêter généreusement, mais nous donner encore des instructions particulières qui nous permirent de nous acquitter d'une manière plus ponctuelle et plus complète de la vaste commission dont nous étions chargé. Elle eut pour résultat vingt-quatre volumes de bonnes copies, la plupart d'expéditions militaires et de batailles navales, de pièces de gouvernement et d'administration, de diverses routes maritimes, de voyages et d'autres ouvrages techniques.

§. XXXIX. Content d'avoir reconnu et mis à profit les riches dépôts littéraires de la capitale, nous passâmes à Séville, en février 1793, animé du vif désir de trouver dans les archives générales des Indes, alors récemment établies dans cette cité, tout ce qui pourrait satisfaire notre avide curiosité. La première difficulté qui nous arrêta fut l'accumulation que formaient les papiers transportés en grand nombre de Simancas, réunis à ceux qui y existaient bien antérieurement et qui provenaient des tribunaux et des bureaux de l'ancienne capitale, et à ceux qui venaient du

tribunal des affaires commerciales des deux Indes. Cependant don Juan Augustin Cean Bermudez, littérateur méthodique, laborieux et intelligent, chargé de la classification de ces papiers, avait commencé à les mettre en ordre et à former d'excellens catalogues de ceux dont le ministère et les tribunaux avaient le plus souvent besoin pour leurs vérifications, leurs résolutions et leurs jugemens. Nous manquions d'un guide capable de nous faire trouver avec facilité et promptitude, au milieu de tant de manuscrits anciens, ceux qui étaient du ressort de notre mission, c'est-à-dire les relations des voyages et des découvertes d'outre-mer, les journaux et les routes maritimes des navigations, qui étaient la plupart parmi les papiers venus de Simancas. Nous crûmes donc devoir commencer par en examiner les liasses et par copier au fur et à mesure tout ce que nous trouvions sur ces matières; mais au moment où nous étions le plus occupé de ces perquisitions, la guerre, déclarée à la France révolutionnaire, nous appela comme militaire et comme marin aux escadres dont l'équipement et l'armement se préparaient. Le ministère ne négligea pas pour cela les recherches dont il nous avait chargé. Afin qu'elles ne fussent pas interrompues, il nous ordonna de laisser des

instructions aux officiers et aux copistes qui devaient rester à Séville, de fixer la tâche qu'ils auraient à remplir, de venir inspecter leurs travaux achevés et de leur en préparer de nouveaux toutes les fois que l'escadre aurait à rester dans le port de Cadix, en station ou en quartier d'hiver: c'est ce que nous exécutâmes à la fin de 1794. De cette manière notre mission put être continuée jusqu'en juillet 1795 par don Josef de Bazterrechea, alors officier au ministère de la marine, qui, sous notre direction, recueillit dix-sept gros volumes in-folio de copies, de manuscrits et de documens très importans dans les archives générales des Indes, dans celles du collége de San Telmo, dans la bibliothéque de San Acacio, qui est la bibliothéque publique de la ville, et dans celles de quelques couvens et de quelques particuliers, surtout dans celle du comte del Aguila, très riche en manuscrits et en trésors littéraires. Malgré tant d'utiles démarches et tant de zéle, il ne put néanmoins parvenir à exploiter à fond, comme nous le désirions, la mine abondante des papiers relatifs aux Indes, tant à cause des soins de la guerre qui firent suspendre l'exécution de la commission jusqu'au retour de circonstances plus favorables, qu'à cause des difficultés sans cesse renaissantes auxquelles donnaient lieu la

classification encore irrégulière et incomplète des archives générales des domaines d'outre-mer.

§. XL. Mais un ordre admirable ne tarda pas à s'établir dans cette classification par les soins du savant modeste qui en était chargé, don Juan Augustin Cean Bermudez, dont les catalogues sont remarquables par tant de clarté et par tant de correction, qu'ils sont dignes de servir de modèle pour continuer les travaux de ce genre. Plût à Dieu qu'il eût des imitateurs! En effet, plus l'arrangement et le bon ordre des diverses archives générales du royaume, plus la clarté et la simplicité méthodique de leurs inventaires mettent à même de satisfaire avec promptitude aux demandes et aux besoins urgens du gouvernement, plus elles sont utiles et nécessaires, non seulement au gouvernement lui-même, mais encore aux particuliers, en ce qui leur est nécessaire, soit pour assurer leurs droits privés, soit pour leur instruction. Mais les archives de semblables établissemens ne peuvent arriver à une pareille perfection, si la personne choisie pour les coordonner ne réunit pas à un esprit d'ordre peu commun une grande persévérance et une instruction solide dans l'histoire et la géographie, dans la politique, la diplomatie, la paléographie, les langues et autres études subsidiaires.

Après le sac, le pillage et l'effroyable bouleversement des archives royales et générales de Simancas, ouvrage des troupes de Bonaparte, il fallait la réunion de ces qualités et de ces connaissances pour remettre en ordre cet immense et riche dépôt des papiers de la monarchie espagnole. En raison de son importance, leur nouvelle classification fut un des premiers soins du Roi notre seigneur, à son retour de France en 1814, et la sagacité du choix qu'il fit de don Thomas Gonzalez, aujourd'hui l'un des dignitaires de la sainte église de Plasencia, mit le sceau à ce rétablissement, à la satisfaction de tous les vrais amis de la patrie. La nomination de don Prospero Bofarrul à l'emploi d'archiviste à Barcelone, n'a pas été moins heureuse pour les archives générales d'Aragon, placées dans cette cité. Il a divisé en classes, il a placé et inscrit, selon la nature de leur contenu et par ordre de dates, les anciens registres qui se conservent depuis le temps des premiers comtes de Barcelone, et lorsque les tables particulières des matières et des articles contenus dans ces volumes intéressans seront achevées, ni le gouvernement ni les particuliers n'auront à souffrir, ainsi qu'il est trop souvent arrivé, les préjudices occasionnés par d'interminables longueurs, ou même par l'impossibilité de trouver

des pièces ensevelies ou enfouies dans de vieilles liasses, la plupart sans cohérence ni connexion.

§. XLI. Le lieutenant de vaisseau don José de Vargas y Ponce avait présenté au ministère, même avant que nous fussions chargé de cette commission, un plan pour écrire l'histoire générale de la marine espagnole, plan vaste et extrêmement compliqué, sur lequel un rapport fut demandé, par ordre du Roi, au savant et judicieux général don Josef Varela. Celui-ci crut convenable d'en rendre l'exécution plus simple et plus facile à l'auteur, en le limitant à l'histoire, militaire et politique de la marine, en faisant traiter, dans des dissertations séparées par des sujets qu'il proposa à cet effet, l'histoire scientifique de la navigation, celle de l'architecture navale et d'autres branches techniques, et en chargeant aussi un autre officier de la coordination et de la publication de nos anciens voyages. Il voulut bien nous proposer spécialement pour ce dernier objet; mais des événemens ultérieurs retardèrent l'exécution de ce nouveau plan, pour laquelle il fallait d'ailleurs réunir préalablement les matériaux. On comptait déjà, en 1798, sur ceux que nous avions réunis pendant la durée de notre commission, sur ceux que le même Vargas avait recueillis à Carthagène, sur ceux que le lieutenant de vais-

seau don Juan Sanz de Barutell s'occupait de réunir dans les archives de Barcelone, et devait rassembler ensuite dans celles de Simancas; enfin, sur les collections données par le contrôleur principal des finances don Manuel de Zalvide et le capitaine de vaisseau don Pedro de Leiva, ou dont ils avaient fait des copies. Ce fut à cette époque, qu'en conséquence du rapport de don Josef Varela, Vargas reçut l'ordre de commencer sans délai la rédaction d'une histoire générale de la marine, et nous celui de coordonner, de commenter et de publier la collection de nos anciens voyages, sans que ces travaux nuisissent en rien à l'accomplissement des devoirs de l'emploi que nous exercions au ministère de la marine, devoirs assidus et continuels, qui, nous obligeant à habiter presque sans cesse les résidences royales, ne nous laissaient pas de temps pour un travail extraordinaire qui requiert une application particulière, une entière tranquillité d'esprit et des secours qu'on ne pouvait se procurer qu'à Madrid. A ces devoirs en succédèrent d'autres non moins péremptoires, ceux de la charge de maître des comptes et contrôleur fiscal du conseil suprême de l'amirauté; et, peu de temps après, survint la glorieuse révolution que suscita chez une nation généreuse et invariablement attachée à ses Rois,

la politique absurde et l'ambition démesurée de Bonaparte. Cependant, mu par une affection pour cette espèce de recherches, nous n'avons cessé de nous y livrer et d'acquérir constamment des copies de tous les documens dont nous avons appris l'existence, soit dans la bibliothéque de l'Académie royale de l'Histoire, soit dans la collection de don Juan Bautista Muñoz, soit enfin dans diverses autres bibliothéques ou entre les mains de quelques amis particuliers qui se sont généreusement prêtés à nos désirs. Les événemens postérieurs n'ont pas été non plus bien propres à favoriser l'entreprise dont nous avions été chargé, jusqu'au moment où le Roi notre seigneur daigna nous confier la direction par intérim du dépôt hydrographique et de géographie maritime. Nous crûmes alors qu'un des moyens de répondre à la confiance souveraine du monarque, et de lui prouver notre reconnaissance, était de nous livrer à un travail dans lequel nous voyions les droits du trône et la gloire nationale placés sur des bases et des documens incontestables. Quelque malheureuses que parussent les circonstances actuelles, la publication de ces documens ne laissait pas de venir à propos pour donner plus de force aux réclamations faites contre des usurpations de toute espèce, pour appuyer la vérité et la justice, fer-

mer la bouche à la médisance, faire connaître dans tout leur jour les vaines arguties de la déloyauté et de l'ambition; pour arracher enfin le masque à certains écrivains dont les compositions vénales contribuent, sous l'apparence du philosophisme, à répandre et à soutenir la corruption des mœurs de ce siècle. Non seulement le Roi notre seigneur écouta notre proposition avec bienveillance, mais, toujours généreux, toujours protecteur des idées utiles, il ordonna encore que l'impression de la collection des voyages se fît dans l'imprimerie royale au compte de son gouvernement.

§. XLII. Cet honneur, qui dépassait et nos désirs et l'opinion que nous avions formée de notre travail, nous engagea pour cela même à accompagner les voyages de Christophe Colomb, les premiers que nous allions publier, de tous les éclaircissemens que nous pourrions y joindre, de toute l'authenticité dont il nous serait possible de les revêtir. L'avidité avec laquelle on écoutait alors, en général, le récit des événemens de la vie de ce célèbre navigateur, l'accueil favorable qu'on faisait aux nouveaux ouvrages qui les contenaient, la magnificence et le soin avec lesquels on avait publié, à Gênes, le *Codice Colombo Americano*, enrichi de plusieurs documens, du nombre de ceux que l'amiral lui-

même faisait copier et légaliser au moment de partir pour ses voyages, et qu'il déposait soit dans les archives de cette ville, sa patrie (1), soit dans le monastère des Chartreux de *Las Cuevas* de Séville, soit entre les mains de ses fils, afin d'en assurer la conservation en cas de naufrage ou de malheur durant ses expéditions : tous ces motifs réunis fixèrent notre détermination. Dans le dessein de suivre l'exemple qui nous était donné par la ville de Gênes, en enrichissant aussi notre collection autant qu'il serait en notre pouvoir, nous sollicitâmes de S. E. Mgr le duc de Veragua la permission d'examiner les archives de son illustre maison; et il voulut bien nous l'accorder et faciliter nos recherches avec une bonté digne de toute notre gratitude. Que de renseignemens précieux et inconnus nous y avons trouvés! renseignemens qui occupent déjà leur place dans ces premiers volumes. Avec quel plaisir nous avons vu et reconnu des lettres et des documens écrits de la propre main du grand Colomb et de celle de son fils don Fernando! Désormais, nous écriâmes-nous, désormais ils ne seront plus, ainsi que leurs originaux, exposés à périr, et le public jouira de ces lettres,

(1) Voyez la note placée à la fin du §. 53 de cette Introduction. (D. L. R.)

de la curieuse relation de Diego Mendez, et de la correspondance non moins précieuse qu'honorable du Roi et de la Reine catholiques! Nous avons fait plus encore pour dissiper ou diminuer au moins notre défiance naturelle : nous avons sollicité de S. E. Mgr le ministre de grâce et de justice un ordre royal pour que l'archiviste des Indes fût autorisé à nous envoyer de Séville des copies des documens que nous lui demandions, soit que nous ne les eussions pas, soit que nous voulussions nous assurer de l'exactitude des pièces qui sont en notre pouvoir. Nous nous plaisons à dire ici qu'aussitôt que S. M. nous eut accordé cette faveur, et que le ministère eut transmis, en conséquence, à Séville les ordres convenables, le zèle et l'activité de l'archiviste actuel *don Josef de la Higuera y Lara* ont parfaitement répondu à nos désirs. Quoique le classement et la mise en ordre de ces archives ne fussent pas encore terminés, spécialement en ce qui concerne les papiers et les dossiers les plus anciens, il nous a déjà envoyé des copies de plus de soixante-dix documens. Nous devons la même reconnaissance à *don Prospero Bofarrul*, qui nous a communiqué des renseignemens sur *Jayme Ferrer*, et a fait, quoique infructueusement, des recherches pour trouver à Barcelone les pièces relatives à la

réception que Ferdinand et Isabelle firent dans cette ville à Christophe Colomb, à son retour de son premier voyage. *Don Antonio de San Martin y Castillo*, prêtre-archiviste du chapitre de la sainte église de Séville, a été plus heureux à cet égard; il nous a éclairé par la communication de quelques pièces très curieuses qui se conserventdans les archives de ce chapitre et dans la bibliothéque Colombine, pièces toutes relatives à Christophe Colomb et à ses descendans, particulièrement à son fils don Fernando, à qui cette église métropolitaine doit la formation et le don gratuit de cette bibliothéque non moins précieuse que bien choisie.

§. XLIII. Animé de tels désirs, muni de tant de secours, et jaloux d'exécuter les desseins que nous avons annoncés plus haut, nous commençons la collection des voyages espagnols par ceux de Christophe Colomb, auxquels nous joignons les documens qui concernent sa personne, sa famille et le gouvernement des premiers établissemens des Castillans dans le Nouveau-Monde. Il nous reste peu à dire à ce sujet après nos bons historiens des Indes, dédaignés pourtant et mis de côté par ces hommes qui, contrariés par la gloire que l'Espagne sut acquérir à ces brillantes époques de sa prospérité, préfèrent à l'autorité classique de ces témoins con-

temporains, les caprices d'un dessinateur et d'un graveur qui traça cent ans après, ce que son imagination inventa ou crut comprendre à l'égard des événemens (1). Preuve bizarre et d'un nouveau genre, et témoignage de vérité singulier aux yeux de l'histoire! Les documens que nous publions ouvriront, aux écrivains judicieux et impartiaux, un vaste champ pour commenter les faits avec certitude, pour rectifier, d'après une saine critique, les opinions erronées, et désigner avec justesse et sûreté les égaremens nés de la corruption et de la vénalité de certains panégyristes et de plusieurs historiographes.

§. XLIV. Si l'on veut écrire avec exactitude et impartialité la vie du grand Colomb, et le récit des événemens qui s'y rapportent, il faut examiner auparavant les historiens contemporains qui le connurent et eurent des relations avec lui, tels que *Andres Bernaldez* ou *Bernal*, *Pierre Martir de Angleria*, *don Hernando Colomb*, *Bartolomé de Las Casas* et *Gonzalo Fernandez de Oviedo*. *Bernaldez* était chapelain de l'archevêque de Séville don Diego Deza, grand protecteur de Colomb, et curé de la ville de Los Palacios, depuis 1488 jusqu'en 1513, qui fut probablement l'année de sa mort, puisque les

(1) Voyez, à la fin, la note 9.

mémoires et notices qu'il écrivit et que le licencié Rodrigo Caro, visiteur de l'archevêché de Séville, examina sur les registres originaux de baptêmes de cette cité, ne vont pas au-delà. Ainsi qu'il le dit lui-même au chapitre VII de son *Histoire du Roi et de la Reine catholiques*, il naquit à Fuentes, ville de la grande-commanderie de Léon, de l'ordre de Saint-Jacques, où son aïeul était notaire public; et ce dernier ayant vu avec plaisir les notes que son petit-fils avait prises sur divers événemens du temps, l'engagea à continuer. Ces éloges et ces encouragemens de son aïeul furent le mobile qui porta Bernaldez à écrire l'histoire des événemens les plus remarquables *sur lesquels il eut une information véritable* (*de que hovo vera informacion*) : aussi, cet auteur traitant, au chapitre CXXIII de son histoire, de l'idée conçue par Colomb, de chercher les terres du grand Khan en naviguant à l'Occident, de la longue distance qu'il avait à parcourir dans ce voyage et des difficultés qu'il présentait, ajoute : « C'est ainsi « que je le dis, et le fis entendre moi-même, « en 1496, à Christophe Colomb, lorsque pour « la première fois qu'il vint en Castille après « avoir découvert les Indes occidentales, il fut « mon hôte, et me laissa en présence de don « Juan de Fonseca quelques pièces de son écri-

« ture dans lesquelles je puisai, et que je compa-
« rai avec celles qu'écrivirent l'honorable doc-
« teur Chanca (1) et autres nobles chevaliers
« qui l'accompagnèrent dans les voyages déjà
« mentionnés, et qui firent la relation de ceux
« qui eurent lieu. C'est de là que je tirai les ren-
« seignemens d'après lesquels j'écrivis ce récit des
« Indes comme une chose héroïque et merveil-
« leuse que notre Seigneur voulut faire arriver
« dans la bonne fortune et heureux temps de la
« reine Isabelle, la première femme du roi Ferdi-
« nand. » Dans le chapitre CXXXI, après avoir parlé des navigations et des découvertes de l'amiral dans son second voyage, et de tous les murmures qui se répandaient sur ce que *les frais étaient considérables et les profits peu de chose jusqu'alors*, il dit : « Il y en eut qui firent
« entendre au Roi et à la Reine que la dépense
« serait toujours plus grande que le bénéfice,
« de manière qu'ils envoyèrent chercher l'a-
« miral; et il vint en Castille au mois de

(1) Aucun des documens que nous avons vus ne cite le nom de cet écrivain, compagnon de Colomb dans son second voyage ; mais nous sommes porté à croire que c'est le même *Diego Alvarez Chanca*, docteur en médecine, qui, selon *don Nicolas Antonio*, composa un ouvrage intitulé *Commentum in parabolas divi Arnaldi de Villanova*, et qui le fit imprimer à Séville, en 1514, in-folio. (M. F. de Nav.)

« juin 1496, vêtu d'une robe de la couleur de « l'habit de religieux de l'observance de saint « François (cordelier), et dans sa façon à peu « près semblable à cet habit; et il portait à la « ceinture, par dévotion (1), un cordon de saint « François; et il amena avec lui quelques In- « diens, car avant de partir des Indes, il avait « pris le grand cacique de Caonoboa, et un sien « frère et un sien fils d'environ dix ans, non « dans un combat; seulement il les mit en sû- « reté, et ensuite il leur dit qu'il les emmenait « pour les faire voir au Roi et à la Reine, et qu'il « les ramenerait et leur rendrait leur liberté, « leur honneur et leur état. Il amenait donc le « Caonoboa, et un de ses frères d'environ trente- « cinq ans, à qui il donna le nom de don Diego, « et un jeune homme, neveu de ce dernier, « fils de l'autre frère; mais ce cacique mourut en « mer de souffrance ou d'ennui. Ledit don « Diego, frère dudit Caonoboa, apportait un col- « lier d'or que l'amiral lui faisait mettre quand « il entrait dans les villes ou dans les villages,

(1) Ceci est confirmé par *Bartolomé de Las Casas*, au Livre Ier, chap. 101, de son *Histoire*, où il dit : « Et « l'amiral, parce qu'il était très dévot envers saint François, « s'habilla en gris, et je le vis à Séville dans le temps qu'il « arriva des Indes, presque vêtu comme un moine fran- « ciscain. » (M. F. de Nav.)

« et qui était travaillé en forme d'anneaux de « chaîne, et pesait six cents castillans (1); lequel « collier j'ai vu et tenu dans mes mains, ayant « eu pour hôtes ledit seigneur évêque, et l'a- « miral et ledit don Diego. L'amiral apporta de « là-bas bien des choses qui servaient à l'usage « des Indiens..... » Ici il décrit plusieurs couronnes, masques, ceintures, colliers et autres choses, et continue ainsi : « Il présenta les In- « diens qu'il avait emmenés avec lui, ainsi que « les objets d'or qu'il apporta au Roi et à la « Reine, qui le reçurent très bien; et leurs al- « tesses eurent beaucoup de plaisir à voir ces « choses étranges, et à avoir des nouvelles des « découvertes..... Et cette fois l'amiral resta à la « cour, et en Castille et en Aragon plus d'un « an, pendant lequel, à cause des guerres de « France, le Roi et la Reine ne pouvaient l'expé- « dier; et ensuite il eut sa licence et sa commis- « sion, et une flotte et son audience de congé de « leurs altesses; et pendant qu'il était à la cour, « il s'y fit des négociations et des conventions, « et il s'y accorda des permissions à plusieurs

(1) Les six cents castillans dont il est ici question, équivalent aujourd'hui au poids de sept livres et quelques onces, représentant une valeur d'environ dix mille francs.

(De V...l.)

« autres capitaines qui les sollicitèrent pour « aller faire des découvertes; et ils y allèrent, « et ils découvrirent diverses îles. » Tel est le caractère de simplicité et de véracité avec lequel le curé de *Los Palacios* écrivit ce qu'il vit ou ce dont il eut une relation véritable, qualité qui a fait apprécier son ouvrage par nos meilleurs historiens. Quant à ce qui concerne les Indes, il résuma en quatorze chapitres les principaux événemens et les observations les plus essentielles des deux premiers voyages de Christophe Colomb, se borna à faire quelques indications relatives aux temps postérieurs, et laissa son écrit à ceux qui s'occupaient alors à poursuivre les découvertes.

§. XLV. *Pierre Martir de Angheria* (1) est encore, parmi les écrivains contemporains, l'un de ceux que l'on doit consulter au sujet des premiers voyages et des premières découvertes de Chris-

(1) Pietro Martire d'Anghiera, descendant de l'une des familles les plus illustres de Milan, qui tirait son nom de la ville d'Anghiera, sur le lac Majeur, d'où elle était originaire, naquit à Arona, sur le même lac, en 1455, et mourut à Grenade en 1526. C'est à tort qu'on l'appelle souvent Pierre Martyr, comme si *Martyr* était son nom de famille. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques, et il obtint pendant sa vie la confiance des rois d'Espagne Ferdinand et Charles V, qui le comblèrent de bienfaits. (D. L. R.)

tophe Colomb, parce qu'il fut intimement lié avec lui, même avant la conquête de Grenade, et qu'il se trouva à Barcelone lorsque Ferdinand et Isabelle l'y reçurent à son retour de son premier voyage. Il prenait de l'amiral lui-même et de ceux qui l'accompagnèrent des informations sur tous les événemens; et il écrivait chaque jour tout ce qu'il apprenait, selon sa coutume, depuis qu'il vint en Espagne, et fut présenté au Roi et à la Reine à Saragosse, au commencement de l'an 1488. Aussi *Bartolomé de Las Casas*, parlant des écrivains qui rapportèrent les premiers événemens des Indes, sans les avoir vus, et qui écrivirent avec peu de réflexion et de connaissance des faits, ajoute : « Parmi ceux-là aucun ne mérite plus « de confiance en ce qui concerne ces pre- « miers événemens, que *Pierre Martir*, qui « écrivit en latin ses décades, étant à cette « époque en Castille. La raison en est que ce « qu'il dit touchant les commencemens, il le « dit d'après le rapport de l'amiral lui-même, « qu'il voyait souvent, et d'après les récits de « ceux qui l'accompagnèrent, et des autres qui « firent ces premiers voyages. Quant aux autres « faits relatifs à l'histoire et au gouvernement « des Indes, ainsi qu'aux progrès qui y furent « obtenus, ses *décades* contiennent quelques

« faussetés » (1). Il est à regretter qu'un homme aussi savant et qui aimait autant à écrire, ait été aussi insouciant et aussi négligent à faire disparaître les erreurs de ses narrations et à corriger ses ouvrages, négligence prouvée par don Juan Bautista Muñoz, qui conseille en même temps de lire cette histoire avec une prudente réserve pour éviter de tomber dans quelques erreurs produites par la facilité et la légèreté avec lesquelles Pierre Martir écrivait.

§. XLVI. *Don Hernando* ou *Fernando Colomb* était encore enfant lorsque son père commença les découvertes, et il ne put, pour cette raison, l'accompagner que dans le quatrième et dernier voyage, à l'époque duquel il n'avait pas encore quatorze ans accomplis. Il annonçait déjà les plus heureuses dispositions (2), et il devint effectivement un homme docte et laborieux, qui fit par la suite usage, avec autant de goût que de sagacité et de discernement, des livres et des documens de son père pour écrire l'histoire de sa vie et de ses glorieuses entreprises. Son dessein, en composant cette histoire, fut de rendre

---

(1) *Bartolomé de Las Casas*, dans le discours préliminaire de son *Histoire des Indes*. (M. F. DE NAV.)

(2) Voyez les *Lettres de l'amiral Christophe Colomb à son fils don Diego*, lettres IV et V. (M. F. DE NAV.)

à la vérité des faits toute sa pureté, que la plume d'autres écrivains commençait déjà à ternir. Au sujet de l'origine de la famille de l'amiral et de sa patrie, il s'exprima avec quelque réserve, et se borna à exposer les opinions étrangères sans émettre la sienne propre; s'il l'eût fait connaître, il aurait probablement prévenu les disputes et les contestations qui se sont élevées de nos jours entre divers littérateurs de l'Italie. Il a gardé une semblable circonspection à l'égard de quelques autres faits; mais dans ceux qu'il rapporte il a toujours écrit avec vérité et exactitude, sauf quelques faibles erreurs qu'il est facile à une saine critique de discerner, ainsi que l'a prouvé *don Juan Bautista Muñoz*. On n'a pu retrouver l'original espagnol de cette histoire, qu'Alfonso de Ulloa a traduite en italien, traduction qui servit de texte à celle que *Barcia* publia en espagnol avec tant de négligence; il est donc bien possible que ces fautes légères soient l'effet du peu de soin ou d'intelligence des deux traducteurs.

§. XLVII. *Bartolomé de Las Casas* a joui hors d'Espagne de beaucoup plus de célébrité, parce que ses déclamations exagérées en faveur des Indiens, et contre les conquérans, ont servi d'appui aux ennemis de la nation espagnole pour l'attaquer et l'accuser avec autant

de légèreté que d'injustice. Des censeurs aussi passionnés ne connurent heureusement ni les principaux ouvrages de *Casas*, qui sont conservés inédits, ni le caractère et l'esprit de cet écrivain, ni les événemens de sa vie, ni le motif de l'exaltation de ses opinions : c'est ce dont nous donnerons une idée avant d'exposer notre jugement et de l'appuyer sur quelques exemples.

§. XLVIII. Les ancêtres de *Bartolomé de Las Casas* vinrent de France en Espagne à l'époque de la guerre contre les Maures, et Saint-Ferdinand récompensa celui qui survécut à la prise de Séville par le don qu'il lui fit d'une maison et de quelques terres. C'est de celui-ci que naquit *Francisco de Casaus*, père de Bartolomé, qui alla aux Indes avec Colomb en 1493, et revint riche à Séville en 1498 (1). Il envoya alors son fils étudier à Sala-

---

(1) Ortiz de Zuñiga assure à tort, dans ses *Annales de Séville* (livre XII, année 1493), que Bartolomé de Las Casas accompagna Colomb dans son second voyage en 1493; et plusieurs historiens, tant nationaux qu'étrangers, ont copié cette assertion dans l'ouvrage de cet écrivain, sans examen et avec beaucoup trop de crédulité. Pour nous, nous avons sous les yeux les œuvres de *Casas*, et nous suivons, quant aux événemens de sa vie, le récit extrêmement exact qu'en publia *Fr. Antonio de Remesal*, dominicain, dans son *Histoire de Chiapa y Guatemala*, imprimée à Madrid en 1619, en un vol. in-folio. (M. F. de Nav.)

manque, et lui donna pour le servir un esclave indien, dont Colomb lui avait fait présent; mais comme il arriva que le joug de l'esclavage, que cet amiral imposa aux Indiens sans autre autorité que la sienne propre, déplut fortement à la Reine catholique, elle permit à tous ceux qui étaient venus en Espagne comme esclaves, de retourner libres dans leur pays. Alors Bartolomé, déjà licencié en droit civil et canonique, fut obligé de mettre le sien en liberté, et cette circonstance enflamma son zèle en faveur du sort de ces malheureux. En 1502, il passa avec Ovando à l'île Espagnole, fut ensuite ordonné prêtre, et chanta sa première messe en 1510. Se trouvant à l'île de Cuba conseiller de don Diego Velasquez, il abandonna cet emploi, et vint deux fois en Espagne pour y plaider la cause des Indiens, à la défense de laquelle il fit servir l'influence et la faveur des ministres flamands. Il retourna aux Indes occidentales avec des décisions favorables; mais fatigué de voir qu'il n'en pouvait obtenir l'exécution, et détrompé du monde, il prit, en 1522, l'habit des Prêcheurs (dominicains). Les découvertes s'étendaient; Casas craignait qu'il n'arrivât la même chose qu'auparavant, et il revint une quatrième fois en Espagne, en 1530. Il repassa à Mexico avec un diplôme favorable de l'empereur, et il par-

courut avec quelque fruit la Nouvelle-Espagne, Guatemala, Nicaragua et le Pérou. En 1539 il fut envoyé en commission à la cour pour y demander de nouvelles lois; il éprouva beaucoup de souffrances et de contrariétés, et au moment de son départ, en 1544, il apprit qu'on le nommait à l'évêché de Cuzco, qu'il refusa; mais peu de temps après ses amis l'obligèrent d'accepter celui de Chiapa : il fut sacré à Séville, et partit de cette ville pour le Nouveau-Monde. Il n'y fut pas bien reçu, et se rendit néanmoins à son église, où il arriva en juillet 1547; de là il envoya sa démission, repassa une sixième fois en Europe, vint à Valladolid, où il fixa sa résidence; et s'étant rendu à Madrid pour y traiter à la cour une affaire importante relative à l'audience de Guatemala, il mourut dans cette capitale à la fin de juillet 1566, âgé de quatre-vingt-douze ans, et fut enterré dans son couvent d'Atocha.

§. XLIX. De tous les ouvrages qu'a écrits et laissés après lui ce religieux prélat, il n'y en a aucun de plus important que l'*Histoire générale des Indes*, en trois volumes, qui s'étendent jusqu'à l'année 1520, et se conservent en manuscrit, les deux premiers dans la bibliothéque de l'Académie royale de l'Histoire, et le troisième dans celle du Roi. Il déploya dans cette histoire sa vaste érudition, mais avec si peu de ménage-

ment et d'à-propos, qu'elle y est le plus souvent fatigante et déplacée. Il eut sous les yeux beaucoup de documens originaux : il copia les uns littéralement; fit des extraits des autres, ou les résuma avec beaucoup d'exactitude, et ce n'est que lorsqu'il les prend pour guide qu'il est digne de la plus grande estime et de la plus grande confiance. Par ce motif, et comme l'auteur avait été témoin d'un grand nombre des premiers événemens des Indes, sa composition a été la source où plusieurs historiens, surtout don Antonio de Herrera, dans ses *Décades* et autres ouvrages, ont puisé les renseignemens purs qui ont servi de base à leurs écrits. Casas ne mérite pas qu'on ajoute à ce qu'il dit une foi aussi entière et aussi absolue lorsqu'il rapporte les faits qui lui furent racontés par d'autres, parce que ayant commencé à composer son histoire, en 1527, à l'âge de cinquante-trois ans, ainsi qu'il le dit dans le prologue, il ne la termina qu'en 1559, à celui de quatre-vingt-cinq. Il avoue en outre que, quoique bien vieux, il écrivait l'histoire d'événemens dont il avait vu les uns, n'avait pas vu les autres, et qui tous s'étaient passés dans un espace de plus de soixante et dix ans. Il n'est donc pas étonnant que sa mémoire se fût affaiblie à cette époque; qu'il ait confondu plusieurs faits les uns avec les autres, et en ait

altéré la chronologie, les causes qui les produisirent, les incidens qui les accompagnèrent et les conséquences qui en résultèrent : nous pourrions citer plusieurs exemples de ces inexactitudes, mais le suivant suffira.

§. L. Bartolomé de Las Casas suppose que Colomb, après avoir terminé ses premières négociations à la cour, et celle qu'il entama ensuite à Séville avec le duc de Medina-Sidonia, fut appelé au port de Santa-Maria par le duc de Medinaceli, qui l'y reçut avec la plus grande satisfaction, prit du goût à sa conversation, le logea et l'entretint chez lui, écouta ses propositions, comprit l'importance de l'entreprise, puis prépara les fonds et fit construire les vaisseaux nécessaires à son exécution, pour laquelle il sollicita l'autorisation royale. Il ajoute que la Reine, tout en lui adressant des remercîmens, le pria de céder cette négociation à la couronne; qu'à cet effet elle fit venir de nouveau Colomb auprès d'elle, et fit rembourser au duc tout ce qu'il avait dépensé jusqu'à ce moment pour la construction et l'équipement des vaisseaux, et que ce fut avec ces mêmes vaisseaux que se firent le premier voyage et la première découverte. Casas dit ensuite que cela lui avait été raconté longtemps auparavant par un nommé Diego de Moralès, neveu du majordome qu'avait alors le

duc, et qui fut cause que ce seigneur écouta et accepta ses offres (1). Si l'on compare ce récit avec les documens indiqués sous les numéros VII et XIV que nous publions (2), on verra que, quoiqu'il ne soit pas dépourvu d'un certain fonds de vérité, les circonstances y sont notablement différentes, et, entre autres, celle d'où il résulte que Colomb ne fit pas son premier voyage dans les vaisseaux que le duc avait fait construire et que la Reine avait achetés, mais bien dans ceux que fit équiper la ville de Palos, en conséquence de l'obligation imposée à ses habitans par une sentence du conseil.

§. LI. Pour faire connaître le caractère singulier de cet écrivain, nous devons commencer par avertir que son système relatif à la conquête du Nouveau-Monde se réduisait à ce que l'autorité du pape pouvait seule constituer légitimement les princes comme souverains des terres découvertes, par la concession qu'il leur faisait d'une certaine suprématie qui n'empêchait pas les rois et seigneurs naturels de conserver leur seigneurie et leur autorité immédiates, ainsi que les sujets que chacun avait auparavant.

---

(1) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 30. (M. F. de Nav.)

(2) Tome IV de cette Collection. (D. L. R.)

Ce n'était qu'ainsi, disait-il, qu'il était convenable que les choses eussent lieu, afin qu'on pût travailler dans ces contrées à l'établissement de la religion chrétienne, seul motif qu'il fût, selon lui, possible aux Européens d'alléguer avec justice pour intervenir dans le gouvernement des Indes (1). En somme, l'affabilité évangélique, la douceur de la charité et la persuasion pacifique de la chaire de vérité, telles étaient les seules armes que l'évêque désirait qu'on employât dans cette conquête spirituelle; en conséquence, tout ce qui s'éloigne de ce principe est à ses yeux un crime, une usurpation, une tyrannie, un désordre. Si l'amiral propose les moyens qu'il regardait comme les plus prudens pour soumettre l'île Espagnole et y établir la domination des rois d'Espagne, l'évêque ne voit dans ces moyens que l'oppression et la destruction des Indiens (2). S'il en choisit quelques uns pour les présenter au Roi ou pour qu'ils lui servent d'interprètes, il regarde comme une injustice et une offense faite à Dieu et au prochain de les emmener contre leur volonté, et de les séparer de leurs familles, quoique temporairement. S'il leur impose l'obli-

(1) Bartolomé de Las Casas, prologue de l'*Histoire des Indes*. (M. F. de Nav.)

(2) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 54. (*Idem.*)

gation de payer quelques tributs, soit pour subvenir ou aider aux frais de l'entreprise, soit pour montrer au Roi et à la Reine la richesse et les productions de ces pays, il qualifie ces opérations de tyranniques et de violentes. Enfin, on remarque toujours en lui un historien guidé par une imagination échauffée plutôt que par un jugement droit, par un zèle inconvenant et rigoureux plutôt que par la critique, par une certaine austérité propre au cloître plutôt que par la politique et la connaissance du monde : on le trouve toujours plus porté à reprendre, à blâmer, à accuser, qu'à rapporter les faits après en avoir pesé les conséquences et la valeur, examiné les circonstances et apprécié le véritable mérite. Il n'est pas étonnant qu'irrité par les réprimandes qu'il essuya, même devant l'empereur, de la part de l'évêque du Darien, et par les querelles et les controverses qu'il eut à soutenir d'abord, en présence de ce monarque, contre le même prélat, et ensuite contre Juan Gines de Sépulvada et autres, il ait laissé dans son histoire, en y manifestant des idées si singulières quoique bienfaisantes, des traces du ressentiment qu'il conservait de ces reproches et de ces disputes, et l'empreinte des suggestions de l'amour-propre et des bizarreries de la vieillesse : ses apologistes eux-mêmes l'ont ainsi

reconnu. Robertson qualifie ses opinions d'*évidemment exagérées*, et il l'abandonne souvent en divers endroits de son *Histoire de l'Amérique* pour chercher un autre guide plus sûr et plus impartial (1). Le père Charlevoix, dans son histoire de l'île de Saint-Domingue, dit, après avoir vanté la vertu, l'érudition et le zèle de Casas, que son unique défaut fut d'avoir une imagination trop exaltée, et de s'en être laissé dominer avec excès (2). Enfin, l'Académie royale de l'Histoire, après avoir examiné avec le plus grand soin le premier volume de l'ouvrage célèbre de ce prélat, a porté le même jugement à son égard, et a pensé qu'il n'était pas convenable de le publier, surtout quand d'autres écrivains espagnols ont profité des renseignemens historiques qu'on y trouve, pour en faire usage avec plus de discernement, de prudence et de circonspection. En somme, Bartolomé de Las Casas ne cesse de se montrer un prélat et un religieux plein de vertu et d'érudition, un historien soigneux et véridique, entièrement digne

---

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*, liv. V, note 107, tom. II, p. 448, de l'édition de 1827, traduction de Suard et Morellet, revue, corrigée et augmentée, et dédiée à M. le baron de Humboldt, par l'auteur de cette note.

(D. L. R.)

(2) Charlevoix, *Histoire de l'île Saint-Domingue*, liv. V, page 233. (M. F. de Nav.)

de respect et d'estime, toutes les fois que sa marotte ou son idée fixe et dominante ne se trouve point heurtée; mais s'il a à citer un fait qui contrarie son système de domination dans les Indes, on remarque de l'inconséquence dans ses jugemens et peu de vérité dans ses descriptions, relativement au caractère des personnes qui intervinrent dans les événemens, ainsi que nous aurons occasion de le montrer plus tard. Tel est l'inconvénient dans lequel on tombe quand on abandonne la modération et la prudence, parce que la vérité non seulement n'est jamais bien connue, mais qu'elle est le plus souvent dédaignée au milieu du tumulte des passions exaltées. L'évêque le sentit peut-être ainsi lui-même, lorsqu'en 1560 il fit une note qui se conserve encore écrite de sa propre main, avec les deux premiers volumes de son histoire, et dans laquelle il dit qu'il les laissait en dépôt confidentiel au collége de l'ordre des Dominicains de Saint-Grégoire de Valladolid, en suppliant leurs prélats de ne permettre, pendant quarante ans, la lecture de son histoire à aucun laïque ni à aucun élève, mais que passé ce terme, il consentait qu'elle fût livrée à l'impression, si elle pouvait être utile aux Indiens et à l'Espagne.

§. LII. Un autre des historiens classiques des Indes est *Gonzalo Fernandez de Oviedo*, dont les ouvrages ne sont pas encore entièrement

connus du public; le principal, qui est l'*Histoire naturelle et générale des Indes, des îles de la Terre ferme de l'Océan*, contient cinquante Livres divisés en trois parties, dont la première seulement, qui en comprend dix-neuf, a été imprimée, puis réimprimée avec quelque augmentation, et a été traduite en italien par Ramusio, et en français par Jean Poleur (1). De la seconde partie il n'y a eu d'imprimé que le premier Livre, les dix-huit restans sont encore inédits, ainsi que toute la troisième partie, qui comprend les douze derniers Livres. Il est à regretter que cette histoire n'ait pas été publiée dans son entier et correctement, ainsi qu'il avait été ordonné à don Francisco Cerda y Rico, par cédule royale, vers la fin du règne de Charles III. Il est certain qu'Oviedo n'était ni aussi érudit ni aussi savant que Pierre Martir et Las Casas; mais son étude et son application constante à observer, à rechercher, à recueillir et à coordonner tout ce dont il était témoin et tout ce qui se passait de son temps, son zèle assidu pour corriger ses écrits et y faire d'utiles

(1) Ce traducteur était valet de chambre de François Ier, alors dauphin de France. Il n'a traduit que les dix premiers livres de l'*Histoire naturelle et générale des Indes*, qu'il a dédiés au même souverain, et qui ont été imprimés à Paris en 1556, en 1 vol. in-fol. (D. L. R.)

augmentations, rendent cet auteur digne d'éloges, et la lecture de ses ouvrages, indispensable à quiconque veut bien connaître l'histoire du Nouveau-Monde jusqu'à sa mort. Ce qui donne un nouveau poids à ses récits, c'est qu'il fut témoin de plusieurs événemens, et conserva quelques relations importantes de divers auteurs de découvertes, avec lesquels il entretint une correspondance. Il n'eut pas sur les premiers temps un si grand nombre de documens; aussi rapporte-t-il avec beaucoup de candeur et peu de discernement tout ce qu'il entendit raconter à des personnes qui abusèrent de sa crédulité, ou qu'il trouva adopté par les traditions populaires, qui falsifient d'autant plus les faits qu'elles se répandent davantage et s'éloignent plus de leur origine. Oviedo naquit à Madrid en 1478; et en sa qualité de page du malheureux prince don Juan de Castille, il se trouva au siége de Grenade, et vit entrer le roi Ferdinand et la reine Isabelle dans cette cité après sa conquête. Il était à Barcelone quand le Roi fut blessé, et lorsque Colomb s'y présenta à Leurs Altesses avec les Indiens qu'il amenait de retour de son premier voyage. Il rapporte ce fait en ces termes : « Et cette même année Colomb découvrit ces Indes, et il arriva à Barcelone l'année suivante 1493, au mois d'avril.

« Il trouva le Roi assez maigre, mais sans dan-
« ger du côté de sa blessure; ces remarques sont
« présentées à la mémoire pour faire connaître
« en quel temps Colomb arriva à la cour, ce dont
« je parle comme témoin oculaire, parce que,
« étant très jeune et page, je me trouvai au
« siége de Grenade, et j'ai vu fonder la ville
« de Santa Fé, dans l'emplacement qu'occupait
« cette armée. J'ai vu ensuite le Roi et la Reine
« catholiques entrer dans la cité de Grenade
« quand on la leur livra, et les Juifs chassés
« de Castille. J'étais à Barcelone quand le Roi
« fut blessé, ainsi qu'il a été dit; et j'ai vu
« arriver dans cette ville l'amiral don Christophe
« Colomb avec les premiers Indiens qui pas-
« sèrent de ces contrées en Espagne au retour
« du premier voyage dans lequel la première
« découverte avait été faite. Je ne parle pas par
« ouï-dire d'aucune de ces quatre choses, quoi-
« que je les écrive d'ici, mais bien parce que je
« les ai vues, ou, pour mieux dire, je les ai écrites
« à l'aide de mes mémoires, dans lesquels elles
« sont consignées depuis le temps où elles se sont
« passées. » Oviedo passa, en 1513, en terre-ferme avec l'emploi de contrôleur des fontes d'or; il revint en Espagne deux ans après, et il était, en 1519, lieutenant de Pedrarias Dávila dans le Darien, où il se distingua et rendit de

grands services. Il retourna à la cour en 1523, et le Roi le nomma, en 1526, gouverneur et capitaine général de la province et des îles de Carthagène des Indes, puis, en 1535, gouverneur de la forteresse de Santo Domingo dans l'île *Espagnole*; il fut enfin appelé à l'emploi d'historiographe général des Indes, et mourut à Valladolid, en 1557, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, dont il avait servi quarante dans la maison royale, et trente-quatre dans les Indes, pendant lesquels il avait traversé huit fois l'Océan. (1)

§. LIII. C'est d'après le témoignage de ces écrivains contemporains et dignes de foi, et de quelques autres d'un ordre inférieur, qu'on doit écrire l'histoire des premières découvertes du Nouveau-Monde : mais on doit préalablement les examiner avec une critique judicieuse et un discernement éclairé, et comparer leurs récits, ainsi que les conséquences qui en dérivent, pour épurer de plus en plus la vérité historique; car tous les hommes ne voient pas les choses d'une même manière, et ne les jugent pas d'après les mêmes principes. Don Fernando Colomb censure Oviedo, mais est à son tour sévèrement critiqué par Las Casas, et celui-ci

---

(1) Baena, *Hommes illustres de Madrid*, tom. II, p. 354 et suivantes. (M. F. de Nav.)

n'a manqué non plus ni de censeurs ni d'apologistes. Les uns écrivent avec précipitation et légèreté, les autres avec une excessive candeur et une crédulité outrée ; quelques uns indiquent par une réserve artificieuse ce qu'ils voudraient précisément cacher, et il en est plusieurs qui, emportés par une folle exaltation, réprouvent tout ce qui s'oppose à leur système ou à leur manière de penser. Au milieu de tant d'embarras et de contradictions, rien ne peut rectifier et diriger le jugement de l'historien autant que les documens authentiques et originaux qui, produits par les circonstances du moment, sont exempts de prévention et de partialité, et qui, si l'on juge par leurs résultats, sont souvent d'un plus grand secours et d'une plus grande utilité que ne l'indique d'abord leur simple contenu et leur première lecture. Convaincu de cette vérité par une longue expérience, nous donnons dans cette collection une place distingué aux actes de cette espèce qui servent à éclaircir beaucoup d'événemens, jusqu'à ce jour douteux et controversés. Nous ne dirons rien sur la question relative à la vraie patrie du grand Colomb, question élevée et débattue de nos jours de part et d'autre avec tant d'acharnement, parce qu'elle nous paraît résolue et décidée par son testament, où il dit en deux endroits différens qu'il naquit

à Gênes (1), et cette assertion se trouve tellement confirmée par l'auteur de *l'Éloge de l'Amiral* (2), par l'éditeur du *Códice Colombo-Americano* (3), et par M. Bossi (4), que la contredire ou en douter nous paraîtrait une témérité. Il existe dans les archives des Indes, deux documens (*papeles simples*) écrits en apparence vers le commencement du seizième siècle, mais qui ne sont à la vérité revêtus d'aucune légalisation; on lit dans l'un que Colomb *était naturel de Cugureo, qui est un bourg situé près de*

---

(1) Voyez, à la fin, la note 10, et le n° 126 des *Documens diplomatiques*. (M. F. de Nav.)

Nous avons cru devoir joindre à ces documens la traduction d'une lettre que M. Jean-Baptiste Belloro, avocat de Savone, a écrite à M. le baron de Zach, le 12 mai 1826, et qui se trouve insérée tome XIV, pages 552 et suiv. de la *Correspondance astronomique, géographique, etc., du baron de Zach.*

M. Belloro conteste l'authenticité du testament de Chr. Colomb, prétend que ce grand homme est né à Savone, et donne à l'appui de son opinion des raisons dont nous abandonnons le jugement à la sagacité du lecteur. (D. L. R.)

(2) Imprimé à Parme en 1781, pages 6 et suivantes, dans une note. (M. F. de Nav.)

(3) Imprimé à Gênes en 1823, pages 7 et suiv. de l'Introduction. (*Idem.*)

(4) *Vie de Christophe Colomb*, note 1, contenant une *Dissertation sur la patrie de Colomb.* (*Idem.*)

la ville de Gênes, et dans l'autre on le fait naître à *Cugureo* ou à *Nervi*, *village de la république de Gênes*. Oviedo, Gomara et Veitia (1) ont pu prendre à cette source la note qu'ils ne citent qu'en ajoutant que l'opinion était partagée sur ce point. Don Fernando Colomb, non seulement ne résolut pas davantage ce problème, ainsi qu'il l'aurait pu, mais il le laissa encore plus embrouillé (2). Le curé de Los Palacios dit que Colomb naquit à *Gênes, et qu'il y fut marchand de livres imprimés*, dont il faisait le commerce en Andalousie (3) ; Las Casas assure également que telle fut la première profession de Christophe Colomb, et il ajoute que les premières années qu'il habita la résidence royale, sa gêne en vint au point qu'il était obligé, pour vivre, de tracer des cartes marines qu'il vendait aux pilotes et aux navigateurs; et que ce fut son

(1) Oviedó, liv. II, chap. 2.
Gomara, chap. 14.
Veitia, liv. I, chap. 1. (M. F. de Nav.)

(2) Ferdinand Colomb, chap. 1. En effet, sans émettre son opinion personnelle sur la patrie de son père, Ferdin. Colomb se contente de dire que les uns prétendaient qu'il était né à Nerni, d'autres à Bugiasco, qui sont tous de petits lieux peu éloignés de la ville de Gênes, et d'autres enfin à Savone, à Gênes, ou même à Plaisance. (D. L. R.)

(3) Bernaldez, chap. 118. (M. F. de Nav.)

occupation jusqu'à ce que le duc de Medinaceli le recueillît dans sa maison (1). Martir de Angleria, qui était milanais, appelle Colomb, dans ses *Décades* et dans ses lettres latines (2), le *Ligurien* (Ligur), et il est bien connu que cette dénomination comprenait non seulement les naturels de la ville de Gênes, mais encore ceux du territoire de cette république. Juan de Barros et Bartolomé de Las Casas furent portés à croire qu'il était de quelque village de la province de Gênes (3), mais Antonio de Herrera et don Juan Bautista Muñoz affirment avec plus de certitude qu'il était né dans la ville de Gênes (4), opinion qui nous paraît plus certaine, puisqu'elle a été récemment confirmée par une foule de documens les plus authentiques.

§. LIV. Les opinions sur l'époque précise de la naissance de Colomb et sur celle de quelques uns des premiers événemens de sa vie sont encore plus variées. Ramusio dit qu'à l'âge de

(1) Bartolomé de Las Casas, liv. I, chap. 30.
(M. F de Nav.)

(2) Martir, liv. I de ses *Décades*, et liv. VI de ses *Épîtres*, nos 130, 133, 134 et autres. (*Idem.*)

(3) Bartolomé de Las Casas, liv. I, chap. 2.
Barros, *de l'Asie*, décade I, liv. III, chap. 2. (*Idem.*)

(4) Antonio de Herrera, décade I, liv. I, chap. 7.
Muñoz, liv. II, §. 12.
Voyez la note 1 de la p. 180. (*Idem.*)

quarante ans il proposa d'abord à la seigneurie de Gênes le projet de naviguer à l'Occident pour trouver l'Inde et faire directement le commerce des épices, ce qui fut rejeté comme un songe ou une fable; et que, piqué de ce qu'on n'avait pas confiance en sa parole, il alla traiter cette affaire avec le roi de Portugal (1). Pendant quatorze années qu'il resta à sa cour, il ne put se faire écouter de son gouvernement, ainsi que l'assure Bartolomé de Las Casas en se référant à une lettre adressée par Colomb au roi Ferdinand, lettre qu'il vit, écrite de la propre main du navigateur génois (2); et comme nous savons par don Fernando son fils, qu'en quittant le Portugal il vint en Espagne vers la fin de 1484, nous devons en conclure que dès 1470 il se trouvait à Lisbonne, et s'il avait alors quarante ans, comme le dit Ramusio, il est clair qu'il dut naître en 1430. Mais il peut y avoir en cela une erreur notable, surtout d'après le témoignage certain de don Fernando, qui dit *que son père, étant en Portugal, commença à conjecturer que de même que les Portugais naviguaient si loin au Midi, on pourrait naviguer vers l'Occident,*

(1) Ramusio, *Collection de Voyages maritimes*, tom. III, fol. 1. (M. F. de Nav.)

(2) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 28; et liv. II, chap. 37. (*Idem.*)

et trouver terre dans ce voyage (1). Ce témoignage est confirmé par la correspondance que Colomb suivit avec Paul Toscanelli, en 1474, pendant son séjour à Lisbonne, et dans laquelle il le consultait sur ce projet comme s'il désirait fortifier les raisons sur lesquelles il le fondait (2). On infère de là que si Colomb était en Portugal lorsqu'il commença à former ces conjectures, il ne put proposer son projet aux Génois avant de se rendre dans ce royaume. Martir de Angleria dit aussi que Colomb avait quarante ans quand il proposa à la seigneurie de Gênes le plan de sa découverte (3); mais comme il ne détermine pas l'époque de cette proposition, on ne peut pas la faire servir à trouver celle de sa naissance. Muñoz la place vers 1446, et s'il avait quarante ans quand il alla à Gênes, en 1485, offrir ses services et proposer ses projets, selon l'opinion du même auteur, il en ré-

(1) *Histoire de l'Amiral*, chap. 5. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez le document n° 1, tome IV, de cette Collection. La carte marine que Toscanelli envoya à Colomb, et dont ce dernier parle dans sa *Correspondance*, passa au pouvoir de *Bartolomé de Las Casas*, ainsi qu'il le dit à la fin du chap. 12 du liv. I de son *Histoire générale des Indes*. (*Idem.*)

(3) *Códice Colombo Americano*, introduction, p. 21. (*Idem.*)

sulterait que sa naissance aurait eu lieu en 1445. Dans la lettre qu'il écrivit de la Jamaïque au Roi et à la Reine catholiques, le 7 juillet 1503, il dit, mais à tort, qu'il entra à leur service à l'âge de vingt-huit ans, ce qui placerait sa naissance en 1456; il y a certainement une erreur dans les copies de ce document, ainsi que quelques critiques s'en sont déjà aperçus, et que nous l'avons remarqué nous-même (1). En 1501 ou 1502, il envoya à Ferdinand et à Isabelle le livre *des Prophéties*, où il dit qu'il y avait plus de quarante ans qu'il s'exerçait à la navigation; et son fils cite une autre lettre dans laquelle il affirmait qu'il commença à naviguer à l'âge de quatorze

(1) Voyez la dernière note de la lettre de Colomb au Roi et à la Reine catholiques, placée après le quatrième Voyage qui précède la relation de Mendez, et lisez dans cette lettre l'assertion qui donne lieu à la note dont nous parlons. On ne saurait douter que ce ne soit une véritable erreur qui vint sûrement de la mauvaise formation des chiffres dans le manuscrit où Colomb aura écrit vingt-huit au lieu de quarante-huit, qui était l'âge qu'il devait avoir lorsqu'il vint en Espagne en 1484, s'il mourut à soixante-dix ans, comme le dit Bernaldez. Mais, en supposant même qu'il comptât les quarante-huit ans depuis son entrée au service de Ferdinand et d'Isabelle, le 20 janvier 1486 (voyez la relation du premier Voyage, 14 et 15 janvier), il résulterait toujours qu'il mourut à soixante-huit ans à peu près.

(M. F. de Nav.)

ans. Si à ces cinquante-quatre ans on en ajoute huit qu'il passa en Espagne sans s'embarquer, depuis la fin de 1484 jusqu'en août 1492, plus les quatre qui s'écoulèrent depuis 1502 jusqu'à sa mort, on trouvera qu'il vécut au moins soixante-six ans : il n'en aurait vécu que soixante-cinq suivant le père Charlevoix (1). Le curé de Los Palacios, qui le connut et fut lié avec lui, assure qu'*il mourut à Valladolid*, *en* 1506, *au mois de mai*, IN SENECTUTE BONA, *à l'âge de soixante-dix ans à peu près* (2). Il dut, dans ce cas, naître en 1436, et c'est ce qui paraît le plus probable si l'on s'en rapporte à Oviedo, qui dit en parlant de la mort de Colomb, *qu'il était déjà vieux* (3). Lorsque le Roi catholique lui accorda, en 1505, la permission d'aller sur une mule, il mit au nombre des motifs de la concession de cette permission celui *de la vieillesse de l'amiral* (4), ce qui ne pouvait pas à la rigueur se dire d'un homme de soixante ans.

---

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III, p. 260. (M. F. DE NAV.)

(2) Bernaldez, *Histoire du Roi et de la Reine catholiques*, chap. 131. Voyez, à la fin, la note 11. (*Idem.*)

(3) Oviedo, *Histoire naturelle et générale des Indes*, *des îles et de la terre-ferme de l'Océan*, liv. III, chap. 9, p. 30. (*Idem.*)

(4) *Collection diplomatique*, n° 156. (*Idem.*)

§. LV. D'après les documens que nous publions (1), on peut conjecturer quelques unes des causes particulières qui ont influé sur sa sortie précipitée de Portugal pour venir en Andalousie, vers la fin de 1484; et il n'était pas étrange qu'il vînt chercher sûreté et protection dans un pays où les Génois étaient généreusement accueillis depuis des temps fort anciens (2). Presque tous les historiens ont parlé du motif qui le porta à s'établir en Portugal vers l'an 1470; quelques uns, cependant, parmi lesquels nous citerons don Fernando Colomb, attribuent cet établissement à un événement qui n'arriva que quinze ans après, comme le dit Marco Antonio Sabélico lui-même, sur la foi duquel, et en s'en référant d'ailleurs à son autorité, Muñoz en a fait aussi fort judicieusement l'observation (3). Christophe Colomb se maria à Lisbonne avec doña Felipa Muñiz, d'une famille noble, et dont le père, Bartholomé Muñiz Perestrello, avait été l'un des officiers de la maison de l'infant don Juan de Portugal (4). Il

(1) *Collection diplomatique*, n° 3 et n° 158. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez, à la fin, la note 12.

(3) Muñoz, *Histoire du Nouveau-Monde*, prologue, p. 8. (*Idem.*)

(4) Barros, *de l'Asie*, décade I, liv. I, ch. 2. (*Idem.*)

était déjà mort à l'époque de ce mariage, et sa veuve, non seulement raconta à Colomb son gendre, dans tous leurs détails, les navigations et les découvertes que son mari avait faites par ordre de l'infant don Henri, et après lesquelles ayant été envoyé avec d'autres de ses compatriotes pour peupler l'île de Porto-Santo, il y avait obtenu de grands biens; mais elle lui remit en outre les actes et les mémoires, les cartes et les instrumens nautiques dont son mari s'était servi dans ses voyages. La lecture et l'étude de ces écrits, pour lesquels il avait tant de goût, et les découvertes renouvelées chaque jour par les Portugais sur la côte d'Afrique, firent naître en lui des réflexions et des conjectures sur la navigation à l'Inde par l'Occident, et l'excitèrent à naviguer avec les Portugais le long des côtes de Guinée et d'Ethiopie. Ces voyages lui donnèrent occasion d'habiter quelque temps l'île de Porto-Santo, où son beau-père avait laissé quelques domaines. C'est là qu'il donna la vie à don Diego Colomb son fils aîné, et c'est de là qu'il partait pour aller naviguer sur les côtes et jusqu'à l'île de Madère, qui fut alors découverte (1), d'après

(1) En supposant que Madère n'ait point été découverte antérieurement à 1346, ainsi que quelques écrivains le pré-

le récit que le même don Diego en fit à Bartolomé de Las Casas, qui se trouvait ainsi que lui à Barcelone en 1519, avec l'empereur. (1)

§. LVI. Comme nous ne nous proposons pas d'écrire l'histoire de l'amiral, et que notre projet se borne à publier des relations et des documens à l'aide desquels on puisse l'écrire avec exactitude, il nous est impossible d'entrer ici dans l'examen de tous les événemens de sa vie, et de tenter de détruire toutes les impostures et toutes les calomnies par lesquelles certains écrivains modernes s'efforcent de déprimer les Espagnols dans leurs découvertes et leurs conquêtes d'outre-mer. Nous pourrions, pour les convaincre, les renvoyer à l'ouvrage intitulé *Réflexions impartiales sur l'Humanité des Espagnols dans les Indes*, que M. l'abbé Giovanno Nuix a écrit en italien contre les prétendus philosophes et politiques, et pour servir de commentaire aux histoires de Raynal et de Robertson, ouvrage dont il fut publié, en 1782, une traduction

---

tendent, elle l'a été du moins en 1419, par Jean Gonçalves Zarco, par conséquent bien long-temps avant le mariage, et même avant la naissance de Christophe Colomb Voyez au surplus la note 3, p. 66, de cette Introduction, et les documens qui y sont cités. (D. L. R.)

(1) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 4. (M. F. de Nav.)

espagnole. Mais l'ignorance est très obstinée, et la vénalité, la corruption des mœurs, le libertinage, les vices les plus dégoûtans se sont étroitement unis aux principes d'une certaine philosophie fausse et pernicieuse qui a troublé le monde entier, l'a plongé dans des révolutions et des bouleversemens épouvantables, et a semé des haines et des discordes entre des frères que devrait à jamais unir l'identité de leur origine, de leur religion, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur langue et de leurs intérêts réciproques : on veut cependant les séduire pour les diviser. Afin de faire connaître dans tout leur jour les stratagèmes, les mensonges et la perversité des desseins de ces apôtres de la discorde, nous nous efforcerons de détruire leurs argumens à l'aide des autorités mêmes qu'ils respectent, et par la force d'un jugement droit et de la critique la plus impartiale.

§. LVII. Le traducteur français de la vie de Colomb, écrite par M. Bossi, commence par assurer que la *découverte de l'Amérique appartient entièrement à l'Italie,* parce que Colomb y naquit, et que *l'Espagne ne fit que lui prêter un secours bien long-temps sollicité, et qu'elle poursuivit celui-là même qui l'avait enrichie.* « Je « ne vois, dit-il, de tout côté que des monstres « dévorés en même temps de la soif de l'or et de

« celle du sang; et si nos regards ne rencon-
« traient pas Christophe Colomb et Las Casas,
« nous ne verrions, au milieu des scènes abo-
« minables qui ont ensanglanté l'Amérique,
« rien qui pût consoler l'humanité de l'horrible
« conquête des Espagnols. » Telle est l'accusation à laquelle ont répliqué et répondu victorieusement de mille manières, depuis bien des années, divers écrivains judicieux qui connaissaient la nation espagnole bien mieux que ses détracteurs, ennemis de la vérité qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils affectent de ne pas connaître. Mais, puisqu'ils veulent bien avoir pour l'évêque Las Casas tant de vénération et de respect, nous espérons qu'ils ne récuseront pas son témoignage quand il parle de la conduite humaine et bienfaisante de Colomb, qu'il connut personnellement, et nous copierons, à cet effet, au hasard, quelques uns des nombreux passages de son *Histoire générale des Indes*. Casas traitant dans le livre I, chap. 102, du temps où l'amiral partit pour aller réduire les habitans de l'île Espagnole, s'exprime ainsi : « L'amiral envoya ces
« jours derniers faire la guerre au cacique ou roi
« Guatiguana, parce qu'il avait ordonné le
« meurtre des dix chrétiens; mais il prit la fuite.
« On prit en vie beaucoup de gens, et on en trans-
« porta en Castille plus de cinq cents pour y être

« vendus comme esclaves, dans les quatre navires « qu'avait amenés Antonio de Torres, qui repartit « avec les mêmes pour la Castille, le 24 février « 1495 » (1). Parlant plus bas de l'emprisonnement du cacique Caonabo (2), il continue ainsi : « L'amiral résolut de le faire passer en Castille

---

(1) Aussitôt que le Roi et la Reine catholiques eurent appris l'arrivée de ces Indiens, et même avant d'avoir reçu les lettres de l'amiral et de Torres, ils ordonnèrent à don Juan de Fonseca, le 12 avril 1495, de les faire vendre en Andalousie; mais quatre jours plus tard, après une plus mûre réflexion, ils le prévinrent qu'ils voulaient prendre l'avis de jurisconsultes, de théologiens et de canonistes, pour savoir si, en bonne conscience, ces Indiens pouvaient être vendus, vente à laquelle dans tous les cas on ne pouvait pas procéder avant la réception des lettres de l'amiral, et sans connaître la cause pour laquelle il les envoyait en captivité. Ils lui ordonnaient, en attendant, de garantir le produit ou la valeur de ladite vente; mais la consultation faite par des Espagnols, et dans ces temps, fut favorable à la liberté des Indiens, et le Roi et la Reine catholiques, qui conservèrent toujours les mêmes principes d'humanité, dictèrent des lois si bienfaisantes, qu'elles furent toujours le fondement de la législation qui gouverna dans la suite les habitans des possessions espagnoles dans le Nouveau-Monde. Voyez les n°s 87, 92, 98, 99, 134 et autres de notre *Collection diplomatique*. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez, dans la *Collection diplomatique*, le document n° 71, la ruse et les stratagèmes avec lesquels l'amiral ordonnait de prendre ce cacique. (*Idem.*)

« dans les bâtimens, et avec lui beaucoup d'autres « Indiens, comme esclaves. Il envoya donc, « à cet effet, vers Cibao et autres provinces, qua- « tre-vingts chrétiens qu'il chargea d'y prendre « de force tous ceux qu'ils pourraient, et je « trouve dans mes mémoires qu'ils en ramenè- « rent six cents..... Dieu, pour montrer l'injustice « de l'emprisonnement de ce cacique et de celui de « tous ces innocens, souleva une si effroyable tem- « pête, que tous les vaisseaux qui étaient là, avec « toutes les personnes qu'ils contenaient, et le « roi Caonabo, chargé de fers, furent submergés « et périrent dans les eaux. » Dans le livre II, chap. 11, rapportant la manière dont on traitait les Indiens, en les faisant travailler à la journée et en les forçant d'abandonner leurs demeures, l'auteur demande quelle loi on leur montra pour les y contraindre, et il ajoute : « Les guerres « que leur ont faites l'amiral et son frère le gou- « verneur, l'expédition en Castille de vaisseaux « remplis d'Indiens réduits à l'esclavage, l'em- « prisonnement, l'exil et la mise aux fers des « deux plus grands Rois de cette île (l'*Espagnole*), « Caonabo, roi de la Maguana, et Guarionex, roi « de la Vega Real, et enfin leur naufrage dans « les vaisseaux, ce sont là, sans doute, les lois « d'après lesquelles on les a gouvernés. » Dans le chapitre 23, il dit : « Et certes, l'amiral faisait

« une belle réparation des scandales que les Es- « pagnols avaient causés à ces nations pacifiques; « il montrait une patience bien exemplaire, et dé- « ployait encore plus de justice et de douceur, « lorsque, pour le seul motif de diminuer l'or- « gueil des Indiens et leur mépris pour les chré- « tiens, il les faisait tuer à coups de fusil! » Dans le chapitre 27, il s'exprime ainsi: « Don Fernando « Colomb obtint peu de ces gens-là (les Indiens) « par les voies de droit, et même par le désaveu « qu'il fit des injustices que son père avait com- « mencé par commettre dans cette île contre ses « habitans, ainsi qu'il est énoncé dans le premier « livre. » Traitant dans le même chapitre de l'emprisonnement de Quivia, roi de Veragua, Casas s'écrie: « Et qui avait constitué l'amiral juge de ce « prince et de ses sujets? En vertu de quelle « juridiction leur infligeait-il des châtimens? En « vertu de quelle cause légitime et de quelle « justice condamnait-il tout ce peuple à servir « les Espagnols? » Après avoir rapporté leur arrestation faite par le gouverneur, il termine ainsi: « Mais ils ne furent pas dignes d'être « éclairés sur l'énormité d'une erreur aussi in- « tolérable, afin qu'ils n'y retombassent plus, « puisque, se méprenant sur les principes pri- « mitifs, ils n'avaient d'autre but que de cher- « cher de l'or pour satisfaire leur propre cupi-

« dité. » Et à la fin du chapitre, il ajoute : « Ce fut « dans ces temps un singulier aveuglement que « celui qui s'empara d'abord de l'esprit de l'a- « miral, et ensuite de celui des autres, sur le « prétendu droit de venir en force en ce « pays, et d'en traiter les habitans comme des « nègres de l'Afrique. » Casas faisant des réflexions sur la manière dont Fernando Colomb rapporte ces événemens et ces incarcérations, dit, chapitre 29 : « Cela prouve le peu de cas « que fait don Fernando des crimes qui se com- « mirent dans ces contrées, des arrestations in- « justes qui s'exécutèrent, des violences de toute « espèce qui s'exercèrent contre les Indiens ; « cela prouve combien il lui importait peu que « nous eussions été cause du suicide d'un si grand « nombre de ces malheureux, de tant d'affreux « scandales, de l'horreur et de l'infamie attachées « au nom chrétien dans toute l'étendue de ce « pays..... » Il se demande, enfin, « s'il était « étonnant que tous les malheurs que rapporte « don Fernando arrivassent à l'amiral et à toute « sa troupe, et que les élémens, les cieux et « tout ce qu'ils contiennent se conjurassent « contre eux, lorsque lui et les siens causaient « à ces innocentes gens, qui ne leur avaient ja- « mais fait la moindre injure ni le plus léger tort, « tant de préjudices irréparables, et qu'ils les

« accablaient des plus exécrables outrages et des « plus odieuses injustices. » Dans le chapitre 37, Casas fait l'extrait d'un mémoire de Colomb dans lequel il exagérait les dommages et les préjudices qu'il souffrait dans ses revenus, le bénéfice que produisaient les Indiens, la perte qu'on en faisait, et leur effrayante diminution; mémoire dans lequel, voulant se disculper de les avoir envoyés comme esclaves, il disait que son dessein avait été qu'après s'être instruits dans la foi, dans nos mœurs et dans nos arts, ils revinssent dans leur pays pour communiquer ces bienfaits à leurs compatriotes. Notre religieux auteur ajoute à cela : « Fière dose d'ignorance fut la « sienne, si toutefois ce fut ignorance et non « cupidité, cupidité que je sais positivement « avoir été la cause des chagrins qui le tourmen- « tèrent..... Quant au reste, il a dit la vérité; car « c'est ainsi que moururent et furent sacrifiés « les naturels et les habitans de cette île. Mais « il pleurait la dîme d'or qu'il aurait retirée de « leur travail s'ils ne fussent pas morts, et les « autres intérêts temporels que lui faisait perdre « cette circonstance. » Et dans le chapitre 38, entre autres passages très remarquables inspirés par son zèle évangélique, Casas, après avoir rapporté la mort de l'amiral, ainsi que les angoisses, l'amertume et les souffrances qui ac-

compagnèrent les derniers temps de sa vie, termine ainsi : « Cela n'arriva pas, sans doute, « sans être l'effet de l'intention et de la permis- « sion divine.....; et quiconque voudra remar- « quer et considérer de bonne foi ce que l'his- « toire a raconté jusqu'ici avec véracité sur la « vie de l'amiral, les dommages, les guerres, « les injustices, les oppressions, les emprisonne- « mens, les spoliations d'autorité et de droits « seigneuriaux, d'États et de domaines, la pri- « vation de la liberté propre et naturelle à « chacun, et celle de la vie qu'il a causés, qu'il « a autorisés ou qu'il a faits à tant de Rois et sei- « gneurs naturels, à tant de petits et à tant de « grands, soit dans cette île (l'*Espagnole*), soit à « Veragua, et presque toujours absurdement et « arbitrairement, n'ayant aucun juste motif ni « aucune juridiction sur eux, et étant momen- « tanément lui-même sujet de ces princes parce « qu'il était dans leurs terres, royaumes et sei- « gneuries; quiconque, dis-je, voudra faire im- « partialement toutes ces observations, sentira « peut-être que ces diverses infortunes, ces mal- « heurs, ces peines et ces tourmens ont été la ré- « compense et le châtiment de tant de fautes. »

Tels sont les traits avec lesquels Bartolomé de Las Casas peint la conduite humaine, prudente et désintéressée de Colomb ; peinture qui peut être exagérée, et cela est probable d'après

le caractère de celui qui l'a tracée, mais qui n'est ni dépouillée de fondement ni fausse. On trouve la preuve de cette assertion dans la ressemblance de ce portrait, non seulement avec celui qu'en ont fait d'autres écrivains contemporains auxquels l'ont emprunté Solorzano dans sa *Politique indienne* (1), et Nuix dans ses *Réflexions impartiales* (2), mais encore avec diverses dispositions prises par l'amiral, et avec plusieurs traits de sa conduite que l'on pourra remarquer dans les documens que nous publions (3), quelle qu'en soit la différence avec ceux que viennent de faire de lui M. Bossi et son traducteur, et qu'ils ont moins tracés d'après nature, que d'après leur caprice et les extravagances de leur imagination. Eh quoi! la gloire de Colomb comme auteur de la découverte du Nouveau-Monde en souffrira-t-elle? Non certainement: ses défauts furent le propre de la nature et de la fragilité humaines, et probablement le résultat de l'éducation qu'il reçut, de la carrière qu'il embrassa et du pays où il naquit, pays où le trafic et le négoce formaient la principale

(1) Liv. I, chap. 9, 10 et 11; et liv. II, chap. 1. (M. F. de Nav.)

(2) Réflexion IV, §. 1, p. 258. (*Idem.*)

(3) Voyez les documens 72, 76, 87 et autres. (*Idem.*)

branche de la richesse, soit publique soit particulière. Alexandre, dominé par la colère et ensuite par la superstition; Alcibiade, rempli de qualités admirables et de vices infâmes; César, réunissant à des qualités éminentes une ambition démesurée que l'empire universel, qui, selon l'expression de Cicéron, était son idole, aurait seul pu satisfaire, n'en sont pas moins présentés sous les plumes de Plutarque et de Cornélius Nepos comme des hommes dignes de l'admiration de tous les siècles. Mais si la vérité a obligé ces historiens à ne pas dissimuler de tels défauts pour les faire servir d'avertissement et de correction à leurs semblables, ils n'ont pas moins su profiter de ces ombres pour donner plus de relief et d'éclat à des tableaux que les modernes n'ont pas voulu ou n'ont pas su imiter, peut-être parce qu'ils n'ont ni l'intégrité ni la droiture, ni les autres vertus qui caractérisaient ceux qui, dans l'antiquité, écrivaient comme maîtres de la morale publique.

§. LVIII. On ne peut nier que Bartolomé de Las Casas ne fût animé d'un zèle fervent en faveur des Indiens; il vint en Espagne pour plaider en leur faveur, et, en mai 1517, il arriva à Aranda, où se trouvait la cour, et où le célèbre cardinal Ximenez de Cisneros était alors malade : c'est pour cette raison qu'il ne put négocier avec lui, et qu'il se rendit à Valladolid pour y

attendre le roi Charles Ier (1), qui en effet ne tarda pas à y arriver, lorsque le cardinal était déjà mort. Le jeune prince, âgé de dix-sept ans, régnant dans un pays étranger dont il ignorait la langue, et dominé par les Flamands qui l'accompagnaient, expédia, à leur suggestion, plusieurs cédules de répartitions de grâces et de priviléges dans les Indes, et diverses licences pour le transport d'esclaves dans ces possessions, nonobstant les prohibitions qui existaient à cet égard. Las Casas comprit que le moyen de réussir dans ses prétentions était de se plier aux idées des Flamands, et de capter leur faveur. Il y parvint, et se concilia surtout celle de M. de Laxao, grand-chambellan du Roi et l'un de ceux qui en étaient le plus favorisés; mais voyant que l'exécution de ses projets pourrait néanmoins éprouver quelque difficulté par la cupidité des nouveaux hôtes (2), il changea son plan, et proposa, entre autres moyens, celui de permettre aux Espagnols qui résidaient dans les Indes, d'y faire venir d'Afrique des nègres, afin qu'ils pussent contri-

---

(1) Charles Ier, comme roi d'Espagne, Charles V ou Charles-Quint comme empereur. (D. L. R.)

(2) Voyez Sandoval, dans son *Histoire de l'empereur Charles-Quint*, liv. II, §§. 40 et 41, et liv. III, §. 16. (M. F. de Nav.)

buer au soulagement des Indiens dans l'exploitation des mines et des habitations (1). Dans cette vue, on s'occupa de savoir combien il faudrait d'esclaves pour les quatre îles Espagnole (2), Fernandine (3), Saint-Jean (Porto Rico) et Jamaïque. On prit des informations à cet égard auprès des officiers du conseil des affaires commerciales des Indes, établi à Séville, et leur avis fut qu'il en fallait quatre mille. Les Flamands profitèrent alors de leur influence, et obtinrent cette permission, qu'ils vendirent aux Génois 24,000 ducats, avec la condition que le Roi n'en donnerait pas d'autre pendant huit années; *permission*, dit Antonio de Herrera, *qui nuisit beaucoup à l'accroissement de la population de ces îles, et fut préjudiciable aux Indiens* (4). De cette nar-

---

(1) Voir la note ci-après, p. 203.

(2) Saint-Domingue. (M. F. DE NAV.)

(3) La petite Inague. (DE V...L.)

(4) Herrera, décade II, liv. II, chap. 16 et 20.

Lorsque Las Casas présenta au grand-chancelier le mémoire qu'il avait reçu l'ordre de faire pour le *remède des Indes*, il y avait déjà deux ans et demi qu'il était à la cour. Dans le troisième article de ce mémoire, que Muñoz a inséré tout entier dans sa collection, il proposait qu'on permît à chaque habitant de l'une des quatre îles, d'emmener gratuitement deux nègres et deux négresses. Muñoz l'avait copié pour sa collection. (M. F. DE NAV.)

ration véridique et certaine, on infère, 1°. que le licencié Casas, pour soulager les Indiens, établit et autorisa le trafic des nègres d'Afrique pour les îles du Nouveau-Monde : comme si en Afrique ils n'étaient pas aussi des hommes ! Etonnante contradiction de l'esprit humain ! 2°. que ce ne furent pas des Espagnols, mais bien des Flamands cupides et des Génois mercenaires qui furent les agens de cette négociation et y intervinrent. Et qui aurait dit alors au licencié Casas que ces nègres, qu'il transportait des côtes d'Afrique comme esclaves pour soulager les Indiens dans leurs travaux et leurs labeurs, se souleveraient un jour, et érigeraient un empire indépendant, qui serait approuvé et reconnu par les nations chrétiennes et civilisées de l'Europe (1), dans cette même île Espagnole qui fut le premier établissement et le premier séjour des Européens dans le Nouveau-Monde? Et que diront à présent M. Bossi et son traducteur, quand ils ne trouveront ni dans Colomb ni dans Casas lui-même la consolation que dans leurs

(1) Le gouvernement français a certainement *reconnu* l'indépendance des nègres de Saint-Domingue, mais on ne peut supposer qu'il l'ait *approuvée*. On pourrait en dire autant de plusieurs autres gouvernemens de l'Europe.

(D. L. R.)

vues d'humanité, leurs regards cherchaient en vain chez les autres Espagnols? (1)

§. LIX. Il faut certainement avoir pitié de ce

---

(1) M. Grégoire a essayé de réfuter l'accusation portée contre Las Casas, dans un Mémoire intitulé *Apologie de Las Casas*, inséré au tome IV des *Mémoires de la Classe des Sciences morales et politiques de l'Institut.* Suivant lui, Raynal, Pauw, Robertson et les autres historiens qui ont accusé l'évêque de Chiapa de cette inconséquence, ont tous écrit sur la foi de Herrera, historien élégant, mais partial, ou d'après les assertions du père Charlevoix, qui, lorsqu'il parle des colonies espagnoles, ne fait que traduire Herrera sans le citer (assertion inexacte). Il ajoute que les Espagnols achetaient des esclaves nègres des Portugais longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, et qu'ils en emmenèrent avec eux dès le commencement de leur établissement à Saint-Domingue.

Il existe, dit M. Dauxion Lavaysse (art. *Las Casas, Biographie universelle,* tome VII, p. 255 et suiv.), trois volumes manuscrits in-fol. de Las Casas, dans la bibliothéque de Mexico; et dans celle de l'Académie espagnole, une copie de ces volumes, qui contiennent les *Mémoires,* les *Lettres officielles et familières,* et les autres ouvrages politiques et théologiques de l'évêque de Chiapa; et, loin de trouver dans ces divers écrits un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'il ait conseillé de substituer l'esclavage des noirs à celui des Indiens, on y voit, au contraire, dans trois ou quatre endroits, où il a occasion de parler des esclaves nègres, qu'il compatit vivement à leurs maux.

Cependant si, comme on ne saurait en douter, Las Casas présenta un mémoire au grand-chancelier des Indes, pour

manque de jugement, de ces idées absurdes, de cette ignorance crasse et de cette prévention fatale avec lesquels certains étrangers ont écrit sur les affaires d'Espagne. *La découverte de l'Amérique,* dit le traducteur français de Bossi, *appartient entièrement à l'Italie, parce que Colomb y naquit* (1). Il est facile de reconnaître,

---

proposer de permettre à chaque habitant des îles découvertes, d'emmener deux nègres et deux négresses, et que ce mémoire soit inséré dans la Collection manuscrite de Muñoz, ainsi que l'affirme M. de Navarrete, il faut reconnaître que les reproches faits au prélat espagnol sont fondés, quand bien même il serait certain que les Espagnols auraient fait le commerce des nègres avant le premier voyage de Chr. Colomb.

M. de Navarrete reconnaît dans une note qu'il nous a adressée, qu'avant la demande de Las Casas, on avait transporté des nègres en Amérique, mais par contrebande; et il ajoute que Las Casas est le premier qui ait obtenu un ordre ou permission royale autorisant ce transport. (D. L. R.)

(1) Préface du Traducteur, p. 1.

M. Bossi attribue gratuitement au *fanatisme religieux* des Espagnols la sanglante destruction des Indiens, et il conclut qu'il eût été heureux pour le monde entier que d'autres qu'eux eussent abordé les premiers aux côtes d'Amérique, et s'y fussent établis les premiers (note 21, p. 164). Mais, outre la fausseté que renferme en elle-même la première supposition, celui qui commandait dans les Indes, n'était-ce pas Colomb, qui était italien et très religieux? L'évè-

à la première vue, l'absurdité de cet argument; car la naissance accidentelle d'une personne dans un pays ne donne pas à ce pays des droits sur ce qu'elle peut acquérir pendant sa vie par son industrie et son génie, et bien moins encore quand cette même personne s'est naturalisée chez une autre nation, envers laquelle elle a contracté les obligations les plus sacrées. Mais, par un surcroît de preuves, Ramusio, écrivain italien qui florissait avant le milieu du seizième siècle, ne dit-il pas que Colomb commença par proposer à la seigneurie de Gênes son projet de se diriger vers l'Inde par l'Occident; qu'il parut extravagant à tous ceux qui l'entendirent, parce qu'ils n'avaient jamais réfléchi ni même pensé à une telle chose, quoiqu'ils se vantassent de savoir

---

que Bartolomé de Las Casas ne dit-il pas que l'unique titre qui pût justifier l'occupation de ces pays, c'était la conversion de leurs naturels à la religion catholique? L'Espagne n'était-elle pas alors la nation la plus puissante et la plus civilisée de l'Europe? Les autres nations ne commirent-elles pas ensuite de plus grandes atrocités dans leurs conquêtes (*)? Mais l'ignorance et la malveillance sont les ressorts qui font mouvoir la plume de cette espèce d'écrivains qui sont aux gages d'une certaine politique ambitieuse qui attaque et foule aux pieds tous les droits, et excite parmi les hommes la division et la discorde. (M. F. de Nav.)

(*) En ce qui concerne les Français, nous pouvons hardiment, et avec vérité, affirmer que l'assertion de M. de Navarrete n'est pas fondée. (D. L. R.)

naviguer, et que tous, par conséquent, le traitèrent de *songe ou de fable* (1)? Si, voyant que dans sa patrie on n'ajoutait pas foi à ses paroles, il alla traiter de son projet avec le roi de Portugal en 1470 (2), comment M. Bossi, bouleversant la chronologie de l'histoire de Colomb, prétend-il justifier le refus des Génois par les inquiétudes et les craintes qu'ils avaient en 1475, parce que les Turcs, qui s'étaient emparés de Caffa, menaçaient d'une destruction générale leurs établissemens dans l'Archipel (3)? M. Bossi dit que d'après une tradition constante à Venise, quoiqu'elle n'y soit appuyée par aucun document, Colomb proposa aussi son entreprise à cette république; et il ajoute qu'un de ses magistrats lui assura avoir vu dans les archives publiques une mention de cette offre et du refus des Vénitiens, qui se trouvaient alors

(1) Ramusio, *Collection de Voyages maritimes*, tom. III, fol. 1. Ce compilateur mourut le 10 juillet 1557, ainsi que le rapporte M. Camus, membre de l'Institut de France, dans son *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages, etc.*, p. 8. (M. F. de Nav.)

Jean-Baptiste Ramusio ou Ramnusio, dont la collection est extrêmement précieuse, était né à Venise en 1485. (D. L. R.)

(2) Voyez le §. 54 de cette Introduction.

(3) Bossi, note 12, à sa *Vie de Colomb*, p. 137. (M. F. de Nav.)

dans des circonstances non moins critiques que les Génois (1)......... Et l'Espagne était-telle par hasard dans une situation beaucoup plus favorable à l'exécution du projet de Colomb, quand il vint le lui présenter? Il n'était alors question de rien moins que d'expulser de la Péninsule les Maures, qui l'avaient occupée près de huit cents ans, et qui avaient, au commencement de cette occupation, menacé d'envahir les autres nations de l'Europe, ainsi qu'ils le firent dans les provinces de France contiguës aux Pyrénées. Cependant l'Espagne vint au secours de Colomb par diverses sommes d'argent: il fut ordonné que des logemens lui fussent donnés gratuitement partout où il passerait (2), et que d'autres honneurs lui fussent accordés, même long-temps avant qu'on eût réglé et arrêté avec lui les conditions relatives à son nouveau voyage et à la découverte qu'il avait proposé de faire. Colomb fait lui-même allusion à la raillerie et au dédain avec lesquels les Génois, le Vénitiens, les Portugais et autres écoutèrent ses plans, lorsque, écrivant au Roi et à la Reine catholiques, il leur di-

(1) Bossi, note 14, à sa *Vie de Colomb*, p. 138. (M. F. DE NAV.)

(2) Voyez les documens nos 2, 4 et autres de notre *Collection diplomatique*. (*Idem.*)

sait : « Notre Seigneur m'ouvrit l'entendement « d'une manière palpable, et me fit comprendre « qu'il était possible de naviguèr d'ici aux Indes, « et il m'inspira la volonté d'exécuter ce voyage; « et rempli de cette idée, je me présentai à Votre « Altesse. Tous ceux qui entendirent parler de « mon entreprise nièrent, en s'en moquant, la « possibilité de son exécution : toutes les sciences « dont j'ai parlé plus haut, et les autorités sur « lesquelles elles s'appuyaient, ne me servirent à « rien; *en Votre Altesse seule demeura la foi et* « *la constance*. Qui doute que cette lumière ne « vînt de l'Esprit saint? (1) » Tel était le langage de Colomb. Et en effet, quelles que fussent les objections que, dans l'examen qu'on leur ordonna d'en faire, aient élevées contre son projet quelques géographes espagnols (car d'autres l'appuyèrent et le favorisèrent) (2), objections sur lesquelles M. Bossi s'efforce de jeter tant de ridicule (3), il nous paraît que celles qu'on put y opposer en Italie, et surtout à Gênes, où,

---

(1) *Collection diplomatique*, n° 140.

(M. F. de Nav.)

(2) Muñoz, *Histoire du Nouveau-Monde*, liv. II, §. 26. Remesal, *Histoire de Chiapa et de Guatemala*, liv. II, chap. 7. (*Idem.*)

(3) Bossi, note 15, p. 139. (*Idem.*)

selon Ramusio, on n'avait jamais examiné ce point de géographie, quoiqu'on se vantât d'y être si habile dans l'art de la navigation, n'étaient pas beaucoup plus fondées, et l'on peut en supposer autant des Portugais, puisque, suivant Colomb, il fut quatorze ans sans pouvoir s'en faire entendre.

§. LX. Le traducteur de M. Bossi continue en disant que l'*Espagne ne fit que prêter à Colomb un secours sollicité pendant long-temps, et poursuivre celui qui l'avait enrichie* (1). Quoique Colomb soit venu en fugitif de Portugal en Espagne vers la fin de 1484 (2), il paraît, par la lettre du duc de Medinaceli, que ce seigneur l'eut deux ans chez lui depuis son arrivée (3); et Colomb lui-même, dans son journal, journée du 14 janvier 1493, s'exprime en ces termes : « Ceux qui s'opposaient à mon entreprise ont été « cause que la couronne de Vos Altesses n'a « pas eu cent millions de rente de plus, *de-« puis que je suis à leur service, c'est-à-dire de-« puis bientôt sept ans, qui seront accomplis le*

(1) Préface du traducteur, p. 1. (M. F. de Nav.)

(2) Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. 11. (*Idem.*)

(3) *Collection diplomatique*, n° 14. (*Idem.*)

« 20 *de ce présent mois de janvier.* (1) » Il résulte de ce passage, qu'il entra au service du Roi et de la Reine catholiques le 20 janvier 1486, et qu'avant cette époque il se soutenait, soit aux dépens du duc, soit par son industrie, en vendant des livres imprimés ou en faisant des cartes marines, ainsi que le disent Bernaldez et Las Casas (2), et que nous l'avons déjà mentionné. Il est en outre certain que lorsqu'il se rendit à Salamanque pour y faire examiner et discuter les motifs de son projet, les religieux dominicains du couvent de Saint-Étienne, non seulement lui firent la meilleure réception, lui donnèrent le logement et la table, et payèrent ses frais de voyage, mais qu'ils appuyèrent encore ses opinions, et parvinrent à y amener les savans les plus distingués de l'école de cette ville. Il y fit la connaissance de maître Diego de Deza, professeur de théologie et précepteur du prince don Juan, qui le logeait dans son palais et le soutenait à la cour. Ce nouvel ami fut son protecteur spécial auprès de Ferdinand et d'Isabelle, et contribua principalement à la réussite de son

---

(1) Voyez la relation du premier Voyage, à la suite de cette Introduction, journée du 14 janvier. (M. F. de Nav.)

(2) Bernaldez, chap. 118.
Las Casas, liv. I, chap. 30. (*Idem.*)

entreprise; c'est à ce sujet que Colomb lui-même disait que *depuis qu'il était venu en Castille, ce prélat l'avait protégé, avait désiré son honneur, et qu'il fut cause que Leurs Altesses possédaient les Indes* (1). Le 5 mai, le 3 juillet, le 27 août et le 15 octobre 1487, on lui compta, sur des mandats de l'évêque de Palencia, jusqu'à la somme de 14,000 maravédis (2), et on lui fit d'autres paiemens les années suivantes. Il fut ordonné par cédule royale du 12 mai 1489, que quand il passerait dans quelques villes, bourgs ou villages, il fût bien logé et gratuitement, et qu'il n'eût à payer que les vivres au prix courant; en outre le Roi et la Reine désirèrent l'avoir auprès de leurs personnes, honneur dont il jouit pendant les siéges de Malaga et de Grenade. A peine cette grande cité, dernier asile des Maures, fut-elle conquise, que le Roi et la Reine catholiques y firent leur entrée, le 2 janvier 1492, et dès le courant de ce même mois ils songèrent à envoyer Colomb dans l'Inde par l'Occident, ainsi

---

(1) Remesal, *Histoire de Chiapa et de Guatemala*, liv. II, chap. 7.

Voyez les *Lettres de Colomb à son fils don Diego*, Lett. I et VI. (M. F. de Nav.)

(2) Environ 11,200 francs, le maravédis de cette époque valant environ 3 réaux ou 80 cent. (De V...l.

qu'il l'avait proposé(1). Il parle de ces dispositions dans la lettre qui précède le premier voyage; et il est à remarquer que Ferdinand et Isabelle eurent à peine terminé si glorieusement cette guerre, qu'ils traitèrent avec lui sans perte de temps. On en trouve la preuve dans les documens que nous publions, et ils confirment de même, jusqu'à l'évidence, qu'on n'employa à l'égard de Colomb ni fraude, ni tromperie, ni délais perfides, ni fausses promesses; car il savait bien que le Roi et la Reine catholiques ne commenceraient l'exécution de son projet qu'après avoir délivré leurs royaumes de la domination mahométane.

§. LXI. La persécution à laquelle on suppose que Colomb a été en butte, n'est pas plus réelle, parce que le Roi et la Reine catholiques, non seulement conclurent leurs capitulations le 17 avril de cette même année, mais qu'ils lui expédièrent, le 30 du même mois, le titre d'amiral, de vice-roi et de gouverneur des îles et de la terre ferme qu'il découvrirait (2). Le 8 mai suivant ils nommèrent son fils don Diego page du

(1) Voyez le commencement de la relation du premier Voyage de Colomb, après cette Introduction.

(M. F. de Nav.)

(2) *Collection diplomatique*, n°s 5 et 6. (*Idem.*)

prince don Juan (1), et ils lui accordèrent beaucoup d'autres faveurs et priviléges très importans relatifs aux apprêts de l'expédition (2). Ainsi donc les souverains de l'Espagne le comblèrent de prévenances et de témoignages de leur estime, même avant son départ pour une entreprise dont l'issue était regardée par quelques uns comme douteuse et problématique. Après le premier voyage, dont le succès avait causé au Roi et à la Reine la satisfaction qu'ils devaient en éprouver, Colomb trouva en eux une source intarissable de grâces, d'honneurs, de marques de confiance, d'éloges et d'attentions, dont aucun autre sujet ne fut peut-être jamais l'objet. Dès-lors ils l'admirent dans toutes leurs délibérations, ils suivirent en tout son avis, ils augmentèrent ses pouvoirs et ordonnèrent à tous de lui obéir et de le respecter : « *Parce que nous voulons que l'amiral* « *des Indes soit beaucoup honoré et respecté* « *comme de droit, et selon le rang auquel nous* « *l'avons élevé.* (3) » Ils firent de sévères reproches à don Juan de Soria, et menacèrent de le châtier parce qu'il avait traité Colomb avec peu

(1) *Collection diplomatique*, n° 11.
(M. F. de Nav.)

(2) *Ibidem*, n°s 8, 9, 10 et 12. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n° 60. (*Idem.*)

d'égards; c'était néanmoins un personnage de leur intime confiance, revêtu pour cette raison des charges de secrétaire du prince don Juan et de lieutenant des maîtres des comptes (1). Ils recommandèrent qu'en toutes choses on lui complût et qu'on se conformât à son opinion (2). La Reine lui écrivit une lettre pleine d'expressions de confiance et d'affection, dans laquelle elle rehaussait le prix de ses services, et lui offrait de plus grandes récompenses (3); et dans une autre lettre qu'elle lui adressa, sous la même date, de concert avec le Roi son époux, les deux souverains louent ses services de la manière suivante : « Et parce que nous n'ignorons pas « que vous en savez sur cette matière plus qu'au« cun autre, *nous vous prions* de nous envoyer « aussitôt votre avis à cet égard.... Nous-mêmes, « et nous seuls nous avons vu quelque chose « dans le livre que vous nous laissâtes; et plus « nous nous entretenons à ce sujet, plus nous « l'examinons, plus nous comprenons de quelle « importance a été votre expédition, et nous « nous convainquons en même temps que vous « en avez su plus dans votre art qu'on n'a jamais

(1) *Collection diplomatique*, nos 35 et 64. (M. F. de Nav.)

(2) *Ibidem*, nos 65 et 66. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n° 70. (*Idem.*)

« pensé qu'en pourrait savoir qui que ce soit « parmi les vivans...... faites-nous parvenir « aussi la lettre que *nous vous avons prié* de « nous envoyer avant votre départ. (1) » La lettre dans laquelle ils répondent aux nouvelles de son second voyage, en date du 13 avril 1494, n'est ni moins flatteuse ni moins honorable; elle contient entre autres les expressions suivantes : « Nous vous sommes « infiniment redevables pour les importans « et éminens services que vous nous avez « rendus dans ces grands travaux que vous avez « exécutés avec tant d'ordre et de prudence « qu'il n'était pas possible d'y en mettre davan- « tage. (2) » Dans une autre lettre datée du 16 août de la même année, ils s'expriment ainsi : « Une des principales raisons pour les- « quelles votre découverte nous a causé tant « de joie, c'est parce qu'elle est due à votre

---

(1) *Collection diplomatique*, n° 71. Cette manière de s'exprimer *nous vous avons prié*, que Ferdinand et Isabelle emploient dans cette lettre, dans celle du 14 mars 1502 (titre I), et dans plusieurs autres, prouve l'extrême condescendance et la haute considération avec lesquelles ils traitaient l'amiral, parce que les vassaux ou les inférieurs sont ceux qui *prient* ou *supplient*, et les monarques ceux qui commandent et se font obéir. (M. F. DE NAV.)

(2) *Collection diplomatique*, n° 73. (*Idem.*)

« génie, et qu'elle a été commencée et mise à fin « par vos propres soins, par votre courage, votre « travail et votre industrie; et il nous paraît que « toutes les choses que vous nous disiez d'abord « qu'on pourrait obtenir ont été obtenues « pour la plupart, comme si vous l'eussiez vu « avant de nous le dire »; et cette lettre continue dans les termes les plus obligeans et les plus délicats (1). Tel est le langage qu'employèrent le Roi et la Reine envers l'amiral, tels sont les égards qu'ils eurent constamment pour lui dans tout le cours de leur correspondance. Ils voulurent complaire, non seulement à lui, mais encore à ses frères : on en demeurera convaincu en lisant les recommandations qu'ils firent à Fonseca, évêque de Badajoz, pour lui prescrire de donner à don Diego Colomb toute espèce de satisfaction, d'écrire à l'amiral afin de détruire tout ressentiment qui pourrait exister entre eux, quel qu'il fût, et de s'informer préalablement de ce qu'il pourrait faire qui lui fût le plus agréable (2). Cependant ils répandaient des grâces sur lui et sur toute sa famille, comme pour lui prouver que leurs promesses n'étaient pas de simple politesse et de pure cérémonie.

---

(1) *Collection diplomatique*, n° 79. (M. F. de Nav.)
(2) *Ibidem*, n°s 93, 94 et 95. (*Idem.*)

Ils ajoutèrent, en 1493, de nouvelles pièces aux armes de sa famille (1); ils accordèrent à l'amiral une rente annuelle de 10,000 maravédis, sa vie durant, parce qu'il avait été celui qui avait vu et découvert la première terre (2); ils lui firent un présent de 10,000 doubles d'or (3); ils ordonnèrent qu'un bon appartement lui fût fourni, ainsi qu'à cinq domestiques de sa suite, dans tous les lieux par lesquels il passerait (4); ils confirmèrent ses anciens titres, et lui expédièrent celui de capitaine général de la flotte qui allait aux Indes (5); ils lui donnèrent la faculté de nommer à tous les emplois publics dans ces domaines (6); au lieu de lui transmettre des ordres ils lui recommandaient les personnes qui avaient le plus leur confiance, le priant de leur donner quelque occupation ou quelque emploi (7). Parmi ces faveurs et autres faites à l'amiral, ils lui confirmèrent, en 1497, les grâces et les priviléges antérieurs, et ordonnèrent expressément qu'ils

(1) *Collection diplomatique*, n° 20. (M. F. de Nav.)

(2) *Ibidem*, n° 32. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n° 38. (*Idem.*)

(4) *Ibidem*, n° 39. (*Idem.*)

(5) *Ibidem*, n°s 41 et 42. (*Idem.*)

(6) *Ibidem*, n° 43. (*Idem.*)

(7) *Ibidem*, n°s 51 et 59. (*Idem.*)

lui fussent conservés (1); ils réglèrent le mode selon lequel il percevrait, à sa convenance, les droits qui lui revenaient (2); ils lui permirent l'extraction gratuite pour les Indes, de certaines quantités de blé et d'avoine (3), chose bien remarquable pour ce temps, dans lequel on trouve à peine la concession d'une faveur de ce genre; ils l'autorisèrent à faire la répartition des terres entre ceux qui étaient dans ces domaines ou qui s'y rendraient (4); ils revêtirent son frère don Barthélemi de la dignité de gouverneur des Indes (5); ils lui accordèrent la faculté de fonder un ou plusieurs majorats (6); ils nommèrent, en 1498, ses fils don Fernando et don Diego pages de la Reine (7), honneur qui ne s'accordait qu'à des fils de personnages employés au service le plus intime du Roi et de la Reine, et qui pour cette raison jouissaient de plus de crédit auprès d'eux; ils ordonnèrent, le 27 septembre 1501, que lui et ses frères fussent dédommagés

(1) *Collection diplomatique*, nos 109 et 113. (M. F. DE NAV.)

(2) *Ibidem*, n° 114. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n° 119. (*Idem.*)

(4) *Ibidem*, n° 121. (*Idem.*)

(5) *Ibidem*, n° 122. (*Idem.*)

(6) *Ibidem*, n° 126, tom. IV. (*Idem.*)

(7) *Ibidem*, n° 125, tom. III. (*Idem.*)

des pertes et des préjudices que le commandeur Bobadilla leur avait arbitrairement causés dans l'île Espagnole (1); ils nommèrent, en 1503, son fils don Diego Colomb, garde-du-corps de Leurs Majestés (CONTINO *de la Casa real*) (2), et ils ordonnèrent au commandeur Ovando de payer à l'amiral les droits qui lui appartenaient en cette qualité (3); ils accordèrent, en 1504, des lettres de naturalité dans leurs royaumes à don Diego Colomb, frère de l'amiral, faveur extrêmement rare sous le règne de ces princes (4). En 1505, le Roi catholique accorda à Colomb la permission d'aller dans toutes les parties de ses royaumes sur une mule sellée et bridée, malgré la pragmatique récente qui le défendait (5). Le

---

(1) *Collection diplomatique*, n°s 142 et 144.
(M. F. DE NAV.)

(2) *Ibidem*, n° 150. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n°s 151 et 152. (*Idem.*)

(4) *Ibidem*, n° 154. (*Idem.*)

(5) *Ibidem*, n° 156.

Le roi Alphonse XI, pour encourager la propagation des chevaux, avait déjà fait, long-temps auparavant, la défense absolue de se servir de mules; mais cette défense fut modifiée par la fixation du nombre de celles que pourraient avoir les grands, les évêques et autres personnes d'un haut rang.

Semper, *Histoire du Luxe*, part. I, chap. 7, p. 174.
(*Idem.*)

même monarque, que certains historiens ont supposé si injustement avoir été l'ennemi de l'amiral, ordonna, dès qu'il fut mort, que tout ce qui lui avait appartenu fût remis à son fils aîné, et lui appartînt à l'avenir (1); il le mit en possession du gouvernement des Indes (2); il concéda à Barthélemi Colomb le privilége de jouir de la solde de garde-du-corps, quoiqu'il ne résidât pas à la cour (3), et voulut qu'il conservât l'île de la *Mona* (4), que l'amiral lui avait donnée dans la répartition (5). Nous ne dirons rien des hauts et brillans emplois, des distinctions honorifiques que postérieurement ses successeurs ont obtenus de tous les monarques espagnols, qui les nommèrent vice-rois, capitaines généraux, présidens et gouverneurs

---

(1) *Collection diplomatique*, n° 159.
(M. F. de Nav.)

(2) *Ibidem*, n°s 163 et 164. (*Idem.*)

(3) *Ibidem*, n° 168. (*Idem.*)

(4) L'île de la Mona, que nous appelons le Mone, est située entre Saint-Domingue et Porto-Rico. Il y a en Europe une autre île de Mone à l'entrée de la mer Baltique, et qui appartient au Danemarck. L'île actuelle d'Anglesey s'appelait *Insula Mona* dans la géographie ancienne.
(De V...l.)

(5) *Collection diplomatique*, n° 172.
(M. F. de Nav.)

des conseils, honneurs éminens auxquels on doit ajouter celui de la *grandesse d'Espagne*, déclarée de première classe par le roi Philippe V, le 18 avril 1712, en faveur de la maison et de l'état du duc de Veragua : nous ne parlerons pas non plus des honneurs qui, même de nos jours, ont été rendus aux cendres et à l'illustre mémoire du premier amiral des Indes et du premier auteur de la découverte du Nouveau-Monde (1). Tout cela est certain et de notoriété publique; mais dans la langue et dans le dictionnaire de quelques écrivains modernes, les vices ont coutume de s'appeler vertus; la générosité, ingratitude; la protection, l'asile et l'hospitalité, abandon, *persécution* et mépris. Oh! si la démonstration que nous venons de tracer servait à faire pénétrer la véritable signification des phrases artificieuses et du style faux et perfide, à l'aide duquel de pareils imposteurs s'efforcent d'obscurcir la vérité!.....

§. LXII. La conduite du commandeur Francisco de Bobadilla, et l'abus qu'il aurait fait de son autorité ne peuvent s'imputer en aucune manière ni au Roi et à la Reine catholiques, ni à leur gouvernement, ni à leur nation. La colonie de l'île Espa-

(1) *Collection diplomatique*, n° 177.

(M. F. de Nav.)

gnole tomba, en 1498, dans l'état le plus déplorable. Les nouvelles opposées et contradictoires que recevaient Leurs Altesses sur l'origine et les causes décisives de ces troubles les jetèrent dans une grande affliction. L'amiral se plaignait de Roldan et de ses partisans, et ceux-ci accusaient l'amiral et son frère le gouverneur de cruauté et de tyrannie; ils les peignaient comme des hommes nouveaux qui ne savaient pas gouverner des gens d'honneur. Les mécontens qui se présentaient à la cour, répétaient des inculpations semblables et d'autres pires encore; et de tant d'accusations naquirent inévitablement des soupçons que les rivaux et les ennemis de l'amiral eurent soin d'augmenter (1). Leurs exagérations sur la richesse de l'île se réduisaient à rien par les résultats: le manque de nouvelles pendant quelques mois inspirait des inquiétudes: l'esclavage imposé arbitrairement par Colomb aux Indiens, et la vente qui se fit par son ordre en Andalousie de quelques uns d'entre eux irritèrent à l'excès l'âme charitable et compatissante de la Reine (2): la

(1) Muñoz, *Histoire du Nouveau-Monde*, liv. VII, encore inédit. C'est de cet ouvrage que nous avons extrait ces renseignemens, que nous avons néanmoins vérifiés, et que nous confirmons par les assertions identiques des écrivains contemporains que nous citons également. (M. F. de Nav.)

(1) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*,

privation de nourriture qu'il infligea à ceux qui commettaient quelque délit parut au Roi et à la Reine une peine égale à celle de mort (1) : la création de la charge de gouverneur des Indes qu'il fit en faveur de son frère don Barthélemi, sans l'assentiment préalable de la cour, y fut regardée comme une usurpation de l'autorité royale à laquelle appartient uniquement l'institution de si hautes dignités (2). Ces raisons et surtout les rapports de l'amiral contre les rebelles motivèrent la résolution d'envoyer à l'*Espagnole* un juge supérieur muni de pleins pouvoirs pour connaître de tout ce qui s'était passé et punir

---

liv. I, chap. 176, et dans un Opuscule qu'il fit imprimer à Séville en 1552, sur le *Huitième des Remèdes* (*el Octavo de los Remedios*), ou moyens qu'il proposa en 1542, dans un conseil, pour la *réforme du gouvernement des Indes*, p. 5.

Remesal, *Histoire de Chiapa et de Guatemala*, liv. II, chap. 10, §. 3.

Voyez le n° 134 de la *Collection diplomatique*.

(M. F. de Nav.)

(1) *Collection diplomatique*, n° 97. (*Idem.*)

(2) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 101. Il paraît que cette nomination eut lieu en 1494, peu de temps après l'arrivée de don Barthélemi à l'île *Espagnole;* mais les Rois, pour complaire aux deux frères, lui expédièrent le brevet de gouverneur (*adelantado*), le 22 juillet 1497.

Collection diplomatique, n° 122. (*Idem.*)

les coupables. Le choix des souverains tomba sur Bobadilla, qui jouissait de la réputation de bon chevalier, *très honnête et très religieux;* ainsi que le qualifie le chroniqueur Oviedo (1), et que le confirme l'évêque Bartolomé de Las Casas, ajoutant qu'*il n'entendit jamais dire de lui quand on en parlait tant, chose deshonnête ni qui sentît l'avarice, ni même après sa déposition et sa mort* (2). Les commissions et les provisions royales furent rédigées dans les termes les plus mesurés, les plus justifians (*justificados*) et les plus honorables pour l'amiral lui-même. On ordonnait à Bobadilla, qu'après s'être pleinement instruit de tout, *avoir procédé à une information juridique et avoir connu la vérité il fit emprisonner les coupables et séquestrer leurs biens* (3). On prévenait les conseils, les tribunaux et les justices que *si Bobadilla jugeait qu'il fût convenable à notre service et à l'exécution de notre justice que quelques chevaliers ou autres personnes quelconques de celles qui sont à présent ou seraient à l'a-*

---

(1) Oviedo, *Histoire générale des Indes*, part. I, liv. III, chap. 6. (M. F. de Nav.)

(2) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. II, chap. 6. (*Idem.*)

(3) *Collection diplomatique*, n° 127. (*Idem.*)

venir dans lesdites îles et terre ferme, en sortissent, ou n'y entrassent pas et n'y séjournassent pas si elles n'y sont pas encore, et qu'elles vinssent et se présentassent devant nous, il a le droit de l'ordonner de notre part et de les faire sortir desdites possessions (1). Comme Colomb y exerçait alors un commandement supérieur, il était facile de prévoir que l'ambition d'un juge nouveau qui pourrait le remplacer pendant long-temps, s'il le trouvait coupable, serait un grand obstacle à la rectitude et à l'impartialité de sa conduite, et cette circonstance ne fut peut-être pas assez mûrement examinée et pesée. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de croire que pour déterminer le Roi et la Reine à confier à Bobadilla l'autorité suprême, et à ordonner à l'amiral lui-même et aux autres autorités de l'île Espagnole de lui remettre les forteresses, même sans l'intervention à cette remise et à la prestation de fidélité et d'hommage, d'un concierge (*portero*) connu de la maison royale (2), intervention qui, pour de tels actes, était ordonnée par la loi, il a bien fallu que les qualités et les talens de Bobadilla fussent

(1) *Collection diplomatique*, n° 128.
(M. F. de Nav.)

(2) *Ibidem*, n° 129. (*Idem.*)

reconnus par des princes ausi justes qu'habiles appréciateurs des personnes, et que l'amiral ait donné quelques motifs pour qu'ils le privassent, temporairement au moins, de son gouvernement. Le chroniqueur Oviedo fortifie ce soupçon lorsqu'il dit que les *véritables causes* de la destitution et de l'incarcération de l'amiral *restaient cachées, parce que le Roi et la Reine aimèrent mieux le voir corrigé (emendado) que maltraité* (1). Quoique les cédules et les provisions royales du commandeur Bobadilla aient été expédiées sous les dates des 21 mars, 21 et 26 mai 1499, il ne reçut l'ordre de son départ qu'au mois de mai de l'année suivante, sans doute parce que les souverains, toujours remplis de bienveillance pour Colomb, attendaient de l'*Espagnole* de meilleures nouvelles qui leur épargnassent le déplaisir de mettre à exécution une mesure qu'ils semblaient n'avoir prise qu'à force d'importunités. Deux vaisseaux arrivèrent dans le cours de l'année 1500 portant les fondés de pouvoir des deux partis. L'amiral envoya des procédures en forme et des relations mieux certifiées et légalisées; mais ses raisonnemens et les témoignages qu'il invoquait, ne produisaient pas

(1) Oviedo, *Histoire générale des Indes*, liv. III, chap. 6. (M. F. de Nav.)

autant d'effet sur Ferdinand et Isabelle, que les plaintes faites de vive voix sur sa rigueur, son injustice, son ambition, et les accusations que portaient contre lui une foule de gens venus des Indes qui réclamaient en même temps, les uns leur solde arriérée, les autres le prix de leurs services, ceux-là la réparation des pertes qu'ils avaient éprouvées, et tous, justice contre l'étranger qu'ils croyaient être l'origine et la cause de leurs maux. Il y eut des momens où l'on vit à Grenade cinquante de ces mécontens se réunir dans la cour du palais de l'Alhambra, y entourer le Roi, le fatiguer de leurs clameurs mille fois renouvelées, et pousser l'insolence jusqu'à oser insulter par d'injurieuses railleries les fils de l'amiral qui faisaient leur service dans le palais (1). Tant et de telles plaintes obligèrent le Roi et la Reine à prendre des mesures pour rechercher la vérité et faire justice; et c'est à cet effet qu'ils envoyèrent enfin Bobadilla, qui partit vers la mi-juillet et arriva à l'île *Espagnole* le 23 août 1500, lorsque la révolte était déjà presque éteinte, et le remède, par conséquent, intempestif et même

---

(1) Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. 85.

(M. F. de Nav.)

dangereux. Les mécontens profitèrent de cette conjoncture, et Bobadilla croyant, avec trop de légèreté les rapports qu'on lui faisait, ou mu par son ambition, agit avec peu de sagesse et de prudence, et ne conserva pas les égards qu'il devait au rang, à la dignité, et à la personne de l'amiral et de ses frères. Il commença par s'emparer de leur maison et de tout ce qu'elle contenait, et il s'en servit comme si c'eût été sa propriété. Dès que Colomb fut dans le malheur presque tous l'abandonnèrent, et le petit nombre de vrais amis qui lui restèrent fidèles furent intimidés ou atterrés par la passion du juge et l'extrême insolence des mécontens. Il devint donc facile de trouver, dans l'instruction de la procédure, des témoins qui aggravèrent les torts et exagérèrent les défauts des trois Colomb. Bobadilla, après les avoir fait arrêter, les fit charger de fers et mettre dans les caravelles, en ordonnant de les conduire en Espagne et de les livrer à l'évêque don Juan de Fonseca (1). Ils partirent du port de Santo-Domingo au commencement d'octobre, et arrivèrent à Cadix le 20 ou le 25 novembre, après avoir été pendant leur traversée l'objet des égards et

(1) Voyez le §. 61, et les notes sur ce paragraphe.

(M. F. de Nav.)

des soins de don Alonso de Vallejo et d'Andres Martin, qui commandaient les caravelles. Ces deux officiers voulaient leur ôter leurs fers, malgré la résistance de l'amiral, qui refusa d'y consentir jusqu'à ce que le Roi et la Reine l'eussent ordonné : et à peine furent-ils arrivés en Espagne que ces deux officiers donnèrent à Colomb la facilité d'envoyer secrètement au Roi, à la Reine et à d'autres personnes (1) un serviteur de confiance porteur de ses dépêches, afin qu'elles arrivassent avant celles du commandeur, et les procédures dont elles étaient accompagnées.

§. LXIII. Cette précaution produisit un bon résultat, car aussitôt que Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient à Grenade, apprirent l'arrivée et l'incarcération de l'amiral et de ses frères, ils en furent extrêmement affligés, ordonnèrent qu'ils fussent mis immédiatement en liberté, et envoyèrent à l'amiral deux mille ducats, afin qu'il se rendît, sans délai, à la cour, où les trois frères

---

(1) Voyez la lettre adressée à la gouvernante du prince, et placée immédiatement à la suite de la relation du troisième Voyage; ainsi que le n° 137 de la *Collection diplomatique*.

(M. F. de Nav.)

arrivèrent le 17 décembre, suivant ce que rapportent les écrivains du temps (1). Ils furent reçus avec beaucoup de bienveillance par le Roi et la Reine, qui compatirent à leur disgrâce, et les assurèrent qu'ils avaient été arrêtés contre leur volonté. Ils leur donnèrent en même temps, et surtout à l'amiral, que la Reine avait toujours regardé avec une affection et une prédilection particulières, les preuves les plus sincères de leur satisfaction et de leur désir de les consoler. Après avoir admis les justifications que Colomb présenta au sujet des fautes qu'il avait pu commettre sans le vouloir, et avec les intentions les plus pures, ainsi qu'il l'exprima dans sa lettre à la gouvernante du prince, le Roi et la Reine lui promirent, *par des paroles pleines d'affection et d'efficacité* (*con palabras muy amorosas y eficaces*), dit Bartolomé de Las Casas, de venger son injure, de porter remède à ses souffrances, et de lui conserver, sans exception, tous les priviléges et toutes les grâces qu'ils lui avaient accordés. Avant qu'il entreprît son dernier voyage, ils lui disaient : « Soyez

---

(1) Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 182.

Herrera dit que ce ne fut que mille ducats, décade I, liv. IV, chap. 10. (M. F. de Nav.)

« bien assuré que votre incarcération nous a fait « la plus grande peine, et vous l'avez bien vu, « et tous l'ont clairement reconnu, puisqu'aus- « sitôt que nous en fûmes informés nous ordon- « nâmes votre mise en liberté, et vous savez *avec* « *quelle faveur* (1) nous avons commandé qu'on « vous traitât toujours : nous sommes à présent « plus disposés que jamais à vous honorer et à « vous très bien traiter (2), etc. » On peut ajouter qu'ils ne firent aucun cas, ni des informations et des procédures de Bobadilla, ni des pièces et des lettres sur lesquelles elles étaient appuyées. Ils désapprouvèrent sa conduite, ne donnèrent aucune suite à sa déposition, et s'accordèrent à confier par intérim le gouvernement de l'île Espagnole, à don Nicolas de Ovando, commandeur de Lares de l'ordre d'Alcantara, homme d'une grande intégrité et d'une maturité égale

---

(1) Cette expression dénote, selon notre manière de voir, que quand bien même il y aurait eu, d'après les procédures et aux termes rigoureux de la loi, sujet à lui infliger un châtiment, le Roi et la Reine, eu égard à la personne et aux services de l'amiral, n'auraient pas agi envers lui selon la loi écrite, mais usant de *faveur*. (M. F. de Nav.)

(2) Voyez dans le quatrième Voyage, la lettre du Roi et de la Reine, qui précède l'instruction donnée par eux à l'amiral pour ledit voyage.

Casas, lib. I, cap. 182. (*Idem.*)

à sa prudence (1). La demande que fit l'amiral de n'être pas chargé du gouvernement de l'île jusqu'à ce que de nouveaux colons de meilleures mœurs et plus appliqués au travail y fussent envoyés, contribua, sans doute, à ce choix, d'ailleurs si conforme à la justice. Cette conduite et cette demande étaient louables de la part de l'amiral, et même nécessaires, afin que les troubles qui avaient eu lieu ne se renouvelassent pas, troubles qui pouvaient, ainsi que

(1) Lorsque le Roi et la Reine catholiques formèrent une société de dix chevaliers, cinq d'un âge mûr et cinq encore jeunes, pour que le prince don Juan leur fils fût élevé au milieu d'eux, *ils les choisirent par tous leurs royaumes*, ayant soin qu'ils fussent *expérimentés*, *vertueux et de noble lignage*, et Ovando fut l'un d'eux. (Oviedo, *Histoire générale des Indes*, part. I, liv. IV, chap. 1. — Clémencin, note 14 à cette histoire, p. 384). Colomb lui-même lui écrivait avec le plus grand respect et la plus haute considération, pour le remercier des soins qu'il avait pris de ses affaires, *soins dont il ne peut être trop reconnaissant;* pour le féliciter de tout ce qui lui arrivait d'agréable, et *l'assurer qu'il y prenait bien sincèrement part* (*y asegurándole que no era lisonjero en palabras*). (Appendice à la *Collection diplomatique*, n°s 20 et 21.) Il paraît cependant, d'après ses lettres familières à son fils, qu'il pensait d'une autre manière; mais les circonstances n'étaient pas les mêmes, et l'homme n'est toujours qu'un assemblage de contradictions. (M. F. de Nav.)

le lui dirent le Roi et la Reine, mettre ses propres jours dans un danger éminent. Pour qu'il n'y fût pas exposé, ces souverains le prévinrent avec non moins de délicatesse que de prudence en lui expédiant les instructions relatives à son dernier voyage, le 14 mars 1502, qu'il devait, en allant, ne pas toucher à l'Espagnole, ainsi qu'il en avait l'intention. Ils ajoutèrent néanmoins qu'en revenant il pourrait *s'y arrêter un peu, mais seulement en cas de besoin*, parce qu'il convenait qu'ils fussent informés, par lui-même, en personne, des découvertes qu'il aurait faites, afin qu'ils fissent, en conséquence, les dispositions nécessaires. Colomb, malgré cette insinuation de Leurs Altesses, insinuation qu'elles lui avaient faites avec tant de douceur, et seulement comme un conseil et un désir, quand elles auraient pu en faire une défense positive, se présenta à l'Espagnole et voulut y aborder. Mais Ovando, qui avait reçu les mêmes instructions, l'en empêcha, et obéit en cela à la volonté de ses souverains. Ceux-ci, toujours justes et bienfaisans envers l'amiral, désapprouvèrent ou annulèrent diverses mesures prises par Bobadilla (1), et ordonnèrent, en conséquence, que Colomb fût

(1) Voyez le n° 151 de la *Collection diplomatique*. (M. F. de Nav.)

rétabli dans ses anciennes prérogatives; que les traités qu'il avait faits au profit du trésor royal reçussent leur exécution; qu'on lui rendît, ainsi qu'à ses frères, tout ce que ledit gouverneur leur avait pris, ou qu'on leur en donnât la valeur sur les biens que ce dernier avait laissés: enfin, qu'on payât à l'amiral tous les droits arriérés qui lui revenaient. Ce simple récit prouve 1°. que Ferdinand et Isabelle eurent de justes motifs pour envoyer à l'île Espagnole un juge instructeur, et qu'ils choisirent, à cet effet, un sujet distingué, ancien serviteur de la maison royale, et qui avait joui jusqu'alors d'une réputation très honorable; 2°. que si, d'un côté, celui-ci, abusant de son pouvoir ou entraîné par une passion quelconque, foula aux pieds les égards qu'il devait à l'amiral; de l'autre, le Roi et la Reine non seulement ne négligèrent rien, pour le consoler, d'une manière pleine de tendresse et d'affection, et lui donner satisfaction sur tout ce qui s'était fait sans leur ordre et contre leur volonté, mais encore qu'ils prirent comme souverains toutes les mesures qu'ils crurent justes pour le rétablir dans ses honneurs et réparer le tort fait à ses intérêts; 3°. que dans cette malheureuse affaire la nation espagnole et les monarques qui la représentaient, loin de persécuter Colomb, le comblèrent d'honneurs

et de bontés, soit en public soit en particulier; et il est bien remarquable que les enquêtes et les procédures dont on ne fit aucun usage ne parurent jamais devant aucun tribunal, et que Colomb n'en ait pas sollicité la remise, comme il le pouvait, afin d'écarter les charges qu'elles auraient pu faire peser sur lui. Sa lettre à la gouvernante indique, il est vrai, quelques unes des accusations portées contre lui; mais cessons, il en est temps, de combattre ces fantômes de l'erreur et de la prévention. Les exemples que nous venons de citer doivent suffire pour faire connaître, d'un côté, la précaution et la défiance avec lesquelles on doit lire de semblables livres; de l'autre, le bon usage qu'on peut faire des documens que nous publions, dans lesquels on trouvera toujours la vérité, qui est l'âme, l'essence et *la splendeur* de l'histoire. Continuons donc à lever les doutes que pourraient présenter, et à réfuter d'avance quelques objections que pourraient faire ceux qui examineront de bonne foi ces deux premiers volumes (1) de la collection des voyages espagnols.

§. LXIV. On a eu sous les yeux, pour tracer

(1) En français : ces cinq premiers volumes.
(D. L. R.)

les routes maritimes suivies par l'amiral dans ses quatre voyages, non seulement ses journaux et ses relations, mais encore celles de Bartolomé de Las Casas, de don Fernando Colomb, et de don Antonio de Herrera, à l'aide desquelles on a suppléé aux lacunes des premières (1). On a cru jusqu'à présent que la première terre que découvrit l'amiral, où il débarqua le 12 octobre 1492, et que les naturels appelaient *Guanahani,* est l'île nommée sur toutes les cartes *San Salvador grande,* située entre les parallèles du 24° et du 25°, et ayant une étendue de quinze lieues du nord-nord-ouest ou sud-sud-est. Don Juan Bautista Muñoz pensa que l'île de *Guanahani* est celle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Watlings* (Watelin dans les cartes françaises) (2), située à quinze lieues est de la première, d'une étendue de quatre lieues à peu près du nord au sud, et tout en-

---

(1) Les cartes ont été tracées sous nos yeux par don Miguel Moreno, pilote de première classe, breveté lieutenant de frégate, et dessinateur du dépôt hydrographique, qui, ayant fait partie de l'expédition scientifique faite aux Antilles par don Cosme Churruca, a pu examiner par lui-même beaucoup des lieux dont il est question dans les deux cartes. (M. F. de Nav.)

(2) Juan Bautista Muñoz, *Histoire du Nouveau-Monde*, liv. III, §. 12. (*Idem.*)

tourée d'un récif de pierre. En examinant les journaux de Colomb, et en réfléchissant sur sa route, toujours suivie vers l'ouest, d'île en île, depuis la première qu'il découvrit jusqu'à sa descente à celle de Cuba (dont il décrit les ports de Nipe, de Las Nuevitas del Principe, de Tanamo, de Cayo-Moa et de Baracoa, ces deux derniers surtout, avec une admirable exactitude), nous arrivons à croire que la première terre découverte n'a pu être, sous aucun rapport, malgré l'opinion assez généralement adoptée jusqu'à présent, celle que l'on connaît sous le nom de *San Salvador grande*. En effet, en partant du lieu où elle est située, l'amiral n'aurait pas pu faire sa navigation en suivant toujours la direction de l'occident, ainsi qu'il le fit, à cause des obstacles que présente le grand banc de Bahama, au nombre desquels est la Cordillière des Caïques, appelé de la Chaîne (*de la Cadena*) ou de Montesumos, dont l'accès est très difficile. Il est encore moins croyable que, suivant la direction de l'ouest-sud-ouest et du sud-ouest, il soit venu atterrir au port de Nipe, qui se trouve à plus de soixante lieues au vent du cours de sa navigation, ce qu'il est très difficile de faire dans ces parages. Ces indications et ces données nous ont conduit à rétrograder depuis le point de son premier arrivage à Cuba jus-

qu'à la quatrième île qu'il vit, dont il fit le tour, qu'il appela *Isabela,* et qui doit être celle que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de la *grande Inague* (*Inagua grande*); de même que nous nommons la *petite Inague* (*Inagua Chica*), l'île *Fernandina*, que Colomb visita le 17 octobre. Les îles qu'il côtoya au nord et qu'il appela Sainte-Marie de la Conception (*Santa Maria de la Concepcion*), doivent être celles qu'on nomme aujourd'hui les *Caïques*, où il mouilla le 15 du même mois. Il résulte de ce que nous venons de dire que la première terre qu'il découvrit, et sur laquelle il mit le pied dans le Nouveau-Monde, doit être, selon nous, l'île de la *grande Saline* (del gran Turco), située par 21° 30′ latitude nord, et 73° 20′ longitude ouest. (1)

§. LXV. Colomb, écrivant dans son journal les événemens du 11 et du 12 octobre, dit qu'ils arrivèrent à une petite île des Lucayes, et cependant, le 13 octobre, il s'exprime ainsi : *Cette île est bien grande et très unie, plantée d'arbres très verts ; on y trouve beaucoup d'eau, un très grand lac au milieu, et pas une montagne* ; et il ajoute dans la relation du jour suivant, *qu'un*

---

(1) Voyez à la suite de la relation du premier Voyage de Colomb, tom. II, la note où nous discutons l'opinion émise ici par M. de Navarrete. (D. L. R.)

grand rocher de pierre la borde tout autour (*una grande restinga de piedras*). Parlant de nouveau de cette île, le 5 janvier 1493, il revint à l'appeler *un îlot* ou une petite île. Tous ces signes et toutes ces indications, si l'on excepte celle de sa *grandeur* (de ser *bien grande*), se rapportent parfaitement à l'île de la grande Saline, que nous supposons être la première que découvrit Colomb. Parmi les diverses particularités qui la distinguent, il en est une très remarquable, c'est le lac qui est au milieu, et qui ne se trouve dans aucune autre, particularité dont l'amiral fait mention, et que n'omettent ni son fils don Fernando, ni Las Casas, ni Herrera (1), et qui plus est, ni M. Bellin, dans sa *Description géographique des débouquemens qui sont au nord de l'île de Saint-Domingue*, qu'il publia avec diverses cartes et plusieurs plans, en 1768. Ces raisons nous ont déterminé à tracer sur notre carte numéro 1er, la route maritime et l'abordage de Colomb dans son premier voyage à la petite île de la grande Saline (*el grand Turco*), qui a,

(1) Don Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. 22.
Bartolomé de Las Casas, liv. I, chap. 40.
Antonio de Herrera, décade I, liv. I, chap. 12.
Tous donnent à cette île une étendue de quinze lieues.
(M. F. de Nav.)

du nord au sud, une étendue d'une lieue et un tiers, avec la ville construite sur la partie occidentale, ainsi que les Indiens l'apprirent à l'amiral lors de son premier débarquement. (1)

§. LXVI. Dans le dessein de donner plus de poids à nos copies des documens que nous publions, nous avons eu soin d'indiquer le lieu où les originaux se trouvent aujourd'hui déposés; mais quoique ces copies soient toutes authentiques dans leur essence et dans leur contenu, elles ne sont généralement pas toutes faites avec le même zèle, le même scrupule et une attention également minutieuse. Ces différences viennent, pour l'ordinaire, de ce que les copistes ne connaissent pas des caractères qui ne sont plus en usage, ne comprennent pas bien les abréviations et les liaisons, si fréquentes et si arbitraires dans les écrits du moyen âge; encore moins les tournures des phrases, les constructions et les règles de l'ancienne syntaxe, les formules des commissions, des provisions et des lettres royaux. Souvent aussi le défaut de ponctuation et l'abandon total des règles de la bonne orthographe rendent obscur le sens de la phrase ou de la période. Ces difficultés, jointes à celles que présentent en même temps des papiers

---

(2) Voyez la note indiquée ci-dessus, p. 238. (D. L. R.)

vieillis et déchirés, des encres passées et presque effacées, donnent lieu à quelques fautes, qui sont cependant faciles à reconnaître pour les personnes qui joignent à de la perspicacité l'habitude de lire les anciens manuscrits, et qui sont d'ailleurs versées dans la connaissance des anciens documens. Ceux qui ont été copiés sous nos yeux pendant la durée de la commission dont nous fûmes chargé, et surtout ceux dont le savant Thomas Gonzalez a dirigé la copie ou qu'il a copiés lui-même, soit à Simancas, soit à Madrid, l'ont été avec toute l'exactitude et la ponctualité désirables. On trouve aussi dans le *Códice Colombo Americano* des fautes légères de ce genre produites par le défaut d'intelligence, tantôt des chiffres ou abréviations, tantôt des mots de la langue espagnole vieillis ou tout-à-fait hors d'usage; mais ce qui est plus embarrassant, c'est lorsqu'il y a quelque altération ou substitution de mots dans les diplômes originaux, dans les copies, les minutes et les actes existans, soit dans les registres, soit dans les liasses qui sont conservées dans les archives. On ne s'étonnera pas que cela ait pu arriver, si l'on songe que lorsqu'on a fait un brouillon, il arrive souvent qu'en le mettant au net on le change pour améliorer le style, soit qu'on remplace des phrases entières par d'autres plus exactes, soit qu'à cer-

taines expressions on en substitue d'autres plus propres, plus justes ou plus convenables. Malgré ces difficultés nous avons fait en sorte de donner à nos copies toute l'exactitude possible, en les collationnant soigneusement avec les documens originaux, avec les registres et les actes légaux, toutes les fois que nous en avons eu les moyens, ce qui a été pour la plupart.

§. LXVII. Quant à l'ordre que nous nous proposons de suivre dans la collection des voyages, nous n'avons pas balancé un instant à l'égard du sujet de ces premiers volumes, parce que le grand Colomb ayant découvert le premier les mers et les terres occidentales, devait avoir le pas et la préférence sur ceux qui, suivant ses traces, ouvrirent un vaste champ à l'ambition et à la politique des nations de l'ancien continent. Il nous paraît, qu'en proportion de la multiplicité excessive des découvertes et des expéditions sur toutes les côtes du Nouveau-Monde, dans le grand Océan et la mer de l'Inde orientale, jusqu'aux Moluques et aux Philippines, cette étendue et cette diversité de mers et de pays réclamaient un classement plus méthodique, et exigeaient en outre, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un ordre géographique qui réunît les documens relatifs à l'histoire de chaque pays, sans que l'ordre chronologique, qui leur appartient respective-

ment, en fût aucunement altéré. Selon ce plan, nous réunirons dans le tome III (1) tout ce qui se rattache aux découvertes de la Terre-Ferme (*Costa firme*) et de la Floride; et dans le tome IV (2) les relations de Fernand Cortès, en intercalant convenablement ceux des écrits de ce grand homme qui n'ont pas encore été publiés. Les volumes suivans se composeront des expéditions au Rio de la Plata, au détroit de Magellan, aux côtes du Chili, du Pérou et des Californies; de celles qui furent exécutées dans le grand Océan ou mer du Sud, pour y faire de nouvelles découvertes; et de celles enfin qui furent dirigées aux Moluques et aux Philippines. Nous tâcherons d'enrichir toutes ces relations de quelques documens inédits ou rares, et nous ajouterons par voie de supplément, à ceux que nous aurons publiés d'abord, ceux que nous aurons pu acquérir postérieurement, persuadé que c'est le meilleur moyen de les mettre à l'abri du hasard qu'ils courent de se perdre ou de s'égarer pendant qu'ils sont manuscrits.

§. LXVIII. Ainsi l'on connaîtra l'histoire du Nouveau-Monde sans aucune altération; ainsi

---

(1) En français, tomes VI et VII. (D. L. R.)

(2) En français, tomes VIII et IX. (*Idem.*)

la vérité apparaîtra dans toute sa splendeur; ainsi se dissiperont les ombres de l'erreur, et seront détruits les mensonges de l'intérêt, des passions et d'une politique trompeuse qui n'affecte, d'un côté, des principes de concorde et de légitimité que pour violer, d'un autre, ces droits sacrés, ces hautes considérations de paix, d'union et de fraternité qui devraient allier tous les peuples de l'univers. Les Indiens, ces hommes originaires du Nouveau-Monde, se rappelleront avec reconnaissance, au milieu des scènes sanglantes qui les entourent, la sollicitude, le zèle et les soins avec lesquels les monarques espagnols se sont occupés de leur bien-être et de leur bonheur. Ils n'oublieront pas que la reine catholique Isabelle, qui avait pour eux la bienveillance d'une mère, leur donna, pendant sa vie, des preuves solennelles et réitérées de son amour et de sa considération, et que, peu de temps avant de mourir, elle recommandait au Roi son époux, et aux princes ses fils, *de ne jamais consentir ni donner lieu* (ce sont ses propres paroles) *à ce que les Indiens, naturels et habitans desdites îles et des continens, tant conquis qu'à conquérir, reçussent la moindre offense ou éprouvassent le moindre préjudice dans leurs personnes ou leurs biens, mais d'ordonner au contraire qu'ils fussent*

traités avec bonté et avec justice (1). Ils se convaincront, par les documens qui seront sous leurs yeux, que les successeurs de Ferdinand et d'Isabelle, Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, ont eu les mêmes sentimens, et n'en ont pas donné moins de preuves. Le docteur don Juan de Solorzano fait mention, dans sa *Politique indienne*, des mesures pleines d'humanité adoptées par ce dernier monarque, et de ses ordonnances bienfaisantes; mais nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ce que le roi Philippe IV ajouta de sa propre main, dans une cédule adressée en 1628 au vice-roi et à l'audience de Mexico, pour les inviter, de la manière la plus forte et la plus expresse, à bien traiter les Indiens. « Je « veux, dit-il, que vous donniez satisfaction, à « moi et au monde entier, par la manière avec « laquelle vous traiterez mes sujets d'Amérique: « je verrai avec plaisir dans votre réponse à cette « lettre que vous avez fait subir des châti-

(1) Le Roi et la Reine catholiques ont employé des expressions aussi affectueuses et aussi bienveillantes, dans l'instruction qu'ils donnèrent à Colomb pour le gouvernement de la nouvelle colonie, quand il faisait les apprêts de son second voyage.

Voyez la *Collection diplomatique*, n° 45. (M. F. de Nav.)

« mens exemplaires à ceux qui auraient contre-
« venu à mes intentions à cet égard ; et je vous
« assure que si vous ne portez pas remède aux
« maux qu'ont soufferts mesdits sujets, je l'y
« porterai moi-même; que je saurai faire peser
« sur vous comme des crimes les moindres vexa-
« tions qui leur seront faites, parce qu'elles sont
« contre Dieu et contre moi, et qu'elles peuvent
« amener la destruction totale de ces royaumes,
« dont j'estime les naturels, lesquels je veux
« voir traités comme le méritent des sujets qui
« sont si utiles à la monarchie, et auxquels elle
« doit tant d'agrandissement et d'illustration »(1).
Écoutons quelques étrangers qui, certes, ne sont pas des juges partiaux ni passionnés. Robertson, après avoir examiné les lois espagnoles des Indes, et l'ordre de gouvernement sous lequel vivaient ceux de leurs naturels soumis à la domination de nos Rois, s'exprime ainsi : « On
« n'aperçoit dans cette législation et dans ce gou-
« vernement aucune trace du système cruel de
« destruction qu'on attribue à l'Espagne.....; les
« mesures prises pour régler et récompenser les
« travaux des Indiens sont sages et bien enten-
« dues, et il n'est pas un code de lois où se

(1) Solorzano, *Politique indienne*, liv. I, chap. 12.
(M. F. de Nav.)

« montre plus de sollicitude, et dans lequel on « trouve un plus grand nombre de mesures prises « pour la conservation, la sûreté et le bonheur « du peuple que dans les lois espagnoles pour « le gouvernement des Indiens » (1). Combien de fois l'Espagne, se trouvant en guerre avec l'Angleterre, a laissé à l'Amérique la plus grande partie des trésors qu'elle tirait de son sein (comme le dit M. Mollien dans son Voyage dans la Colombia), dans le seul but de faire jouir ces contrées d'une tranquillité inconnue à la métropole! Quelles expressions pleines de vérité et de sentiment l'infortuné La Pérouse et le capitaine Vancouver n'emploient-ils pas pour faire l'éloge de la piété, de la charité et de la douceur touchante avec lesquelles les missionnaires espagnols instruisaient et amenaient à la vie sociale les Indiens sauvages des établissemens californiens (2)! mais les Indiens ne l'ignorent pas; ils savent bien faire la comparaison des temps passés avec le temps présent : aussi, ce ne sont point

---

(1) Robertson, *Histoire d'Amérique*, liv. VIII.

(M. F. de Nav.)

(2) Voyage de La Pérouse, tom. II, p. 253.

Voyage de Vancouver, tom. II, chap. 1, p. 12 de la traduction française.

Introduction au Voyage des goëlettes *la Subtile* et *la Mexicaine*, p. 136. (*Idem.*)

eux, habitans originaires du pays, descendans légitimes des hommes qui furent soumis au sceptre des Incas et des Montezumas, qui ont essayé de se soustraire à la domination des monarques espagnols, dont la légitimité a été sanctionnée par le droit d'antériorité dans la découverte, par une possession non interrompue pendant l'espace de plus de trois siècles, et par le consentement unanime de toutes les nations de l'univers. Ils sentent bien enfin que ceux qui préparent leur véritable oppression, ce sont ceux qui, levant aujourd'hui l'étendard de la révolte, n'aspirent qu'à satisfaire leur ambition et leur cupidité; et c'est pour cette raison que les Indiens conservent au fond du cœur, pour leurs souverains, la reconnaissance, la loyauté et la fidélité propres à la candeur et à la noblesse de leur caractère.

§. LXIX. Ces faits ne pourront être niés même par les créoles ou Espagnols-Américains, qui, séduits par des idées fantastiques, par de faux rapports, par les déclamations exagérées d'écrivains vénaux ou systématiques, tels que ceux que nous venons de combattre, et par la politique intéressée et fallacieuse de peuples trafiquans, ont plongé ce pays dans un abîme de désolation. Ces philosophes novateurs leur représentent la conquête des premiers Espagnols

comme l'ouvrage du fanatisme, de l'ambition, de la tyrannie et d'une cupidité effrénée. Ils oublient, sans doute, que l'Espagne était alors la nation la plus civilisée et la plus puissante du monde; qu'on entendait avec étonnement et admiration dans l'Université de Paris les leçons de Siliceo et du valencien Juan Gelida, et qu'on y applaudissait la profonde érudition de Pedro Ciruleo, du maître Fernan Perez de la Oliva, de Pedro Juan Oliver et d'autres savans espagnols; ils oublient que nos ecclésiastiques les plus vertueux et les plus savans de ce siècle se concilièrent le respect et la vénération de l'Europe, en Italie, en Allemagne, et plus tard au concile de Trente; enfin, que le grand capitaine Gonzalo Fernandez de Cordoba (Gonzalve de Cordoue) et Antonio de Leiva perfectionnaient l'art militaire qu'ils illustraient par leurs exploits. Tous furent élevés dans les États des Rois catholiques. L'exemple et la doctrine des premiers formèrent les dignes ministres de l'Évangile qui se répandirent dans le Nouveau-Monde, et inspiraient à ses habitans l'amour de la vraie religion, la douceur et la pureté des mœurs, et surtout une profonde aversion pour une idolâtrie barbare et des sacrifices de sang humain, pendant que les guerriers triomphaient les armes à la main de la résistance que leur op-

posaient les naturels et des ruses qu'ils inventaient pour leur nuire et pour rendre leurs efforts inutiles; et qu'on ne croie pas que le désir de dominer sur ces nouveaux et immenses pays ait exclusivement occupé l'esprit de ces héroïques Espagnols! Il est constant que tous les soldats, les chefs eux-mêmes, et surtout les ecclésiastiques et les employés civils, avaient soin, dans les expéditions et les entreprises d'outre-mer, d'emmener avec eux des ouvriers et des animaux, et d'apporter des plantes, des graines et des instrumens européens, à l'aide desquels ils introduisirent dans ces diverses régions, l'agriculture et les arts propres à un peuple civilisé. Les Rois de glorieuse mémoire auxquels échut le bonheur de faire des découvertes et des conquêtes aussi importantes (1), s'en occupèrent avec une prévoyante et bienfaisante sollicitude. Dans la conquête du Nouveau-Monde comme dans toutes celles qui ont été faites et qui se feront jusqu'au dernier âge du monde, il a fallu nécessairement des vainqueurs et des vaincus, et par conséquent de la gloire et des prospérités pour les uns; des re-

---

(1) Voyez dans la *Collection diplomatique*, les diverses instructions que les Rois donnèrent à Colomb, à Fonseca, à Ovando, à don Diego Colomb, etc., etc. (M. F. de Nav.)

vers, de l'abattement et des malheurs pour les autres. Mais malgré la fureur et la méchanceté des accusations portées contre les Espagnols, ils n'ont pas été, non certes, ils n'ont pas été ceux qui dans les conquêtes d'outre-mer ont le plus dépassé les limites que prescrivent l'humanité et les lois de la guerre. Lorsque les Anglais conquirent le Canada et le pays qu'on nomme aujourd'hui les États-Unis, ont-ils mieux traité peut-être les Indiens qui les habitaient alors? ont-ils fait éprouver à ceux de la Jamaïque, un traitement plus doux et plus d'humanité? et pour se rendre maîtres de l'Indostan n'ont-ils pas exterminé aussi avec le fer et le feu des millions d'anciens habitans de ces contrées? Et les Français, les Hollandais, les Portugais, qu'ont-ils fait pour s'emparer des colonies qu'ils possèdent ou ont possédées dans les deux hémisphères? où est la race indigène dans les colonies fondées par les Européens dans le Nouveau-Monde? Qu'on observe avec surprise que s'il en est une où elle subsiste encore, c'est dans les colonies espagnoles du continent américain, c'est là qu'outre les tribus sauvages non conquises, et les Indiens marrons enfoncés dans l'intérieur des possessions espagnoles, il existe des peuples entiers et beaucoup d'autres composés, dans leur presque totalité, d'anciens et véritables

Indiens (1). Mais ce qui est singulier, c'est qu'en outrageant ainsi la mémoire de ces illustres et héroïques Espagnols, on cherche à flatter bassement et à séduire par des déclamations aussi peu fondées leurs descendans et héritiers qui jouissent tranquillement, après la longue et paisible possession de leurs aïeux, des commanderies, des domaines et des récompenses qu'obtinrent ces derniers comme prix de leurs mémorables exploits, auxquels ils affectent aujourd'hui de ne donner que les noms de cruautés et d'usurpations. Tel est l'égarement de la raison auquel sont arrivés ceux qui veulent se faire passer pour philosophes dans ces jours de revers et de calamités. Les atrocités les plus dégoûtantes qui aient affligé le monde ont été le fruit de la révolution française dans les dernières années du siècle qui vient de finir. Et quand le trépas de tant d'illustres victimes sacrifiées par la fureur révolutionnaire, au milieu d'une nation si industrieuse et si civilisée, excite encore notre compassion et nos regrets; quand leurs cendres fument en-

(1) Les observations et les calculs d'un écrivain aussi judicieux qu'impartial, M. le baron de Humboldt, confirment en partie les assertions de M. de Navarrete. Voyez la note 1, page 311, du tome IV de notre nouvelle édition de l'*Histoire d'Amérique* de Robertson. (D. L. R.)

core, le traducteur de M. Bossi osera-t-il traiter d'horreurs, osera-t-il même citer les désastres arrivés il y a plus de trois siècles dans des conquêtes lointaines et dans des pays si étendus et si éloignés les uns des autres? Qui oserait comparer Fernand Cortès à Robespierre, et Pizarre à Marat? et dans un pareil parallèle, lesquels seraient les *monstres affamés d'or et de sang* dont parle le même traducteur français? Il appelle des *temps d'ignorance et de superstition* l'époque de Colomb et de nos premières découvertes (1), et il ne considère pas que ce n'est pas à cette époque, mais bien à la fin du dix-huitième siècle, que les féroces démagogues français levèrent leurs têtes ambitieuses au milieu de l'Europe civilisée. Et comment a fini cette fatale révolution française qui voulut s'emparer du monde entier comme Mahomet avec son cimeterre en portant partout la désolation et la misère? Que sont devenues les étincelles qui sortirent de ce volcan dévastateur et qui vinrent rapidement éblouir l'Espagne, Naples, le Piémont et le Portugal (2)? Toutes se sont éva-

---

(1) Traduction française de l'*Histoire de Colomb* de Bossi, préface du traducteur, p. 8. (M. F. de Nav.)

(2) M. de Navarrete aurait pu ajouter la Prusse, l'Autriche, la Russie, l'Égypte, etc. (D. L. R.)

nouies comme une ombre, et n'ont laissé que du repentir et des douleurs. Ces exemples doivent rendre prudens et circonspects les Espagnols-Américains, et les empêcher de se laisser séduire par des chimères et des illusions déjà décréditées et abhorrées en Europe. L'expérience est un grand maître pour désabuser les hommes, et il arrivera le jour où le voile qui aveugle les Espagnols d'Amérique se déchirera! ils maudiront alors ceux qui ont si perfidement travaillé à les appauvrir et à les dominer par le moyen de leur trafic, de leur cupide négoce et de leurs ingénieuses inventions; qui pour les séparer de leur mère-patrie leur inspirent la haine et la vengeance contre leurs frères d'Europe; qui corrompent leurs mœurs, détruisent ou défigurent les vertus qui rendirent leurs ancêtres si respectables afin qu'elles ne servent pas d'exemple à leurs descendans, et ne trouvent pas en eux d'imitateurs; enfin qui n'agissent ainsi que parce qu'ils savent bien que lorsqu'un peuple est efféminé et corrompu, il est plus facile de le dominer et de l'enchaîner! Ils n'y parviendraient pas si l'honneur, la probité, l'amour de la patrie, la fidélité au souverain, vertus caractéristiques des Espagnols sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, se conservaient chez leurs fils et leurs descendans avec la même force

et dans le même esprit! Ils nous ont laissé de grands exemples, et c'est une grande honte pour les générations présentes de ne pas s'efforcer au moins de les imiter. Fernand del Pulgar (1) dit de don Gaston de la Cerda, comte de Médinaceli, *qu'il servit son Roi tout le temps de sa vie avec tant d'obéissance et de persévérance qu'il fut pour les autres un exemple de loyauté;* et il ajoute : *que ce comte connut parfaitement combien la constance et la fidélité brillent en un chevalier, et combien est hideuse la souillure d'une faute commise contre les Rois.* L'amiral Christophe Colomb, après s'être lamenté sur la mort de la Reine catholique, disait à son fils don Diego, et sous son nom à tous ceux qui devaient habiter les terres qu'il venait de découvrir, ces paroles mémorables : « *Ensuite, l'important et la seule* « *chose qui vaille toutes les autres, c'est de s'appliquer et de faire de continuels efforts pour* « *le service du Roi notre seigneur, et de travailler* « *à lui épargner des ennuis. Son Altesse est la* « *tête de la chrétienté, voyez le proverbe qui* « *dit que lorsque la tête est souffrante tous les* « *membres le sont aussi; et c'est pour cela que* « *tous les bons chrétiens doivent prier pour la*

---

(1) Fernand del Pulgar, *Hommes illustres de Castille*, tit. XII. (M. F. de Nav.)

« *prolongation de sa vie et la conservation de* « *sa santé; et nous qui avons plus spécialement* « *l'obligation de le servir nous devons aider à* « *cela avec plus d'étude et de zèle que tous les* « *autres* » (1). Plût à Dieu que tous ceux qui professent pour ce grand homme tant d'estime et de vénération adoptassent et suivissent ses maximes et ses doctrines si différentes, en politique et en religion, de celles qui sont, hélas! aujourd'hui si communes, et qui se répandent dans les deux mondes pour troubler l'ordre de toutes les sociétés civiles et le bonheur du genre humain!

---

(1) *Lettre IV de Colomb à son fils don Diego*, tom. III. (*Avis écrit de la main même de l'Amiral.*)

(M. F. de Nav.)

FIN DE L'INTRODUCTION.

NOTES.

NOTE 1, §. III, PAGE 7.

LA soie fut, dans les temps anciens, un produit spécial de la Chine, et un objet exclusif de commerce pour elle : les Romains en faisaient un grand cas, et la payaient au poids de l'or, comme l'une des marchandises les plus nécessaires au luxe de leurs vêtemens, de leurs meubles et de leurs ornemens, avant même qu'ils connussent avec certitude le pays auquel ils la devaient, et la manière dont elle se produisait. Les uns pensaient que la soie était un duvet très fin qui naissait sur les feuilles de certains arbres ou de certaines fleurs ; d'autres croyaient que c'était une espèce de laine très déliée ou de coton précieux ; et ceux-là même qui savaient qu'elle était l'œuvre d'un insecte, manquaient d'idées exactes sur les procédés de sa confection. Son prix exorbitant et sa rareté en limitèrent d'abord l'usage aux femmes d'une classe élevée ou d'une grande opulence. Les progrès du luxe et l'exemple d'Héliogabale l'introduisirent parmi les hommes ; et comme les Romains ne faisaient point directement ce commerce, il leur était extrêmement onéreux. Les empereurs grecs, qui, après la décadence des Romains, s'efforcèrent de surpasser les souverains de l'Asie en splendeur et en magnificence,

firent un plus grand usage de la soie dans leurs habits, leurs meubles et leurs ornemens; et comme la Chine était l'unique contrée où elle se cultivât, les Perses, favorisés par leur position, et faisant par terre le voyage de ce pays, l'importaient à Constantinople, ce qui obligea cette somptueuse capitale à souffrir le monopole d'une puissance rivale qui s'enrichissait et prospérait à ses dépens. Vers le milieu du sixième siècle, Justinien, sentant tout ce que ce monopole avait d'onéreux pour l'empire, se servit de deux moines qui avaient déjà pénétré en Chine comme missionnaires, y avaient observé la nature du ver à soie, et s'étaient instruits du mode de l'élever et de le nourrir pour obtenir de ses travaux une production si intéressante. Il les engagea, par de généreuses promesses, à en apporter dans sa capitale un nombre suffisant. Ils s'acquittèrent ponctuellement de cette mission, en remplissant le creux de certaines cannes des petits œufs de ces insectes, qu'ils échauffaient avec du fumier et alimentaient avec la feuille du mûrier sauvage : par ce moyen on vit les vers à soie se multiplier dans toute la Grèce, et particulièrement dans le Péloponèse, comme dans leur climat naturel (1). Vers l'an 1050, Roger, roi de Sicile, ayant conquis en Grèce les villes d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes, en emmena beaucoup de captifs, et spécialement des ouvriers en soie, qu'il établit à Palerme, avec ordre d'en-

---

(1) Robertson, *Recherches sur l'Inde*, sect. II, not. 35, citant Gibbon, tom. IV, p. 71. (M. F. de Nav.)

seigner aux naturels l'art de travailler la soie, et d'élever le ver qui la produit (1). Il devint très facile que de là cet art passât en Espagne; et quoique François Cascales, excellent historien de Murcie, ait émis l'opinion que la culture de la soie n'avait été introduite dans notre péninsule qu'à la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième, parce qu'il n'en trouva aucune mention dans les archives de Murcie (2), Masdeu, confondant la création, la culture et la fabrication de la soie avec l'usage qu'on en faisait, dit qu'il est certain que les Espagnols s'en servirent même dans le temps des Goths. Il ajoute que le Nubien (*el Nubiense*) (3), qui voyagea en Espagne

(1) Riccio, liv. I des *Rois de Sicile.* (M. F. de Nav.)

(2) *Discours historiques de Murcie*, disc. 16. (*Idem.*)

(3) Esdriz le Nubien, ou plutôt Edrisi, dont le nom est, à ce qu'il paraît, *Abou-Abdalah-Mohammed ben Mohammed al Edrisi*, a été confondu avec plusieurs auteurs arabes appelés également *Edrisi*. Celui dont il est ici question était un géographe très célèbre, né à Çeuta, en Afrique, vers l'an 1099 après J.-C. Il étudia à Cordoue, et vécut ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile. Il est surtout connu comme auteur d'un globe terrestre en argent, du poids de 800 marcs, sur lequel il avait fait graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues, et par un livre de géographie, destiné à servir d'explication à ce globe. Nous ne possédons qu'un abrégé imparfait et tronqué de ce traité, abrégé imprimé en arabe, sous le titre de *Délassement des esprits curieux*, Rome, 1592, et qui fut traduit en latin, sous le titre de *Geographia Nubiensis*, etc., Paris, 1619. C'est en raison des détails dans lesquels Edrisi, dont le nom n'était pas plus connu que la patrie, entre sur l'Afrique, que cet éditeur l'avait appelé le *Géographe Nubien*, surnom qu'on lui donne encore généralement, quoiqu'il ne soit pas exact.

(D. L. R.)

au commencement du douzième siècle, assure que, dans le seul royaume de Jaen, il y avait plus de six cents villes et villages qui faisaient le commerce de la soie; que le moine de Silos, qui est un peu plus ancien, parle des rideaux de soie dont le roi Ferdinand orna l'église de saint Isidro de Léon, et de plusieurs actes des onzième, dixième, et même neuvième siècles, qui font mention de rideaux, de tapis, de manteaux et d'autres vêtemens de soie; et par toutes ces raisons, il prétend donner à la culture de la soie, dans notre royaume, une antiquité plus reculée (1). Dans l'*Histoire de la Domination des Arabes en Espagne,* le savant D. Josef Antonio Conde rapporte (2) que, après la prise de Séville par Saint-Ferdinand, en 1248, le roi de Grenade Aben Alahmar retourna dans sa capitale, où il s'appliqua à exciter l'industrie et l'application de ses sujets : *il encouragea beaucoup la culture de la soie et en protégea les manufactures, qui arrivèrent à Grenade à une perfection telle, qu'elles l'emportaient sur celles de la Syrie.* Si, à cette autorité si décisive, nous ajoutons celle de l'arabe Abu Zacaria, Jahia Aben Mohamed Ben Ahmed Ebn el Awan, de Séville, qui écrivit dans le douzième siècle son *Livre de l'Agriculture,* traduit de nos jours en espagnol par don Josef Antonio Banqueri (3), dans lequel il traite du mûrier arabe, ou mûrier à soie, nous pourrons en conclure que les

---

(1) *Histoire critique d'Espagne*, tom. XIII. (M. F. de Nav.) *Espagne Arabe*, liv. II, n. 89, p. 126.

(2) Tom. III, chap. 6, p. 37. (*Idem.*)

(3) Tom. I, chap. 7, art. 23, fol. 289. (*Idem.*)

Arabes introduisirent la soie en Espagne avant le douzième siècle, quoique les mahométans, suivant Herbelot (1), regardassent les étoffes qui en sont fabriquées comme immondes, parce qu'elle est produite par un ver, et que tous leurs docteurs eussent décidé unanimement qu'on ne pouvait admettre à réciter les prières journalières prescrites par l'Alcoran, quelque personne que ce fût qui userait d'un vêtement composé de soie seulement. Il paraît que les Arabes espagnols n'avaient pas tant de scrupules, puisque les rois de Grenade retiraient des revenus considérables de leurs impôts sur la soie, soit au moyen de la dîme séculière (*diezmo secular*) qu'elle payait, soit par la demi-dîme à laquelle était soumise son exportation en Afrique, spécialement à Tunis. Peu d'années après la conquête de Grenade, en 1501, on comptait dans cette cité cinq mille tours de huit pas chacun pour tordre la soie. Il est à remarquer que dans les ordonnances rendues en Castille dans les quinzième et seizième siècles sur les fabriques de soie, on conserva les mêmes droits et quelques unes des règles des Maures, et beaucoup de mots arabes qui indiquent l'origine de ces fabriques en Espagne. De Séville et de Grenade, la culture de la soie put facilement se répandre à Tolède, à Murcie, à Valence et autres provinces intérieures où cette branche d'industrie est devenue depuis si florissante. (2)

---

(1) *Bibliothèque orientale*, art. *Harir*. (M. F. de Nav.)

(2) La soie a été pendant long-temps la seule production de la

NOTE 2, §. XII, PAGE 36.

Le privilége suivant, donné par le saint roi Ferdinand, nous a été transmis de Sahagun par don Santiago Estefania, comme ampliation d'une copie que Pablo Rodriguez, ancien abbé du monastère de Bénédictins de Sahagun, tira des archives de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, laquelle se trouve dans le tome de ses manuscrits intitulé *Écritures de saint Jacques de Compostelle*, qui existe dans les archives de ce monastère.

Ferdinandus, Dei gratia, rex Castelle, et Tolleti regionis, Galletie, et Cordube. Omnibus hominibus de Galletia hanc cartam videntibus salutem et gratiam. Noveritis, quod ego inveni per inquisitionem virorum bonorum, quod pater meus statuit, quod in totam terram de Galletia non facerent saginem de sardinis, nisi in istis duobus locis, videlicet in Ponteveteri, et in Noia. *Et in istis duobus locis non debent facere saginem nisi de* capitibus *et de* naga sardinarum *totum. Et ego rex Fernandus, pro utilitate terre, statuo et mando similiter istud statutum perpetuo firmiter observari. Quicumque vero contra hoc statutum aliquid atemptaverit, et saginem in ali-*

Chine connue en Occident, et son nom même, *sse*, en chinois, que les Tartares prononcent *sir*, avait formé le nom de *sérique*, pays de *sir* ou de la *soie*, que les anciens donnaient à la Chine. Voyez, pour plus de détails, ma Dissertation insérée au *Journal de la société asiatique*. (A. R.)

quo alio loco fecerit præterquam in his duobus locis, perdat saginem et barcam in qua portat illud, et insuper pectet cc. morobetinos, sicut supra dictum est.... Addo præterea et statuo quod in predictis duobus locis non fiat saginem nisi a vasallis archiepiscopi S. Jacobi, et de mandato archiepiscopi S. Jacobi, et de mandato illius. Facta carta apud Vallisoletum Rex. Exp. VII. die nov. era M. CC. LXXVI.

Note 3, §. XVII, Page 55.

Nous persistons dans l'opinion que nous manifestâmes en 1800 (1), que les Castillans ont été les premiers qui firent usage de l'artillerie en mer, dans le combat naval de La Rochelle, en 1371, malgré l'érudition avec laquelle don Antonio Capmany contredit cette opinion dans la quatrième de ses *Questions critiques*. Reconnaissant pour les diverses et profondes notions qu'il nous donna sur l'usage de l'artillerie, nous ne convenons point avec lui des conséquences qu'il en déduit, et nous chercherons à appuyer notre avis sur ses propres réflexions.

Le silence de nos chroniques sur l'espèce d'armes à feu dont on se servait au commencement de leur introduction dans l'art de la guerre ne prouve rien, parce que *le langage vague, obscur et concis des chroniques* (ainsi que le dit M. Capmany, p. 181), *où les faits, dépouillés de narrations exactes et claires, laissent incertain le jugement du lecteur le plus sensé et le plus doué de perspicacité;* leur confusion et leur manque de critique ne sont point une preuve de ce qu'elles taisent. Ce même M. Capmany, qui croit et assure que les Maures se sont servis de l'artillerie en 1312, en 1331 et en 1342, s'étonne qu'ils n'aient point continué à en faire usage après cette époque, parce qu'on ne trouve point dans les chroniques que dans le reste

---

(1) *Discours sur les progrès de l'art de la Navigation*, imprimé en 1802. (M. F. de Nav.)

de ce siècle ils aient employé les armes à feu (p. 188). Mais il est incontestable non seulement qu'ils continuèrent à en faire usage, mais encore que, dans l'année 1365, un Arabe de Grenade dédia au souverain de ce royaume un ouvrage qui traite de l'art militaire, des artifices de la guerre et de la fortification des places, dans lequel il parle de l'usage de la poudre (1). Il est même à remarquer que cet auteur avait sous les yeux, pour la composition de son ouvrage, le traité qu'écrivit un Arabe, R. Jonak, sur l'excellence et la puissance de la guerre, ainsi que le rapporte Casiri (2).

Il paraît que l'artillerie avait été connue anciennement en Chine, qu'on y faisait usage de machines et d'armes à feu quelques siècles avant que l'on fît en Europe la découverte de la poudre, quoique, lorsque les Européens furent admis pour la première fois dans les ports de ce pays, les Chinois n'eussent qu'une connaissance confuse de ce qu'avaient su, dans cette partie, leurs ancêtres (3). L'historien arabe Abdel Halin, rapportant le siége et la prise de Saragosse par don Alphonse le Batailleur, s'explique en ces termes: « Aben Radmir (c'est Alphonse Ier) vint contre Sa-« ragosse avec beaucoup de monde qu'il amenait des

(1) Rodriguez de Castro, *Bibliothéque espagnole*, tom. I, p. 31. (M. F. de Nav.)

(2) *Bibliothéque arabe de l'Escurial*, tom. II, p. 29. (*Idem.*)

(3) *De la Chine*, ou *Description générale de cet empire*, par M. l'abbé Grosier, tom. VII, liv. XV, chap. 2; imprimé à Paris, en 1820. (*Idem.*)

« monts *d'Afranc* (1); ils firent le blocus de la ville, « et ordonnèrent leurs combats; ils construisirent des « tours en bois, qu'ils faisaient traîner par des bœufs; « ils les approchaient des murailles, et plaçaient sur « elles des *tonnerres* (*truenos*) et vingt autres ma- « chines. Épuisée par la faim, la ville se rendit par ca- « pitulation l'an 512 », qui correspond aux années de J.-C. 1117 et 1118, ainsi que le traduisit et nous le communiqua, il y a plusieurs années, le docte académicien don Josef Antonio Conde, qui, dans son *Histoire des Arabes en Espagne*, publiée postérieurement, confirme ce fait, tom. II, chap. 25, p. 209. C'est le renseignement le plus ancien que l'on trouve sur les *tonnerres* ou l'usage de la poudre. On s'en servit aussi, l'an 1160, sur mer et sur terre, au blocus de Mahedia; en 1205, à celui d'Almahedia. A la défense de Niebla, il y eut *des coups de tonnerre avec feu*, en 1257; au siége de Cordoue, en 1280; en 1306, à celui de Gibraltar, et postérieurement à ceux de Baza, en 1325, de Martos, en 1326, et d'Algésiras, en 1342. L'auteur arabe dit qu'à ce dernier siége les Maures détruisaient les machines et les tours qu'élevaient les chrétiens, *au moyen de balles de fer*

(1) *Afranc* est le nom que les Arabes donnent aux Français, et par suite aux monts de France ou Pyrénées, qui séparaient leur empire du territoire des Francs.

Je dois faire observer ici que les machines de guerre mentionnées par l'auteur dont M. de Navarrete rapporte le témoignage d'après Conde, et qu'il croit être de l'artillerie, n'étaient sans doute que des machines destinées à lancer le feu grégeois. (De S. M.)

ardentes qu'ils lançaient dans de la naphte, avec une terrible détonation. Si cette invention vint de l'Orient, selon l'opinion commune, il est étrange que l'usage ne s'en soit étendu qu'à partir du commencement du douzième siècle parmi les Espagnols, les Almoravides et les Almohades, dont les empereurs préféraient ordinairement les Maures andalous pour les principaux emplois et pour répandre les sciences dans leurs États. Malgré la certitude de ces renseignemens, nos chroniques en parlent à peine. Celle d'Alphonse XI ne passe-t-elle pas sous silence que l'armée chrétienne se servit de machines à poudre pour battre la ville d'Algésiras en 1342, et cela en faisant mention de l'usage qu'en firent les Maures? Mais cependant Hernando del Pulgar le dit expressément dans sa chronique des Rois catholiques (1). Le silence gardé par l'ordonnance militaire de l'office de sénéchal, et ensuite de connétable d'Aragon, promulguée en 1369 par le roi don Pèdre IV, relativement aux armes et aux machines à feu, quand elle spécifie différentes machines de batterie pour l'attaque des forteresses, ne détruit point le fait que le même souverain rapporte dans les Mémoires de sa propre vie, où il dit que dix ans auparavant, c'est-à-dire en 1359, un navire défendit l'entrée du port de Barcelone à coups *d'escopette* (2), détruisant en même temps les

(1) Chap. 76.

(2) C'était une espèce de fusil ou de pierrier, qu'on appelait aussi *lombarde*, parce qu'on en avait d'abord fait usage en Lombardie, d'où on l'avait transportée en Espagne. (De V...l.)

châteaux d'un autre navire castillan, et lui enlevant un morceau de son mât principal. (1)

M. Capmany incline avec raison à croire que la première artillerie à feu fut connue en Espagne (p. 252). Il trouve, dans Pétrarque, que l'usage de la poudre était connu en Italie, quoique récemment, puisqu'on la regardait comme une grande merveille (p. 199); que le continuateur de la chronique de Nangis, traitant de l'année 1356 (*de los años* 1356), parle, entre autres instrumens de guerre, de *canonibus* (p. 202); que Froissart, *historien français contemporain*, décrivant la bataille navale de 1371, dit que les Espagnols étaient bien approvisionnés, et qu'ils avaient des *arbalestes et des canons* (p. 244); que dans la guerre de Chiozza, entre les années 1378 et 1380, on découvre clairement l'usage de l'artillerie, sous le nom de *bombardes*; et même il juge, en s'appuyant sur Andres Redenio, que ces grandes machines furent précédées par d'autres, ce que le même auteur confirme, en rapportant que, l'an 1373, Francisco Carriarense se servit de bombardes contre les Vénitiens (p. 203); qu'en 1380, il y avait à Barcelone une fabrique et un dépôt de ces instrumens de guerre, que l'on transportait en Italie et en d'autres pays, ce qui prouve qu'ils étaient connus dans cette ville depuis une date plus ancienne; qu'il y avait des bombardes de bronze ou de fonte, quoique communément elles fussent de fer, fabriquées et réparées

---

(1) Capm., p. 190 et 191. (M. F. de Nav.)

par des maîtres forgerons; que les boulets qu'elles lançaient étaient de pierre et non de métal; et la seule chose qui soit certaine, c'est qu'il n'y avait que les pièces de tir d'un ordre inférieur, et non celles de gros calibre qui lançassent des boulets de fer; que les grandes bombardes étaient courtes, à la façon de nos mortiers, et les petites comme nos pierriers, lesquelles lançaient aussi, comme les grandes, des boulets de pierre et non de fer (p. 204 à 208).

M. Capmany ne trouve dans les chroniques des rois de Castille Henri II, Jean I[er] et Henri III, aucune mention de machines ou armes à feu, et ce n'est que dans celle de don Pedro Niño (chap. 42), année 1404, qu'il est parlé de *lombarda* (1), comme d'une pièce qui lançait des boulets de pierre et non de fer : suivant cet écrivain l'usage de ces machines était très coûteux, soit par leur grande masse, soit par la difficulté de leur transport. Mais ce silence des chroniques prouvera-t-il qu'il n'était point fait usage de l'artillerie en Castille, vers le milieu et la fin du quatorzième siècle, quand il est établi qu'on s'en est servi depuis le douzième et pendant les suivans, et spécialement au siége de Gibraltar, en 1306, et à ceux de Baza, de Martos et d'Algésiras, comme nous l'avons rapporté plus haut? Et quand M. Capmany lui-même avoue, en parlant de la guerre que Ferdinand I[er] d'Aragon soutint contre le comte d'Urgel, en 1413, dans laquelle il fit un usage très avantageux des armes à feu, que ce souverain,

(1) Voir la note 2 de la p. 267.

étant infant de Castille, avait fait partie de l'armée qui fit la guerre aux Maures de Grenade, et s'était trouvé au siége d'Antequera, où il avait acquis une grande expérience, et d'où il avait ramené des officiers d'artillerie (*ingenieros*) très exercés et fort instruits.

M. Capmany conclut aussi de la chronique de don Alvaro de Luna que l'art de battre, soit en ruine soit en brèche, avait fait peu de progrès en Castille depuis 1435 jusqu'à 1446, quoiqu'il eût reçu le secours de nouvelles pièces légères, comme les couleuvrines et les espingards : qu'on continuait cependant à se servir des anciennes armes, telles que catapaltes, et balistes, sans oublier les frondes de toute espèce et les béliers, qui alternaient avec l'artillerie moderne: que celle-ci ne fit pas non plus de grands progrès pendant le règne du Roi et de la Reine catholiques, ni même pendant le quinzième siècle, comme on le déduit des lettres de Gonzalo de Ayora; et que depuis le règne de l'empereur Charles-Quint les pièces d'artillerie reçurent différens noms, pris généralement d'oiseaux de proie, jusqu'à ce qu'on finit par les appeler toutes canons, dénomination introduite par les Français.

Le même écrivain examine enfin le commencement ou l'introduction de l'artillerie dans les navires et son emploi dans les combats sur mer. Il pense avec raison qu'elle a dû être postérieure à celle de la guerre sur terre, repousse, avec une saine critique, l'autorité de don Pedro, évêque de Léon, qui suppose l'artillerie de mer en usage dans le onzième siècle; et affirme

qu'on ne s'en servit pas dans la marine d'Aragon avant 1418, et dans celle de Castille avant 1404. Pour soutenir cette opinion, et combattre celle qui était généralement reçue, que le premier usage de l'artillerie sur mer fut fait par les Castillans dans la bataille livrée aux Anglais près de La Rochelle, en 1371, il examine le texte des historiens contemporains, spécialement celui du français Froissart et de l'anglais Walsingham, et trouvant dans la description que fait le premier le mot *canons* parmi les armes diverses dont les vaisseaux espagnols firent usage dans cette bataille, il pense qu'il n'est point facile de deviner ce que Froissart entendit par le mot vague *canons* (page 245), lorsqu'il a dit précédemment (page 197) qu'il est étrange qu'aucun des deux historiens cités ne parle en rien de l'usage de semblables armes à poudre, quoique tous les deux fussent contemporains de l'événement et que le français en eût été peut-être témoin. Il manifeste le même doute sur la signification du mot *canonibus* (page 202) dont se sert le continuateur de la *Chronique de Guillaume de Nangis*, publiée par Duchesne dans le tome V de sa collection, lorsqu'il spécifie différens instrumens de guerre pour la défense des forteresses, en parlant de l'époque de 1356. M. Capmany perd de vue que dans le même discours ou *question*, il a avancé que « la dénomination commune de canons, introduite par « les Français en Italie dans le temps de Louis XII, « est devenue générale en Europe pour l'artillerie

« moderne : les Français (ajoute-t-il) eurent de-
« puis un temps fort ancien, la coutume d'appeler
« indistinctement *canons* toutes les armes à feu, soit
« portatives, soit de train. Les premières machines
« de guerre à feu appelées constamment *canons* par
« les historiens français, étaient déjà connues parmi
« les Anglais, au commencement du quinzième siècle,
« sous le nom vulgaire de *gunnas* ou *gonas* » (1).
Or, si les Français eurent, dès les temps anciens, l'habitude d'appeler constamment *canons* les premières machines de guerre ou toute autre arme à feu, sans distinction, il est clair que Froissart et le continuateur de la *Chronique de Guillaume de Nangis* exprimaient, par ce mot, les armes ou machines guerrières à feu dont firent usage les Castillans, en 1371, à la bataille navale de La Rochelle. Cela ne doit pas paraître étrange puisqu'elles avaient déjà servi, sur un navire, à la défense du port de Barcelone, en 1359 (page 192), et qu'avec leur secours les Vénitiens et les Génois soutinrent des combats sur mer, en 1380 (pages 203 et 247). Il est encore plus remarquable, que non seulement on embarquait à Barcelone des armes à feu pour la défense des vaisseaux, en l'an 1381 et suivans (page 249), mais encore, qu'alors même, il y avait dans cette ville des fabriques et fonderies,

(1) Le mot anglais *a gun* signifie une arme à feu en général, et encore aujourd'hui un canon s'appelle, en cette langue, *a great gun*, et un canonnier *a gunner*. (De V...l.)

d'où l'on retirait de l'artillerie, de la poudre et des munitions pour l'Italie et autres pays (pages 204 et suivantes), comme il a été déjà dit; ce qui prouve que toutes ces choses s'y connaissaient long-temps auparavant. Ainsi donc, pourquoi les navires castillans n'en auraient-ils pas fait usage à cette même époque? — Mais les chroniques n'en disent rien. — Et celles d'Aragon en disent-elles plus sur tout ce que M. Capmany éclaircit et prouve au moyen de tant de précieux documens inédits?

Indépendamment de ce qu'il est démontré que le silence de nos anciennes chroniques n'est point une preuve de la non-existence des choses ou des événemens qu'elles taisent, il est clair, en outre, que l'invention de l'artillerie ne put devenir générale tout à coup, soit en raison de l'empire de la coutume et des passions dominantes, soit par le manque de connaissances pour fondre les pièces et leur donner la forme convenable, soit enfin à cause de la grande cherté des nouvelles machines, ou de leur poids énorme qui les rendait d'un transport si difficile; car selon ce qu'indique la chronique de don Pedro Niño, en 1404, il fallait vingt paires de bœufs pour mouvoir et transporter une grande bombarde (pag. 209 et suivantes). D'un autre côté, on fabriquait peu de poudre, et conséquemment elle était fort chère, comme on le voit par les comptes qui existent de la guerre de Ferdinand Ier d'Aragon contre le comte d'Urgel, en 1413, dans lesquels chaque livre de

poudre revenait à quatorze réaux de notre monnaie actuelle, valeur excessive pour ce temps-là; et par cela même on l'employait en si petites quantités, qu'on n'en acheta alors que soixante-quinze arrobes et huit livres (page 216). (1)

En général, les nouvelles découvertes ne sont accueillies et mises en pratique qu'avec une extrême lenteur, parce qu'elles ont à vaincre auparavant l'inertie, la routine, et même l'opposition que produisent toujours l'amour-propre et les préjugés. Il fallut des siècles entiers pour connaître toutes les altérations de la boussole, et pour déterminer les navigateurs à perdre de vue les côtes en se confiant à ses indications. L'artillerie était, danss a naissance, lourde, informe, et sans règles pour pointer; on ignorait l'application des mathématiques à cet objet, la portée des bombes (*balas*), la force ou la puissance des mixtes, et les élémens ou parties de leur mélange et de leur élaboration; la poudre enfin était rare et fort chère; toutes ces causes durent nécessairement retarder ou rendre moins commun l'usage de l'artillerie jusqu'à ce que, dans le seizième siècle, les progrès des connaissances scientifiques et de leur application aux arts facilitèrent son emploi et son maniement sur terre et

(1) Le quintal espagnol pèse 4 arrobes ou 100 livres, qui sont un peu moindres que les livres françaises, en sorte que le quintal espagnol n'équivaut qu'au poids de 93 livres de France.

(De V...l.)

sur mer, et donnèrent naissance à une *science nouvelle,* qui, créée par l'espagnol Diego de Alava (1) est arrivée à un haut degré de perfection, et a fait de cette arme à feu l'instrument le plus puissant et le plus nécessaire dans les guerres modernes.

---

(1) Rios, *Discours sur les illustres Auteurs et Inventeurs de l'artillerie*, part. II, art. 1, *Mémoires de l'Académie royale d'Histoire*, tom. IV. (M. F. de Nav.)

M. de Navarrete veut sans doute parler de D. Diego de Alava de Beaumont, grand-maître d'artillerie, auteur du *Parfait Capitaine* et du *Nouvel art de l'Artillerie*. Madrid, 1590, in-folio.

(D. L. R.)

NOTE 4, §. XXIX, PAGE 116.

Pour donner une preuve de la protection signalée que le Roi et la Reine catholiques accordaient aux personnes appliquées aux inventions utiles, nous citerons un document émané de Leurs Altesses et daté de Trujillo, 18 février 1479. D'après ce document ils accordèrent un privilége à Jean Sanchez de Peñafiel, prêtre, habitant de Séville, qui, par un grand effort d'esprit, de corps et de biens, inventa *une machine pour puiser de l'eau, au moyen de laquelle une bête puisera le double de ce qu'elle pourrait faire au moyen du puits à roue* (anoria), *et à bien moins de frais, sans godets* (arcaduces) *ni autres appareils, et qui entend faire une autre machine pour puiser de l'eau sans bêtes et sans aucun mouvement d'homme, laquelle machine puisera plus d'eau que ne pourraient le faire douze et même quinze bêtes travaillant à un nombre égal de puits à roue.* En récompense, il lui est concédé un privilége en vertu duquel il est défendu à qui que ce soit de fabriquer lesdites machines, si ce n'est lui ou ceux à qui il en donnerait l'autorisation (il paraît que c'est pour dix ans), et il peut prélever un droit de cinq réaux d'argent pour la première machine, et un demi-excellent d'or (1) pour la seconde; ce privilége est motivé sur le cas qu'on fait de l'utilité

(1) *L'excellent d'or* est une ancienne monnaie espagnole de la valeur d'un peu plus de 26 francs. (DE V...L.)

de cette invention, *et en même temps afin que sa concession soit un exemple pour que d'autres cherchent de nouvelles industries et s'y exercent pour le bien commun.* (1)

Lorsque, après la découverte du Nouveau-Monde, on créa à Séville l'administration et le tribunal du commerce des Indes (*casa y tribunal de la contratacion*), on chargea cet établissement, entre autres affaires, d'entretenir des chaires de mathématiques, de cosmographie et de navigation; de la confection des cartes et instrumens propres à faciliter et à encourager les progrès de cette science; aussi intervint-elle dans diverses inventions utiles, comme la doublure en métal des vaisseaux, les procédés pour dessaler l'eau de la mer, et les améliorations des pompes destinées à extraire l'eau qui s'introduit à bord, ainsi qu'on le verra dans l'analyse suivante d'un document qui se conserve dans les archives générales des Indes. (2)

Pompes pour extraire l'eau qui s'introduit à bord des vaisseaux (bombas de achicar), *de Diego Ribero.*

Diego Ribero, cosmographe et fabricant d'instru-

---

(1) *Archives de la ville de Séville*, liv. I des *Cédules royales*, folio 382, selon les Extraits de Muñoz. (M. F. DE NAV.)

(2) Liasse 4, des dossiers (*pleitos*) des procureurs du Roi (*fiscales*), pièce intitulée; *Conseil an* 1533, *Diego de Oliver, pour lui et au nom des fils et héritiers de Diego Ribero, avec M. le procureur du Roi* (fiscal), *sur l'accomplissement de certaine convention.* (*Id.*)

mens nautiques (1), proposa à l'empereur une nouvelle invention de pompes en métal pour extraire l'eau des navires, de laquelle il était auteur; en conséquence de l'admission de sa proposition, avec toutes les conditions qui y étaient relatives, il lui fut expédié une cédule royale datée de Grenade, 9 novembre 1526, par laquelle il lui était accordé la faveur de 60,000 maravédis de pension, comme il le demandait, en sus de ses appointemens, qui étaient de 30,000, s'il parvenait à prouver les avantages de son invention dans les épreuves qui en seraient faites à la Corogne et à Séville. On lui accordait en outre, toujours à la même condition, un privilége exclusif pendant l'espace de douze ans, pour la fourniture de ses pompes aux bâtimens de guerre et aux navires marchands espagnols. Cette cédule royale fut confirmée par une autre de la Reine, expédiée à Ocaña le 11 mars 1531; et par d'autres cédules, expédiées aussi par la Reine à Medina del Campo, le 13 octobre et le 4 novembre, il fut ordonné aux juges du tribunal de commerce des Indes à Séville, de faire examiner les nouvelles pompes, et de rendre compte au conseil du résultat des expériences. Le 25 novembre on fit l'épreuve à bord du navire *Santa-Maria del Espinar,* avec deux pompes de dimensions différentes, en présence du facteur, du contrôleur et du

(1) Par cédule royale, donnée à Valladolid, le 10 juin 1523, il fut nommé cosmographe de S. M., et fabricant de cartes, d'astrolabes et autres instrumens de navigation, avec 30,000 maravédis de solde annuelle. (M. F. DE NAV.)

notaire du tribunal de commerce des Indes. Cette épreuve fut faite par cinq experts (*comites, maîtres et mariniers, et personnes savantes et expérimentées dans l'art de naviguer*), lesquels proclamèrent, sous le sceau du serment, l'excellence des nouvelles pompes, et leur supériorité sur celles de bois qui avaient été en usage jusqu'alors, supériorité fondée sur la bien plus grande quantité d'eau qu'elles pouvaient extraire, sur leur forme et la matière dont elles sont faites; enfin, sur la plus grande facilité de leur emploi, de leur maniement et de leur conservation. Ils affirmèrent en même temps que le navire qui serait pourvu de semblables pompes, courrait moins de risques *de mer et d'artillerie*. Les juges assistans appuyèrent cette opinion, et ils ajoutèrent que, selon eux, les nouvelles pompes jetaient plus d'eau que ne disaient les experts, *parce qu'elle sort avec une grande impétuosité et une grande violence, et ainsi la quantité d'eau qui sort est plus grande qu'elle ne le paraît*. Sur l'examen que le conseil des Indes fit de ce rapport, il fut ordonné à l'administration et au tribunal de commerce des Indes, par une autre cédule royale de la Reine, donnée à Medina del Campo, le 22 janvier 1532, de procéder, pour plus de sûreté, à une nouvelle expérience plus étendue sur le premier navire qui partirait pour la Nouvelle-Espagne, et d'allouer toutefois, en attendant, à Ribero, sur les fonds ou rentrées quelconques de la caisse de ladite administration du commerce des Indes, les 60,000 maravédis qui lui avaient été accordés. Cette

cédule fut présentée par Ribero le 12 avril suivant, et le tribunal ordonna que l'épreuve s'exécutât sur le navire la *Mer-haute* (*Mar-alta*), pendant le voyage qu'il allait faire aux Indes de l'Océan, et, à cet effet, Ribero plaça le 4 mai, sur ce navire, une de ses pompes, qui pesait trois cent trois livres. Le navire arriva à l'île Saint-Domingue, n'ayant pu pousser plus loin à cause de la grande quantité d'eau qu'il faisait, et à son retour à Séville, Ribero forma sa requête le 24 avril 1533, sollicitant qu'il fût dressé une instruction sur l'expérience faite à bord de la *Mer-haute*, et qu'il en fût rendu compte au conseil, ainsi qu'il était ordonné par la dernière cédule royale. En conséquence on reçut successivement, et à dater du 17 mai, les déclarations séparées du maître ou capitaine, de trois pilotes, du contre-maître et de cinq mariniers du navire : et tous d'accord en substance, convinrent de l'excellence et des avantages de la pompe de Ribero, assurant que s'ils ne l'avaient pas eue, ils auraient péri en mer, parce que le navire faisait tant d'eau, *qu'elle aurait suffi pour faire moudre un moulin*, et qu'ils ne se seraient point décidés à retourner en Espagne sans la confiance que leur inspirait cette pompe, qui, n'occupant qu'un petit nombre d'hommes à refranchir, et rendant inutile le secours de la pompe en bois, laissait libres les hommes nécessaires aux manœuvres et au gouvernement du navire. Les juges (facteur, trésorier et contrôleur) revêtirent ce rapport de leur déposition et de leur signature, à la date du 16 octobre

de la même année 1533, époque à laquelle Ribero était déjà mort (1), ajoutant que les nouvelles pompes leur paraissaient très avantageuses pour la sûreté de la navigation; que leur coût pourrait être d'environ 4,800 maravédis par quintal de poids; que le poids devait être en proportion de la grandeur des navires qui faisaient le voyage des Indes, ou de trois à quatre quintaux pour ceux de cent à deux cents tonneaux, en suivant la même proportion, selon qu'ils seraient plus ou moins grands.

---

(1) « Un des actes d'où l'on a tiré ces renseignemens fut « donné, à la date du 16 septembre 1533, à Diego de Olivera, « tuteur et curateur des héritiers dudit Diego Ribero, *défunt.* »

(M. F. de Nav.)

Note 5, §. XXXII, Page 128.

Nous n'avons pas pu vérifier l'époque fixe à laquelle le nouveau continent commença à être connu sous le nom d'*Amérique*. Le gouvernement espagnol l'a toujours appelé *Indes* occidentales; et c'est aussi le nom que lui donne Martin Fernandez de Enciso, l'un de ceux qui le découvrirent, dans le *Sommaire de géographie* qu'il imprima en 1519. Herrera annonce que dans le principe on appela ainsi seulement la partie méridionale de cette terre (1). Henri Glareano, suisse et poète lauréat, écrivit en latin un livre de géographie qu'il dédia à M. Jean de Lasko, baron polonais, et qui fut imprimé à Bâle en 1529; dans le chapitre XL, folio 35, il s'exprime ainsi, en parlant des régions que ne connut point Ptolémée : *Porro ad occidentem terra est, quam Americam vocant, longitudine octoginta ferme graduum; duæ insulæ, Spagnolla et Isabella, quæ quidem regiones secundum littora ab Hispanis lustratæ sunt, Columbo genuensi, et Americo Vespucio, ejus navigationis ducibus* (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que Vespuce, compagnon d'Alonso de

---

(1) *Description*, chap. 14. (M. F. de Nav.)

(2) « Mais il existe à l'occident une terre qu'on appelle *Amérique*, et qui se trouve placée presque au 80e degré de longitude ; « deux îles, l'*Espagnole* et l'*Isabelle*, lesquelles sont le long des rivages, ont été visitées par des Espagnols, sous la conduite de « Colomb génois, et d'Améric Vespuce. » (D. L. R.)

Hojeda et d'autres Espagnols, prétendit avoir découvert le premier la terre ferme de *Paria*; qu'il le persuada ainsi au vulgaire, spécialement aux étrangers, usurpant cette gloire sur le grand Colomb, et répandant pour cela des tables géographiques et des cartes marines qu'il dessinait avec habileté, et dans lesquelles il donnait son nom auxdites provinces et à d'autres qui furent depuis découvertes (1). M. Bossi dit que les *Américains, plus justes que les Européens, donnèrent le nom de Colombie à beaucoup de terres, à un grand fleuve, à une province étendue et à une cité populeuse* (2). Le reproche d'injustice adressé aux autres Européens ne peut, sur ce point, atteindre les Espagnols, non seulement parce qu'ils soutinrent avec succès l'honneur et la gloire de Colomb dans un jugement contradictoire rendu par le conseil royal des Indes, portant déclaration favorable de la part du conseil, mais encore parce que tous leurs auteurs anciens, irrités de ce que les étrangers donnaient au *Nouveau-Monde* le nom d'*Amérique*, proposaient de l'appeler *Colonia* ou *Columbiana*, comme le manifestent, entre beaucoup d'autres, don Juan de Solorzano, le docteur Salazar de Mendoza (3), et don

---

(1) Solorzano, *Politique indienne*, liv. I, chap. 2.
Veitia, *Guide du Commerce*, liv. II, chap. 27, n°. 35.
(M. F. de Nav.)

(2) Note 24, p. 179.

(3) *Monarchie d'Espagne*, liv. III, chap. 2, et dans la *Chronique du grand Cardinal*. liv. I, chap. 62, §. 1. (M. F. de Nav.)

Fernando Pizarro, qui voulut le nommer *Fer-Isabelica,* en mémoire des souverains, de glorieuse mémoire, par lesquels la découverte et la conquête furent faites. (1)

---

(1) *Hommes illustres du Nouveau-Monde,* Préface, pl. 2, et ch. I.

(M. F. de Nav.)

NOTE 6, §. XXXIII, PAGE 131.

Parmi les différentes inventions utiles qui sont dues aux Espagnols, nous en citerons quelques unes pour exemples. La première sera celle des bateaux à vapeur, si à la mode de nos jours, et sur laquelle don Thomas Gonzalez nous a envoyé de Simancas la notice suivante :

« Blasco de Garay, capitaine de navire, proposa « en 1543, à l'empereur et roi Charles-Quint, une « machine propre à faire marcher les navires et les « fortes embarcations, même en temps de calme, « sans avoir besoin de rames ni de voiles.

« Malgré les obstacles et les contradictions que « rencontra ce projet, l'Empereur consentit à le faire « essayer, ce qui eut lieu en effet dans le port de « Barcelone, le 17 juin de ladite année 1543.

« Garay ne voulut jamais montrer à découvert « sa machine; mais on vit, pendant l'essai, qu'elle « consistait en une grande chaudière d'eau bouillante « et en deux roues qu'elle mit en mouvement, et « qui étaient appliquées à l'extérieur, de chaque « côté de l'embarcation.

« L'expérience se fit sur un navire de deux cents « tonneaux, venu de Collioure (*Colibre*) à Barce- « lone, chargé de blé; il s'appelait la *Trinidad*, « capitaine Pedro de Scarza.

« Par commission de Charles-Quint et du prince « Philippe II son fils, les personnes suivantes furent « appelées à intervenir dans cette affaire; savoir :

« don Enrique de Toledo, le gouverneur don Pedro « Cardona, le trésorier Rávago, le vice-chancelier, « le surintendant général des finances de Catalogne, « don Francisco Gralla, et beaucoup d'autres per- « sonnes de marque, castillans et catalans, parmi « lesquelles se trouvaient divers capitaines de navire, « qui assistèrent à l'opération, les uns dans le vais- « seau, les autres sur le rivage.

« Dans les rapports qui furent adressés à l'Empe- « reur et au prince, tous en général applaudissaient « à l'invention, et louaient spécialement la prompti- « tude avec laquelle on faisait virer de bord le navire. « Le trésorier Rávago, ennemi du projet, dit qu'un « navire ferait, au moyen de la machine proposée, « deux lieues en trois heures; que l'appareil était « très compliqué et fort coûteux, et qu'il y avait « grand risque de voir éclater fréquemment la chau- « dière. Les autres commissaires assurent que le « navire virait de bord deux fois plus vite qu'une « galère servie par les procédés ordinaires, et qu'il « faisait au moins une lieue à l'heure.

« L'épreuve terminée, Garay retira l'appareil qu'il « avait appliqué au navire; tous les bois (*maderas*) fu- « rent déposés dans l'arsenal de Barcelone, et il garda « pour lui tout le reste.

« Malgré les difficultés et la contradiction suscitées « par Rávago, le projet de Garay fut apprécié, et « Charles-Quint l'aurait sans doute favorisé, et en « aurait tiré parti, si l'expédition dans laquelle ce mo- « narque était alors engagé, ne l'en avait distrait;

« toutefois l'Empereur donna à l'auteur un grade de « plus et une gratification de 200,000 maravédis : il « lui fit rembourser tous ses frais par la trésorerie « générale, et lui accorda d'autres grâces.

« Tous ces faits sont extraits des documens et des « registres originaux qui se gardent dans les archives « royales de Simancas, parmi les papiers d'État des « affaires de Catalogne et ceux du ministère de « la guerre, section de terre et de mer, dans ladite « année 1543. (1)

« Simancas, 27 août 1825.

« THOMAS GONZALEZ. »

Parmi les manuscrits que nous avons examinés et copiés dans la bibliothéque de San Lorenzo el Real, se trouvait la relation véridique de la journée des Gelves (2), en 1566, dans laquelle est rapportée la di-

---

(1) Sans prétendre contester à Blasco de Garay le mérite d'avoir, le premier, inventé les bateaux à vapeur, nous devons dire, cependant, qu'on ne saurait blâmer les personnes qui considèrent une invention dont on ne fait pas usage, et dont la description reste ensevelie dans la poussière des archives, à peu près comme si elle n'avait pas existé. Les Espagnols ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si cette découverte de Blasco de Garay était restée ignorée jusqu'à présent, et MM. Gonzalez et de Navarrete ont droit à la reconnaissance de leurs concitoyens, pour en avoir fait mention. Quoi qu'il en soit, la part d'éloges due à l'inventeur moderne n'en est point diminuée, puisqu'il est probable qu'il n'a point connu les procédés employés par Garay. (D. L. R.)

(2) Il s'agit sans doute ici du siége fait par Dragut, de l'île d'Afrique, régence de Tunis, appelée *les Gerbes*, *Gerba*, *Zerbi* et

sette d'eau que souffraient les Espagnols assiégés par les Turcs, dans un fort ou forteresse, à laquelle ils suppléèrent en grande partie au moyen de l'eau de mer, dessalée à l'alambic. *Cette machine, pour tirer de l'eau alambiquée de la mer,* dit la relation, *fut inventée par un Sicilien, homme de bon jugement, et l'eau était bonne et délicate.* On ne doit pas oublier que la Sicile faisait alors partie des domaines de la couronne d'Espagne; déjà le docteur Andres de Laguna, dans un ouvrage imprimé à peu près à la même époque, avait proposé la distillation comme moyen connu de dessaler l'eau de mer; et en 1597, Miguel Martinez de Leiva prétendait passer pour auteur de la méthode de rendre potable l'eau de mer, sans faire connaître en quoi elle consistait, peut-être parce que les documens de son temps qui l'autorisaient à rendre sa découverte publique, se sont égarés. Le docteur don Ignario Ruiz de Luzuriaga, présenta ces découvertes, avec les détails convenables, à l'Académie royale de Médecine de Madrid, dans un *Essai apologétique,* qui fut imprimé à la page 431 du tome Ier des Mémoires de ce corps savant, et fut publié en 1797, dans le format in-4°.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable à ce sujet, et que le docteur Luzuriaga et don Francisco Ciscar rapportent aussi dans leurs *Réflexions sur les ma-*

Girba, défendue par don Alvaro de Sandez, et qui fut prise par les Turcs sous le règne de Philippe II, après une vigoureuse résistance. (D. L. R.)

chines et manœuvres en usage à bord, imprimés en 1791 (1), d'après les renseignemens que nous mîmes alors à leur disposition, c'est que les marins espagnols, dans les voyages qu'ils entreprirent pour la découverte de nouvelles terres dans la vaste étendue de la mer Pacifique, faisaient déjà usage, pour leur boisson, de l'eau de mer qu'on était parvenu à dessaler. Dans la salle des manuscrits de la bibliothéque royale de Madrid, rayon J, cahier 91, se trouve la relation du voyage que fit le capitaine Pedro Fernandez de Quiros, par ordre de S. M., à la terre Australe et inconnue, en 1605 et 1606; dans cette relation, écrite par le pilote principal, Gaspard Gonzalez de Leza, on trouve les passages suivans : « *Journée du* 6 *février* « 1606. Nous avions fait, par la partie ouest de ces « îles de Mendoza, trois cent cinquante lieues, et ce « jour on arrangea le four et on dressa l'appareil « pour retirer de l'eau douce de la salée. *Journée* « *du* 7. On chauffa le four et la machine à eau, et on « commença à obtenir l'eau avec beaucoup de faci- « lité; on en retira en ce jour trois cruches du Pé- « rou, et ce fut pour essayer la machine : l'eau fut « reconnue, par tout le monde, claire, suave et « bonne à boire. » On remarque cependant que l'eau douce que donnait cette machine, devait être en petite quantité, car le jour suivant, 8, on réduisit la ration, et dans quelques îles on creusa la terre pour trouver de l'eau; on essaya même de

(1) Lib. I, chap. 13, p. 112, (M. F. de Nav)

mettre à profit jusqu'à l'eau de pluie réunie dans les mares, et d'étancher la soif avec des cocos.

Il est vrai que la cause de cette pénurie était le manque de bois, comme le dit le journal en ces termes : « *Journée du* 11 *mars*. Nous éprouvions une « grande disette d'eau, et les machines n'en don- « naient plus faute de bois, car notre approvisionne- « ment s'était épuisé, mais non à la cuisine. »

A la fin des *Mémoires historiques sur la législation et le gouvernement du commerce des Espagnols avec leurs colonies dans les Indes occidentales,* que publia don Raphaël Antunez, en 1797, l'auteur inséra au numéro XXIII de l'*Appendice,* page 104, la lettre suivante écrite par *l'administration et le tribunal de commerce* (*la casa de contratacion*) (1), au roi don Philippe III, le 25 mai 1610, sur le mode de rendre douce l'eau de mer :

« Sire, Gerardo (ce doit être Fernando) de Los « Rios, procureur général des Philippines, nous a « apporté ici une machine en cuivre, au moyen de « laquelle on a retiré, en notre présence, six litres « d'eau douce de fort bon goût, de l'eau salée qu'on « avait exposée dans cette machine pendant une demi- « heure à l'action du feu ; cette expérience est con- « statée par l'acte ci-joint. La machine coûte à con-

(1) C'est la bourse, le tribunal de commerce, le dépôt des marchandises saisies par autorité de justice, la justice de paix pour les différends entre marins et entre navires, etc., etc., enfin pour toutes les affaires relatives au commerce des Indes. (De V...l.)

« struire 300 réaux; le bois qui se brûle est peu de « chose, et occupe peu de place, ainsi il paraît qu'il « conviendrait d'user de cette machine afin que les « gens de mer ne pussent en aucun temps courir le « risque de manquer d'eau. D'après la quantité d'eau « qui a été retirée en une demi-heure, les deux fois « que l'expérience s'est faite, on voit que la machine « en question peut en donner cent quarante-quatre « azumbres (1) en vingt-quatre heúres; on devrait donc « ordonner aux navires qui font le voyage des Indes « occidentales de se pourvoir de cette machine, car « il ne saurait y avoir d'inconvénient à l'emporter, « et que dans l'occasion elle peut être d'une grande « utilité : ainsi, il nous a paru nécessaire d'en rendre « compte à V. M., afin qu'elle pourvoie à ce qu'il « conviendra. Que Dieu garde la personne royale et « catholique de V. M. Séville, le 25 mai 1610. Don « Melchior Maldonado, don Philippe Manrique, « don Francisco de Catalayud. »

La nécessité, maîtresse des arts et des inventions les plus utiles, suggéra l'idée de doubler les fonds des navires de plaques de métal pour les préserver de la tarière (*broma*) (2), qui causait tant de dommages

(1) L'*azumbre* est une mesure de liquide dont on se sert en Espagne, et qui est à peu près de la grandeur d'une pinte de France; cent quarante-quatre azumbres équivalent, suivant M. de Verneuil, à cent quatre-vingt-huit litres. (D. L. R.)

(2) *Broma*, qui s'écrivait *bruma*, du temps de Chr. Colomb, signifie *brume*, gros brouillard; *tarière*, petit ver qui ronge le bois des vaisseaux; plaisanterie, chose piquante, qui n'est pas

et de préjudices, comme on le voit dans le quatrième voyage de Colomb : c'est pour cette raison qu'on inventa alors en Espagne les doublures de plomb, qui maintenant sont de cuivre. Dans la flotte que conduisit Pedrarias Davila à la Terre-Ferme, en 1514, on plomba la caravelle latine la *Sainte-Catherine* (*Santa Catalina*), et on fondit en plaques, pour la doubler, trente-cinq quintaux de plomb. Au mois d'août de la même année, on acheta et on arma deux caravelles pour envoyer des secours à la Terre-Ferme; la plus grande, appelée *Sainte-Marie de la consolation* (*Santa Maria de la consolacion*), dont André Niño était maître et pilote, et la plus petite, *Saint-Clément* (*San Clemente*), était latine, et avait pour maître et pilote Barthélemi du Mafra, habitant de Palos. Pour plomber la première, on employa quarante quintaux de plomb, et pour la seconde, vingt-sept et une arrobes (1). Dans la même année, et le 12 de juillet, Antoine Hernandez fut nommé, par une cédule royale expédiée à Ségovie, plombier de navires, avec 20,000 maravédis d'appointemens, et 5,000 pour logement et chauffage. Lorsque Jean Diaz de Solis fut envoyé en voyage au Rio de la Plata, on lui disait, dans un ordre royal daté d'Aranda, 27 juillet 1515, qu'il pouvait être envoyé quelqu'autre en remplacement de cet Antoine Her-

---

dite sérieusement; verbiage; fardeau ou poids moral; les pierres cassées avec lesquelles on ferre les routes. (De V...l.)

(1) Voyez la note 1, p. 273. (M. F. de Nav.)

nandez, plombier, parce que chaque jour on avait besoin de lui au tribunal de commerce des Indes. Il n'est point à notre connaissance qu'avant cette époque on doublât les navires en plaques de métal pour en préserver les fonds de la tarière, afin d'en augmenter l'activité et la durée.

Ce fut alors que les moines hiéronymites, gouverneurs de l'île Espagnole, proposèrent, sous la date du 22 juillet 1517, la liberté du commerce des Indes avec tous les ports d'Espagne: cette proposition fut renouvelée par le frère Bernandino de Manzanedo à Valladolid, au mois de février 1518; par le licencié Zuazo, à Saint-Domingue, le 22 janvier de la même année, et par la municipalité (*ayuntamiento*) de cette nouvelle cité, le 24 octobre 1527. On disait à l'Empereur dans cette dernière proposition : *Nous supplions de nouveau qu'il ne soit plus nécessaire de diriger sur Séville les navires dans lesquels nous envoyons nos marchandises, mais qu'ils puissent se rendre librement à quelque port que ce soit.* Cependant, jusqu'en 1778, on ne put obtenir une faveur qui a été si avantageuse à la Péninsule et à ses établissemens d'outre-mer. Ce fut aussi, en 1527, que l'Empereur recommandait à don Sébastien Ramirez de Fuenleal, archevêque élu de Santo Domingo et de la Conception, et président de cette audience, *que l'on eût un soin particulier d'ordonner aux maîtres et aux pilotes qui viendraient de l'Espagnole et des autres parties des Indes, d'écrire le voyage qu'ils feraient pour aller et revenir; et qu'on en prescrivît autant à*

tous les navires qui partiraient de Séville, afin qu'on parvînt tout d'une fois à bien connaître cette navigation, etc., etc. (1) : on y voit aussi l'ordre donné aux officiers de marine de tenir des journaux, afin que leurs observations servissent aux progrès de la navigation et de l'hydrographie.

Les inventions de cette espèce qui sont dues aux Espagnols dans tous les arts et dans toutes les sciences, sont en si grand nombre que cette collection de voyages offrira successivement des occasions d'en rapporter quelques unes qu'on a reproduites depuis en prétendant à la gloire de la priorité, et d'autres qui peut-être furent abandonnées et sont maintenant inconnues.

---

(1) Herrera, dec. IV, lib. II, cap. 6.

(M. F. DE NAV.)

Note 7, §. XXXVI, Page 137.

Au nombre des pertes littéraires infinies qu'a éprouvées l'Espagne dans différentes villes, pendant la guerre contre Buonaparte, depuis 1808 jusqu'en 1813, il est impossible de ne pas compter avec beaucoup de regret les archives de la députation du royaume d'Aragon et les deux excellentes bibliothéques de l'université et de l'archevêché de Valence. Nous donnerons un résumé des choses précieuses qu'elles contenaient, afin d'en conserver au moins le souvenir.

Les archives de la députation aragonaise étaient placées à Saragosse dans une salle belle et bien décorée du somptueux édifice de l'audience royale, auparavant chancellerie et tribunal du justicier d'Aragon (1); on y conservait avec beaucoup d'ordre tous les papiers et actes relatifs aux priviléges et aux choses excellentes (*excellencias*) du royaume, aux titres de noblesse et de chevalerie, aux gentilshommes, aux diocèses et

(1) Il fut construit, en 1450, pour y établir les tribunaux et y célébrer les cortès générales du royaume, et il contenait aussi les notaireries du justicier d'Aragon. Diego Murillo, franciscain, en fit la description dans sa *Fondation de la chapelle de la Vierge du Pilar, et Excellences de la cité de Saragosse*, imprimé en 1616, traité II, chap. 3, p. 17; et là il dit que, dans cette riche et belle salle, dont le plafond était admirablement travaillé et couvert de lambris d'or (ils étaient sans doute dorés), se trouvaient les portraits des rois d'Aragon, peints parfaitement d'après nature.

(M. F. de Nav.)

aux tribunaux; les preuves faites dans les familles, les souvenirs des rentes anciennes et de leurs répartitions, et des tribunaux; la nomenclature chronologique des députés (1), depuis le commencement, en 1412, jusqu'à 1705. On y conservait aussi les registres de la députation, de la cour du justicier, du bailliage général, des offices de surintendant général des finances; les contrats, les couronnemens royaux et autres actes publics; le sommaire des cortès de ce royaume, que rédigea, en 1595, le célèbre chroniqueur Blancas, et que continuèrent ses successeurs jusqu'aux dernières cortès célébrées (*celebradas*) par Philippe V, en 1702; une notice sur les différentes charges du même royaume, et sur les personnes qui les occupèrent comme majordomes, chambellans, secrétaires, gouverneurs, capitaines, généraux, vice-rois, etc.; les mémoires et les travaux originaux de plusieurs chroniqueurs, tels que le moine Vagad, messire Santa Maria, Bolea, l'évêque de Barcelone don Martin Garcia de Olivar, l'archiprêtre de Saragosse Exerich, qui assista au concile de Trente; les chanoines Perez et Blasco de Lanuza, le dominicain Lanuza, le moine de Cîteaux Zapater, le jésuite Fernandez, le franciscain Hebrera, le bénédictin Larripa, le capitaine Puyol, Ustarroz, les

(1) La députation d'Aragon était composée de huit personnes d'une haute qualité : deux ecclésiastiques, dont un prélat, deux membres de la noblesse, deux chevaliers et *Hijosdalgo*, et les deux autres appartenant aux villes et aux universités.

(M. F. de Nav.)

deux Argensolas, Sayas, Ponter, Dormer, Panzano et Samper, et les annalistes Zurita (1) et Blancas, dont les portraits ornaient la salle des archives avec ceux du savant archevêque de Tarragone don Antonio Agustin, et de don Vincencio Juan de Lastanosa. Ces archives contenaient en outre tout ce qui était relatif à l'origine et aux prééminences du tribunal des compétences de juridiction et de ses chanceliers, l'histoire et la série des grands-justiciers jusqu'à leur extinction, en 1707; une revue des gouverneurs du royaume et des régens de son ancienne chancellerie et audience royale, avec une notice sur ceux qui appartinrent au conseil suprême d'Aragon; les exemplaires imprimés des annales du royaume, et ceux du fameux Atlas dressé par Labana, sur les marges duquel l'archiviste don Thomas Fermin de Lezaun avait transcrit, en 1775, la description historique du royaume, faite par Lupercio Leonardo de Argensola; les tirages au sort pour la nomination aux emplois de députés, de jurés et autres officiers, avec une liste nominative d'eux tous. Il existait enfin, dans ces archives, tout ce qui pouvait contribuer à perpétuer la gloire de l'Aragon et la noblesse de ses citoyens; et de plus un excellent catalogue de tous ces documens, dû aux

(1) Dormer, *Progrès de l'Histoire d'Aragon*, p. 118, 119, 181 et 183.

On transféra aussi dans ces archives beaucoup d'autres manuscrits de la bibliothéque de Zurita, et notamment des histoires de Navarre, d'Aragon, de Catalogne et de Valence, p. 260 à 267.

(M. F. DE NAV.)

soins de l'archiviste Lezaun. Mais ce précieux dépôt de tant de richesses littéraires et politiques, fruit du génie et de la science de tant d'illustres Aragonais, et profitables, non seulement au royaume lui-même, mais encore à la civilisation générale, périt entièrement dans les flammes par suite de l'horrible bombardement du 27 janvier 1809.

Quant aux bibliothéques de Valence, voici la notice que nous en a communiquée don Mariano Liñan, ex-bibliothécaire et professeur d'arabe à l'université de cette ville, et actuellement doyen de sa faculté de théologie. Nous le copions littéralement : « Les bibliothéques de l'université et de l'archevêché de Valence furent embrasées et entièrement consumées, le 7 janvier 1812, par suite du bombardement qui eut lieu lors du siége de cette ville par le maréchal Suchet. La bibliothéque de l'université se composait de celle que M. Bayer donna, le 27 juillet 1785, à la ville, comme protectrice de l'école à l'usage de laquelle il la consacrait, et de diverses acquisitions que fit le monastère, notamment des livres et des manuscrits de don Juan Bautista Muñoz. Le nombre de ses volumes s'élevait à vingt-sept mille, dont vingt mille provenaient de la bibliothéque de M. Bayer, qui était remarquable par le choix, le goût et le luxe des éditions et des reliures. La collection de Bibles était très abondante, puisque, outre les polyglottes de Cisnéros, d'Arias Montano, de Lejay et de Walton, on trouvait douze Bibles espagnoles depuis les deux premières de Ferrare jusqu'à la dernière hébréo-espagnole d'Ams-

terdam, les trois de Rome, de 1592, de 1593 et de 1598, et une collection très estimable d'autres Bibles hébraïques, grecques, arabes, syriaques, arméniennes, et de traductions dans les langues principales d'Europe, telles que la française, l'italienne, l'anglaise, la portugaise, la hollandaise, l'allemande, la suédoise et la grisonne; cette dernière, quoique d'une impression moderne, était remarquable en raison de la grande analogie qu'on trouvait entre l'idiome grison et l'idiome limousin ou ancien valencien dont on conservait une version des psaumes, écrite par Juan Ruiz de Corella. (1)

« On trouvait les meilleures éditions des conciles

---

(1) Cette traduction fut trouvée dans la bibliothéque secrète du saint office de Valence, par le grand-inquisiteur D. Mathias Bertran, lequel obtint de M. Arce, inquisiteur général, la permission de la placer parmi les livres prohibés de la bibliothéque de l'université. C'est un ouvrage si rare, qu'il n'en est parlé ni par D. Nicolas Antonio, dans sa bibliothéque, ni par M. Bayer, dans les notes, ni par Rodriguez, ni par Jimeno, dans leurs bibliothéques valenciennes. C'est par cette raison que j'ai copié le titre, qui est : « Psalteri trellat delati en romanç, per lo reverent mestre Corella. » Et à la fin, il est dit : « Avi Fenix lo Psalteri aromançat, per lo reverent Mestre Johan Roiç d'Corella, mestre en sacra teologia. Corregit é felment smerat por Johan Fernando de Guivara, prevere. Emprentat en Venezia, por Mestre Johan Herteiog Tudesch á XXX dias de Abril any de la nativitat de nostre senyor Deu Jesu Crist mil é CCCCLXXXX. Laus Deo. »

Dernièrement, étant à Madrid, je vis à la bibliothéque royale un exemplaire de cet ouvrage, qui est peut-être le seul qui se conserve en Espagne, et je l'ai, depuis, trouvé cité par Mendez, dans sa *Typographie espagnole*. (*Note de M. Liñan.*)

généraux, de ceux d'Espagne, de France, d'Angleterre, d'Allemagne et autres. La collection des Pères et écrivains ecclésiastiques était très complète. Toutes les œuvres publiées par la congrégation de Saint-Maur s'y trouvaient, ainsi que beaucoup d'éditions antérieures; tous les tomes des Bollandistes, et la *Bibliotheca veterum Patrum*, avec leurs tables. En ce qui concerne les antiquités, on y voyait les antiquités grecques et romaines des Grévius, des Gronovius, de Mazochi, de Gori, de Muratori, de Montfaucon et d'autres; les antiquités hébraïques d'Ugolin; quarante-deux tomes de l'histoire byzantine, avec les livres rares de *Gesta Dei per Francos*, et *la gran conquista de Ultramar*. On y remarquait les Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris, ceux des Académies de Leipsick, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Bologne, de Dijon et d'autres; le *Journal des Savans, le Trésor des Inscriptions et Belles-Lettres* (1), l'*Histoire générale des Voyages* par l'abbé Prévost, et les nouvelles et dernières découvertes, avec d'autres ouvrages sur le même sujet; plusieurs Dictionnaires choisis, soit historiques, soit techniques, et quelques ouvrages de mélanges d'une grande érudition. La collection des ouvrages sur l'histoire naturelle avec

---

(1) Le texte espagnol porte : *el Tesoro de Inscripciones y Bellas Letras*, que nous avons traduit sans y rien changer, quoiqu'il soit probable qu'il s'agit ici des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. (D. L. R.)

leurs belles planches, pour la plupart enluminées, était très nombreuse et bien choisie : on y distinguait les œuvres de Séba, de Catesby et de Buffon; la Description des insectes de Cologne, celle des plantes américaines, et enfin presque tout ce qui est connu en ce genre, où se sont distingués les étrangers modernes; et en outre les ouvrages de Dioscorides, d'Ulisse Aldobrando (1), et d'autres écrivains que nous appelons anciens. La bibliothéque renfermait aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, de jurisprudence tant civile que canonique, de physique, de médecine, de mathématiques, d'art militaire, de navigation; la collection appelée *arts et offices*, la physique sacrée, ou histoire naturelle de la Bible, par Jean-Jacob Scheuchzer, avec planches; divers voyages pittoresques, plusieurs ouvrages numismatiques, différens atlas, diverses gravures, comme la colonne trajane, les batailles d'Alexandre; quelques ouvrages sur l'art vétérinaire, entre autres, un en français d'une magnifique impression. Il ne manquait pas un seul des auteurs classiques grecs ou latins, et les collections *ad usum Delphini* étaient complètes, aussi-bien que celles de Pack, celles des Elzevirs, celles qui ont été imprimées à Leipsick, et les éditions de Burmann et de Drakenborc. Il y avait beaucoup de livres rares écrits en castillan, en limousin ou ancien valencien, sur l'histoire générale d'Espagne et des Indes, et sur celle des provinces et des villes par-

(1) Sans doute Ulysse Aldrovandi. (D. L. R.)

ticulières, et une grande collection des bibliothéques sacrées, profanes, générales et particulières, tant anciennes que modernes, grecques, latines, arabes, et d'une grande partie des peuples et provinces de l'Europe; plusieurs œuvres des rabbins, imprimées les unes en castillan, d'autres en hébreu, et le Talmud. Comme M. Bayer avait obtenu de l'inquisiteur général une permission pour que la bibliothéque pût acquérir et conserver toute espèce de livres prohibés, on y trouvait presque tous ceux des impies du siècle passé et des hérétiques des siècles antérieurs. Finalement, il y avait dans cette bibliothéque environ deux cents volumes imprimés avant l'année 1500. Les plus anciens étaient un Cicéron *de Officiis*, publié le 4 février 1466, par Jean Fust ou Fauste, l'un des inventeurs de l'imprimerie, laquelle édition est la même que celle de l'année 1465, et deux exemplaires du Salluste, imprimé à Valence le 13 juillet 1475.

« On conservait les œuvres inédites de M. Bayer, toutes écrites de sa propre main, savoir : *de Tolletano Hebræorum Templo*; le catalogue et l'explication des monnaies antiques qu'il possédait; un tome in-4°. d'étymologies de la langue castillane; une grammaire hébraïque; deux tomes in-4°. de son voyage en Italie en 1754, dans lequel il parlait principalement des monumens anciens, des cabinets, des musées, des bibliothéques, et où il avait recueilli tous les renseignemens qui pouvaient avoir trait à l'Espagne et à ses hommes illustres par leur sainteté ou leur érudition; une dissertation *de auctore sacramentarii veronensis*; cinq

tomes in-folio des manuscrits hébreux, grecs, latins et castillans de la bibliothéque de l'Escurial; la liturgie de saint Basile, traduite en latin, avec des dissertations, l'une sur la question de savoir si saint Basile était le véritable auteur de cette liturgie, et l'autre sur le caractère du manuscrit et l'époque où il fut écrit; un tome in-4°. contre la légitimité des monumens découverts dans le château fort de Grenade en 1754; deux tomes in-4°. du voyage qu'il fit en 1782: le premier contient le voyage de Valence en Andalousie, et le second, celui d'Andalousie et de Portugal. Il doit exister une copie de ce voyage à l'Aca démie de l'Histoire. Un tome in-folio intitulé : *Excerpta Escurialensia*; deux in-8°., *Anecdota græcia*; un in-folio, *Urbium et populorum, item fluviorum et montium veteris Hispaniæ nomenclatura, è veteribus geographis et poetis, tum græcis tum latinis, collecta*; un in-4°. sur le mot *Grenade* (*Granada*), et des conjectures touchant son étymologie et l'époque à laquelle la ville de Grenade commença à s'appeler ainsi; un appendice à l'ouvrage intitulé *Marmora Taurinensia;* six tomes in-folio sur les grands colléges, trois renfermant une représentation au Roi, et les trois autres le journal des années 1771, 1772, 1773, 1774, 1775, 1776 et 1777; et enfin, soixante-dix liasses de remarques, de notes, d'observations, et quelques dissertations.

« On conservait aussi différens recueils manuscrits assez anciens de la Bible hébraïque, d'autres de rabbins, en hébreu et en castillan, écrits avec des

caractères hébreux, d'autres avec des caractères arabes, et beaucoup avec des caractères castillans, et enfin des monnaies antiques de différentes espèces.

« Le fonds de la bibliothéque de Muñoz, se composait de livres d'humanités, de philosophie et d'histoire. Parmi ses manuscrits, il y avait une réfutation de la réponse de Pozzi, un grand nombre de notes curieuses sur Louis Vives, dont il se proposa d'écrire la vie, d'autres relatives à l'histoire littéraire d'Espagne; une logique en latin, qui devait former le premier tome du cours de philosophie qu'il avait commencé à écrire, et qu'il abandonna pour s'occuper de l'*Histoire du Nouveau-Monde* (*Historia del Nuevo-Mundo*) (1); diverses lettres latines; une histoire purement littéraire de sa vie, et beaucoup d'autres choses que ma mémoire ne me rappelle pas.

« La bibliothéque archiépiscopale commença à être formée en 1759, par le très digne archevêque don Andres Mayoral, et fut depuis considérablement enrichie par son successeur, don Francisco Fabian y Fuero, soit au moyen de livres qu'il acheta, soit au moyen d'un ordre spécial qu'il obtint du Roi pour que les livres que les Jésuites possédaient dans le royaume de Valence fussent adjugés à la bibliothéque archi-

---

(1) Nous nous occupons en ce moment de la traduction de cet ouvrage remarquable, dont il n'a été publié qu'un seul volume. L'Académie royale d'Histoire de Madrid, qui a bien voulu nous admettre au nombre de ses membres, nous donnera, nous osons l'espérer, communication des autres volumes restés manuscrits et conservés dans sa bibliothéque. (D. L. R.)

épiscopale, savoir ceux qui étaient dans la maison professe, et ceux du séminaire de Saint-Paul de Valence et de l'université de Gandia. Elle contenait, suivant une déclaration du dernier bibliothécaire, don Thomas Rubio, cent vingt-cinq mille volumes : il y avait des Bibles, les écrits des saints Pères, des œuvres de théologie dogmatique, morale, scolastique et mystique; des sermonnaires, de la liturgie, de l'histoire ecclésiastique et profane; du droit canonique et civil, de la médecine, de la philosophie, des mathématiques, de la poésie, des grammaires et des mélanges; beaucoup de manuscrits appartenant à l'histoire de Valence et du royaume de ce nom, des livres prohibés, qui s'élevaient à quatre mille; des sphères et différens instrumens pour la physique expérimentale; une nombreuse collection de médailles, un cabinet d'histoire naturelle, qui renfermait des minéraux et des jaspes d'Espagne, principalement du royaume de Valence; diverses pétrifications, un grand nombre des poissons que produit la Méditerranée, des cruches et des vases antiques, la main de fer élastique dont se servaient les lutteurs, différentes figures d'idoles des Indiens, une horloge construite à Valence pour marquer les pas, des machines en petit pour les arts et métiers et pour la construction des navires et des barques d'un ordre inférieur, une forteresse de fer portative, avec de l'artillerie de siége. On y voyait aussi différentes antiquités trouvées près de Puzol, chemin de Murviedro, parmi lesquelles on remarquait divers fragmens de statues antiques en marbre,

un torse présumé d'Hercule, un autre paraissant avoir appartenu à un satyre, un autre d'un corps couché, avec une partie des jambes; un corps en morceaux, qui paraissait être celui de Bacchus, et dont on conservait une main d'un bon style, appuyée sur une peau, ainsi que les pieds et les jambes; deux belles statues sans jambes, dont le caractère était charmant, et qui semblaient représenter de jeunes hommes; quelques têtes antiques, une urne sépulcrale en terre glaise, un fragment de pavé en mosaïque, plusieurs petites idoles, des vases, des lampes et autres objets appartenant au temps des Romains.

« De grands dommages furent aussi causés, pendant la guerre de l'indépendance, aux bibliothéques des réguliers, qui ne laissaient pas que d'avoir de fort bons livres, mêlés avec d'autres mauvais. Mais les précieux manuscrits que légua au monastère des Hiéronymites de *San Miguel de los Reyes*, extra-muros de cette ville, le duc de Calabre, son fondateur, furent conservés intégralement, parce que les moines les transportèrent à temps aux îles Baléares, et ils sortirent ainsi sains et saufs *de la dernière bourrasque*. Leur nombre est de deux cent soixante-dix, et ils sont si précieux, que quelques personnes qui ont voyagé en Italie, et qui les ont vus, affirment qu'à Rome même il n'existe pas une collection qui soit comparable à la nôtre. »

Note 8, §. XXXVI, Page 138.

Pour convaincre davantage nos lecteurs, et pour leur prouver que ce n'est qu'avec beaucoup de précaution et de défiance qu'ils doivent lire certains livres étrangers quand ils parlent de notre nation, nous citerons en passant quelques unes des nombreuses observations que fait naître la lecture de la *Vie de Colomb* écrite en italien par M. Bossi, traduite en français, et imprimée à Paris en 1824.

Préface du traducteur, page 5. — En parlant de l'arrivée de Colomb en Espagne, ce traducteur s'exprime ainsi : « L'inquisition venait de s'établir en « Espagne, et certes il ne paraissait pas que *Ma-« drid,* sous les auspices d'une semblable institu-« tion, dût être le refuge de l'homme de talent. » Or, Madrid n'était pas alors la capitale (puisqu'elle ne le devint que soixante-seize ans après), quoique M. Bossi lui donne encore ce nom, pages 38 et 176; et Colomb, qui était si dévot et si religieux, comme le prouvent ses écrits, ne pouvait craindre aucune espèce de danger de la part d'un tribunal qui avait été établi six ans avant son arrivée, à l'imitation de celui qui existait depuis long-temps en Sicile contre les juifs et les hérétiques.

Vie de Colomb, page 14. — En rapportant les causes qui firent différer l'admission de la proposition de Colomb, M. Bossi dit : « Les Maures, antérieurement puis-« sans en Espagne, étaient alors réduits au *royaume* « *de Navarre*, où ils se défendaient encore contre les

« Espagnols, dans une lutte déjà proche de sa fin. » Tout le monde sait que le royaume de Navarre est un pays septentrional de l'Espagne, qui confine avec la France par les Pyrénées; qu'il eut des rois chrétiens depuis le milieu du huitième siècle; que les Maures l'occupèrent fort peu de temps; que le dernier refuge de ceux-ci fut le royaume de Grenade, comme frontière et comme plus rapproché des côtes d'Afrique, et qu'ils en furent chassés par le Roi et la Reine catholiques, en présence de Colomb, le 2 janvier 1492. — Ce nouveau géographe, qui, écrivant sur l'Espagne, confond le royaume de Grenade avec celui de Navarre, est le même qui appelle les Espagnols *perfides* (page 19), et la cour de Ferdinand et d'Isabelle égarée ou mal conseillée, page 32.

Page 16. — « Colomb (dit M. Bossi) *s'était marié « en secondes noces* avec Béatrix Enriquez de Cor- « doue, de laquelle il eut don Fernando, historien « de sa vie. » Jusqu'à présent on n'a trouvé aucun document qui affirmât l'existence de ce mariage, parce qu'en réalité il n'eut point lieu. Les amours de Colomb à Cordoue avec doña Béatrix Enriquez et ses suites contribuèrent probablement à le retenir en Espagne avant l'admission de son projet. Don Fernando fut enfant naturel, et naquit à Cordoue, le 15 août 1488, ainsi que le prouve la dernière clause du testament et codicile de l'amiral don Christophe Colomb fait la veille de sa mort; elle porte : « Et « je lui ordonne (à son fils don Diego) d'avoir soin « de Béatrix Enriquez, mère de don Fernando mon

« fils; de la pourvoir de tout ce qui pourra la faire « vivre honorablement, comme personne envers la-« quelle j'ai contracté de si graves obligations; et de « faire cela pour le soulagement de ma conscience, « parce que cela pèse beaucoup sur mon âme. Il n'est « point licite d'en écrire ici la raison » (1). Il aurait peut-être été nécessaire de l'écrire, si Colomb avait présumé qu'il dût exister des historiens qui rapporteraient ses faits et gestes avec tant de légèreté et d'inexactitude.

Page 17. — M. Bossi, qui s'efforce indiscrètement d'attribuer à son pays et à ses compatriotes toutes les inventions qui ont été utiles au genre humain, dit en parlant de Colomb, « Qu'il se lança le premier au « milieu de l'Océan sans autre guide que la boussole, « *nouvelle invention sortie de l'Italie.* » — En 1800, nous prouvâmes, dans un *discours sur les progrès qu'a faits en Espagne l'art de naviguer,* discours qui fut imprimé peu après, que vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire deux cent trente ans avant que Colomb vînt en Espagne, la boussole était déjà d'un usage général, et fort connu des Espagnols pour la navigation. Nos lois de *las partidas* (2) écrites dans ce temps-là, et le témoignage de Raymond de Lulle (3), auteur contemporain, prouvent que la boussole n'était pas alors une

---

(1) *Collection diplomatique*, n° 158. (M. F. de Nav.)

(2) Partida II, tit. IX, loi 28. (*Idem.*)

(3) *De Contemplatione*, chap. 129, et chap. 162, n° 17, et dans d'autres ouvrages. (*Idem.*)

invention récente, mais que cet instrument était au contraire très commun et généralement usité par nos marins, puisque tous les écrivains s'en servaient comme de terme de comparaison, pour embellir d'autres matières. Postérieurement, M. Capmany, reproduisant ces deux autorités et en citant d'autres à l'appui, a éclairci ce point de manière à ce qu'il ne puisse plus s'élever désormais aucun doute ni aucune hésitation (1). Mais il y a des écrivains qui, fiers de leur médisance, ferment les yeux et les oreilles pour ne point voir ni entendre la vérité; c'est donc les prêcher dans le désert : *Canimus surdis.*

Page 179. — Après avoir cité les deux voyages qu'il suppose que Vespuce fit avec les Espagnols aux côtes du Nouveau-Monde, M. Bossi ajoute : « que les « voyages que ce Florentin fit postérieurement furent « entrepris par ordre de la cour de Portugal; que ce « fut alors qu'il s'attribua l'honneur d'avoir découvert « le Brésil, honneur que les Espagnols lui disputent, « et que les Portugais attribuent à un de leurs com- « patriotes, Pierre Alvarez de Cabral, en 1500. Juan « Lopez de Thinto place la mort de Vespuce en l'an- « née 1506, et cet écrivain ajoute qu'il fut enterré « dans l'île Tercère. » Il est difficile de réunir en aussi

---

(1) *Questions critiques*, imprimées en 1807, question 2.
(M. F. de Nav.)

Voyez l'article de Flavio Gioia (*Biogr. univ.*, tom. XVII, p. 403), dans lequel M. Emeric David a savamment discuté tous les témoignages relatifs à l'invention de la boussole. (D. L. R.)

peu de lignes un plus grand nombre d'erreurs et d'inexactitudes. 1°. Depuis que le Roi catholique, sur la réputation de grand pilote dont jouissait Vespuce, l'appela de Lisbonne pour l'envoyer à la découverte dans les mers du Nord vers Terre-Neuve (1), il n'existe aucun renseignement qui permette de croire qu'il ait quitté le service d'Espagne, et encore moins qu'après les voyages qu'il fit avec Alonso de Hojeda, il en ait entrepris d'autres par ordre du roi de Portugal. Au contraire, il est établi par des documens positifs, et don Juan Bautista Muñoz a publié dans l'introduction de son *Histoire du Nouveau-Monde* (page 10), que par cédule royale donnée à Burgos le 22 mars 1508, Vespuce (deux ans après sa prétendue mort) fut nommé pilote en chef, aux appointemens de cinquante mille maravédis par an, et que par une autre cédule de la même date on lui accorda vingt-cinq mille maravédis de gratification une fois payés. Il est également constant qu'Améric mourut à Séville, le 22 février 1512; que Manuel Cataño, chanoine de la sainte église de cette ville, fut son exécuteur testamentaire; qu'on paya à celui-ci, le 24 du même mois, dix mille neuf cent trente-sept et demi maravédis, pour le salaire échu à Vespuce, comme pilote en chef, depuis le 1er janvier de cette année jusqu'au jour de son décès; que Juan Diaz de Solis (auteur de la découverte des terres au-delà du Rio de la Plata) fut nommé à Burgos,

(1) Herrera, décade I, lib. VI, chap. 16. (M. F. de Nav.)

le 25 mars suivant, pour lui succéder dans son emploi, mais avec l'obligation de payer une pension viagère de dix mille maravédis par an, à Marie Cerezo (espagnole), veuve de Vespuce; 2°. Les historiens castillans et portugais n'ont jamais attribué à Vespuce la découverte du Brésil, ni disputé cette gloire à Pedro Alvarez Cabral. Barros, dans sa première décade, livre V, chapitre 2, et Herrera dans sa première décade, livre IV, chapitre 7, sont d'accord sur la relation de cet événement. Nous avons sous les yeux une lettre que le roi de Portugal Emmanuel-le-Fortuné écrivit de *Santaren*, le 29 juillet 1501, au Roi et à la Reine catholiques, son beau-père et sa belle-mère, pour leur rendre compte de ce voyage et de la découverte du Brésil due au hasard; et on n'aperçoit dans sa relation ni qu'Améric ait fait la découverte du Brésil par commission des Portugais, ni que les Castillans disputent à ceux-ci cet honneur (1). Mais quand on écrit sans examen ni

(1) Herrera, décade I, lib. IV, cap. 6, p. 107, prétend cependant que Vincent Yañez Pinzon découvrit le Brésil et en prit possession au nom du roi de Castille, le 26 janvier 1500. — *Descubrió*, dit Herrera, *tierra, bien lexos, i esto fue el cabo, que aora llaman de San Agustin, el qual llamó Vicente Yañez, cabo de consolacion, i los Portugueses dicen la* TIERRA DE SANTA CRUZ, *i aora del Brasil.* — Southey, *Hist. of Brasil*, tom. I, p. 3, a aussi adopté cette opinion, sans doute d'après le récit d'Herrera et de quelques autres écrivains espagnols. *The first person who discovered the coast of Brasil*, dit cet historien, *was Vicente Yañez Pinzon*. P. A. Cabral ne toucha au Brésil, suivant les écrivains portugais, que le 24 avril 1500, dans une partie qu'il appela

réflexion, et qu'on prend les faits en l'air comme les enfans prennent les papillons, on tombe dans de semblables erreurs, et l'on manque aux égards dus au public, à qui l'on doit toujours dire et apprendre la vérité.

Pages 99, 100 et 356. — M. Bossi, qui se complaît à offenser autant qu'il le peut la nation espagnole, dit que Colomb possédait l'art du dessin, talent très rare à cette époque; et pour appuyer cette assertion, il cite en deux endroits une lettre dans laquelle Angelo Trivigiano, secrétaire de Dominico Pisani, alors ambassadeur de la république de Venise en Espagne, écrivant de Grenade, en 1501, à Dominico Malipiero, noble vénitien, lui disait que par la médiation et la protection de Colomb, il avait envoyé à Palos pour faire dessiner une carte de son voyage et de ses découvertes, parce qu'à Grenade il ne s'en trouvait qu'une seule dessinée par Colomb lui-même, et qu'il était impossible d'y

---

provincia de Santa Cruz, postérieurement par conséquent au navigateur espagnol. Barros se bornant à décrire la navigation et les découvertes de Pedro Alvarez Cabral, sans dire un mot de V. Y. Pinzon, n'est pas en contradiction avec ce que rapporte Herrera dans le chapitre 6 de sa première décade, cité plus haut; et ce dernier ne contredit nullement, dans le chapitre 7, où il raconte la navigation de Cabral, ce qu'il a dit dans le chapitre précédent, consacré aux découvertes de Pinzon. On peut conclure seulement de sa narration, que le navigateur portugais et le navigateur espagnol ont tous deux découvert, à des époques différentes, il est vrai, une terre qu'on appelle aujourd'hui Brésil; mais il n'en est pas moins constant que Herrera affirme que ce fut son compatriote qui la vit et y aborda le premier. (D. L. R.)

rencontrer un seul homme en état de la tracer. En somme, M. Bossi essaie de prouver par là et veut en inférer que l'habileté dans le dessin était alors si rare, qu'à Grenade, résidence fréquente de la cour du Roi et de la Reine catholiques, on ne trouvait personne qui sût copier une carte dessinée par Colomb. Pour satisfaire M. Bossi, il suffirait de lui montrer l'histoire des arts et de la littérature en Espagne. Il y verrait que dans le plan d'éducation que la Reine catholique se proposa pour son fils le prince don Juan, elle n'oublia pas l'enseignement du dessin (1), et qu'entre les livres qui composaient la bibliothéque de la Reine, elle conservait deux livres de dessin et d'autres cahiers et brouillons du temps (*cartapacios y borradores*), dans lesquels le prince apprenait la langue latine (2). Le dictionnaire des Espagnols célèbres dans les beaux-arts de don Juan Cean Bermudez, imprimé en 1800, fait connaître plusieurs peintres et sculpteurs de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, lesquels assurément savaient dessiner; et parmi les premiers on remarque Antonio del Rincon, que le Roi et la Reine catholiques nommèrent leur peintre, et qui le premier en Espagne, secouant le joug des formes gothiques, commença à faire usage des formes arrondies, et à donner du

(1) Clémencin, *Éclaircissement XIV au règne des Rois catholiques*, p. 384. (M. F. de Nav.)

(2) Clémencin, *Éclaircissement* XVII, p. 480. (*Idem.*)

caractère et de meilleures proportions aux figures (1). Sans compter les anciennes cartes nautiques et géographiques tracées par des Espagnols, mentionnées par différens auteurs (2), et dont quelques unes furent très estimées par Améric Vespuce, je citerai seulement la mappe-monde que Jaime Ferrer construisit pour Ferdinand et Isabelle (3), et ce que Colomb lui-même déclare dans le rapport qu'il fit, le 12 juin 1494, sur sa reconnaissance de l'île de Cuba (4). Il dit dans ce rapport : que parmi les personnes qui l'accompagnent *il y a d'* HABILES DESSINATEURS DE CARTES *marines et de fort bons pilotes, les plus fameux qu'il sut choisir dans la grande flotte qu'il emmena de Castille*; et plus loin il cite comme témoin d'un acte *Johan de la Cosa, habitant du port Sainte-Marie, maître dessinateur de cartes nautiques, marinier de ladite caravelle* la Niña. M. Bossi conclura donc de tout cela qu'à l'époque où Colomb fit ses découvertes, l'habileté dans le dessin et le tracé des cartes n'était pas très rare en Espagne, et qu'on n'y manquait pas de *très bons* et de *fameux pilotes*, si

---

(1) *Dictionnaire* de don Juan Agustin de Cean Bermudez, tome IV, p. 197. (M. F. DE NAV.)

(2) *Introduction au Derrotero* de M. Tofiño, imprimé en 1787, p. 24 et suivantes. (*Idem.*)

Cladera, *Recherches historiques*, discours préliminaire, p. 19 et suivantes. (*Idem.*)

(3) *Collection diplomatique*, n° 68. (*Idem.*)

(4) *Idem*, n° 76. (*Idem.*)

nous devons ajouter foi à ce qu'affirme Colomb lui-même dans un rapport judiciaire.

Page 154. — L'étrange idée qu'a eue M. Bossi d'aller chercher des témoignages historiques dans les estampes d'un graveur qui vécut un siècle après les événemens qu'il voulut représenter, le précipite dans des erreurs, ou lui fait adopter des fables que repousse la saine critique. C'est ainsi que guidé par une gravure de Théodore de Bry, il rapporte qu'entre autres fêtes par lesquelles les grands de la cour honorèrent Colomb au retour de son premier voyage, le cardinal Mendoza lui donna un banquet. L'amiral occupait la première place; et dans une conversation qui s'agita pendant le repas, un des grands soutint que si Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, il n'aurait pas manqué, en Espagne, d'hommes de talent et d'une habileté suffisante pour exécuter la même entreprise. Alors Colomb prit un œuf, et demanda si quelqu'un de ceux qui étaient présens saurait le faire tenir droit sans aucun appui : personne ne put en venir à bout, et Colomb aplatissant d'un coup une des extrémités de l'œuf, le fit tenir droit sur la table. Cette fable si insipide et si invraisemblable, forgée peut-être par de Bry lui-même, ou par un autre envieux de la nation espagnole, n'a aucun fondement, puisqu'il n'est fait mention d'un semblable banquet et d'une semblable anecdocte, ni par don Fernando Colomb, ni par Oviedo, ni par Gomara, ni par Garcilaso, ni par aucun de nos historiens des Indes, ni le docteur Salazar de Mendoza, dans la *Chronique*

du grand Cardinal d'Espagne qu'il imprima en 1625, et dans laquelle il rapporte l'arrivée de Colomb à la cour des Rois catholiques, et les grandes faveurs que lui accorda le cardinal. (1)

Pour ne pas être long nous omettons de faire mention de la *belle bibliothéque que forma Christophe Colomb dans les dernières années de sa vie*, sans doute pendant qu'il était à Veragua et à la Jamaïque, en 1503 et en 1504, et *qui prouve sa grande instruction et son goût en littérature* (2), parce que cette assertion provient évidemment d'une équivoque qui a fait confondre l'amiral avec son fils don Fernando Colomb, de la bibliothéque duquel nous avons déjà parlé dans un autre endroit. Nous n'insisterons pas non plus sur ce que dit M. Bossi qu'*aucun des historiens de Colomb ne l'avait encore considéré comme écrivain* jusqu'à ce que M. Morelli l'ait fait récemment connaître comme tel (3), parce que, en Espagne, tout le monde savait déjà depuis deux siècles que Colomb avait écrit, surtout depuis que le licencié Antonio de Leon Pinelo eut publié à Madrid, en 1629, son *Epitome de la bibliothéque orientale et occidentale, nautique et géographique*, dans lequel, article 1 de la *bibliothéque occidentale*, page 61, et

(1) *Chronique du grand Cardinal*, liv. I, chap. 62, §. I, p. 214. (M. F. de Nav.)

(2) Bossi, note 30, p. 188. (*Idem.*)

(3) Bossi, note 5, page 99, où il est dit que M. Morelli fit sa découverte dans l'ouvrage de Pinelo, que nous citons, ouvrage qui est très répandu en Espagne. (*Idem.*)

titre III de la *bibliothéque nautique*, page 144, il cite quelques écrits fort courts de Colomb, et entre autres, la *Déclaration de la table de navigation.* L'*Epitome* de Pinelo fut en outre réimprimé avec des augmentations et des corrections, et publié, en 1737, par M. Barcia, en trois tomes in-folio. Ainsi, M. Morelli n'a pas été le premier qui ait fait connaître Colomb comme écrivain, et les Espagnols ne peuvent trouver dans cette vieille nouvelle, rien qui doive les surprendre.

Ces échantillons suffisent pour faire connaître la qualité de l'étoffe qui sort de la fabrique de M. Bossi; ceux qu'on pourrait y ajouter sont en si grand nombre qu'il n'y a presque pas une page qui n'en présente de curieux et de fort étranges; mais la prudence doit mettre un terme à nos citations, parce que celles que nous venons de faire suffisent pour détromper les lecteurs de M. Bossi, et leur inspirer une salutaire prévention. (1)

---

(1) Nous ajouterons à ces observations de M. de Navarrete, sur l'ouvrage de M. Bossi, quelques observations que nous avons faites nous-même en le parcourant.

M. Bossi dit, pages 143 et 144 de la traduction, et il répète dans les notes, que les *Dictionnaires historiques* récemment publiés en France avancent que Colomb, à son départ pour son premier voyage, fut poursuivi par la population, qui l'outrageait par des marques non équivoques de mépris; qu'ils ne parlent que de trois voyages de Colomb, et qu'ils le font mourir immédiatement après son troisième voyage. Si, au lieu de se borner à parcourir le *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine et Mo-

reri, M. Bossi eût lu, dans la *Biographie universelle*, la notice sur Christ. Colomb, par M. le contre-amiral de Rossel, notice imprimée cependant depuis plus de treize ans, il n'y aurait trouvé aucune des erreurs qu'il relève; il n'aurait pas reproché à tous les auteurs français de perpétuer (page 182 de la traduction) dans leurs écrits la fable du long emprisonnement du navigateur génois, et il n'aurait pas enfin prononcé un anathème général contre les Dictionnaires historiques et les auteurs français.

(D. L. R.)

Note 9, §. XLIII, Page 156.

La singulière fantaisie de M. Bossi, de se servir très fréquemment des gravures de Théodore de Bry comme de témoignages authentiques des événemens de l'histoire de Christophe Colomb, est bien étrange. On sait le cas qu'il faut faire des poètes et des peintres lorsqu'il s'agit d'établir des vérités historiques; mais M. Bossi, dédaignant cette considération, rapporte l'embarquement de Colomb pour son premier voyage, son arrivée à Saint-Domingue, l'inhumanité des Espagnols, l'insurrection des soldats dans cette île, l'arrestation de l'amiral, son combat avec Porras, un des révoltés de la Jamaïque, le banquet du cardinal Mendoza, et l'aventure de l'œuf, etc., comme il a plu au caprice de de Bry de supposer ou de représenter ces événemens dans ses dessins et ses gravures (1). M. Bossi ne considère point comme ressemblant le portrait de Colomb par cet artiste, et juge même que, dans le dessin et la gravure de ce portrait, de Bry ne suivit que son caprice (2), aussi notre critique a-t-il fait graver un autre portrait, qu'il dit pouvoir être reçu comme le seul *authentique*, et qui certainement est tout aussi idéal que tant d'autres. Pourquoi donc alors ne porte-t-il pas un semblable jugement, qui serait encore plus fondé, sur la composition des autres dessins de

---

(1) Bossi, *Vie de Colomb*, notes 17, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 29, etc. (M. F. de Nav.)

(2) Note 33. (*Idem.*)

de Bry, et quels sont ses motifs pour y ajouter plus de foi? Théodore de Bry était un libraire, imprimeur, dessinateur et graveur en taille-douce, natif de Liége, qui s'établit à Francfort en l'année 1570. Il recueillit et fit traduire en latin plusieurs relations des voyages, des découvertes et des conquêtes dans les Indes, écrites avec autant de partialité que d'animosité contre les Espagnols. Pour atteindre le but qu'il s'était proposé, il choisit pour sa collection *la très courte relation de la destruction des Indes* de Casas, la traduisit en latin sous le titre de : *Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima, ab anno* 1551 *ad* 1559, et cette traduction fut imprimée avec un grand nombre de planches, en 1598, format in-4°; 1613, in-4°; 1614, in-4°; 1664, in-4° (1). Tout le monde connaît le fiel et l'âcreté avec lesquels Bartolomé de Las Casas écrivit son ouvrage, que Juan Bautista Muñoz (2) appelait *le fruit d'une imagination ardente, que quelques personnes ont trouvé indigne d'un tel père;* et l'on sait que Robertson manifeste aussi de la défiance à l'égard de ses opinions exagérées. Ce même de Bry traduisit en latin l'*Histoire du Nouveau-Monde* de Geronimo Benzono, à laquelle il ajouta *des notes*, et il l'imprima en 1594, 1595 et 1596, in-folio, sans doute parce qu'il savait que cet auteur, comme le remarque

(1) Barcia, *Bibliothéque occidentale*, p. 569. (M. F. de Nav.)

(2) Prologue de son *Histoire du Nouveau-Monde*, p. 18. (*Idem.*)

M. Barcia, *est peu favorable aux Espagnols* (1). Il publia aussi une *courte histoire de l'expédition des Français dans la Floride, et du massacre qu'y firent les Espagnols en* 1567, et il y ajouta un Mémoire que les huguenots supposèrent avoir été présenté à Charles IX roi de France, par les veuves et orphelins de ceux que fit exécuter Pedro Menendez de Aviles, gouverneur de la Floride (2). La relation du voyage que fit Ulric Fabre au Rio de la Plata avec le gouverneur don Pèdre de Mendoza, et qu'avait traduite de l'allemand en latin M. Gothard Arthus (*Gotardo Artus Dantiscano*), fut si défigurée dans la publication qu'en fit Théodore de Bry, qu'on n'y reconnaît ni les noms, ni les événemens, ni même le nom de l'auteur, qui était Hulderic ou Ulrichs Schmidels, natif de Straubinga en Bavière, comme le démontre M. Barcia (3). Enfin, l'*Histoire naturelle et morale des Indes* du père Joseph d'Acosta, ouvrage que le public reçut si bien, en raison de son mérite, fut traduite en latin par de Bry, qui, s'en déclarant l'auteur, l'imprima comme si elle eût été de lui, en 1602, in-folio, ainsi qu'on le voit, partie IX et dernière occidentale du tome III (4). On peut juger, par ce que nous venons de dire, de l'impartialité, de l'exactitude et de la bonne foi de

---

(1) *Bibliothéque occidentale*, p. 589. (M. F. DE NAV.)

(2) Barcia, *Bibliothéque occidentale*, pages 619 et 620. (*Idem.*)

(3) Barcia, *idem*, p. 661. (*Idem.*)

(4) Barcia, *idem*, p. 717. (*Idem.*)

Théodore de Bry. En suivant un tel guide, il n'est pas étonnant que M. Bossi ait rapporté dans son histoire les fables les plus ridicules et commis les erreurs les plus absurdes. Il aurait dû sentir, en examinant les temps et les circonstances, que les Flamands de la fin du seizième siècle n'étaient pas moins animés contre les Espagnols que le sont les Américains de nos jours, par les malignes suggestions des écrivains révolutionnaires et de certains peuples jaloux du pouvoir et de l'opulence de la nation espagnole. La bonne critique eût exigé cette circonspection; mais comment peut-on en trouver dans un ouvrage qui n'a pour principal fondement que les estampes d'un graveur et dessinateur qui vécut cent ans après les événemens qu'elles représentent, estampes qu'il invoque à l'appui de la réalité de faits, comme si elles étaient des documens originaux conservés dans les archives les plus accréditées? Ces documens même, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, doivent être examinés avec grand soin et beaucoup de circonspection, afin de connaître les intérêts et les passions de leurs auteurs à l'époque où ils les dictèrent ou les écrivirent. Nous avons déjà indiqué dans la note 1, page 232 de l'Introduction, combien l'opinion de Colomb sur Ovando était variable, selon qu'il lui écrivait dans les Indes, ou qu'il parlait de lui à son fils en Espagne. Le journal de son premier voyage présente une contradiction semblable. Il y fait toujours un grand éloge de la simplicité, de la douceur et du caractère pacifique et humain des Indiens

de l'île Espagnole, et notamment quand le roi Guacanagari vint avec ses sujets au secours de la caravelle qui fit naufrage le 25 décembre 1492. *Ce sont* (disait-il) *des gens aimans et sans cupidité, et d'un commerce facile en toutes choses*, après avoir répété *que dans le monde entier il ne pouvait exister des hommes meilleurs et plus doux*; et cependant, dans sa lettre à la gouvernante du prince, lorsque, en 1500, on l'amenait prisonnier, il écrivait qu'*il partit d'Espagne pour aller conquérir jusque dans les Indes des peuples très belliqueux et de mœurs et de secte à nous fort contraires* (1); contradiction qu'a déjà notée et relevée Bartolomé de Las Casas (2). L'écrivain philosophe doit étudier le cœur humain et les passions qui l'agitent, pour apprécier convenablement le mérite des faits et des discours des hommes; et ce n'est qu'ainsi qu'il pourra leur faire connaître la vérité, et les conduire par de salutaires exemples à l'imitation de la vertu et à l'horreur du vice.

---

(1) Voyez, dans le *premier Voyage de l'amiral Christ. Colomb*, la journée du 24 décembre 1492, premier alinéa; celle du 25 du même mois, à la fin; et après le troisième Voyage, la lettre de l'amiral à la gouvernante du prince don Juan, vers les deux tiers.
(M. F. DE NAV.)

(2) *Histoire générale des Indes*, liv. I, chap. 181.
(M. F. DE NAV.)

Note 10, §. LIII, Page 180.

Nous avons inséré dans le n° CXXVI de la Collection diplomatique, le testament que Christophe Colomb fit le 22 février 1498, et dans lequel est contenue l'institution de son majorat; et nous avons annoncé, dans une note à la fin de cette pièce, que les registres des archives royales de Simancas fourniraient de plus grandes preuves et une autorité plus décisive à l'appui de ce testament, que nous avons copié sur des imprimés qui existent dans le grand procès sur la succession et les droits du duché de Veragua et dans d'autres endroits, ainsi que nous l'avons d'abord indiqué, quoique incomplétement.

En effet, par celui des livres de l'enregistrement royal de la cour qui appartient au mois de septembre 1501, et qui se conserve avec les autres de la même classe, dans lesdites archives générales, il conste que le Roi et la Reine catholiques étant à Grenade, confirmèrent l'institution de majorat faite par Colomb, en conséquence de la faculté royale qu'il avait obtenue à cet effet, et qui est rapportée dans ledit livre; et qu'ils lui en octroyèrent une lettre royale de privilége, expédiée par les *confirmateurs* dans la même ville, à la date du 28 septembre 1501, signée de leurs noms, et contre-signée par Fernan Alvarez de Toledo, secrétaire, et Gonzalo de Baeza, contrôleur des dépenses du Roi et de la Reine, lesquels régissaient l'office du notariat principal des priviléges et confirmations royales. Cette pièce est également signée par quelques

membres du conseil, et par le *concertador* (1) Alonso Gutierrez.

Au moyen de ce registre, on remplit les blancs et les lacunes que le document dont il s'agit présente dans les imprimés d'où nous l'avons transcrit, et l'on trouve que la présentation que fit Colomb de la faculté royale qu'il reçut à l'effet de fonder un majorat, et de son testament, dans lequel il l'institua, eut lieu *dans la très noble cité de Séville, le jeudi vingt-deuxième jour du mois de février, an de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ* 1498, précisément le même jour qu'il avait fait son testament par-devant Martin Rodriguez, notaire public de ladite ville. Au moyen de la confirmation résultant de ce document, le n° CXXVI se trouve complet.

Confirmation royale du majorat de Colomb. (Registre de l'enregistrement et du sceau de la cour à Simancas.)

Au nom de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit, trois personnes en un seul vrai Dieu, qui vit et règne pour toujours, sans fin, et de la bienheureuse Vierge, glorieuse Notre-Dame sainte Marie, sa mère, que nous tenons pour patrone et avocate en toutes nos actions, et en son honneur et service; au nom du bienheureux apôtre saint Jacques, lumière et miroir des Espagnes, patron et gardien des rois de Castille et de Léon, et de tous les autres saints et saintes de la

---

(1) Personne chargée d'expédier les lettres confirmatives des [...]s accordés par le Roi (De V...l.)

cour céleste, nous voulons que tous présens et à venir sachent, par la présente lettre de privilége émanée de nous, ou par sa copie légalisée par notaire public, comme quoi nous, don Fernando et doña Isabelle, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Mayorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries; comte et comtesse de Barcelone, seigneurs de Biscaye et de Molina, ducs d'Athènes et de Néopatrie, comtes de Roussillon et de Cerdagne, marquis d'Oristan et de Gociano, nous avons vu un contrat de l'institution de majorat que vous, don Christophe Colomb, notre amiral de l'Océan, et notre vice-roi et gouverneur des îles et terre-ferme découvertes et à découvrir dans l'Océan, vous avez fait, en vertu de notre lettre de licence, signée de nos noms, insérée dans ledit contrat, lequel, écrit sur parchemin, signé par vous, et dressé par un notaire public, est conçu ainsi qu'il suit : « Dans la très noble cité de Séville, le jeudi vingt-deuxième jour du mois de février, an de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit, étant dans les maisons où loge le très magnifique seigneur don Christophe Colomb, grand-amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur des Indes et Terre-Ferme pour le Roi et la Reine nos seigneurs, et leur capitaine-général de la mer, lesquelles maisons sont dans cette ville, paroisse de Sainte-Marie; et

ledit seigneur amiral ayant comparu en présence de moi Martin Rodriguez, notaire public de ladite ville, et des notaires de Séville qui m'assistaient, il nous présenta une lettre de licence du Roi et de la Reine nos seigneurs, qui l'autorise à fonder majorat, laquelle lettre était écrite sur papier, signée des noms royaux, et scellée du sceau de Leurs Altesses au dos, etc.

(*Ici toute la pièce* insérée sous le n° CXXVI.)

Suit la confirmation, ainsi conçue :

Pourquoi nous mandons, et tel est notre plaisir et notre volonté, que ledit don Diego Colomb, votre fils, puisse jouir et jouisse dudit majorat, ainsi que les autres y appelés, qui succéderaient à ce majorat, et ce avec toutes lesdites clauses et toutes dispositions, ordonnances et toutes les autres choses y contenues et spécifiées; et nous défendons fermement qu'aucun ni aucuns soient assez osés pour agir contre ladite lettre de majorat susinsérée, ni contre la présente lettre de privilége et confirmation que nous vous faisons dudit majorat en la forme déjà dite, ni contre ce qui y est contenu, ni contre aucune de ses parties, en aucun temps ni d'aucune manière pour l'enfreindre ou le diminuer; car si quelqu'un ou quelques uns le faisaient, ils encourront notre colère, et de plus ils subiront la peine contenue dans ladite lettre de majorat susinsérée, et paieront audit don Diego Colomb, votre fils, ou aux autres successeurs, le double de la totalité des frais, dommages et préjudices qu'auraient éprouvés ledit votre fils et ses suc-

cesseurs. Sur quoi nous mandons au prince don Juan notre très cher et très aimé fils, et aux infans, ducs, comtes, marquis, riches hommes, maîtres des ordres, prieurs, commandeurs et sous-commandeurs, commandans des châteaux et places fortes et ouvertes, aux membres de notre conseil, auditeurs de nos audiences, alcades, alguazils et autres agens et officiers quelconques de notre maison et cour et de nos chanceliers, et à tous les conseils ou tribunaux supérieurs, à tous corrégidors, alcades, alguazils, mérinos, régidors, chevaliers, écuyers, officiers et prud'hommes, et à toutes les cités, villes et villages de nos royaumes et seigneuries présens et à venir, et à chacun en particulier, qu'ils ne tolèrent point l'infraction ou diminution desdits privilèges et majorat, ni n'y donnent lieu; qu'au contraire ils défendent et protégent vous ledit amiral et vos successeurs, dans l'exercice de cette grâce que nous vous accordons comme il est dit, et qu'ils prennent sur les biens de celui ou de ceux qui agiraient contre, de quoi satisfaire à la peine dite, et le gardent pour en faire ce qu'il nous plaira en ordonner; qu'ils indemnisent et fassent indemniser ledit don Diego Colomb, votre fils, et ceux qui lui succéderaient dans ledit majorat, ou leurs fondés de pouvoirs, pour tous les frais, dommages et préjudices; et en outre si aucun ou aucuns laissaient d'ainsi faire, nous mandons à la personne qui leur présenterait la présente lettre de privilége, ou une copie légalisée, qu'il les assigne, et.... (*assignation suivant la forme accoutumée*). Donné en la cité de Grenade, le vingt-

huitième jour du mois de septembre, l'an de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ 1501. = MOI LE ROI. = MOI LA REINE. = Moi Fernand Alvarez de Tolède, secrétaire; et moi Gonzalo de Baeza, contrôleur des dépenses du Roi et de la Reine nos seigneurs, régissant l'office du notariat principal des priviléges et confirmations royales, nous avons fait écrire la présente confirmation par leur mandement. Fernand Alvarez, Gonzalo Baeza; Rodericus, doctor; Antonius, doctor; Fernand Alvarez. = Pour le licencié Gutierrez; Alonso Gutierrez, concertador.

Ce document prouve que le testament fait par Christophe Colomb le 22 février 1498, est incontestable, puisqu'en 1501 il se trouve confirmé par un acte du Roi et de la Reine, antérieur à celui que cite son codicile du 19 mai 1506 (1), qu'il avait fait en 1502, avant de partir d'Espagne pour son dernier voyage. Ce qui le prouve aussi, c'est la conformité de ses dispositions avec celles que rapporte Bartolomé de Las Casas dans les extraits de ce document (2), et avec celles du codicile même fait par l'amiral la veille de sa mort.

---

(1) Voyez le document 158. (M. F. DE NAV.)

(2) *Histoire générale des Indes*, liv. II, chap. 38. (*Idem.*)

Note 11, §. LIV, Page 186.

Dans le document CLXXVII de cette collection, nous parlons de la mort de Colomb, de la translation et du dépôt de son corps : nous ajouterons maintenant quelques autres notions authentiques et dignes de foi, que nous tenons de don Antonio de San Martin y Castillo, employé dans les archives de l'illustrissime chapitre de Séville, et de don Thomas Gonzalez, dignitaire de *maître d'école* (1) de la cathédrale de Plasencia, pour ce qui concerne Valladolid. C'est dans cette dernière ville que mourut Colomb, et son corps ayant été déposé dans le couvent de San-Francisco, ses obsèques solennelles furent célébrées dans la paroisse de Santa-Maria de la Antigua; il fut transféré, en 1513, au monastère des Chartreux de las Cuevas à Séville, et placé en dépôt dans la chapelle de Santa-Anna ou du Saint-Christ, que fit construire l'année suivante le frère don Diego Lujan, et non dans les tombeaux des seigneurs d'Alcala, comme le dit Zuñiga. (2)

Dans la même chapelle fut également déposé son fils don Diego, qui, selon Oviedo (3), mourut à

---

(1) Il y a en Espagne, dans la cathédrale de chaque évêché, des dignitaires de sacristain, de chantre, de *maître d'école*, (maestrescuela), etc., etc., qui sont les plus hauts fonctionnaires, et ont les plus gros bénéfices du diocèse. (De V...l.)

(2) *Annales de Séville*, liv. XIII, an 1506, §. 1. (M. F. de Nav.)

(3) Livre IV, fol. 42. (*Idem.*)

Puebla de Montalban, le vendredi 23 février 1526. Le capitaine-général don Barthélemy Colomb donna à son frère don Diego les pouvoirs nécessaires pour qu'il se fît remettre le trésor de bijoux et d'argent, lequel lui fut effectivement remis le 16 août 1508 par-devant François Perez de Madrigal, notaire de Alba de Tormes.

En 1536 les corps de don Christophe et de don Diego son fils furent remis pour être transportés à l'île de Saint-Domingue, et celui de don Barthélemy resta seul dans le monastère de las Cuevas. Quoique l'amiral premier duc de Veragua eût sollicité, en 1552, le patronage de la chapelle, offrant mille ducats qu'elle avait coûté, et vingt-sept de rente pour sa réparation et son ornement, et que les autorisations nécessaires lui eussent été accordées, le contrat demeura sans effet, ainsi que le recouvrement de sucre que légua Christophe Colomb.

Les titres de la dignité de grand-amiral (*almirantazgo*) des Indes et de l'état (*estado*) de Veragua furent gardés dans le monastère jusqu'au 15 mai 1609, époque à laquelle ils furent remis sur inventaire, par ordre du lieutenant don Alonzo Bolaños, à don Nuño Colomb y Portugal, duc de Veragua, en présence du notaire Miguel de Medina. Ces renseignemens sont extraits du protocole n° 1, de las Cuevas.

Les poètes espagnols, pour exprimer la reconnaissance due aux services de Colomb, et célébrer ses grandes actions, n'ont laissé échapper aucune occa-

sion d'immortaliser son nom dans la bouche des Muses : nous citerons seulement deux morceaux, l'un de la fin du seizième siècle, et l'autre de la fin du dix-huitième, parce qu'il serait beaucoup trop long de les rapporter tous.

Dans les *Élégies sur les Hommes illustres des Indes,* composées par Juan de Castellanos, prêtre, et qui furent imprimées à Madrid en 1589, on trouve à la page 85 une *Élégie sur la mort de Christophe Colomb* (*Elegía á la muerte de D. Cristobal Colon.*), qui se termine ainsi :

Los funerales de esta maravilla
Honraron valerosos caballeros,
Y no tan solamente de Castilla
Pero tambien de reinos extrangeros :
Y dentro de las Cuevas de Sevilla,
Lo hacen sepultar sus herederos,
Y dicen que en la parte do yacia,
Pusieron epigrama que decia :

Hic locus abscondit præclari membra Coloni
Cujus sacratum numen ad astra volat.
Non satis unus erat sibi mundus notus, et orbem
Ignotum priscis omnibus, ipse dedit.
Divitias summas terras dispersit in omnes,
Atque animas cælo tradidit innumeras.
Invenit campos divinis legibus aptos,
Regibus et nostris prospera regna dedit. (1)

---

(1) « Les funérailles de cette merveille furent honorées par de « valeureux chevaliers, non seulement de Castille, mais aussi de « royaumes étrangers. Et ses héritiers le firent ensevelir dans « *las Cuevas* de Séville; et on dit que sur la pierre qui le couvrait,

Don Juan Melendez Valdes, dans son ode intitulée *le Désir de gloire dans les grands artistes* (*el Deseo de gloria en los profesores de las artes*), qu'il lut en séance publique de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, en 1787, dit, en parlant de Colomb :

Desde la popa hincharse
Ve el ínclito Colon la onda enemiga :
El trueno retumbar ; la quilla incierta
Vagar llevada á la merced del viento :
La chusma sin aliento ,
Y una honda sima hasta el abismo abierta :
¡ Vil galardon á su inmortal fatiga !
Pero él en tanto escribe sin turbarse
La ínclita accion : hallarse
Podrá un dia , exclamando , tan preciado
Depósito , y mi nombre celebrado
De la Fama será. Quiso benigno
Darle la mano el cielo ;
Y entre las ondas plácido camino
Abrirle fausto hasta el hispano suelo.
El hombre por su arrojo sin segundo
Goza doblado el ámbito del mundo. (1)

« on mit une épitaphe ainsi conçue : Ce lieu renferme les restes « de l'illustre Colomb dont la renommée s'élève jusqu'aux cieux. « Ce n'était pas assez pour lui d'un monde connu, il en ajouta « lui-même un nouveau aux anciens. Il répandit d'immenses « richesses sur tout l'univers, et donna au ciel des âmes innom- « brables. Il découvrit des champs propres à recevoir les lois « divines, et donna des royaumes fertiles à nos Rois. »

(De V...l et D. L. R.)

(1) « L'illustre Colomb voit, de la poupe, s'enfler l'onde « ennemie; le tonnerre gronder; la quille incertaine voguer à la

« merci des vents : les matelots respirent à peine...... Un préci-
« pice affreux s'ouvre sous leurs yeux : indigne récompense de ses
« immortelles fatigues ! Mais lui, sans se troubler, écrit l'illustre
« action : il s'écrie : Ce précieux dépôt pourra se retrouver un
« jour, et mon nom sera célébré par la renommée. Le ciel bien-
« veillant et protecteur voulut lui tendre la main et lui ouvrir,
« sur les ondes, un chemin qui le rendît au sol de l'Ibérie. Son
« intrépidité sans égale a ouvert à l'homme la circonférence du
« monde, et lui a donné la jouissance des deux hémisphères. »

(De V...l.)

NOTE 12, §. LV, PAGE 187.

Pour prouver que les Génois reçurent toujours en Espagne un bon accueil; qu'ils y furent toujours estimés, et que pour cette raison ils fréquentèrent ses côtes, ses marchés et ses foires, d'où il résulte que dans tous les temps beaucoup de sujets de cette seigneurie s'établirent dans ces royaumes, nous citerons ici les priviléges qui leur furent accordés après celui du roi Saint-Ferdinand, que nous avons inséré dans le nº 1er de l'*Appendice à la Collection diplomatique*: nous les avons trouvés dans un registre qui existe à la première secrétairerie d'état.

Le privilége que Saint-Ferdinand donna aux Génois fut confirmé par le roi Alphonse X, à Séville, le 9 octobre, ère 1319, an 1281. — Par Sanche IV, à Burgos, le 8 février, ère 1330, an 1292. — Par Ferdinand IV, à Ségovie, le 6 novembre, ère 1339, an 1301. — Par Alphonse XI, dans sa minorité, à Séville, le 15 décembre, ère 1354, an 1316; à Valladolid, le 12 février, ère 1364, an 1326; à Séville, le 15 juin, ère 1365, an 1327; dans la même ville, le 23 novembre, ère 1375, an 1337; à Avila, le 25 et le 26 août, ère 1384, an 1346. — Par Pierre Ier, à Séville, le 5 août, ère 1388, an 1350, et dans la même ville, le 18 novembre, ère 1394, an 1356, et le 17 juillet, ère 1404, an 1366. — Par Henri II, à Cordoue, le 28 août, ère 1415, an 1377; à Burgos, le 20 mars, ère 1417, an 1379. — Par Jean Ier, à Séville, le 28

avril, ère 1418, an 1380; à Simancas, le 29 avril, ère 1420, an 1382; à Salamanque, le 30 juin de la même ère et de la même année. — Par Henri III, aux cortès de Madrid, le 14, 15 et 20 avril 1391; à Burgos, le 17 septembre 1391; à Zamora, le 23 et le 26 février 1393; à Séville, le 21 mai 1396; à Salamanque, le 9 août 1397; à Aillon, le 25 août 1399. — Par Jean II, à Alcala de Hénarès, le 9 mai 1408; dans le camp sur Antequera, le 29 juin 1410; à Toro, le 4 décembre 1426; à Burgos, le 22 et le 23 novembre 1429; à Arcos, le 29 novembre 1429; à Cordoue, le 2 juin 1431; à Zamora, le 15 février 1432; à Salamanque, le 21 mai 1443; à Astudillo, le 30 juin 1450. — Par Henri IV, à Arévalo, le 15 décembre 1454; à Séville, le 2 mai 1456; à Vitoria, le 31 mars 1457; à Écija, le 12 février 1464; à Valladolid, le 19 août 1465. — Par le Roi et la Reine catholiques, à Valladolid, le 5 mai 1475; à Jerez de la Frontera, le 23 octobre 1477; à Jaen, le 23 août 1489; dans le camp sur Baza, le 14 novembre 1489; à Cordoue, le 15 août 1490.

Dans toutes ces cédules royales, non seulement il est ordonné que les franchises accordées par le saint Roi aux consuls, aux marchands et aux autres sujets de la seigneurie de Gênes soient observées, mais encore que ceux-ci soient protégés très souvent contre les opérations fiscales des employés des rentes royales et les fermiers de quelques unes d'elles; et dans plusieurs desdites cédules il leur est accordé exemption de logement de gens de guerre ou du palais, et

d'autres services pénibles, ce qui prouve le cas qu'on faisait en Castille des Génois : il n'est donc pas étonnant que Colomb se soit réfugié à Palos ou au port Sainte-Marie, quand il abandonna secrètement le Portugal pour des raisons qui ne sont point encore éclaircies avec certitude, mais dont les documens que nous publions fournissent néanmoins quelques indices.

FIN DES NOTES.

NOTICE CHRONOLOGIQUE

DE

QUELQUES VOYAGES ET DÉCOUVERTES MARITIMES DES ESPAGNOLS.

1393. — (1) Plusieurs habitans de l'Andalousie, de la Biscaye et du Guipuscoa forment une association à Séville, et, avec la permission du roi Henri III,

(1) Il est clair que M. de Navarrete n'a pas jugé à propos de parler dans cette notice des entreprises maritimes des Espagnols dans la Méditerranée, car l'époque de ces entreprises est très antérieure à 1393. Plusieurs expéditions partirent de Barcelone pour la Palestine en 1096, en 1269 et en 1290, à ces mémorables époques des croisades. En 1114 et 1118, le comte de Barcelone, Raymond Béranger III; son successeur en 1147 et 1148; le roi d'Aragon, Jacques Ier, en 1228, et tous ses successeurs, jusqu'à la réunion du royaume d'Aragon à celui de Castille, en 1479, se distinguèrent par la protection signalée qu'ils accordèrent à la marine et aux entreprises maritimes, et par les expéditions qu'ils envoyèrent ou commandèrent quelquefois eux-mêmes contre les Baléares, les Régences barbaresques, la Sicile, Malte, Naples, la Grèce, la Sardaigne, Gênes, la Porte-Ottomane et la Castille. Mais il est une expédition, dans l'Océan atlantique, dont M. de Navarrete ne parle pas ici, et sur laquelle le célèbre don Antonio de Capmany a également gardé le silence dans ses *Mémoires historiques de la marine, du commerce et des arts de Barcelone*; c'est celle de Jacques Ferrer.

On trouve dans la troisième carte de l'*Atlas catalan du quinzième*

équipent une escadre de cinq navires, avec laquelle ils reconnaissent une partie de la côte d'Afrique et les Canaries. (1)

---

siècle, publiée par M. J. A. Buchon, le plus ancien atlas connu, et qui fera partie du tome XII des *Notices et Manuscrits de la Bibliothéque du Roi*, que publie l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la première mention d'un voyage entrepris, en 1346, par Jacques Ferrer, pour aller explorer les côtes de Guinée. A côté d'un vaisseau qui représente l'embarquement de ce voyageur, sont les lignes suivantes :

« *Partich luxer dñ Jac Ferer per mar al riu de lor al gorn de* « *sen Lorens qui es a x de agost, y fó en lan m ccc xlvj.* »

Il est à regretter qu'aucun chroniqueur, que nous sachions du moins, ne nous ait transmis de détails sur la navigation de Ferrer, et qu'on ne rencontre, dans aucun historien, la moindre trace de ce voyage, qui a précédé de vingt-neuf ans l'expédition partie du port de Dieppe, puisqu'elle n'a eu lieu qu'en 1375.

M. Buchon a rendu un grand service à la géographie, en publiant l'atlas dont nous venons de parler, dans lequel se trouve l'indication d'une multitude de faits et de situations topographiques entièrement inconnus jusqu'à ce jour. Il est donc évident que l'époque des premières explorations maritimes des Espagnols doit être assignée à quarante-sept ans avant celle qu'indique ici le savant auteur de cette notice, qui ne peut avoir encore eu connaissance du précieux atlas dont la science doit la découverte aux infatigables recherches du laborieux éditeur des *Chroniques françaises*. (De V....l.)

(1) Cette expédition reconnut toute la partie de la côte d'Afrique située entre le trente-quatrième et le vingt-neuvième degré de latitude nord, et ne perdit presque pas de vue la côte jusqu'à ce qu'elle se trouva en vue des *Canaries*. La première de ces îles que virent les marins qui la composaient, fut celle de *Lancerote;* avant d'y aborder, ils reconnurent toutes les autres. Les flammes et la fumée qui sortaient du volcan de *Ténériffe*, leur firent telle-

1402. — *Jean de Bethencourt*, après avoir prêté serment de fidélité d'abord au même roi Henri III, et plus tard à Jean II et à la reine Catherine sa mère et sa tutrice, fait la conquête des îles *Canaries*, avec les secours qu'ils lui fournissent; il envoie explorer la côte d'Afrique, jusqu'au *Rio del Oro* (*la Rivière d'Or*). (1)

---

ment peur, qu'ils n'osèrent y prendre langue, et la nommèrent l'*île de l'Enfer*. Ils retournèrent à *Lancerote* qu'ils saccagèrent entièrement. Tous ceux qui firent partie de cette expédition revinrent en Espagne chargés de butin. Ils rapportèrent à Séville une grande quantité de cire, d'animaux vivans, de peaux de bouc et de buffle. Ils demandèrent la permission de faire la conquête des Canaries, au roi Henri III, qui, sans la leur refuser précisément, ne la leur accorda pas.

Voyez, pour plus de détails, l'introduction de M. de Navarrete à cette collection, tome I, page 62; les *Chroniques de Henri III*, de Lopez de Ayala et de Gil Gonzalez Dávila; les *Annales de Séville*, d'Ortiz de Zuñiga; l'*Histoire des Canaries*, de Viera, et celle de Benzoni; le *Traité des navigations*, du conseiller Galien de Bethencourt, et l'*Orbis maritimi, etc., Historia* de Barthélemy Morisot.

(De V....l.)

(1) Les *Canaries*, connues des anciens sous le nom d'*îles Fortunées*, étaient restées inconnues et même presque oubliées pendant le long cours du moyen âge, jusque vers l'an 1290, que les Génois, courant alors pour leur trafic toutes les mers du Levant, furent les premiers qui se hasardèrent dans l'Océan atlantique pour les retrouver. Leurs histoires font mention de deux négocians, *Thedisio Doria* et *Ugolino di Vivaldo*, qui partirent, en 1291, pour les Canaries, sur deux galères, emmenant avec eux deux religieux de Saint-François; mais quand ils eurent passé le détroit de Gibraltar, on n'eut plus de leurs nouvelles. Nous sommes d'autant plus étonné que M. de Navarrete n'ait pas fait

1492. — *Christophe Colomb*, parti de Palos (3 août), par ordre et aux dépens du Roi et de la

---

mention dans cette notice d'une expédition qui précéda de cinquante-huit ans celle de messire Jean de Bethencourt, sire de Grainville, qu'elle est éminemment espagnole, et que personne n'est plus jaloux que ce savant de publier et de rehausser toutes les gloires de sa patrie. L'expédition dont il s'agit, et que Benzoni raconte avec quelques détails dans son *Traité des Canaries*, fut entreprise en 1344 par D. Louis de la Cerda, comte de Clermont, petit-fils de D. Alphonse de la Cerda, surnommé *le Déshérité*, parce qu'après la mort de son père D. Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alphonse le Sage, il l'avait réellement été par l'usurpation de son oncle Sanche, depuis Sanche IV, lequel, en se faisant reconnaître aux États-Généraux tenus en 1276, à Ségovie, héritier dudit Alphonse le Sage, son père, au préjudice de ses deux neveux, puis, en s'emparant de la couronne en 1282, en avait dépouillé non seulement le Roi son père qui la possédait, mais encore les deux fils de son frère aîné D. Ferdinand de la Cerda, qui l'un et l'autre y avaient droit avant lui. D. Louis, avec la permission de D. Pèdre IV, roi d'Aragon, équipa deux vaisseaux, et alla attaquer les habitans de la *Gomera* pour s'emparer de cette île; mais ses forces n'étaient pas suffisantes contre une population de sauvages trois fois plus nombreuse que celle qui lui a successivement succédé depuis la civilisation des Canaries, et il fut repoussé avec perte. Non rebuté par ce revers, le même prince équipa dix ans après plusieurs vaisseaux, leva des troupes, et se prépara à aller tenter la conquête des Canaries. Le pape Clément VI le couronna même à Avignon, en 1346, roi de ces îles, et cette entreprise le fit surnommer l'*Infant de la Fortune;* mais les invasions des Anglais, qui désolaient alors presque continuellement la France, appelèrent au secours de nos Rois ce prince qui était arrière-petit-fils de Saint-Louis, et l'empêchèrent de mettre à exécution sa grande entreprise.

Il n'est fait mention d'aucun voyage aux Canaries jusqu'à celui

Reine catholiques, avec trois caravelles, touche aux *Canaries*, découvre l'île de *San-Salvador*, l'une des *Lucayes* ou des *îles Turques*, et plusieurs autres îles dans cet archipel; aborde ensuite à celle de *Cuba*, dont il reconnaît toute la côte septentrionale, jusqu'au-delà de *las Nuevitas del Principe*, et visite également la partie septentrionale de l'île *Espagnole* (*Saint-Domingue*), dont il examine un grand nombre de ports. A son retour, il aborde à Lisbonne, après avoir reconnu les îles Tercères, et arrive, le 15 mars 1493, dans le même port de Palos, sept mois après l'avoir quitté. (1)

---

de 1393, dont M. de Navarrete vient de parler dans l'alinéa précédent: il est certain cependant qu'entre cette dernière expédition et celle de messire Jean de Bethencourt, plusieurs voyages aux Canaries furent entrepris avec plus ou moins de succès par divers aventuriers, tant Français qu'Espagnols ou Génois; mais leurs expéditions furent de peu d'importance, et l'histoire ne nous a d'ailleurs conservé qu'en partie leurs noms.

Le lecteur peut consulter, pour plus de détails, les autorités citées dans la note précédente, et de plus, Garibay, Mariana, Zurita, Valsingham, et l'*Art de vérifier les dates*. (De V...l.)

(1) Plusieurs écrivains ont cherché à prouver que les Dieppois, dont le talent pour la marine était tellement connu dès le quinzième siècle et même dès le quatorzième, que des Espagnols et des Portugais se formaient à leur école, et partageaient leurs expéditions, avaient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb. Jusqu'à présent ces prétentions n'ont pas été accueillies par les savans, parce qu'elles n'étaient appuyées sur aucune pièce authentique. Un nouvel historien, dans une brochure in-12, sur *les Découvertes faites par les marins dieppois*, offerte en 1825 à la Société des Antiquaires de Normandie, croit être plus heureux que ses prédé-

1493. — Le même *Colomb* part de Cadix (20 septembre), découvre la plus grande partie des *Antilles*,

---

cesseurs. Il ne se dissimule pas les difficultés qu'il a à vaincre, puisque tous les journaux autographes des marins dieppois, déposés aux archives de l'Hôtel-de-Ville de Dieppe, ont été brûlés en 1694; mais à défaut de ces témoignages authentiques si puissans qu'il ne peut invoquer, il puise ses autorités dans quelques auteurs du temps, qui doivent inspirer de la confiance par leur caractère et par leur naïveté, et dont on possède les mémoires manuscrits extraits de ces mêmes journaux.

Il résulte de ces documens : 1°. qu'un capitaine dieppois, nommé Cousin, guidé par les savantes conjectures d'un autre dieppois appelé Descaliers ou Dechaliers, considéré par ses compatriotes comme le père de la science hydrographique, entreprit de grandes navigations, et qu'il découvrit, en 1488, l'embouchure du fleuve des Amazones, d'où il revint l'année suivante, à sa ville natale, en touchant aux côtes de Congo et d'Andra; 2°. qu'un certain *Pinçon*, commandant un des navires du capitaine Cousin, fut jugé après le retour et renvoyé du service de la ville, pour avoir contrarié les projets de son chef, et provoqué même une insurrection. Ce Pinçon serait-il le même que l'un des armateurs de Palos de ce nom, qui accompagna Christophe Colomb dans son premier voyage, et qui équipa à ses frais quatre bâtimens, avec lesquels, parti de Palos le 13 novembre 1499, il se dirigea vers l'Amérique, et aborda à l'embouchure de l'Amazone? C'est une question dont la solution serait fort importante, et qui ne pourrait se décider qu'après des recherches *heureuses* dans les archives de Rouen et de Palos. Il est très possible que le Pinçon dieppois ait abandonné sa patrie pour se retirer en Espagne, par suite du mécontentement qu'il aurait éprouvé de sa condamnation? L'identité de nom, la ressemblance de caractère, et la direction prise par le Pinçon de Palos, qui se rend en 1499 précisément vers le point même de l'Amérique que Cousin est dit avoir découvert lorsqu'un nommé Pinçon de

et spécialement *la Dominique*, *la Guadeloupe*, *Marie Galante*, *Saint-Martin*, *Sainte-Croix*, *la Jamaïque*, *Puerto-Rico*, reconnaît de nouveau la côte septentrionale de l'île *Espagnole*, et une grande partie de la côte méridionale de Cuba. (1)

1498. — L'amiral *Christophe Colomb* fait voile de San-Lucar le 30 mai, pour un troisième voyage, et après avoir touché aux îles Canaries et à celles du cap Vert, il s'élève à la hauteur de l'île de la *Trinité*, reconnaît le golfe de *Paria* et le nouveau continent pour la première fois; il sort par les *Bouches du Dragon* (*Bocas del Drago*), et voit l'île de la *Marguerite*; naviguant ensuite vers l'île *Espagnole*, il y aborde sur la côte méridionale. (2)

1499. — Les renseignemens parvenus en Europe, sur les découvertes de Colomb, déterminent *Alonso de Hojeda* ou *Ojeda* à équiper, dans le port de Sainte-

---

Dieppe l'accompagnait, rendent vraisemblable ou du moins possible que les deux Pinçon soient un seul et même individu.

Nous n'avons point lu la brochure dont il est question dans cette note : nous en avons puisé le sujet dans un article des *Annales maritimes* de janvier et février 1826, p. 54, dont l'auteur, M. de Blosseville, a accompagné, en qualité d'enseigne de vaisseau, M. le capitaine Duperrey, dans son voyage autour du monde, exécuté de 1822 à 1825. (D. L. R.)

(1) Il fut de retour à Cadix le 11 juin 1494, après neuf mois environ d'absence. (*Idem.*)

(2) Arrêté à l'île Espagnole, par ordre de Bobadilla, il est transféré en Espagne, et arrive à Cadix au mois de novembre ou de décembre 1500. (*Idem.*)

Marie, quatre navires avec lesquels il met à la voile. Il touche aux Canaries, parvient au nouveau continent, près de l'équateur, suit en vue des côtes, près de deux cents lieues jusqu'au *Paria*; voit l'embouchure du fleuve *Esequibo* (*Esequivo*), qu'il appelle *Rio Dulce*, dans la Guiane Hollandaise (1), et l'*Orénoque* (*Orinoco*); trouve des traces du séjour de l'amiral Christophe Colomb à la *Trinité*; reconnaît le *golfe des Perles* (*golfo de las Perlas*), l'île *Margarita* (*Marguerite*), le cap *Codera*, et continue sa navigation de port en port. Il découvre les îles de *Curaçao* et toute la côte de *Venezuela*, jusqu'au cap de la *Vela*, d'où il se dirige vers le port de *Yaquimo* (2) dans l'île *Espagnole*. (3)

---

(1) Le fleuve Esequibo, Essequebo ou Esequivo qui se jette dans l'Océan atlantique, à la hauteur de 7° de latitude N, entre l'embouchure du fleuve Démérary et celle du Wariba, a non seulement son embouchure dans la Guiane anglaise, mais encore tout son cours dans le territoire de cette province, dans laquelle il entre peu de lieues après avoir pris ses sources sur la frontière de la Guiane française et de la Guiane brésilienne, au pied des chaînes de montagnes d'*Acaray* au S., et de celles de *Tumucucuraque* à l'E., du 3° au 4° 49′ environ de latitude N.

(De V....l.)

(2) C'est probablement le port nommé, par la plupart des géographes, *baie d'Acquin*, et désignée sous ce titre sur toutes les cartes. (*Idem.*)

(3) L'abbé Bandini, dans sa *Vita è lettere di Amerigo Vespucci, etc.*, 1 vol. in-4°., 1745, le père Stanislas Canovai, dans sa dissertation *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo, e dei piu antichi storici che ne scrissero*, Florence, 1809, in-8°, et

1499. — Peu de jours après le départ d'*Hojeda*, *Per Alonso Niño* et *Cristobal Guerra* partent de Saltes avec une caravelle, et s'élèvent au vent de la province de *Paria*, où ils débarquent. Ils suivent la côte au nord, s'arrêtent à l'île de la *Marguerite*, sur

---

plusieurs autres écrivains ont prétendu que le florentin *Améric Vespuce*, qui a enlevé à Chr. Colomb l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde, découvert par ce dernier, partit de Séville avec *Hojeda*, le 10 mai 1497, et fut de retour à Cadix le 15 mai 1498. Or, comme dans ce voyage le continent de l'Amérique fut visité par les navigateurs de l'expédition commandée par Hojeda, si les dates étaient exactes, Améric Vespuce ou plutôt Hojeda, l'aurait réellement découvert avant Chr. Colomb, puisque celui-ci ne le trouva que dans son troisième voyage commencé à la fin du mois de mai 1498. Mais tous les historiens espagnols, parmi lesquels nous nous bornerons à citer Herrera et Muñoz, qui avaient eu à leur disposition les journaux officiels déposés aux archives du gouvernement, sont unanimes pour affirmer que ce fut au mois de mai 1499 que l'expédition, commandée par Hojeda, dont Juan de la Cosa était principal pilote, et dans laquelle *Améric Vespuce* se trouvait sans aucun commandement, mit à la voile de Séville; et que son retour eut lieu au mois de mai 1500. Il est donc incontestable, d'après cette explication, appuyée de témoignages irrécusables, que non seulement Chr. Colomb découvrit le premier les îles de l'Amérique, mais qu'il découvrit également le premier le vaste continent duquel elles dépendent. On ne doit pas s'étonner si M. de Navarrete n'a pas inscrit Améric Vespuce au nombre des navigateurs qui ont fait des découvertes pour l'Espagne, d'abord, parce qu'il n'a pas eu l'intention de les mettre tous, et ensuite parce que la première expédition que Vespuce paraît avoir faite en 1496, au service du Roi et de la Reine catholiques, ne produisit aucun résultat, et qu'il n'eut dans la seconde, dont Hojeda était le chef, aucun emploi supérieur. (D. L. R.)

la côte de *Cumana*, et continuant leur route jusqu'au-delà du port de *Chirivichi* (1), ils reviennent à *Bayona* de Galice chargés de perles qu'ils avaient acquises par des échanges.

1499. — La nouvelle de la découverte du nouveau continent stimule également le zèle de *Vicente Yañez Pinzon*, et le détermine à partir de Palos avec quatre caravelles. Ayant dépassé les Canaries et les îles du cap Vert, il navigue au sud-ouest, et il est le premier Européen qui, à cette époque, traverse l'équateur par cette partie occidentale voisine des côtes de l'Amérique. Le 26 janvier 1500, il découvre la terre par le 8e degré de latitude sud, jusqu'au cap de *San-Agustin* (*Saint-Augustin*), il débarque, et prend possession du pays pour la couronne de Castille (2). Il retourne, en suivant les côtes, jusqu'à la ligne équinoxiale; découvre le grand fleuve *Marañon* ou des *Amazones*, continue sa route jusqu'au *Paria*, sort par les *Bouches du Dragon*, continue sa route jusqu'à l'*Espagnole* (Saint-Domingue), et se rend de là aux *Lucayes*; il est de retour à Palos à la fin de septembre.

1499. — Il n'y avait pas un mois que *Pinzon* était parti de Palos lorsque *Diego de Lepe* suivant ses

---

(1) Ce port, situé par le 10° 54′ latitude nord, et 70° 42′ de longitude occidentale du méridien de Paris, se trouve à peu de distance de *Puerto-Cabello*, à l'extrémité méridionale du golfe *Triste*. (De V...l.)

(2) *Voyez* la note 1, t. I, p. 312-313.

traces, met à la voile du même port avec deux navires. Il s'élève également au sud du cap de *Saint-Augustin,* qu'il double pour la première fois; il reconnaît le fleuve *Marañon* (des Amazones), s'arrête au *Paria,* et touche, sans aucun doute, à l'île *Espagnole*, pour retourner de là en Espagne; il lève et trace une carte de ses découvertes. Au mois de novembre 1500, il obtient la permission d'en aller faire de nouvelles, avec trois caravelles; mais on ignore s'il effectua son projet, car il est certain qu'il mourut peu après en Portugal.

1500. — *Rodrigo de Bastidas* part de Cadix avec deux navires; la première terre qu'il aperçoit est une petite île entre la *Guadeloupe* et la Terre-Ferme. Il reconnaît le golfe de *Venezuela* et les terres voisines du cap de *Coquivacoa* (1); il continue ses découvertes depuis le cap de *la Vela,* terme des découvertes antérieures, jusqu'aux côtes de *Santa-Marta* et au *rio grande de la Magdalena* (*grand fleuve de la Magdeleine*), et entre dans le golfe du *Darien del Norte*, et dans le port de *Nombre de Dios*. Les dommages que les vers causent à ses bâtimens l'obligent de se rendre à la *Jamaïque* et à l'*Espagnole;* il retourne de là à Cadix, vingt-trois mois après en être parti.

1500. — Le commandeur *Alonso Velez de Men-*

---

(1) Ce cap, nommé aussi *Chiquibacoa* par quelques géographes, est situé à la pointe occidentale du golfe de *Venezuela* ou *Maracaibo*, entre le fleuve *Macuire* et le cap *Falso*. (De V...l.)

doza part du Guadalquivir avec deux caravelles, et va faire des découvertes dans les mêmes parages que *Yañez Pinzon* et *Lepe*. Il obtient plus tard des capitulations pour entreprendre d'autres voyages de découvertes.

1500. — *Pedro Alvarez Cabral* part de Lisbonne le 9 mars de cette année, pour aller aux Indes orientales. Depuis les îles du cap Vert, il navigue tellement à l'ouest pour éviter les calmes qu'on rencontre dans les mers de Guinée, qu'il reconnaît, le 22 avril, la côte du *Brésil*, que *Yañez Pinzon* et *Lepe* venaient de découvrir; mais il étend ses découvertes huit ou neuf degrés plus au sud. (1)

1500. — *Gaspar de Cortereal*, gentilhomme portugais, parti pour découvrir, dans les mers du Nord, quelque détroit qui communiquât avec les mers de l'Inde, parvient au 60ᵉ degré de latitude septentrionale; il pensait que dans la baie à laquelle on donna depuis le nom de *baie d'Hudson*, il existait un détroit, qu'il appelle *détroit d'Anian*. Il retourne, pour le reconnaître, en 1501; mais on n'entend plus parler de lui, ni de son frère *Miguel de Cortereal*,

---

(1) P. Alvarez Cabral était non seulement portugais de nation, ainsi que ses équipages, mais il naviguait pour le compte du Portugal : il paraît donc assez extraordinaire de le voir compris parmi les navigateurs espagnols. La même observation s'applique au navigateur suivant, Gaspar de Cortereal. Au surplus, quels que soient les motifs qui ont déterminé M. de Navarrete, nous n'avons pas cru devoir rien changer à ce qu'il a fait.

(D. L. R.)

qui alla plus tard dans les mêmes parages pour tâcher de découvrir quelle avait été sa destinée. (1)

1501. — *Cristobal Guerra* entreprend à cette époque un second voyage. Parti de Cadix avec deux caravelles, il arrive au *Paria*, reconnaît l'île de *la Marguerite* et la côte de *Cumana*, et étend ses découvertes jusqu'à la province de *Santa-Marta* et de *Cartagena de Indias* (*Carthagène des Indes*). Il retourne en Espagne avec beaucoup de bois de teinture (*brasil*), et des perles précieuses, qu'il avait obtenus dans ses trafics et ses échanges.

1502. — *Alonso de Hojeda* prépare cette année un second voyage, et part du port de Cadix au mois de janvier, avec quatre bâtimens; il se dirige vers le golfe de *Paria*, en passant par les Canaries et les îles du cap Vert; il reconnaît l'île de *la Marguerite* et toute la côte limitrophe vers *Coro*, *Maracaibo*, l'île de *Curaçao*, *Bahia-Honda*, jusqu'aux environs du cap de *la Vela*, d'où il se dirige vers l'*Espagnole*.

1502. — L'amiral *Christophe Colomb* entreprend son quatrième et dernier voyage avec quatre navires. Il part de Cadix le 11 mai, et, passant par les Canaries, il s'élève à la hauteur de la *Martinique*. Ayant vu plu-

(1) G. de Cortereal partit la première fois de l'île Tercère pour découvrir de nouvelles terres, avec deux navires armés à ses frais, dit Antonio Galvaõ, *Tratado dos diversos e desvayrados caminhos, etc.*, et le pays qu'il découvrit, ainsi que son frère, reçut le nom de *Terre des Cortereal* (*Terra dos Corte reaes.*)

(D. L. R.)

sieurs autres îles des Antilles et celle de *Puerto-Rico*, il se dirige sur l'île *Espagnole*; il reconnaît ensuite les cayes de *Morante, les bas-fonds de la Vipère* (*el bajo de la Vibora*), la côte méridionale de *Cuba*, et l'île *Guanaja*, près du continent, qu'il côtoie depuis les environs de *Trujillo* jusqu'auprès de l'entrée du golfe de *Darien*; d'où il passe au sud de *Cuba*, et visite la *Jamaïque*; il aborde au port de *Santo-Domingo* avant de s'en retourner en Espagne. (1)

1504. — *Juan de la Cosa* (2) part avec quatre navires, pour aller découvrir la côte et le golfe de *Urabà* (3), et y faire des échanges, et pour empêcher en même temps l'établissement des étrangers dans ces parages. Il y retourne dans le même but en 1507, avec deux caravelles.

1506. — *Juan Diaz de Solis* et *Vicente Yañez Pinzon*, poursuivant les découvertes de l'amiral Colomb, se rendent aux îles de *los Guanajos*, au golfe de *Honduras*, au golfe *Dulce* et aux îles de *Caria*, et visitent une partie des côtes du *Yucatan*.

1508. — Les mêmes *Solis* et *Pinzon*, munis des

---

(1) A son retour il aborda au port de San-Lucar, le 7 novembre 1504. (D. L. R.)

(2) Ce *Juan de la Cosa* était sans doute le même navigateur qui avait rempli les fonctions de pilote en chef dans l'expédition qu'*Hojeda* fit en 1499, qu'Herrera appelle le véritable *découvreur du Paria*, et qui fut tué en 1510 en combattant contre les Indiens. (*Idem.*)

(3) C'est probablement l'île d'*Oruba* et les côtes de la Terre-Ferme qui sont dans les environs. (De V...l.)

instructions du Roi catholique pour découvrir dans les mers du sud, et trouver quelque détroit qui conduisît aux mers de l'Inde, partent de San-Lucar avec deux caravelles. Parvenus aux îles du cap Vert ils se dirigent vers le cap *Saint-Augustin*, et suivant la côte vers le sud, ils arrivent près du 40e degré de latitude méridionale, et prennent possession, pour la couronne de Castille, de tous les pays qu'ils ont vus.

1511. — *Juan de Agramonte*, habitant de Lerida, fait une capitulation avec le Roi catholique pour aller étendre les découvertes jusqu'aux mers de *Terre-Neuve*.

1512. — *Juan Ponce de Léon*, parti de Porto-Rico avec trois navires, navigue au nord-ouest, voit les îles *Lucayes* et découvre la *Floride* et sa côte orientale jusqu'au 30° 8′ de latitude nord. On reconnaît dans ce voyage l'avantage qu'il y a à naviguer par le canal de Bahama pour retourner en Espagne; et on visite les petites îles, les bas-fonds, les écueils et les canaux, qui rendent très difficile et très dangereuse la navigation dans ces mers. D'autres Espagnols continuent, depuis, ces reconnaissances.

1513. — *Vasco Nuñez de Balboa* part à cette époque du *Darien*, traverse les chaînes escarpées de la Cordillère, et, parvenu au sommet, découvre la *mer du Sud* (1). Il se prosterne en terre, rend grâces à

(1) Dans ses *Observations sur la division hydrographique du Globe*, M. de Fleurieu critique cette singulière dénomination

Dieu de cette découverte, baise le rivage, et entrant dans la mer jusqu'aux genoux, armé de son épée et

---

de *Mer du Sud*, donnée à un vaste océan trois fois plus large que celui que nous connaissions, et qui s'étend, comme ce dernier, d'un pôle à l'autre. Il ne trouve ni mieux fondée ni plus admissible, la dénomination de *Mer Pacifique* donnée au même océan par les Espagnols qui naviguèrent les premiers sur cette mer, dans leurs passages habituels du *Mexique* au *Pérou*, et du *Pérou* au *Mexique*. Ne s'éloignant jamais des côtes et n'éprouvant que des brises légères, des vents sur l'eau, étant souvent même arrêtés par ces bonaces, ces calmes si communs sous la zône torride, dont ils ne dépassaient pas les limites, et persuadés, à tort, que sur toute l'étendue qu'ils ne connaissaient pas, qu'à toutes les hauteurs, et dans toutes les saisons, les vents impétueux ne devaient jamais troubler la tranquillité de la grande mer qui a l'*Amérique* à l'orient, ils consacrèrent leur opinion et leur erreur par le nom de *Mar Pacifico* (*Mer Pacifique*), qu'ils lui imposèrent. M. de Fleurieu propose d'appeler *Grand Océan*, par excellence, cette division de l'*Océan* si improprement appelée *Mer du Sud* et *Mer Pacifique*, puisqu'il n'est ni plus *pacifique* ni plus *sud* que d'autres. Malte-Brun et les autres géographes modernes ont adopté la proposition de M. de Fleurieu. Tout en partageant l'opinion émise par ce savant, nous croyons devoir dire ici quelques mots pour justifier la dénomination de *Mer du Sud*, donnée dans l'origine par les Espagnols à la partie de l'immense Océan que Balboa découvrit le premier, après avoir traversé l'isthme de Panama. Par suite de la position particulière de cet isthme, qui s'étend dans la direction est-ouest, les deux mers qui le baignent sont situées, l'une au nord et l'autre au sud. Or, comme la mer des Antilles qui le baigne au nord était appelée *Mar del Norte* (*Mer du Nord*), ainsi qu'on le voit dans les anciennes cartes espagnoles, il devint tout naturel de nommer *Mer du Sud*, celle qui était véritablement au sud par rapport à la première; et ce nom s'étendit, fort improprement, par la suite, à tout l'Océan

de son bouclier, il en prend possession au nom des rois de Castille.

1515. —*Juan Diaz de Solis* sort du port de Lepe avec trois bâtimens, pour découvrir un détroit qui communiquât avec la mer du Sud par la partie méridionale du *Brésil*. Il aperçoit le cap *Saint-Augustin*, et fait, à partir de ce point, la reconnaissance de la côte, des baies et des ports qui s'y trouvent, ainsi que des îles adjacentes, jusqu'au fleuve que, de son nom, on appela *Rivière* ou *Rio de Solis*, qui se nomme aujourd'hui *Rio de la Plata*, et près duquel il fut dévoré par les Indiens (1). Ce malheur prive Solis de la gloire d'avoir découvert le détroit que Magellan trouva quelques années après. Ses compagnons de voyage reviennent en Espagne.

---

qui borne l'Amérique à l'ouest. Il est probable que si la nouvelle mer eût été découverte en partant du midi de la baie de Panama, elle eût reçu un nom diamétralement opposé à celui qu'on lui donna.

Quant au nom de *Mer Pacifique*, on sait qu'il lui fut donné par Magellan, parce que, dans l'espace de trois mois et vingt jours, plus heureux que Quiros, Bougainville et Cook, il y parcourut quatre mille lieues sans essuyer la moindre tempête, du moins dans les latitudes tempérées. (D. L. R.)

(1) Herrera rapporte au livre IX, chap. 10 de la deuxième décade de son *Histoire générale des actions des Castillans dans les Indes occidentales*, que ce malheureux événement eut lieu le 19 janvier 1520. Juan Diaz de Solis, s'étant imprudemment avancé dans l'intérieur des terres avec un petit nombre des gens de son équipage, fut saisi, avec cinq de ses compagnons, par les sauvages, qui, après les avoir tués, les firent rôtir et les mangèrent. (De V....l.)

1517. — *Francisco Hernandez de Cordoba* part de la Havane, avec deux vaisseaux et un brigantin, pour aller continuer les découvertes, et, après une tempête qui dure deux jours, il aperçoit le cap *Catoche*, d'où il va reconnaître la côte jusqu'à *Campêche* et *Pontonchan*. Après avoir ensuite touché à la *Floride*, il revient à *Cuba*.

1518. — *Juan de Grijalva* part de la même île pour continuer ces découvertes. Il parcourt, avec trois caravelles et un brigantin, toute la côte du *Yucatan*, depuis l'île de *Cozumel*, entre dans diverses baies ouvertes et dans plusieurs fleuves jusque par-delà *Villarica*, aujourd'hui *Vera-Cruz*, et acquiert les premières nouvelles qu'on eut de la *Nouvelle-Espagne* (1). Il prend possession de tous ces pays au nom du Roi; et, retournant sur ses pas, il reconnaît de nouveau la côte qu'il venait de découvrir, et revient à l'île de Cuba.

1519. — *Francisco Garay*, gouverneur de la Jamaïque, envoie, sous le commandement d'*Alonso Alvarez de Pineda*, quatre bâtimens chargés de faire des découvertes dans les parages de la *Floride*; mais

---

(1) Les Espagnols sous les ordres de Grijalva, dit Herrera, Decad. II, lib. II, cap. 1, page 60, en naviguant sur les côtes du *Yucatan*, ayant aperçu ou cru apercevoir de beaux édifices, des tours élevées qui de loin paraissaient blanches, ainsi que des croix que les habitans adoraient, s'écrièrent qu'ils étaient dans une *Nouvelle-Espagne*, et ce nom est resté au pays.

(D. L. R.)

ne pouvant naviguer vers l'E., à cause des bas-fonds, des récifs, des courans et des vents contraires, il prend la direction de l'O., et reconnaît toute la côte intermédiaire jusqu'à *Vera-Cruz*, ce qui complète la reconnaissance du golfe du Mexique. Le même gouverneur envoie, en 1521, Diégo Camargo, avec trois caravelles, et part lui-même, en 1523, avec neuf vaisseaux et trois brigantins, toujours dans le but d'établir des colonies dans la province de *Panuco*; mais Hernan Cortez, qui l'avait déjà soumise et pacifiée, met un terme aux projets de Garay, en s'arrangeant avec lui à l'amiable.

1519. — *Fernando de Magalhães* (*Magellan*) part de San-Lucar avec cinq bâtimens et deux cent trente-sept personnes, et dirigeant sa route vers les mers du Sud, reconnaît, depuis le cap *Saint-Augustin*, toute la côte vers le cap de *Santa-Maria* (*Sainte-Marie*), le *Rio de la Plata*, la baie de *San-Julian* (*Saint-Julien*), jusqu'au détroit auquel il donne son nom, dans lequel il entre avec trois vaisseaux, et d'où il sort le 22 novembre 1520.

Le pilote *Andres de San-Martin* fait, dans ce voyage, des observations de longitudes, par les distances et les occultations des astres. Arrivé dans la *mer Pacifique* (1), Magellan découvre la petite île de *San-Pablo* (*Saint-Paul*) et celle de *los Taburones* (*des Requins*). Il traverse la ligne équinoxiale, aperçoit les îles de *los Ladrones* (*des Lar-*

---

(1) Voyez la note 1, pages 353-355.

rons) (1) dans l'archipel de *San-Lazaro* (*Saint-Lazare*) (2), va les reconnaître, et meurt, en combattant, dans l'île de *Matan*, l'une d'elles, située près de celle de *Zébu* (3). Ses compagnons reconnaissent les îles de *Luzon*, les *Moluques* et autres, et font alliance avec les petits rois qui les gouvernaient. Le vaisseau *la Victoria*, le seul qui restât, prend un chargement de fruits, et, avec cinquante-neuf personnes sous les ordres du célèbre *Juan Sébastien de Elcano*, du Guipuzcoa, part pour l'Europe, double le cap de Bonne-Espérance, touche aux îles du cap Vert, et entre dans la baie de San-Lucar le 7 septembre 1522; *il est ainsi le premier qui ait fait le tour du monde.* (4)

---

(1) Ce nom, que Magellan leur avait donné parce que les habitans en sont très adroits, et surtout voleurs très habiles, fut changé ensuite en celui d'*îles des Voiles*, à cause du grand nombre d'embarcations qui y passaient. Enfin, sous Philippe IV, roi d'Espagne, on les nomma *Marianas* (*Marianes*, *Mariannes* ou *Marie-Anne*), en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, son épouse. Noort, qui les visita en 1599, dit que le nom d'*îles des Larrons* leur convient parfaitement. (D. L. R.)

(2) Cet archipel, découvert par Magellan, qui le nomma archipel de *San-Lazaro*, pour indiquer le jour où la découverte en avait été faite, fut appelé depuis, par *Rui Lopez de Villalobos*, *îles Philippines*, en l'honneur de Philippe II, alors prince royal, et plus tard roi d'Espagne. Barros fait mention de l'île de *Luçon* à l'époque de l'an 1511, où *Antoine Dabreu* ou *Abreu*, navigateur portugais, découvrit les *Moluques*. (*Idem.*)

(3) Ce malheureux événement eut lieu le 27 avril 1521. (*Idem.*)

(4) Antoine Pigafetta, gentilhomme Vicentin, et volontaire à

1523. — Hernan Cortez envoie trois caravelles et deux brigantins reconnaître la côte septentrionale depuis la *Floride* jusqu'à *Terre-Neuve,* dans le but de chercher un détroit de communication avec la *mer*

---

bord de l'escadre espagnole commandée par Magellan, a donné une relation de ce premier voyage autour du monde, que M. de Navarrete ne trouve ni complète ni exacte; c'est cependant la seule qui ait été publiée sur cette première circumnavigation. La relation de *Elcano*, et le journal de *Magellan* lui-même, dont les manuscrits ont été retrouvés, seront imprimés dans la *Collection des Voyages et des Découvertes des Espagnols*, et serviront à rectifier les erreurs qui peuvent exister dans le récit de Pigafetta, qui, n'ayant à bord de l'escadre aucun caractère officiel, n'avait pu avoir à sa disposition ni les journaux, ni les autres matériaux nécessaires pour composer une relation authentique et qui pût faire autorité. Le nom de Pigafetta, dit l'auteur de la *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*, ne se trouve même pas cité dans la liste générale de tous les individus embarqués à bord de l'escadre de Magellan, du manuscrit de *Francisco Alvo*, contre-maître de l'*Almiranta*, qui, au retour, servit de pilote au navire la *Victoria;* à moins qu'on ait voulu le désigner sous le nom d'*Antonio Lombardo*, l'une des personnes attachées à Magellan, et surnuméraire (*sobresaliente*) sur l'*Almiranta*. M. de Navarrete publiera sans doute dans sa collection ce dernier manuscrit, ainsi que celui du pilote *Andres de San-Martin*, dont Antonio de Herrera avait eu connaissance, et qui a pour titre : *Del Descubrimieto del estrecho de Magallanes*. Nous croyons devoir dire ici que c'est à tort que l'abbé Prevost assure, dans son *Histoire générale des Voyages*, et Bougainville, dans l'*Introduction de son voyage*, que le navire *la Victoria* fut hissé à terre et conservé comme un monument de cette expédition, puisqu'on voit dans Oviedo, écrivain contemporain et très exact, que ce navire fut, après son retour, envoyé à l'île *Espagnole* (Saint-Domingue), d'où il revint à Séville, et qu'il se perdit dans un second voyage en Amérique. (D. L. R.)

du Sud, pendant qu'on faisait, dans le même but, avec d'autres bâtimens, la reconnaissance des côtes occidentales du nouveau continent.

1525. — Le pilote *Esteban Gomez* part de la Corogne avec une caravelle pour tenter une expédition de même nature. Il s'élève beaucoup au nord, reconnaît les côtes qui, jusqu'à lui, n'avaient point encore été visitées, redescend vers celles de la *Floride,* et ne trouvant pas le détroit qu'il cherchait, gagne l'île de *Cuba,* et revient aborder à la Corogne dix mois après être sorti de ce port.

1525. — Le commandeur *don Francisco Garcia Jofre de Loaisa* sort du même port (1), avec sept navires, pour aller au secours des personnes de l'expédition de Magellan, qui étaient restées dans l'Inde. Il dirige sa route vers le cap de *San-Agustin* (*Saint-Augustin*), l'île de *Santa-Maria* et le port de *San-Julian* (*Saint-Julien*). Les gros temps dispersent ses bâtimens: l'un d'eux court au sud, jusqu'au 55°, et reconnaît le cap *Horn* (2). Il croit, ainsi que les gens qui l'accompagnaient, que *c'était là l'extrémité de la terre;* ce ne fut qu'en 1616 que des Hollandais reconnaissent de nouveau et confirment cette découverte (3). Loaisa

---

(1) Ce fut le 24 juillet 1525 que Loaisa partit du port de la Corogne, suivant le rédacteur *del último viage al estrecho de Magallanes.* (D. L. R.)

(2) Il reçut ce nom du port de *Hoorn,* où fut armée l'expédition qui, sous le commandement du navigateur hollandais Schouten, le doubla au mois de janvier 1616. (*Idem.*)

(3) Il est à regretter que M. de Navarrete n'ait pas fait con-

passe le détroit avec quatre bâtimens, se dirige vers les Moluques, en traversant la *mer Pacifique*, aperçoit les îles de *San-Bartolomé* (Saint-Barthélemy), celles de *los Ladrones* (des Larrons), celles de l'archipel de *San-Lazaro* et les *Moluques*, près desquelles ses bâtimens se perdent; il meurt lui-même, ainsi que presque tous les siens, en combattant contre les Portugais. *Fernando de la Torre* peut seul s'embarquer, en 1534, sur un bâtiment de cette nation, qui le ramène à Lisbonne, d'où il passe à Valladolid, trois ans après, porteur des nouvelles d'événemens si désastreux. (1)

1526. — Le licencié *Lucas Vasquez de Aillon* part de l'île *Espagnole* (Saint-Domingue), avec six navires, suit la côte de la *Floride* vers le nord, et arrive à l'embouchure d'un fleuve situé par le 33° 40′ de latitude (2). Il reconnaît ces côtes; et comme il avait perdu quelques bâtimens et beaucoup de monde, il quitte ces parages, et ramène le reste de ses gens à *Santo-Domingo* et à *Puerto-Rico*.

---

naître le nom sous lequel Loaisa a désigné, dans sa relation ou sur sa carte, le cap *Horn*, dont la découverte paraît au surplus clairement indiquée dans un manuscrit d'*Urdaneta*, qui faisait partie de cette expédition. (D. L. R.)

(1) *Fernando de la Torre* arriva à Valladolid le 26 février 1537, c'est-à-dire douze ans après avoir quitté l'Espagne. (*Idem.*)

(2) C'est probablement le fleuve de *George-Town* ou celui de *Great-Pédée*, dont les embouchures, situées à très peu de distance l'une de l'autre, sont également près de ce parallèle.

(De V...l.)

1526. — L'Empereur envoie une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Sébastien Cabot* (1), au secours de l'expédition de *Loaisa*. Cette flotte, dont tous les préparatifs s'étaient faits à Séville, où elle avait mis à la voile, ne passe pas le *Rio de la Plata* : elle pénètre à plusieurs lieues dans l'intérieur de ce fleuve, découvre diverses rivières considérables et de fertiles provinces, et revient à Séville quatre ans après son départ.

1527. — *Hernan Cortez* fait tous ses efforts pour secourir les Espagnols des expéditions de Magellan et de Loaisa qui étaient restés aux Moluques. Il y envoie, à cet effet, trois caravelles sous les ordres d'*Alvaro de Sayavedra*, qui part de *Catacuanejo*, port situé sur la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne, se rend aux *Moluques*, découvre quelques îles dans sa navigation, notamment celles qui sont situées par le 11e degré de latitude nord.

---

(1) Il avait quitté le service d'Angleterre et était passé à celui d'Espagne, après la mort du roi Henri VII, arrivée le 22 avril 1509, *familiarem habeo domi*, dit Pierre Martyr, *Cabottum ipsum et contubernalem interdùm. Vocatus namque ex Britannia à Rege nostro Catholico post Henrici majoris Britanniæ regis mortem concurialis noster est, expectatque in dies, ut navigia sibi parentur, quibus arcanum hoc naturæ latens jam tandem detegatur. Martio mense anni futuri* 1516, *puto ad explorandum discessurum.* Le cardinal Zurla, dans ses dissertations *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori Veneziani piu illustri*, tom. II, chap. 10, cite plusieurs autorités pour prouver que Sébastien Cabot passa au service d'Espagne avec le titre de pilote en chef. Il paraît qu'il rentra ensuite au service d'Angleterre où il mourut dans un âge fort avancé. (D. L. R.)

1532. — *Diégo Hurtado de Mendoza* part le 30 juin d'*Acapulco*, avec quatre vaisseaux, pour découvrir les côtes septentrionales de la Nouvelle-Espagne par la *mer Pacifique* ou grand Océan. Il reconnaît jusqu'au 30°, et ne va pas plus loin, par suite des malheurs survenus à son expédition.

1533. — *Cortez* envoie à son secours deux vaisseaux commandés par *Diégo Becerra* et *Hernando de Grijalva*. Ils partent le 30 octobre, du port de *Santiago*, aujourd'hui *San-Diego*, et parcourent toute la côte depuis le 16° de latitude N. jusqu'au 23° 30'. (1)

1534. — Le même *Hernan Cortez* part, avec trois vaisseaux, du port de *Chametla*, situé près de celui de *San-Blas*, un peu plus loin au nord (2), et découvre et reconnaît tout l'intérieur du golfe de Californie, qu'on a appelé, à cause de cela, *mer de Cortez*.

1534. — *Simon de Alcazaba*, dans le but de fonder des colonies sur la côte du Pérou, frète deux navires, avec lesquels il part de San-Lucar (3) pour se rendre au détroit de Magellan, dans lequel il entre, et qu'il reconnaît : mais il n'en sort pas par la partie

---

(1) Diégo Becerra, commandant l'expédition, fut assassiné par les marins de son épuipage; et ceux-ci furent à leur tour massacrés par les Indiens. (D. L. R.)

(2) Cortez ne mit à la voile du port de *Chiametlan* ou *Chametla* que le 15 avril 1535, suivant M. de Navarrete, *Introduccion á la Relacion del Viage hecho por las Goletas Sutil y Mexicana, etc.*, p. XVII. (*Idem.*)

(3) Le 11 septembre 1534. (*Idem.*)

occidentale; il retourne sur ses pas et revient en Espagne, à cause des discordes et des malheurs qui surviennent et troublent son expédition.

1539. — *Alonso de Camargo* part, avec trois bâtimens, du *Rio de la Plata* (1), entre dans le *détroit de Magellan,* en reconnaît la côte sud, et après avoir découvert celui qui prit depuis le nom de détroit de *Lemaire* (2), il revient en Espagne. Un de ses navires, que la tempête écarte, est le seul qui pénètre dans l'Océan Pacifique; il arrive à *Arequipa,* et donne, le premier, connaissance de la côte intermédiaire.

1539. — *Francisco de Ulloa* part du port d'*Acapulco,* avec trois navires, le 8 juillet; il reconnaît les côtes intérieures du golfe de *Californie,* et s'élève jusqu'au 30° de latitude N.

1540. — Par suite des reconnaissances faites par terre jusqu'au 36° de latitude N., on frète deux navires, qui partent le 9 mai sous les ordres d'*Her-*

---

(1) Le 11 octobre 1539. (D. L. R.)

(2) L'expédition hollandaise, commandée par Schouten, dont nous avons déjà eu occasion de parler dans une note, passa ce détroit avant de doubler le cap Horn (janvier 1616) : on lui donna le nom de *Lemaire*, d'après le désir de Jacques Lemaire, négociant, principal intéressé dans l'expédition, à bord de laquelle il s'était embarqué. Ce nom, dit un de nos savans géographes, est à présent consacré en géographie : nous ajouterons que les Espagnols eux-mêmes l'ont adopté sur leurs cartes. Si Camargo eût rendu publique sa relation, ainsi que l'ont fait les navigateurs hollandais, il n'eût point perdu l'honneur de donner son nom au détroit qu'il avait découvert antérieurement. (*Idem.*)

nando de Alarcon. Ce marin, avec un bateau, remonte, pendant quatre-vingt-cinq lieues, le cours du *rio Colorado,* et pousse ainsi ses découvertes quatre degrés plus loin que celles de Cortez. (1)

1542. — *Rui Lopez de Villalobos* part, avec six bâtimens, du port de la *Navidad* (*la Nativité*), dans la Nouvelle-Espagne, pour se rendre aux Moluques. Il voit, par les 18° 45′, deux îles inhabitées, qu'il nomme *Santo-Tomas* et la *Nublada,* et, un peu plus en avant, la *Rocapartida.* Entre les parallèles de 6° et 10°, il découvre l'archipel *del Coral* (2) (du Corail),

---

(1) Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, persuadé que si le *détroit d'Anian* existait, on découvrirait sa sortie dans le Grand Océan ou Mer du Sud, en le faisant chercher sur la côte N. O. de l'Amérique, expédia, dans cette vue, en 1540, Francisco Vasquez de Coronado par terre, et Hernando de Alarcon par mer. (D. L. R.)

(2) Il est probable que les îles *del Coral,* découvertes par *Villalobos,* dépendent de l'archipel des *Carolines* ou *Nouvelles Philippines,* et que ces îles, ainsi que celles de *los Jardines,* font partie des groupes orientaux des *Carolines,* tandis que les *Matalotes* appartiennent au groupe le plus occidental. J. Burney dit dans sa *Chronological History of the Discoveries in the south sea,* tom. V, pag. 1 et suiv., que *Diego da Rocha,* navigateur Portugais, en 1526, et *Alvaro de Saavedra,* navigateur Espagnol, en 1528, virent dans l'espace où les *Carolines* sont placées, des îles que ce dernier appela *de los Reyes,* et que *Villalobos* et *Legazpi* aperçurent également plus tard des îles dans les mêmes parages. Voici l'origine qu'on attribue aux noms que cet archipel porte en ce moment.

En 1686, don Francisco Lazeano, navigateur espagnol, ayant découvert au midi des *îles des Larrons,* une grande île, qu'en l'honneur de Charles II, il appela *île Caroline,* ce nom fut étendu

et donne à l'une de ses îles le nom de *San-Esteban* (*Saint-Étienne*) ; il appelle *los Jardines* (*îles des Jardins*) un autre groupe d'îles qu'il trouve plus à l'O. ; il voit plus loin les îles *Matalotes* et celles *de los Arrecifes* (*des Récifs*) (1). Il reconnaît les côtes de l'île de *Mindanao*, dans diverses directions, puis successivement les îles de *Zebu*, de *Sarangan*, de *Gilolo*, de *Terrenate*, de *Tidore*, des *Célèbes*, de *Panay*, de *Samar* et de *Luzon*, auxquelles il donne le nom de *Philippines*, en l'honneur de Philippe II, alors prince royal. Il fait la guerre au roi de Gilolo, et va ensuite visiter le port d'*Ambon* (Amboine), où il meurt, ainsi que beaucoup des Espagnols qui l'accompagnaient (2). Ceux qui leur survivent partent

---

plus tard à tout le groupe. Enfin, au mois de janvier 1705, le père *Andres Serrano*, jésuite espagnol, ayant dressé une carte de ces îles, qu'il offrit à Philippe V, les appela, pour faire sa cour à ce souverain, *Nouvelles Philippines*, et les géographes leur ont conservé ces deux noms dans leurs ouvrages et sur leurs cartes. (D. L. R. et De V...l.)

(1) Les îles des *Récifs* (*de los Arrecifes*), desquelles il n'a été fait mention sur aucune carte européenne pendant près de deux siècles et demi, et qui ne sont encore indiquées, sous ce nom, que sur quelques cartes espagnoles, sont probablement les îles *Palaos* ou *Pelew*, visitées successivement par les Espagnols et les Anglais, et que l'on peut regarder comme frontières de la vaste étendue volcanique à laquelle le laborieux Malte-Brun, que la science et ses nombreux amis pleurent encore, a donné le nom de *Polynésie boréale*. (De V...l.)

(2) Villalobos mourut dans l'île d'*Amboine* (*Ambon*), en 1543, suivant Herrera, Décade VIII, liv. V, chap. 14. (D. L. R.)

pour *Java*, et vont ensuite au *détroit de Banca :* puis côtoyant *Sumatra* ils arrivent à *Malacca*, d'où ils se rendent à *Goa*, sur la côte de *Malabar*. (1)

1542. — *Juan Rodriguez Cabrillo* part, le 27 juin, avec deux vaisseaux, du port de la *Navidad* (*la Nativité*), voit la Californie, et reconnaît les ports et les îles intermédiaires jusqu'au 43° de latitude N. (2)

---

(1) Dans la carte espagnole trouvée par l'amiral Anson à bord du galion de Manille, comme dans celle qui a été communiquée à M. de La Pérouse à Monterey, les îles qui portent absolument le même nom que celles dont il est fait mention dans l'analyse ci-dessus du voyage de Villalobos, sont placées respectivement d'une manière toute différente. Ainsi, dans ces deux cartes, *la Rocapartida* est bien comme dans l'analyse, à l'orient de *la Nublada ;* et à l'orient de la première, quoiqu'à une immense distance, on trouve une île *San-Esteban ;* mais dans ces deux cartes, *los Jardines* sont au nord de *San-Esteban*, à plus de 12° de distance; on voit sur ces deux cartes une île *Matalote*, à 16° et demi O. de *San-Esteban*, et *los Arrecifes* sont sur ces deux cartes au nord-est de cette dernière. Il paraît fort difficile de concilier les documens espagnols dont M. de Navarrete s'est servi avec ceux qui ont été employés par les auteurs des deux cartes.

Sur ces deux cartes, l'île *San-Esteban* est placée par 8° N. et 152° 30′ E. du méridien de Paris, et sur la carte du Grand Océan du dépôt général de la marine, par 8° N. et 150° E. En comparant ces dispositions à celles que nous avons obtenues, dit M. le capitaine Duperrey, nous voyons que notre groupe *Hogoleu* pourrait bien être l'île *San-Esteban*. (D. L. R.)

(2) L'analyse assez étendue de ce voyage, que M. de Navarrete a donnée dans son *Introduccion á la relacion del viage hecho por las Goletas Sutil y Mexicana, etc.*, prouve d'une manière qui nous paraît incontestable, que Cabrillo ne s'est pas borné à découvrir le cap *Mendocino*, ainsi que le dit Fleurieu, *Introduction au*

1543. — *Blasco de Garay*, capitaine de vaisseau, invente les bateaux à vapeur. C'est cette année que les expériences de son invention et de ses effets se font, par ordre de l'empereur Charles-Quint, dans le port de Barcelone, sur un navire de deux cents tonneaux, en présence de personnes d'un haut rang, de plusieurs capitaines de vaisseau, et d'une foule de curieux et de personnes capables d'apprécier cette innovation. Ces expériences ont un plein succès. L'Empereur accorde des récompenses à l'auteur de cette découverte, et ordonne que tous les frais qu'il avait faits lui soient remboursés.

1557. — *Juan Ladrillero* part du port de *Valdivia*, avec deux bâtimens. Il reconnaît les environs du détroit de Magellan par la partie occidentale; il y entre et l'explore jusqu'à son embouchure dans l'Océan atlantique; de là il retourne sur ses pas, et revient au port d'où il était parti. D'autres expéditions de cette nature se renouvellent et partent du Pérou et du Chili, pour continuer ces explorations.

1564. — L'adelantade *Miguel Lopez de Legazpi* sort du port de la *Navidad* (*la Nativité*), dans la Nouvelle-Espagne (1), avec quatre vaisseaux et un chebeck. Il court vers le S. O., en vue des Philippines,

---

Voyage de Marchand, tom. I, pag. cxxvii. Cabrillo étant mort dans l'île de la *Posesion*, le 3 janvier 1543, le pilote en chef Bartolomé Ferrelo ramena les navires au port de la *Navidad* le 24 avril de la même année. (D. L. R.)

(1) Le 21 novembre 1564. (*Idem.*)

et aperçoit et reconnaît, entre les parallèles du 10° au 13°, l'île de *San-Pedro* (*Saint-Pierre*), les cayes et les îles nommées aujourd'hui îles et cayes de *Chatam*, vues en 1788. Il voit aussi l'île connue, depuis 1809, sous le nom de *Paterson*, celle de *Guajan*, l'une des *Marianas* (*Marianes*); plusieurs autres situées plus à l'O., entourées de récifs, et il arrive enfin à l'archipel des *Philippines* (*al archipiélago Filipino*). Il visite les îles de *Zebu*, de *Masbate*, de *Panay*, de *Mindanao*, de *Bohol*, et se rend maître, au nom du Roi, peu d'années après, de l'île de *Luzon* et de la ville de *Manila* (*Manille*), à laquelle il conserve le nom que lui donnaient les naturels.

1565. — *Andres de Urdaneta*, qui était déjà allé aux Moluques et dans l'Inde orientale, avec l'expédition de Loaisa, se trouvait à Mexico, lorsque sa réputation de grand marin et d'habile pilote lui fit donner, par Philippe II, l'ordre d'aller aux Moluques et aux Philippines (*Filipinas*) pour marquer, à son retour, la route la plus sûre de ces parages à la Nouvelle-Espagne. Urdaneta, pour y parvenir, est le premier qui prend la résolution de s'élever jusqu'au 36° N., de naviguer au-delà de la Cordillère des îles des *Larrons*, de reconnaître l'île principale du *Japon*, de s'élever ensuite jusqu'au 38°, et même jusqu'au 43° pour y chercher les vents N. O., et les faire servir à revenir sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, où ils le poussent heureusement.

1568. — *Alvaro de Mendaña* sort du port de

Callao (1). Il découvre une île par les 6° 45′ de latitude S., et, plus loin, *los bajos de la Candelaria* (*les basses de la Chandeleur*) (2), l'archipel des *îles de Salomon* (3), une autre île à laquelle il donne le nom de *Jésus*, et qui doit être celle qu'on appelle aujourd'hui *Santa-Cruz* (*Sainte-Croix*). Il passe la ligne équinoxiale, et voit les îles de *San-Francisco* (*Saint-François*) par les 19° N.; s'élève au 30° 30′, d'où, prenant le sud, il reconnaît *los bajos de San-Bartolomé* (les bas-fonds de *Saint-Barthélemy*) par les 15° N., et entre, à son retour, dans le port de *San-*

---

(1) Figueroa dit que Mendaña partit du Callao le 10 janvier 1568; mais comme le même écrivain assure, à la fin de la relation, que la flotte revint aux côtes de l'Amérique, et mouilla au port de Santiago le 22 janvier de cette même année 1568, ce qui est impossible, M. de Fleurieu a pensé qu'il y avait eu une faute d'impression dans la première indication, et que c'est en janvier 1567 que Mendaña commença son voyage; J. Burney, *Chronological history of the discoveries in the south sea*, tom. 1, pag. 278, et d'autres géographes partagent cette opinion. (D. L. R.)

(2) M. de Fleurieu pense que *los bajos de la Candelaria* de Mendaña, sont les mêmes que des bas-fonds que la frégate espagnole *la Princesa* rencontra en 1781, et nomma *El Roncador*. (*Idem.*)

(3) Suivant Fleurieu, dont Malte-Brun a adopté l'opinion, l'archipel des *îles Salomon*, dont la position a été l'objet de tant de contestations, est évidemment l'*archipel des Arsacides*, dont Carteret avait découvert quelques îles en 1767; qui fut mieux vu en 1768, par Bougainville, et découvert en plus grande partie par Surville, en 1769. John Shortland, qui crut en avoir fait la découverte en 1788, leur a donné le nom de *New-Georgia* (*Nouvelle-Georgie*). Dans un *Mémoire sur l'existence et la position des îles de Salomon*, présenté à l'Académie royale des Sciences, le 9 janvier

tiago (Saint-Jacques), ou *Salagua*, situé dans la Nouvelle-Espagne, par les 19° de latitude N.

1579. — Désirant arrêter les pirateries de Drake, le vice-roi du Pérou arme deux vaisseaux et les place sous le commandement de *Pedro Sarmiento de Gamboa* (1), qui explore la côte occidentale de la Patagonie, ses canaux, ses archipels, et tout l'intérieur du détroit de Magellan, jusqu'à ce qu'il entre dans l'Atlantique pour se rendre en Espagne. Il fait des observations de longitudes, d'après les distances et les éclipses des astres.

1582. — Une escadre de vingt-trois vaisseaux, commandée par *Diégo Florez Valdes*, part de Cadix (2) pour aller fonder des colonies dans le détroit de *Magellan*. Sarmiento de Gamboa est nommé capitaine-général du détroit et gouverneur de toutes les peuplades qui s'y établiraient. Divers bâtimens sont dispersés par de gros temps, d'autres entrent dans le détroit; mais les vents contraires les font rétro-

---

1781, Buache avait déjà démontré que l'archipel des Arsacides était une partie de celui qu'avait découvert Mendaña. « L'identité « de cet archipel avec celui des *îles Salomon*, dit d'Entrecasteaux, « t. I, p. 391 de son voyage, rédigé par M. Rossel, a acquis le « même degré de certitude que si toutes les îles qui le composent « avaient été visitées dans le plus grand détail. » (D. L. R.)

(1) L'expédition partit du Callao le 11 octobre 1579, et arriva en Espagne au mois d'août 1580. (*Idem.*)

(2) La flotte partit d'abord de Séville le 25 septembre 1581; mais la tempête fit périr plusieurs des navires et força les autres à se réfugier à Cadix, d'où ils mirent définitivement à la voile au mois de décembre suivant. (*Idem.*)

grader, et ils dirigent leur marche vers le *Brésil.* Florez abandonne l'entreprise, et revient en Espagne; mais Sarmiento prend la résolution de terminer cette entreprise. Il retourne au détroit, en garnit les côtes de peuplades, combat les Indiens, et est obligé, par les mauvais temps, de retourner au *Brésil.* Il fait une troisième tentative qui n'a pas un résultat plus satisfaisant, et, à son retour en Espagne, il est successivement capturé par les Anglais et par les Huguenots de France, des mains desquels Philippe II le retire en leur payant sa rançon.

1582. — *Francisco Gali* part d'*Acapulco* (1), va aux *Philippines,* à *Macao,* et revient de là à la *Nouvelle-Espagne.* Il explore les îles du *Japon,* dont il assigne l'extrémité orientale au 32° : il s'avance jusqu'à trois cents lieues de là, en naviguant vers l'E. et le N. E., et, après avoir parcouru sept cents lieues de plus, il vient aborder sur la côte de la *Nouvelle-Espagne,* par le 57° 30′ de latitude N. Il voit le cap *del Engaño* (2), celui de *San-Lucas*, et la côte intermédiaire jusqu'au port d'*Acapulco*, dans lequel il entre.

1588. — Voyage apocryphe de *Lorenzo Ferrer Maldonado,* qu'on suppose être parti de Lisbonne, être entré dans le *détroit du Labrador* par le 60° de latitude, l'avoir remonté jusqu'au 75°, d'où, dimi-

(1) Le 10 mars 1582. (D. L. R.)

(2) En découvrant le cap *del Engaño,* Gali vit aussi sans doute le mont *San-Jacinto,* que le capitaine Cook a nommés depuis *cap* et *mont Edgecumbe.* (*Idem.*)

nuant toujours de latitude, il serait venu déboucher dans la *mer du Sud* par le même parallèle de 60°.

1592. —Le voyage qu'on dit avoir été exécuté par *Juan de Fuca*, et dans lequel il aurait découvert, entre le 47° et le 48°, au nord de la Californie, un détroit de communication entre les deux mers, n'a pas plus d'authenticité que le précédent. (1)

---

(1) M. de Fleurieu, qui ne partage pas complétement l'opinion de M. de Navarrete, soutient, dans son *Introduction au voyage de Marchand*, que tout ce qui est rapporté du voyage de *Juan de Fuca* n'est pas apocryphe, surtout depuis qu'en 1587, le capitaine *Berclay*, et, en 1788, le capitaine *Duncan* avec son vaisseau, et le capitaine *Meares* avec sa chaloupe, ont les uns et les autres reconnu vers le 48° 30′ de latitude, une entrée dont une partie a été visitée et dont on a trouvé les bords habités par des hommes semblables à ceux dont le navigateur espagnol a fait la description.

« La plupart des impostures débitées sous le nom de *Ferrer* « *Maldonado*, de *Juan de Fuca* et de *Bartolome Fonte*, dit « M. le baron de Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la* « *Nouvelle-Espagne*, tom. II, pag. 292, deuxième édition, ont été « détruites par les recherches pénibles et les savantes discussions « de plusieurs officiers de la marine espagnole. » Et il ajoute en note : « Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu découvrir dans « la Nouvelle-Espagne un seul document dans lequel le pilote « Fuca ou l'amiral Fonte, fussent nommés. »

Malte-Brun (*Précis de la Géographie universelle*, tom. I, pag. 506) pense également que « l'existence individuelle même de *Juan de* « *Fuca* et de l'*amiral de Fonte* n'est appuyée d'aucune preuve, « et que c'est avec raison que les juges les plus compétens ont « rangé ces voyages au rang des fables. » Ce dernier géographe ne regarde cependant pas l'idée émise par M. de Fleurieu, en ce qui concerne le voyage de *Juan de Fuca*, comme tout-à-fait dénuée de vraisemblance. (D. L. R.)

1595. — *Alvaro de Mendaña* part des ports de *Callao* et de *Païta*, pour sa seconde expédition, et se dirige vers l'ouest (1). Il découvre l'île de *la Magdalena* (2) et plusieurs autres qu'il reconnaît par 10° 30′ de latitude sud, et qu'il nomme *las Marquesas de Mendoza* (*les Marquises de Mendoza*) (3). Il les

---

(1) Mendaña fit voile du *Callao* le 11 avril 1595, relâcha d'abord sur la côte à *Cherrepe*, qui est le port de la ville de *Santiago de Miraflores*, et puis à celui de *Païta*, pour compléter, dans l'un, ses équipages, et dans l'autre, ses munitions. La flotte quitta ce dernier port le 16 juin. (D. L. R.)

(2) L'île de *la Magdalena*, l'une des *Marquises de Mendoza*, fut découverte par *Mendaña*, le 21 juin 1595, jour de *Sainte-Magdeleine*. (*Idem.*)

(3) Les *Marquises de Mendoza*, découvertes par Mendaña, et ainsi nommées par lui en l'honneur du gouverneur du Pérou, sont vulgairement appelées en français, *les Marquises*. Il y en a cinq, *San-Pedro* ou *O-Neteïo*, dans la langue du pays, *Santa-Christina* ou *Wahitahô*, et *la Dominica* ou *O-Hivahoa* formant un groupe; *la Magdalena*, à huit lieues de distance, dans le sud-quart-sud-est du milieu du groupe; et *Hood-Island*, découverte par Cook en 1774, à cinq lieues et demie de la pointe la plus orientale de *la Dominica*: c'est vers le milieu de la côte occidentale de *Santa-Christina* que se trouve la baie nommée par Mendaña *Puerto de la Madre de Dios*, à laquelle Cook substitua, sans motif plausible, le nom de son propre vaisseau, en l'appelant *Resolution-Bay*.

Suivant Fleurieu, Mendaña quitta ces îles le 5 août, et il appuie son opinion sur l'ouvrage de Figueroa, déjà cité, et sur une lettre de *Quiros* au docteur don *Antonio Morga*, lieutenant général des Philippines, et ensuite président de l'audience de Quito, et que ce dernier a insérée dans un ouvrage qu'il publia à Mexico, en 1809, sous le titre de *Sucesos de las Islas Filipinas*. (*Idem.*)

quitte le 28 juillet, et en aperçoit successivement d'autres plus petites qu'il appelle îles *San-Bernardo* (1), la *Solitaria* (2) et *Santa-Cruz* (3) : cette dernière est à dix-huit cents lieues de Lima. Mendaña y meurt (4). Ses compagnons de voyage (5) dirigeant leur marche vers *Manille*, voient l'île de *San-Bartolomé* (*Saint-Barthélemy*), et celles des *Larrons* ou *Marianes*; ils jettent l'ancre dans le port de *Palapa* de l'île de *Samar*, passent ensuite le détroit de *San-Bernardino* (*Saint-Bernardin*), et abordent à *Cavite*, le 11 février 1596. La veuve de Mendaña épouse, à Manille, Fernando de Castro : ils quittent ce port le 10 août 1597, et entrent, le 11 décembre suivant, dans celui d'*Acapulco*.

1596. — Une expédition, commandée par *Sébastian Vizcaino*, sort d'Acapulco pour aller coloniser la *Californie*. Les bâtimens qui composaient cette expédition entrent dans le golfe de ce nom, et recon-

---

(1) Byron, qui les vit en 1767, les appela *îles du Danger*. (D. L. R.)

(2) J. Burney, *Hist. of the discoveries in the south sea*, tom. I, pag. 55, pense que l'île de *la Solitaria* de Mendaña est la même que celle des *Taburones* de Magellan. (*Idem.*)

(3) Carteret l'a retrouvée en 1767, et l'a nommée *île d'Egmond*. Le groupe a été appelé, par ce navigateur, *Queen Charlotte's Island* (*îles de la Reine-Charlotte*). (*Idem.*)

(4) Le 18 octobre 1595. (*Idem.*)

(5) Sous le commandement de Quiros, qui devint depuis si célèbre, et qui avait le titre et remplissait les fonctions de premier pilote de la flotte de Mendaña. (*Idem.*)

naissent les ports des deux côtes, ainsi que les terres environnantes.

1602. — L'intérieur du golfe de *Californie* une fois reconnu, le gouvernement ordonne au même *Vizcaino* d'en explorer les côtes extérieures (1), ce qu'il fait, avec deux vaisseaux, une frégate et un bateau long. Il laisse des cartes de tous les ports, fleuves et îles qu'il trouve jusqu'au 43°. (2)

---

(1) Il partit d'Acapulco le 5 mai 1602, et fut de retour dans ce port le 21 mars de l'année suivante. (D. L. R.)

(2) Ce fut, suivant M. de Fleurieu, le désir de trouver dans le voisinage du cap *Mendocino*, un port qui pût offrir à la fois aux galions revenant des *Philippines*, un abri contre les vents et un refuge contre les croiseurs ennemis, qui décidèrent Philippe III à ordonner le second voyage de *Vizcaino*, qui parvint en effet à découvrir, vers le 36° 40′ de latitude, un excellent port auquel, en l'honneur du vice-roi, il donna le nom de *Puerto de Monterey*, et qui depuis est devenu le principal établissement des Espagnols à la côte du nord-ouest.

Torquemada dit dans sa *Monarquía Indiana*, liv. V, chap. 45 et 55, que *Martin de Aguilar*, qui commandait un des bâtimens légers de l'escadre de *Vizcaino*, en ayant été séparé par la violence des vents, parvint à doubler le cap *Mendocino*, qui jusqu'alors avait été seulement aperçu; que, le 19 janvier 1603, il découvrit un second cap ou une pointe à laquelle il donna le nom de cap *Blanco*; qu'au-delà de celui-ci, la côte commence à décliner au nord-ouest; qu'enfin, près de ce cap, il découvrit une entrée sûre et navigable qu'il prit pour l'embouchure d'une grande rivière; mais que cette entrée est un détroit qui conduit à une grande ville nommée *Quivira;* que la rapidité du courant l'empêcha de remonter la rivière, et que, forcé de renoncer à cette tentation, se rappelant d'ailleurs que la mission de *Vizcaino* n'avait d'autre objet que de chercher et reconnaître un

1605. — Muni d'une permission du Roi pour faire des découvertes dans les *Terres australes*, *Pedro Fernandez de Quiros* sort du port de Callao, le 21 décembre, avec trois vaisseaux, et dirige sa marche vers l'O. S. O. Il aperçoit l'*île de la Encarnacion*, vers le 25° de latitude S., et lui donne le nom de *Luna puesta*. Depuis ce parallèle jusqu'à celui de 18°, il explore d'autres îles qu'il nomme *San-Juan-Bautista* (*Saint-Jean-Baptiste*), *San-Telmo* (*Saint-Telme*), *las Coronadas* (*les Couronnées*), et *San-Miguel* (*Saint-Michel*) (1). Il découvre, par le 18°, l'île de *Otaiti*, qu'il nomme *la Conversion de San-Pablo* (*la Conversion de Saint-Paul*) (2), et, plus loin, *la Decena* (3), *la Sagita-*

---

port, et cet objet étant rempli, il prit le parti de retourner à *Acapulco*.

Les navigations des derniers temps n'ont procuré aucune lumière sur cette entrée de *Martin de Aguilar*, que Torquemada croit être le détroit d'*Anian*, ni sur cette grande ville de *Quivira*, qui ne se trouve pas marquée sur la carte générale d'Amérique de Tomas Lopez, publiée en 1772; l'entrée de *Martin de Aguilar* est placée sur cette carte, à vingt lieues dans le nord du cap *Blanco*, avec cette simple indication : *Rio que corre al oeste* (rivière qui court à l'ouest). (D. L. R.)

(1) Carteret suppose que les îles du *Duc de Glocester*, qu'il vit par 20° 38′ et 20° 34′ de latitude, pouvaient être quelques unes des îles vues par Quiros; J. Burney pense qu'elles peuvent correspondre à deux des *Coronadas*. (*Idem.*)

(2) Voyez la note 1, p. 378.

(3) C'est, suivant Fleurieu, l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, et la *Maitea* de Cook. J. Burney croit aussi que

ria (1), *la Fugitiva* (2), *San-Bernardo* (*Saint-Bernard*) (3), *la Peregrina* (*la Pélerine*), *Nuestra-*

---

la *Decena* est la *Maitea*. Dans son voyage de découvertes fait de 1822 à 1825, M. le capitaine Duperrey a fixé le sommet de *Maitea*, qu'il appelle *Maïttia*, d'après les habitans de *Taïti*, par 17° 53′ 5″ S. et 150° 25′ 24″ O. (D. L. R.)

(1) M. de Fleurieu a démontré, dans ses *Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, note *h*, page 35, l'identité de la *Sagitaria* de Quiros avec *Taïti* nommé aussi *O-Taïti;* d'abord, par la position géographique, et, en second lieu, par la conformité qu'on remarque entre quelques détails tirés du récit de Torquemada et ceux qu'on lit dans la relation de Cook. La latitude de la pointe nord-ouest de la *Sagitaria*, que Quiros trouva, par observation, de 17° 40′, diffère très peu de la latitude de la pointe nord-ouest de *Taïti*, que la carte du capitaine Cook place, d'après ses observations, à 17° 33′ et ½ : différence certainement beaucoup moindre que celle qu'on rencontre communément, quand on compare des latitudes observées par les navigateurs anciens avec celles que les voyageurs modernes ont déterminées pour les mêmes points. Nous ajouterons que le tableau physique et moral que trace le navigateur espagnol, des habitans de la *Sagitaria*, présente la ressemblance la plus parfaite avec les description des navigateurs modernes. D'après ce que nous venons de dire, il sera difficile à M. de Navarrete de gagner beaucoup de partisans à l'opinion qu'il émet ici, à moins que le grand ouvrage qu'il prépare ne prouve jusqu'à l'évidence, et par des raisons d'un grand poids, que Fleurieu, Forster, Malte-Brun, J. Burney et les meilleurs géographes modernes se sont trompés. (*Idem.*)

(2) J. Burney pense que la *Fugitiva* correspond à la description et à la situation de la petite île *Tethuroa*, nommée en 1768 *Oumaitia* par Bougainville; revue par Cook en 1769. (*Idem.*)

(3) L'île de *San-Bernardo*, découverte par *Quiros*, ne doit pas être confondue avec d'autres îles du même nom, au nombre de quatre, découvertes par Mendaña en 1595. Dans un des mé-

Señora del Socorro (*Notre-Dame de Bon Secours*), *la Tucopia*, *San-Marcos* (*Saint-Marc*). Il découvre, par le 14° 30′ S., une grande île habitée, qu'il nomme d'abord *Margaritana*, et ensuite *Australia del Espiritu Santo* (*Terre australe du Saint-Esprit*) (1) : il en prend possession au nom du Roi, et

---

moires présentés par Quiros à Philippe III, ce navigateur ne fait pas mention de l'île de *San-Bernardo*, et il nomme *Nuestra Señora del Socorro* celle qu'il découvrit à la suite de l'île *del Pelegrino* ou *de la Peregrina*.

Après la découverte de *San-Bernardo*, *Quiros* découvrit une île qu'il appela, suivant Luis Vaez de Torres, *Isla Matanza* (*île du Massacre*), parce que les Espagnols tuèrent plusieurs de ses habitans, et *Isla de la gente hermosa*, d'après Torquemada, à cause de la beauté de ses habitans, et que, dans son mémoire au roi d'Espagne, il appelle *Isla de Monterey*, du nom du vice-roi du *Mexique*. Il visita ensuite une île de *Taumago* ou *Taumaco*, qu'il quitta le 16 avril pour se rendre à celle de *Tucopia*. Il eut peu après la vue d'une autre île qu'il nomma *Nuestra Señora de la Luz* (*Notre-Dame de la Lumière*). Ils virent, au S. E. de cette dernière, une terre que J. Burney croit être l'île que Bougainville aperçut en 1768, et nomma *Aurore*. Torquemada ne parle pas de l'île de *San-Marcos*, qui est peut-être la même que *Nuestra Señora de la Luz*, le *Pic de l'Etoile* de Bougainville, suivant J. Burney. (D. L. R.)

(1) Cette terre australe du Saint-Esprit est évidemment les *Grandes Cyclades*, vues par Bougainville en 1768, et les *Nouvelles Hébrides*, que Cook visita en 1774. M. de Fleurieu forme le vœu de voir effacer pour toujours sur nos cartes ces noms nouveaux de *Grandes Cyclades*, de *Nouvelles Hébrides*, en faisant reparaître le nom primitif d'*Australia del Espiritu Santo de Quiros*, ou *Archipel du Saint-Esprit de Quiros*, en ne réservant aux navigateurs modernes que la part qui leur revient dans le perfectionnement de la découverte. (*Idem.*)

calcule qu'elle pouvait avoir cinquante lieues de circonférence. Il en voit d'autres, qu'il appelle *Vergel* (*Verger*), *las Lágrimas de San-Pedro* (*les Larmes de Saint-Pierre*) et *los Portales de Belen*. Il reconnaît, par le 17° S., les îles de la *Cardona*, la *Clementina* et *San-Raimundo* : c'est à cette hauteur qu'il prend la résolution de naviguer vers le nord, et d'entrer dans les ports de la Nouvelle-Espagne. Il passe la ligne et voit, par le 3° 40′ N., l'île qu'il nomme *Buen Viage* (*Bon Voyage*). Arrivé au 38° de latitude N., il fait route vers l'E., et voit quelques îles peu éloignées de la côte de Californie ; il reconnaît le cap de *San-Lucas* et le cap *Corrientes*, et entre dans le port de la *Navidad*, ensuite dans celui d'*Acapulco*, le 23 novembre 1606, après avoir avancé la connaissance de ces mers, plus que tous les navigateurs qui l'avaient précédé. (1)

---

(1) Luis Vaez de Torres, qui commandait l'*Almiranta* ou second vaisseau de la flotte de Quiros, dit Figueroa, *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza*, *Cuarto Marques de Canete*, Madrid, 1613, liv. VI, pag. 290, avait été séparé de la *Capitana* par la tempête, en quittant l'*Australia del Espiritu santo*, le 11 juin 1606. Torres toucha dans sa route à plusieurs îles où abondent l'or, les perles et les épiceries : il suivit une côte l'espace de huit cent lieues espagnoles, équivalant à neuf cent treize lieues marines de France, avant d'atteindre les *Philippines*, et il arriva à Manille au mois de mai 1607. M. de Fleurieu fait observer, à ce sujet, que le navigateur espagnol, partant de la *Terre australe du Saint-Esprit*, n'a pu suivre une côte qui se prolongeât sur une telle étendue sans avoir passé au sud de la *Nouvelle-Guinée*, et par conséquent dans le détroit qui sépare cette île de la *Nouvelle-Hollande*, et que Cook a nommé *Détroit de l'Endeavour*. (D. L. R.)

1616. — *Juan de Iturbi* explore, avec un seul vaisseau, le golfe de *Californie*, jusqu'au 33°, où il observe que les côtes de *Cinaloa* et celles de *Californie* se rapprochent l'une de l'autre comme pour se joindre, et croit qu'il pouvait y avoir par là un détroit de communication entre les deux mers. Le gouvernement espagnol, dans le but de s'en assurer, fait entreprendre, dans les années suivantes, d'autres expéditions qui sont commandées par *Juan Lopez de Vicuña, Francisco de Ortega, Francisco Carbonel, Alonso Gonzalez Barriga* et autres.

1618. — Le gouvernement espagnol ordonne que le cap Horn, qui avait été reconnu et doublé en 1616 par les Hollandais (1), soit exploré avec plus de détail, dans le but de faciliter les navigations au sud. A cet effet, les frères *Bartolomé* et *Gonzalo Garcia Nodal* partent de Lisbonne avec deux caravelles. Ils touchent au *Rio-Janeiro*, arrivent à la baie de *San-Julian* (baie de *Saint-Julien*), et jettent l'ancre au cap *de las Virgenes* (*des Vierges*) : ils reconnaissent la côte et divers canaux, ainsi que le détroit de *Lemaire*, auquel ils donnent le nom de *San-Vicente*; ils doublent le cap Horn, dont ils assignent la latitude au 56° moins un sixième, et, poursuivant leur route dans l'Océan Pacifique, ils découvrent le cap occidental de Magellan, qu'ils nomment cap *Deseado* (*Désiré*). Ils entrent dans

---

(1) Expédition commandée par Schouten. Voyez la note 2, page 360.

le détroit de Magellan, le reconnaissent minutieusement, en sortent par l'Atlantique, et retournent en Espagne.

1640. — Voyage apocryphe de l'amiral *Bartolomé de Fonte,* qu'on suppose être parti du Callao avec quatre bâtimens; avoir reconnu la côte septentrionale de la *Californie;* être entré dans divers fleuves et divers canaux jusqu'au 80°; avoir trouvé, dans l'intérieur, de grands lacs d'eau douce, des îles peuplées et fertiles, des traces de communication avec les côtes de l'Atlantique et du Labrador, et être, après ce voyage, retourné au Pérou. (1)

1664-1697. — Diverses expéditions commandées par *don Bernardo Bernal de Piñadero,* par le capitaine *Francisco Lucellina,* et par l'amiral *don Isidro*

---

(1) Suivant M. de Fleurieu, l'expédition de l'amiral de *Fuente* ou de *Fonte* n'est pas fabuleuse dans tous ses points, malgré les accessoires romanesques dont la relation a été accompagnée, soit par l'amiral lui-même, soit par l'éditeur de sa lettre; et il est probable que les Espagnols ont cru avoir un grand intérêt à l'ensevelir dans le plus profond oubli. L'opinion de M. de Fleurieu, que Delisle et Buache ont partagée, a aujourd'hui peu de partisans. Nous croyons devoir faire remarquer que la relation, vraie ou supposée, de l'amiral de Fonte, n'a paru pour la première fois, *et en anglais*, que 68 ans après le voyage, et qu'elle fut publiée en deux parties insérées, l'une dans le *Monthly Miscellany, or Memoirs of the Curious*, en avril 1708, et la seconde dans le *Miscellany* du mois de juin suivant. Dalrymple suppose que c'est un *jeu d'esprit* du naturaliste James Petiver, l'un des rédacteurs du *Monthly Miscellany*. Voyez au surplus la note 1, pag. 373. (D. L. R.)

de Atondo, partent des ports de la *Nouvelle-Espagne* pour aller fonder des colonies dans la *Californie*, et pour en instruire et en civiliser les habitans; ils reconnaissent les côtes et les pays de l'intérieur, et y laissent établies en plusieurs endroits des missions ou villages gouvernés par des jésuites. Ces derniers reconnaissent les fleuves *Gila* et *Colorado*, civilisent les Indiens, et répandent dans ce pays la doctrine évangélique jusqu'à leur expulsion, qui eut lieu en 1767, époque à laquelle ils y sont remplacés par les missionnaires du collége de San-Fernando de Mexico.

1675. — *Don Antonio de Vea* part de *Lima* avec trois bâtimens, pour aller mettre un frein à l'insolence des pirates et empêcher les étrangers de s'établir sur les côtes du *Chili*; après avoir vu l'île de *Juan Fernandez*, et touché à *Valdivia* et à *Chiloe*, il côtoie l'archipel de *Chonos*, explore les ports qui s'y trouvent, et poursuit ses découvertes vers le détroit de *Magellan* jusqu'au 49° 15'. Un de ses bâtimens ayant été séparé des autres par la tempête, court jusqu'au 52°, et tous les trois rentrent ensemble au port du Callao. (1)

---

(1) M. de Fleurieu, *Voyage de Marchand*, tom. I, pag. 413 et suiv., pense que l'archipel dont Cook reconnut, en 1777, les îles occidentales, et en 1779 les îles orientales, et qu'il nomma *Sandwich*, avait été évidemment découvert antérieurement par les Espagnols sous les noms de *la Mesa* et de *los Monjes*, *etc.*, ainsi que plusieurs autres îles du Grand Océan, dont l'ignorance ou la

1745. — Le gouvernement désirant que quelques colonies ou missions de jésuites fussent établies sur la *côte Patagonique*, pour en instruire les naturels, et les réduire à l'obéissance, fait partir de *Buenos-Ayres* un vaisseau, porteur du père *Joseph Quiroga* et d'autres jésuites, et commandé par *don Joaquin Olivarez*. Ce navigateur et ses compagnons de voyage reconnaissent jusque dans les moindres détails toute la côte jusqu'au détroit de *Magellan*, ses fleuves, ses ports, et spécialement le port *San-Julian* et le port *Deseado*, où ils restent plusieurs jours pour en lever les plans, et pénètrent jusqu'à la distance de vingt-six lieues dans l'intérieur des terres. Ils sont bientôt forcés de retourner sur leurs pas, convaincus qu'il n'y avait aucun lieu favorable pour l'établissement projeté, dans un pays où ils ne trouvent ni habitans, ni arbres, ni eau, ni ressources d'aucune espèce; ils

---

politique avait laissé perdre la découverte, et que l'intérêt et l'activité des navigateurs modernes ont su leur faire retrouver.

C'est en comparant la carte des îles Sandwich, d'après Cook, et la carte espagnole trouvée par l'amiral Anson, à bord du *Galion de Manille*, dont il s'empara en 1743, et sur laquelle on voit, sur le parallèle des Sandwich, à environ 18 degrés dans l'est de l'île *San-Francisco* de *Mendaña*, un groupe composé de quatre îles principales, et de quelques autres de moindre étendue dont la plus grande porte le nom de *la Mesa*, que le savant navigateur français prouve l'identité des deux groupes, malgré leur différence de longitude.

Dès 1786, *La Pérouse* avait déjà émis l'opinion que l'île d'*O-Whyhee*, avec sa montagne en table, était *la Mesa* (*la Table*) des Espagnols. (D. L. R.)

marquent la position de plusieurs points, forment des descriptions exactes, et dressent des plans et des perspectives de toute la côte. (1)

1774. — *Don Juan Perez* part, avec une corvette, du port de *San-Blas* le 25 janvier, reconnaît le *canal de Santa-Bárbara*, le port de *San-Diego*, et celui de *Monterey*, s'élève jusqu'au 55°, et examine la baie de *Nutka* (*Nootka*) (2) et plusieurs autres points importans de cette côte.

---

(1) *Don Vicente Vila*, navigateur Espagnol, fit voile le 18 janvier 1769 du port de *la Paz*, situé à la côte occidentale de la *Californie*, vers 24° 30′ de latitude; il atteignit le 29 avril le port de *San-Diego*, le premier où l'on devait faire un établissement, et ce ne fut que le 31 mai 1770, une année après qu'il eut été formé, que les Espagnols parvinrent à retrouver le port de *Monterey*, où l'on établit un préside. La relation espagnole de ce voyage a été imprimée à l'imprimerie du gouvernement de la *Nouvelle-Espagne*, sous le titre de *Diario histórico de los Viages de Mar y Tierra hechos al Norte de la California, etc.*

L'armement fait, d'après les ordres du marquis de Croix, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, était composé des paquebots le *San-Cárlos* et le *San-Antonio*, commandés, l'un par *don Vicente Vila*, premier pilote de la marine royale; l'autre par *don Juan Perez*, pilote pour la navigation des *Philippines*; et un détachement de troupes, sous le commandement de *don Gaspar de Pórtola*, gouverneur de la péninsule de *Californie*, fut destiné à suivre la côte par terre, tandis que le paquebot la prolongerait par mer.

(D. L. R.)

(2) Elle avait d'abord reçu de Cook le nom de *King George's Sound* (*Baie du roi Georges*), dit Fleurieu; mais celui de *Nootka*, qui est son nom *propre*, parce qu'elle le reçoit des habitans du pays, a prévalu. Les Espagnols l'appelaient *Puerto de San-Lorenzo*.

(*Idem.*)

1775. — *Don Bruno Heceta, don Juan de Ayala* et *don Juan de la Bodega y Quadra,* mettent à la voile de *San-Blas* (16 mars) avec deux navires. Ayant été séparés peu après leur sortie, ils reconnaissent les côtes, l'un presque jusqu'au 50°, et l'autre jusqu'au 57° 58′, toujours à une très petite distance de terre; ils entrent dans les fleuves, les anses et les ports qui s'offrent à leurs yeux : c'est de cette manière qu'ils examinent l'entrée du détroit supposé de *Fonte,* le fleuve de *Martin de Aguilar*; et, après avoir dissipé ces erreurs au moyen de nouvelles connaissances qu'ils acquièrent en géographie, ils retournent à *Monterey.* (1)

1779. — Pour étendre ces découvertes, deux corvettes, commandées par *don Ignacio Arteaga* et *don Juan de la Bodega y Quadra,* reçoivent l'ordre de s'élever jusqu'au 70° de latitude (2). Ils reconnaissent les côtes et les baies entre le 56° et le 59° 53′, aperçoivent le mont de *San-Elias* (Saint-Élie) (3), s'arrêtent

---

(1) Ils y mouillèrent le 6 novembre, et arrivèrent à San-Blas le 20 du même mois. Daines Barrington a traduit en anglais, et publié dans ses *Miscellanies*, Lond. 1781, le journal de *D. Francisco Antonio Maurelle,* premier pilote de l'expédition, dont il était parvenu à se procurer une copie; mais il n'avait pu obtenir, par aucun moyen, une copie de la carte des découvertes. Il paraît, dit M. de Fleurieu, qu'il y a beaucoup de réticences dans ce journal : il porte qu'ils *naviguèrent* assez près de la côte pour ne pas *la perdre de vue, et assez loin pour n'avoir pas à la craindre.* (D. L. R.)

(2) Elles partirent de *San-Blas* le 11 février 1779, et furent de retour dans le même port le 21 novembre suivant. (*Idem.*)

(3) Découvert et nommé par *Bering* en 1741. (*Idem.*)

dans un port qu'ils nomment *de Santiago*, situé au 60° 13′, voient la vaste baie que Cook a appelée *Entrée du prince Guillaume*, et celle de *la rivière de Cook*, et prennent possession de tout le pays au nom du Roi; mais les ravages du scorbut ne leur ayant pas permis de continuer leur navigation, ils sont forcés de retourner au port d'où ils étaient partis. (1)

1785. — Le capitaine de navire *don Antonio de Córdoba* est chargé, par ordre du Roi, de reconnaître le détroit de *Magellan*, avec la frégate *Santa-Maria de la Cabeza*, et d'en lever le plan. Il part de Cadix (2), jette l'ancre près du cap *de las Virgenes* (cap *des Vierges*), et reconnaît en détail le détroit, lève des plans de ses divers ports et baies jusqu'au cap *Lunes*. Les vents contraires et les bourrasques, la saison avancée et le manque d'amarres, ne lui ayant pas permis de visiter la partie occidentale du détroit, et de déterminer la position des caps *Pilares* et *Victoria*, il est obligé de faire voile pour l'Es-

---

(1) *D. Francisco Antonio Maurelle*, le même dont il est parlé dans la note 1, page 386, alors enseigne de frégate, était second capitaine à bord de cette expédition, qu'il a également décrite. La Pérouse se procura, à Manille, le manuscrit espagnol de la relation de Maurelle, qu'il remit avec ses dépêches à M. Lesseps, qui la porta d'Awatska à Paris. L'expédition fut de retour à San-Blas le 27 septembre, ou plutôt le 21 novembre 1779.

(D. L. R.)

(2) L'expédition sortie de Cadix, le 9 octobre 1785, rentra dans le même port, le 11 juin 1786, après huit mois deux jours de navigation, et sans avoir perdu un seul homme. (*Idem.*)

pagne, et rentre à Cadix huit mois après en être sorti. (1)

---

(1) M. de Fleurieu reproche à celui qui a tracé la carte qui accompagne la relation espagnole de ce voyage, d'avoir changé tous les noms primitifs donnés par les *découvreurs*. « Essayez, dit ce savant, de consulter cette carte, en lisant les voyages de *Drake*, de *Cavendish*, de *Simon de Cordes*, de *Narborough*, de *Beauchesne*, de *Byron*, de *Wallis*, de *Bougainville*, et autres; cherchez-y les noms des ports, des baies, où ces navigateurs ont mouillé; cherchez-y ceux des caps dont ils donnent les relèvemens, vous vous croirez transportés dans un autre canal que le détroit de *Magellan*. »

Ce reproche que M. de Fleurieu fait dans ce cas particulier aux Espagnols, il l'adresse en plusieurs autres occasions aux Anglais surtout, et même aux Français, comme on pourra s'en apercevoir en parcourant une partie des notes que nous avons jointes à cette Notice, et dont nous avons souvent puisé le sujet dans les ouvrages de ce savant et judicieux marin. Nous devons cependant reconnaître qu'il y a quelque exagération dans ses assertions, puisque les cartes espagnoles qui accompagnent la *Relacion del último viage*, *etc.*, et que nous avons sous les yeux, n'ont changé ni le nom du *détroit de Lemaire*, ni celui du *cap Horn*, quoiqu'il soit probable que ce détroit et ce cap ont été découverts par les Espagnols, ni celui de l'*Ile des États*, du *cap Forward*, ni de bien d'autres points qu'il serait trop long d'énumérer ici.

« La nomenclature de l'*Hydrographie*, ajoute M. de Fleurieu, acquerra une grande simplicité, si jamais on obtient que, sur les cartes des différentes nations, chaque terre, chaque île, chaque port, chaque cap, ne porte qu'un même nom, le nom qui lui fut donné à l'époque de la découverte, ou celui qu'il reçoit des naturels du pays; on n'aura plus à craindre alors la confusion et les anachronismes dans l'histoire de la navigation, et chaque peuple trouvera inscrite sur le tableau de l'*Océan*, la part qui lui revient dans la reconnaissance et la description des mers. »

(D. L. R.)

1788. — Le même *don Antonio de Córdoba* est chargé de compléter cette reconnaissance. Il part de Cadix le 5 octobre avec deux paquebots, est en vue du cap *de las Virgenes* le 19 décembre, embouche le détroit, reconnaît le cap *Pilar* le 29 janvier, et peu après le cap *Victoria*, limites occidentales du détroit, dont la situation est exactement et complétement déterminée par une chaîne de triangles et par des observations astronomiques. L'expédition est de retour à Cadix le 13 mai 1789.

1788. — Le gouvernement, désirant obtenir des renseignemens exacts sur les établissemens que les Russes commençaient à former à *Nutka* (*Nootka*), à l'*Entrée du prince Guillaume*, et sur d'autres points de cette côte, fait sortir de *San-Blas* deux bâtimens, commandés par *don Esteban Martinez* et par *don Gonzalo Lopez de Haro*. Ils partent le 8 mars, reconnaissent la côte, et voient, sur la rivière qu'ils appellent de *Flores*, et dont ils déterminent la situation au 60° 7′, un des établissemens russes; ils en aperçoivent plusieurs autres, au nombre de neuf, qui s'occupaient du trafic de pelleteries. Ils entrent dans la rivière de *Cook*, et, ayant accompli leur mission, ils retournent dans les ports de la Nouvelle-Espagne, où les deux bâtimens arrivent dans le port de *San-Blas*, l'un le 22 octobre, et l'autre le 5 décembre 1788. (1)

(1) On avait connaissance de cette expédition par deux lettres

1789. — En conséquence de leur rapport, le Roi, se fondant sur ses justes droits, ordonne l'occupation de *Nutka*, et le même *Martinez* est envoyé à cet effet avec deux navires. Il met à la voile du port de *San-Blas*, le 17 février, et arrive à *Nutka*, où il est fort bien accueilli par les Indiens qui le connaissaient depuis 1774. Les Anglais tentent de prendre possession de ce territoire; Martinez s'y oppose, fait reconnaître tous les environs de ce port, et reçoit, peu après, l'ordre de retourner à la Nouvelle-Espagne, où il arrive dans le même port de *San-Blas* le 6 décembre 1789.

1790. — Afin d'assurer et d'organiser d'une manière fixe notre établissement à *Nutka*, *don Francisco Elisa* part de *San-Blas* avec trois bâtimens, le 3 février; il entre dans le port de *Nutka* le 4 mars, le met en état de défense, et envoie *don Salvador Fidalgo* avec des instructions pour reconnaître toute la côte jusqu'au 60° de latitude nord.

1790. — En conséquence des ordres qu'il avait reçus, *Fidalgo* part avec un paquebot le 4 mai, reconnaît l'*Entrée du prince Guillaume* et *la rivière de Cook*, et explore toute la côte jusqu'au 60° 54′ de latitude : il visite quelques établissemens russes, et retourne à *San-Blas* le 14 novembre.

---

originales écrites, l'une de San-Blas, le 30 octobre 1788, et l'autre de Mexico, le 28 août 1789, adressées officiellement au ministre de la marine de France par le consul français dans un des principaux ports d'Espagne, le 24 février 1789 et le 12 janvier 1790. (D. L. R.)

1789-1794. — Les corvettes *Descubierta* et *Atrevida,* commandées par *don Alejandro Malaspina* et *don Josef de Bustamante,* mettent à la voile de Cadix, voient l'île de la *Trinité,* et mouillent à *Montevideo.* Ils lèvent le plan du *Rio de la Plata,* suivent, en la reconnaissant, la côte orientale de la *Patagonie* et les *îles Malouines* (*Malvinas*), doublent le cap *Horn,* et déterminent la position des principaux points de la côte du *Chili* et de l'île de *Juan Fernandez;* ils continuent les mêmes opérations depuis *Valparaiso* par le *Callao, Guayaquil, el Chocó* et *Panama,* jusqu'à *Acapulco.* Ils partent de ce port le 1er mai 1791, pour reconnaître le détroit indiqué par *Ferrer Maldonado;* et quoiqu'ils eussent visité avec soin la côte jusqu'au 59° 59′ 37″ de latitude, et qu'ils eussent vu le mont de *San-Elias* (*Saint-Élie*), dont ils fixent la position au 60° 17′ 4″, ils ne trouvent aucun indice du détroit annoncé. Ils retournent à *Acapulco,* et partent de là pour reconnaître les îles *Marianes,* quoiqu'elles eussent été visitées à peu près à la même époque par les marins espagnols *Zapiain, Marquina, Ayensa, Navarro, Ibargoitia* et *Sanchez Crespo.* Ils rectifient la position de l'île de *San-Bartolomé* (*Saint-Barthélemy*), découverte en 1525 par *Alonso de Salazar.* Les corvettes passent de là aux *Philippines,* et l'une d'elles se rend à *Macao.* Ils naviguent vers la *Nouvelle-Hollande,* reconnaissent les îles de *Mindoro,* de *Panay,* de *Negros* et de *Mindanao,* s'arrêtent aux îles *des Amis,* mouillent à celle de *Babao,* et retournent à *Lima,*

d'où, ayant fait de nouvelles explorations et en ayant rectifié d'autres, ils passent à *Buenos-Ayres*, et reviennent de là à Cadix.

1792. — Afin de vérifier les fictions de l'amiral *Fonte*, on dépêche du port de *San-Blas* une frégate, sous le commandement de *don Jacinto Caamaño*. Il met à la voile le 20 mars, reconnaît l'intérieur du port de *Bucareli*, la côte comprise entre ce port et celui de *Nutka*, la partie nord de l'île de la *Reine Charlotte*, et tous les canaux, toutes les rivières et toutes les baies qui existent dans les parages où l'on supposait que pouvait se trouver le *détroit de Fonte*, depuis les environs du 55ᵉ degré. Il traite à l'amiable avec les Indiens, et retourne à *San-Blas*, où il arrive au mois de novembre ou de décembre 1792, avec une description curieuse de tout ce qu'il avait observé, et avec la conviction pratique que le détroit dont il avait été chargé de faire l'investigation et la reconnaissance n'existe pas.

1792. — Il restait à s'assurer de l'existence du *détroit de Juan de Fuca*, après s'être assuré de la non-réalité des détroits imaginés par *Ferrer Maldonado* et *Fonte*. A cet effet, et comme les temps contraires n'avaient pas permis aux corvettes de *Malaspina* d'examiner quelques points importans de la côte, on équipe à *Acapulco* les goëlettes *Sutil y Mexicana* (*la Subtile* et *la Mexicaine*), dont le commandement est confié à *don Dionisio Alcalá Galiano* et à *don Cayetano Valdés*. Ils mettent à la voile, et arrivent à *Nutka*, se dirigent ensuite vers le golfe

de *Juan de Fuca*, au 48° 28′ de latitude, et, pénétrant dans tous ses canaux, dans toutes ses cales, gorges ou défilés, soit avec les goëlettes, soit avec les chaloupes et les embarcations, ils ont la satisfaction de compléter leur exploration, et mettent à la mer par les 50° 26′, après avoir fait le tour de la grande île, à laquelle ils donnent le nom de *Cuadra y Vancouver*, laissant bien décidée la question de la non-existence, dans ces parages, d'un détroit de la mer du Sud à l'Océan Atlantique, tel qu'on l'avait supposé. (1) (M. F. DE NAV.)

---

(1) La relation du voyage de découvertes des goëlettes *Sutil* et *Mexicana*, imprimée en 1802, par ordre et aux frais du roi d'Espagne, est précédée d'une savante introduction dans laquelle M. M. F. de Navarrete passe en revue et analyse, en les discutant, les expéditions exécutées antérieurement par les Espagnols, pour trouver le passage du nord-ouest au nord-est de l'Amérique, dont il est parlé dans les relations de Cortereal, Fuca, etc.

Espérons que l'auteur de cette introduction continuera ses judicieuses recherches, et nous donnera une notice chronologique complète des voyages de ses compatriotes, dans laquelle figureront non seulement les expéditions des Espagnols aux *Iles de la Société*, et notamment celle du capitaine *Boenocheo*, qui, en 1772, a découvert plusieurs îles dans l'*Archipel dangereux*, celle de *Antonio Maurelle*, commandant la frégate *la Princesse*, qui, en 1781, fit de si belles reconnaissances dans le Grand Océan, celles dont parle *don Josef Espinosa y Tello* dans ses *Memorias sobre las observaciones astronómicas hechas por los navegantes Españoles en distintos lugares del Globo*, mais encore les explorations curieuses que M. Chamisso rapporte dans l'un des volumes du voyage de Kotzebue, et tant d'autres, dont quelques unes sont citées dans les

anciens pilotes. Si M. de Navarrete veut bien, en attendant que la publication des relations originales de ces voyages puisse avoir lieu, donner un peu plus d'étendue aux analyses qu'il en fera, pour la notice chronologique complète que nous lui demandons, indiquer autant que possible le lieu et l'époque précise du départ et de l'arrivée des navigateurs, les noms de toutes les îles ou terres qu'ils découvrent dans l'ordre de leur narration, avec l'époque précise de la découverte de chacun de ces points, leur latitude et leur longitude lorsqu'elles sont marquées, les causes qui ont fait entreprendre les voyages et leurs principaux résultats, etc. Si, disons-nous, M. de Navarrete se détermine à entreprendre ce travail dont il a à sa disposition tous les élémens que personne mieux que lui n'est en état de coordonner, qu'il a même déjà fait en partie dans son Introduction au voyage de la *Subtile* et de la *Mexicaine*, et s'il y joint de courtes notes, il aura rendu un véritable service à l'histoire de la géographie, et nous ne serons plus obligés de feuilleter à la fois les ouvrages des différens écrivains espagnols, et ceux des de Brosse, Buache, Fleurieu, Burney, Purdy, Horsburgh, Krusenstern, etc., pour apprendre ce que les Espagnols ont découvert avant nous. (D. L. R.)

FIN DE LA NOTICE CHRONOLOGIQUE.

SUPPLÉMENT

Aux Notes 1, Page 25, et 1, Page 102.

Madrid, 18 mars 1828.

Le lecteur a lu, pages 25 et 102 de ce volume, de précieuses notes sur le prêtre Jean, desquelles M. de Saint-Martin a bien voulu enrichir notre traduction. En priant ce savant orientaliste, dont les utiles travaux ont rendu de si éminens services à l'histoire de l'Asie et à la science en général, et tous les autres savans de premier ordre, dont les notes, ainsi que les siennes, ajoutent un si haut prix à la publication que nous avons entreprise, de recevoir ici l'assurance de ma gratitude personnelle, gratitude que mon collaborateur, plus heureux que moi, a pu souvent, pour sa part, leur exprimer de vive voix; je crois devoir les supplier de ne pas trouver mauvais que je rétablisse ici, dans leur entier, les deux notes sur le prêtre Jean, que j'avais envoyées de Madrid, et qui se rapportent précisément aux deux passages que je viens d'indiquer. Je le fais avec d'autant plus d'assurance, que ces deux notes, puisées dans les ouvrages, soit imprimés soit manuscrits, d'un grand nombre d'historiens de diverses nations, et lues et approuvées par l'érudit don Martin Fernandez de Navarrete, non seulement ne se trouvent nullement contredites, mais se trouvent même fortifiées par celles de M. de Saint-Martin dont la puissante autorité jointe à celle de M. de Navarrete leur donne tant de poids, et que d'ailleurs je manquerais à la promesse que j'ai faite à ce dernier, si je ne les insérais textuellement. C'est pour cette dernière raison surtout que je me décide à terminer ce premier tome par leur insertion, que les deux notes précitées de M. de Saint-Martin rendent au surplus bien moins utile à nos lecteurs qu'elle

n'aurait pu l'être si ce savant académicien n'eût bien voulu nous les envoyer.

.... nommé par les Européens, le *prêtre Jean* (tom. I, p. 25, lignes 1 et 2).

(1) Quelques historiens l'ont appelé *Ungeam*, d'autres *Ogane*, et l'abbé de Marigny, persanisant son nom, l'appelle *Perest-Gani*. Son vrai nom était Togrul-Oungh-Khan. A la mort de *Koirem-Khan* ou *Chen-Khan* ou *Kohan* (roi), roi des Tatars Khéraïtes, et l'un des plus puissans monarques de la Tartarie asiatique, il s'empara de ses États, vers l'an 1158, avec tant de valeur et d'audace, qu'il fut universellement reconnu pour son successeur. Il résidait à Caracorum, dans le Gelaïr, province du Mogolistan. La fable qui se répandit en Europe, qu'il avait embrassé le christianisme et qu'il avait été jusqu'à recevoir les ordres sacrés, a pour origine la jactance de plusieurs missionnaires nestoriens qui, ayant fait quelques prosélytes dans le Gelaïr, eurent l'effronterie non seulement de publier qu'ils avaient converti tous les Tatars et le grand Khan qui même s'était fait prêtre, mais encore de fabriquer, au nom de ce souverain, des lettres adressées à Louis VII, roi de France; à Frédéric I, empereur des Romains; à Manuel, empereur d'Orient, et au pape Alexandre III qui eut la simplicité de lui faire une réponse dans laquelle il l'appelait: *Sacerdotem Sanctissimum*.

Togrul-Oungh-Khan eut pendant dix-neuf ans à sa cour le fameux *Genghis-Khan* ou *Tchinghiz Khan*, qui s'y réfugia, en 1169, après sa défaite par les Merkites. Il lui donna sa fille en mariage, et le dépit qu'en eut *Gemouca*, l'un des Khans ses vassaux, donna naissance à une ligue par suite de laquelle il fut chassé de ses États. Mais la va-

leur de *Genghis*, son gendre, le rétablit bientôt sur son trône. L'an 1193, les ennemis de *Genghis* persuadèrent à *Sancoum*, son beau-frère, qu'il avait le projet de le détrôner. *Sancoum* fit passer ses soupçons dans l'esprit du grand Khan son père. L'arrestation de *Genghis* fut résolue; mais averti, il se hâta de regagner le *Niron-Cayat*, son pays, où ses anciens sujets et plusieurs petits peuples voisins se soumirent à lui. A la tête d'une armée nombreuse, il porta sans retard la guerre dans le royaume des Khéraïtes, et l'ingrat *Togrul-Oungh-Khan*, vaincu en 1202, fut massacré dans sa fuite par deux chefs de tatars Naïmans.

(De V...l.)

....Il arriva enfin à la cour du *prêtre Jean* (page 102, ligne dernière).

(1) Il y aurait ici de l'obscurité pour la plupart des lecteurs français, surtout après la lecture du §. 9 de cette Introduction, si nous ne donnions à ce passage l'explication qu'il réclame. Il est clair que le fameux Togrul-Oungh-Khan, grand Khan des tartares Mogols, si connu dans nos histoires sous le nom de *prêtre Jean*, et mort, ainsi que nous l'avons déjà dit dans une note (la précédente) au §. précité, en 1202, par conséquent depuis près de trois siècles lors du départ des deux commissaires de Jean II, n'est pas celui dont il est ici question, car dans l'hypothèse contraire, il est évident que c'eût été sur l'histoire ancienne que S. M. le roi de Portugal eût envoyé en Asie chercher des notes. Mais l'ambassade de ce monarque et l'arrivée de Covilham à la cour du *prêtre Jean* s'expliquent de la manière suivante :

Don Pèdre, oncle d'Alphonse V, roi de Portugal, ayant lu dans la relation du vénitien Marc Polo qu'il y avait dans les Indes un roi puissant qui était chrétien et qu'on nommait le *prêtre Jean*, proposa dans le conseil, pendant sa régence, vers 1444, de tenter la

découverte des États de ce monarque, pour tâcher de se procurer son alliance. Les Portugais étaient alors occupés du grand dessein d'attirer à eux tout le commerce de l'Inde, et rapportaient tout à cette idée. Le projet de don Pèdre fut agréé, mais de malheureuses circonstances en retardèrent alors l'exécution. A cette époque, on n'avait qu'une connaissance confuse de l'Abyssinie, et même les savans du temps la plaçaient dans l'Inde, ainsi que les anciens, et l'appelaient encore Ethiopie comme eux. Ils la pouvaient d'ailleurs confondre avec l'Ethiopie Pontique, partie de l'ancienne Colchide, aujourd'hui la Géorgie, qui est bien vraiment en Asie. Nous savons d'ailleurs que l'Afrique était alors si peu connue, que don Diégo Cam, don Jean Alfonso de Aveiro, Bartolomé Diaz et autres voyageurs portugais crurent les Indes situées sur la côte orientale de cette partie du monde, erreur que partagea Vasco de Gama, jusqu'à son arrivée à Mozambique. Et l'immortel Colomb lui-même naviguait à l'occident dans le dessein de frayer aux Européens une nouvelle route des Indes, et croyait y arriver lorsqu'il découvrit l'Amérique! On n'ignorait cependant pas que l'Abyssinie était un vaste empire dont le souverain et les habitans étaient chrétiens; et avec ces idées de puissance, d'étendue et de christianisme, les principales qui fussent restées des relations de Marc Polo, de Plan Carpin, d'Ascelin, du P. André de Lonjumel, dominicain, de Guillaume de Rubruquis, de Pordenau et d'autres voyageurs, jointes aux connaissances incertaines sur l'Inde, et à tant de récits divers et merveilleux sur le prêtre Jean, sur le grand Khan Meng-Ko, et sur leur conversion à la foi catholique, il fut facile alors de confondre les deux empires; et comme le premier monarque de l'un des deux États qui fit du bruit en Europe, y fut principalement connu sous les noms de *prêtre Jean* et de *grand Khan*, il s'ensuivit qu'on donna ce nom à tous ses successeurs, et par suite, à tous les rois d'Abyssinie qu'on prit d'abord pour tels. C'est sous le nom de *pretre*

Jean, que Cam, Aveiro, Covilham, Rodrigue de Lima et Alvarez, chargés par Jean II de l'exécution du projet de don Pèdre, donnèrent successivement à la cour de Portugal des informations sur le souverain d'Abyssinie. Aussi l'historien Ludolf et le père Tellez lui-même ont-ils dit que le nom de *prêtre Jean* donné à ces princes était de l'invention des Portugais; cependant une lettre extrêmement curieuse d'un grand maître de Rhodes, rapportée par l'historien Le Grand dans l'une des savantes dissertations dont il a enrichi sa traduction de l'histoire d'Abyssinie du jésuite Jérôme Lobo, lettre adressée au roi de France Charles VII, en date du 3 juillet 1448, c'est-à-dire trente-six, trente-huit et quarante ans avant les voyages de Cam, d'Aveiro et de Covilham, donne, ainsi que les chroniques de ce temps des Grecs et des Latins orientaux, le nom de *prêtre Jean* au roi des Abyssins; qualification qui leur fut entièrement inconnue, et qui était d'autant plus ridicule que dans la longue liste de ces monarques il n'y en a pas un seul qui ait porté le nom de *Jean*. Comme il n'y a pourtant point de fable qui ne soit appuyée de quelque fondement historique, nous croyons pouvoir attribuer l'origine de celle-ci à ce que plusieurs rois d'Abyssinie ont exercé le sacerdoce. L'historien arabe Abou-Selah va même jusqu'à dire qu'ils étaient tous ordonnés prêtres : c'est une erreur grave; mais il est certain que plusieurs de ces princes ont été revêtus des ordres sacrés, et les annales abyssiniennes en citent plusieurs qui célébraient tous les jours la messe. Les Abyssins sont d'ailleurs cités plusieurs fois dans nos livres saints; leur conversion au judaïsme date du temps du roi Salomon, et au christianisme, de celui de Constantin, vers l'an de Jésus-Christ 330. C'est au zèle de saint Athanase et de saint Frumentius qu'ils en sont redevables. Nous ajouterons que les premiers Portugais voyant des croix sur les habits du Roi, de l'Empereur ou du Négus, titre qu'on donne indifféremment au souverain d'Abys-

sinie, le prenaient pour un prêtre, et c'est ce qui les confirma peut-être dans l'idée que le Négus était le *prêtre Jean.* Il n'en a pas fallu davantage pour perpétuer la fable du prêtre Jean, qui n'a fait que changer de théâtre en passant d'Asie en Afrique.

Au reste, le savant don Martin Fernandez de Navarrete, qui nous a permis de rédiger cette note, èt a même été le premier à nous prévenir de l'erreur apparente relative au prêtre Jean, et à nous donner des idées judicieuses pour la rectifier, en nous autorisant à le faire autant que nous le croirions convenable, n'a donné au monarque d'Abyssinie le nom de *prêtre Jean,* que pour se conformer à l'habitude qu'ont de l'appeler ainsi presque tous les historiens Espagnols, Portugais, Italiens, et même quelques uns des autres nations, au nombre desquels nous citerons :

Barros : *Da Asia, Décade 1re,* Liv. III, chap. V.

Puente : *Abrégé de l'Histoire de l'Inde,* Liv. III, chap. I et II.

San Roman : *Histoire de l'Inde orientale,* Liv. I, page 34 et suivantes, et liv. II, page 213 et suivantes.

Dictionnaire de l'Académie espagnole, au mot *Preste Juan.*

Ramusio, *Recueil de Voyages maritimes,* tom. Ier, page 177, et depuis page 189 jusqu'à 261.

Enfin, Camus, membre de l'Institut, appelle *prêtre Jean* le souverain d'Abyssinie, page 9 de son *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages.*

(De V...l.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

